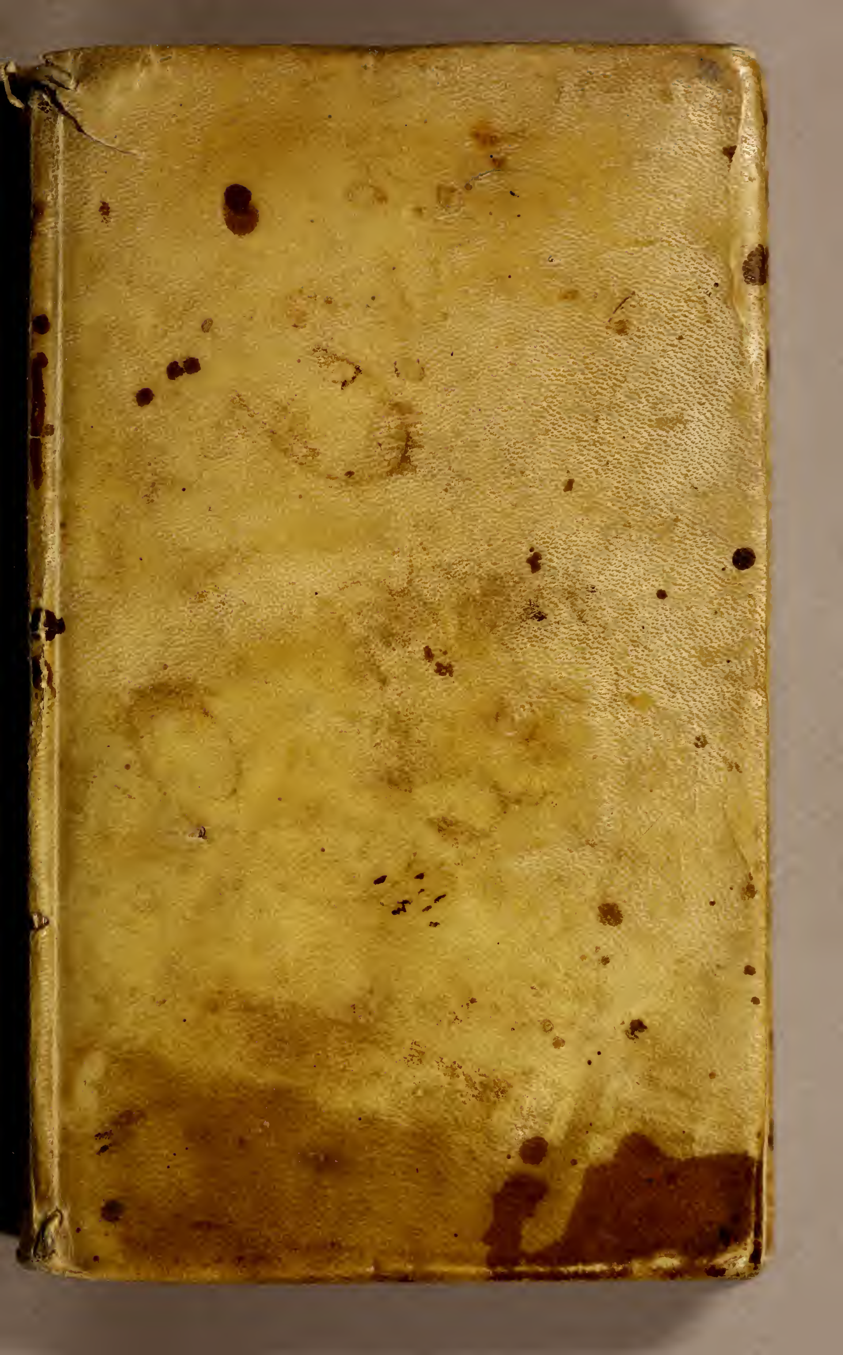


Vicaire, 92-93

Très rare

2

Gras aîné

Gras Commandement commandement

avec Gras Commentaire

LA MANIERE DE REGLER LA SANTE' PAR CE QVI NOVS ENVIRONNE, PAR CE QVE NOVS RECEVONS, ET PAR LES EXERCICES, ou par la Gymnaſtique moderne.

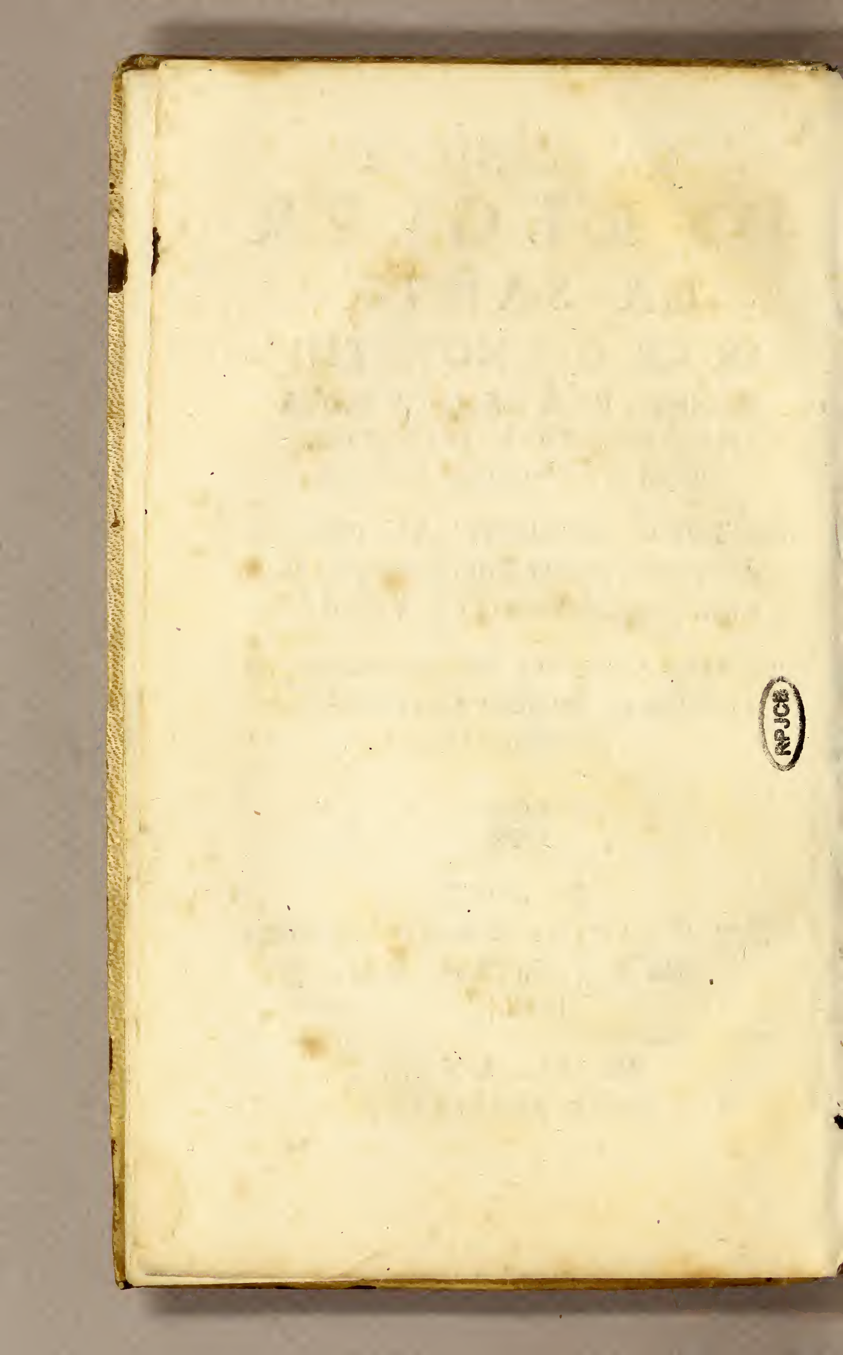
LE TOVT APPLIQVE' AV PEVPLE de France, & pour ſeruir d'exemple quelquefois aux Habitans de la Ville d'Aix.

Par Maiſtre MICHEL BICAIS Docteur, & Profeſſeur en Medecine dans l'Vniuerſité de ladite Ville.



A AIX,
Chez CHARLES DAVID Imprimeur du Roy, du Clergé & de la Ville.

M. DC. LXIX.
AVEC PRIVILEGE.


RPJCB



A MONSIEVR DE MAVREL

SEIGNEVR DV CHAFFAVT, DE VALBONNETTE, &c. CONSEILLER DV ROY EN SES CONSEILS, & en ſon Parlement de Prouence.

MONSIEVR,

S'il faut quelquefois conſacrer des vœux, & offrir nos reſpects aux hommes, c'eſt à ceux-là ſans doute que la Ste. Eſcriture qualifie des Dieux, que le Dieu viuant, comme elle parle, a conſtitué ſur les peuples, qui leur inſpirent la vertu, & qui partagent leur fortune,

en rendant justice à chacun. Mais ce qui nous oblige encore à leur addresser vn culte tout pur, c'est s'ils consolent les affligés dans la hauteur, & l'independence où ils se treuuent, s'ils protegent les orphelins, & si parmy les feintes, les desguisemens, & les calomnies, ils font briller la verité, & ils la desueloppent du mensonge, à la maniere du Soleil, lors qu'il fait paroistre la pompe des roses en dissipant les tenebres, & les broüillards. Des reflexions semblables, MONSIEVR, m'ont obligé à vous dresser l'Autel que vous voyés sous vostre nom, à m'y deuoüer comme vne victime, à y faire mes prieres, & à y conceuoir mes deuotions, non seulement parce que suiuant l'Escriture vous estes au nombre des Dieux, qu'on vous a reuestu de pourpre, pour vous constituer sur les peuples, que vos exemples corrigent leur desreglement, & que vous balancés leur fortune; mais d'ailleurs parce que vostre probité, & vos lumieres ont secouru les orphelins, que la force de vostre jugement a éuenté la calomnie, que vous aués demélé les intrigues concertées sans fondement: Enfin que vous en aués tiré la verité sans interest, & sans attache. De là vient aussi, MONSIEVR, qu'ayant reconnu vne vertu si rare, j'ay du déplaisir maintenant que l'Autel que je vous consacre, soit tout despourueu d'ornemens, que ce ne soit point

vn monument propre à montrer à la posterité vos merites, & mon estime; & qu'on n'y voye point reluire l'esclat de l'or, ny la splendeur des diamans. Vous vous souuiendrés neantmoins, s'il vous plait, que les Dieux, dit vn Ancien, sont satisfaits de nos parfuns, sans rechercher les richesses du monde; que les fruits, & les fleurs ont appaisé la colere du Ciel, que vous en treuuerés en quelque endroit de ce volume, & que vous verrés, puis que ce que je vous offre maintenant enseigne à conseruer la santé de nos corps, qu'on le doit destiner par consequent à celuy qui entretient par son integrité l'harmonie, & la santé du corps politique. C'est

MONSIEVR,

Vostre tres-humble & tres-obeïssant seruiteur
M. BICAIS.

AV LECTEVR.

CE n'eſt pas pour te plaire, Lecteur, que i'ay compoſé ce volume, car il ne contient rien qui ſoit fleuri, qui ſoit galant, qui ſoit agreable, & qui ſoit beau; ce n'eſt pas non plus pour rechercher, ou pour m'acquerir de l'honneur, car l'enfant que je donne au public, a trop de deffauts, pour procurer, dans la politeſſe du ſiecle, quelque eſtime à celuy qui l'a fait : Ie l'expoſe d'ailleurs dans vn endroit, où il ſera mal-heureux egalement auec ſon pere, & où il receura ſans doute les atteintes de quelques eſprits melancholiques, & chagrins, qui l'accuſeront de la moindre beueuë. C'eſt ſeulement la neceſſité qui m'a inſpiré à le produire au jour, parce que l'ayant conceu dans la ſolitude, & dans le tranquille, neantmoins il a fait du bruit par hazard, quelques perſonnes l'ont proclamé; de ſorte que je ſuis contraint, par des conſiderations importantes, de l'abandonner maintenant; voicy partant les memoires dont je l'ay inſtruit deuant que de le faire entrer dans le monde.

Qu'il te prie, Lecteur, de luy faire grace, & de ne t'arreſter point à ſes manquemens, qu'il te faſſe ſouuenir, que les plus grands hommes du monde ont eû leurs taches auſſi bien que luy, & que ſi tu agis de la ſorte, tu animeras ſon pere à acheuer le deſſein qu'il a depuis quelque temps deuoüé à l'vtilité generale.

Qu'il te conjure de n'auoir point eſgard à ſon

langage, car en cela, on t'a plus consideré que luy mesme, on l'a destiné à entretenir ainsi quantité de personnes qui se seroient rebutées de la langue latine; & on a creu qu'elles seront assés charitables pour excuser le lieu où nous sommes, & le peché originel que nous y prenons.

Qu'il t'aduertisse que les diuerses choses, dont il est reuestu, ont vn enchainement entre elles, qu'il est necessaire de retenir; qu'elles d'ailleurs sont plus profitables en quelques lieux, qu'elles ne paroissent, si tu veux prendre la peine de les lire sans preuention; qu'elles sont mesme assés steriles, & qu'on n'a pas eu tout le moyen, ny tout le secours pour les embellir.

Enfin qu'il te fasse remarquer qu'au chapitre des Poissons, je me suis arresté au Poisson qui embellit la gorge, parce que cela regarde en quelque maniere l'histoire naturelle de la Prouince, & que j'ay jugé que je pouuois escrire sur cette matiere apres Pline, Rondelet, & Monsieur Merindol, nonobstant que ces sçauans hommes ne soient pas d'accord entre eux. En effet Rondelet & Pline veulent que ce Poisson agisse par la seule application, & qu'il endurcisse & diminuë la gorge; & Monsieur Merindol pretend auec plus de raison, qu'il éleue, arondit, & affermit cette partie, apres qu'on s'en est nourry quelque temps.

AD
DOCTISSIMVM
CLARISSIMVMQVE DOMINVM
MICHAELEM BICHAIS
REGIVM MEDICINÆ
PROFESSOREM.

ANAGRAMMA.

MICHAEL BICHAIS
CHELIS BIS AMICA.

ΑΚΡΟΣΤΙΧΙΣ·

M*ercurius citharam qui jam noue Phœbe*	C*anoram*
I*ndidit , & meritò famam decorauit*	H*onore:*
C*astalides pronas fecit, Phœbique per*	E*xta*
H*armoniam traxit: nobis vt dulce*	L*euamen*
A*strueres, morbisque malis generosus, &*	I*nde*
E*xitium ferres, nostram reparando*	S*alutem*
L*anguentem, validi medicaminis arte*	B*enigna.*
B*landi locos firmare locos tibi præbuit*	I*lle,*
I*llustres spargendo sonos , vt cuncta*	S*udore*
C*orriperes ingrata viris, cùm Epidaurius*	A*lter,*
H*ermes & hic pariter , mox primus in arte*	M*achaon*
A*rsippi firmans titulos, vt dulcis*	I*mago*
I*ngenii Musæ; aglaiis, tandemque*	C*amœnis*
S*is* BIS AMICA CHELIS, *nostrũq; solamen*	A*mice.*

CLAVDIVS BERARD Iocensis
V. I. D. amico charissimo.

ALIVD AD EVNDEM.

MICHAEL BICAISSIVS.

AMICE HIC TIBI SALVS.

SI quondā veteres decorarunt nomen Hygeiæ
  Lauris, & Medico templa dedêre Deo.
Nunc liceat nobis eadem sic munera ferre,
  Cum liber, & nomen dona salutis habent.
Nomen Hygeia dedit, nomen Bicaissius offert,
  Vt sit AMICE malis HIC TIBI vera SALVS.

IDEM.

AV MESME.

SONNET.

ESprit prodigieux, flambeau de la nature,
Qui faites voir au iour ce que le iour n'a veu,
Qui montrés aux sçauãs ce qu'ils n'ont iamais sçeu,
Et reglés tout par poids, par nõbre & par mesure.
  Vostre Liure parfait dans la viue peinture
Descouurant les secrets rares, & curieux,
Cachés par la nature, & reserués aux Dieux,
Doit estre comme vous exempt de pourriture:
  Car en vous preparant vn Glorieux Autel
Dãs le tẽple d'hõneur, pour vous faire immortel,
Fait voir que vos vertus se sont entrelassées
Auec le Mittatron qui vous rẽd plus qu'humain,
Et que ce bon Demon vous a guidé la main,
Pendãt que son Moteur vous dictoit les pensées.

LE MESME.

ERVDITISSIMO DOMINO
MICHAELI BICAISIO
DOCTORI MEDICO
CLARISSIMI HONORATI
FILIO
ET
IN AQVENSI VNIVERSITATE
PRIMARIO CIVITATIS
PROFESSORI.

LAnguebant Musæ, genitoris funera flebant,
Iam plaudũt Choreas, jam sibi festa canunt,
Filius, extinctum, retulit cum fœnore patrem,
Euasit genitor, qui modò partus erat;
Hujus virtuti, geminant prœconia Musæ,
Qui simul efficitur, Filius, atque parens.

STEPHANVS IOSEPHVS
DE CASTILHON Doctor
Medicus & Scutifer
Aquisextiensis.



EXTRAIT DES REGISTRES DE PARLEMENT.



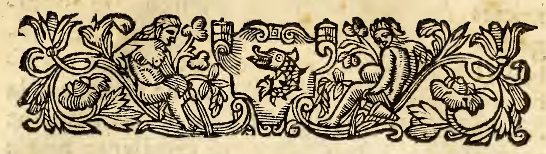
SVR la Requeste presentée à la Cour par Charles Dauid Imprimeur du Roy, & de la Cour, tendente à fin pour les causes y contenuës ; qu'ayant imprimé vn Liure intitulé, *La Maniere de Regler la Santé*, composé par Maistre M. Bicais Docteur en Medecine, & Professeur en l'Vniuersité de cette Ville d'Aix : Pour l'impression duquel ledit Dauid a fait des grands frais, & dépenses considerables : Et parce qu'il apprehende que les autres Imprimeurs de cette Prouince, ou Marchands Libraires, impriment, ou fassent imprimer ledit Liure : requiert qu'il plaise à la Cour, Ordonner qu'inhibitions, & deffenses soient faites à tous Imprimeurs, Marchands Libraires & autres, d'imprimer, vendre, ny debiter ledit Liure, sans l'ordre, ou consentement dudit Dauid, durant le temps de dix ans, à peine de trois cens liures, & confiscation des exemplaires.

Veu la Requeste auec le Decret de soit montré au Procureur general du Roy & ses conclusions du douziéme Octobre 1669. Recharge du jourd'huy, tout consideré.

DIT A ESTE' que la Cour a fait, & fait inhibitions & deffenses à tous Imprimeurs, Marchands Libraires, & autres, d'imprimer, vendre, ny débiter ledit Liure, sans l'ordre, ou consentement dudit Dauid, durant le temps de dix ans, à peine de trois cens liures d'amende & confiscation des exemplaires. Fait à Aix en Parlement, & publié à la Barre le douziéme Octobre mil six cens soixante-neuf.

Collationné

Signé ESTIENNE.



LA MANIERE DE REGLER LA SANTE',

LIVRE I.

Des choſes qui nous enuironnent, ou qui ſont au dehors de nous.



ES choſes qui nous enuironnent, qui ſont eſtrangeres, & hors de nous, ſont en ſi grand nombre ; & la Medecine d'ailleurs les a ſi bien examinées, que nous ne toucherons qu'à quelques-vnes en particulier, & nous ferons ſeulement choix de celles qu'on a ou negligées ou omiſes, & qui ne laiſſent pas pourtant de nous emouuoir, & de nous alterer fort ſouuent.

CHAPITRE I.

Des Aſtres qui nous influent.

PVisque nous allons tracer vn chemin, & pourſuiure vne route aſſez difficile ; on ne trouuera pas eſtrange que nous cherchions du ſecours dans le Ciel, que nous obſeruions ſes Lu-

mieres, & que nous commancions noſtre ouurage par ce qui ſert à produire les plus belles choſes de l'Vniuers; on verra meſme qu'il eſt neceſſaire d'orner ainſi le frontiſpice de ce Liure, la Medecine, qui en eſt le fondement, ne pouuant agir ſans les Aſtres: & cette excellente magie eſtant inutile, ſi elle n'eſt eſclairée de leurs aſpects. Examinons donc quelles ſont les Planettes qui nous communiquent leur influence, & quel auantage la ſanté en peut receuoir: Et tirons de tous ces principes le temperament, que nous jugerons conuenable pour la conſeruer.

Il y a de l'apparence que Mars nous domine auec tout le peuple de France, & que Saturne nous fait reſſentir quelquefois ſes qualités & ſes vertus. Pour faire voir l'Empire de Mars, il n'y a qu'à conſiderer que l'Aries eſt ſa maiſon, que ce Signe ſuiuant les Aſtrologues augmente ſon pouuoir & ſa force, & qu'il influë ſur Marſeille, & ſur le reſte du Pays.

D'ailleurs, d'où deriuent ces chaleurs violentes, qui nous importunent durant l'Eſté, ſi ce n'eſt de Mars, c'eſt luy ſans doute qui brûle nos humeurs, & nos corps, qui les rend ſecs & tranſpirables, qui nous donne la franchiſe & ouure nos cœurs, qui nous diſpoſe à la bile, & aux ſimptomes qui en prouiennent, enfin qui anime les enfans à ſe battre à coups decailloux dans les plus grands jours de l'année, preſque à la maniere des Ægyptiens, dont le Poëte a exageré le tumulte.

—— Pauca ſine vulnere mala,
Vix cuiquam, aut nulli toto certamine naſus

Integer, aspiceres iam cuncta per agmina vultus
Dimidios.

En troisiéme lieu, nos femmes ne sont maigres qu'à cause de l'aspect de Mars, elles en deuiennent hardies, & fieres : c'est luy qui fait orner leurs juppes de quelque chose de brillant, & qui les inspire à choisir des diamans, plustost que des autres bijoux, sur lesquels Misaldus graue vne Image, qui attire les vertus de cette Planette, parce qu'elle regit tout ce qui jette du feu, de l'éclat, & de la lueur.

Le pouuoir de Saturne n'est pas moins assuré que celuy de Mars. Pour le bien faire voir,

Il faut remarquer ce que Campanella obserue dans son Astrologie; que l'Empire que les Planettes ont sur les peuples, paroist par les jours de leur negoce, & de leur trafic. Ainsi on connoistra les influences de Mars & de Saturne, puis que c'est le Mardy & le Samedy, que nos Politiques ont establi pour le commerce, & qu'ils ont choisi pour eslire les Magistrats deux jours qui sont à ces Estoiles, & auquels elles ont imposé leurs noms.

Outre cette obseruation les effets de Saturne paroissent encore par les maladies, par la constitution de nos corps, & par les inclinations de nos ames.

On les découure par les maladies, puisque les maux de ratte nous affligent souuent, que la pluspart ont leurs dents cariées, & que la melancholie est presque la seule qui abbat & altere nostre santé.

La constitution de nos corps les fait voir par

les lignes qui marquent nos fronts, comme elle monſtre l'influence de Mars par celles qui ſont dans ſa pleine.

Et les inclinations de nos ames fortifient toutes ces preuues ; non ſeulement parce que nos femmes dans vn âge vn peu auancé prennent ſubitement le tané, ou le noir, deux couleurs qui ont du rapport au ton graue, qui eſt entierement ſous Saturne; mais d'ailleurs, parce qu'elles deuiennent ennemies de Venus, qu'elles s'oppoſent à leur ſexe, & qu'elles renferment les femmes Veneriennes dãs des lieux tenebreux, pour leur inſpirer vne vie ſainte & reglée.

Il eſt donc certain que Mars & Saturne nous font ſentir leurs influences, il faut maintenant chercher les moyens qui peuuent adoucir les impreſſions trop fortes qu'elles font ſur nos corps & ſur nos humeurs ; mais pour bien faire cecy, nous deuons encore implorer le ſecours du Ciel, & trouuer parmy les Planettes celles qui ſont ennemies des noſtres, qui s'oppoſent à leurs aſpects, & qui moderent leurs vertus.

A ce deſſein on doit conſiderer que Mars ne peut rien ſouffrir pres de ſoy, que Iupiter luy eſt contraire, & qu'il n'y a que Venus, qui le ſuiue, qui l'aime, & qui puiſſe appaiſer ſes fureurs. C'eſt pourquoy Claudien donne vn meſme temple à tous deux.

Mauors ſanguinea qui cuſpide verberat vrbes,
Et Venus humanas quæ laxat in otia curas,
Aurati delubra tenent communia templi.

On remarque meſme que des filles riches & belles preferent la brauoure des pauures Caualiers inconnus, à la modeſtie & aux biens de

quantité de jeunes gens de leur Prouince : par la raison que nous venons d'auancer que Mars & Venus s'accordent ensemble.

Puis donc que Venus adoucit Mars, & que Iupiter luy est ennemy, alterons par ces belles estoiles les qualités qui decoulent de celle-cy, & joignons-y les influences de la Lune, qui emousse la chaleur de Mars par sa froideur, & dont l'humidité modere la seicheresse de Saturne.

C'est pourquoy il faut prendre garde à ce que Trismegiste, Procle, & Iamblicque ont montré si distinctement, & à ce que les Caldeens ont practiqué auec tant de ceremonie : sçauoir, que pour s'opposer aux Astres qui sont malfaisans, on doit attirer les qualités des estoiles qui les temperent. Ce sont ces attractions que Sinesius appelle Magiques, que les Barbares recherchoient pour fabriquer leurs Talismans, & qu'Orphée recõmande dans ses hymnes, en composant des parfuns pour Iupiter, pour Venus &c.

Il faut donc choisir & mettre en vsage les choses qui sont sous Iupiter, sous Venus, & sous la Lune, contre Mars & contre Saturne, & nous seruir de tout ce qui nous peut disposer à receuoir leurs facultés. Or il n'y a rien qui soit plus propre à ce dessein, que les ruisseaux, les fleurs, les prés, les vallons, les cascades & fontaines, les jardins, & les belles campagnes qui sont sous Iupiter, sous Venus, & sous la domination de la Lune, & que les Druides cherchoiẽt pour vaincre la malignité de Saturne.

Saturnumque grauem nostro Ioue frangamus vna.

A quoy on peut adjouster les alimens qui ra-

fraichissent, & qui humectent les couleurs moderées, comme les vertes & les blues, la musique, les airs agreables, & la tranquillité de l'esprit, les mariages à des femmes douces, & sans chagrin, la mediocrité aux habits, parce que leur grande simplicité est de Saturne, comme leur esclat est de Mars, la conuersation auec les personnes agreables & enjoüées : enfin tout ce que nous deduirons au long dans la suite de cét ouurage, qui a ce Chapitre præliminaire pour fondement.

Il ne reste maintenant à examiner que les Signes qui nous influent ; mais il est facile à voir que c'est l'Aries & le Sagitaire : non seulement parce que le premier est la maison de Mars ; mais encore par les visages boutonnés, par les maux de teste, la cheutte des cheueux, le dégast des herbes, & par les maladies des jambes fort dangereuses, qui nous sont causées du Sagitaire, ainsi que les Astrologues ont remarqué.

CHAPITRE II.

Du Soleil.

APres auoir examiné quelles sont les estoiles qui font couler leurs influences sur nous, il est à propos d'obseruer la Planete, dont elles tirent leur lumiere, & d'escrire du Soleil, que les anciens on erigé en Dieu des Medecins, & qu'ils ont honoré comme le distributeur de la santé, & le soustien de nostre vie.

Inuentum medicina meum est, opifexque per Orbem
Dicor, & herbarum subiecta potentia nobis.

Il faut supposer à cet effet que l'homme, suiuant les Astrologues, est soumis à Mercure, à Iupiter, & au Soleil : de Mercure, il a le negoce & les sciences, l industrie, l'eloquence & les Arts : de Iupiter, la politique, le temperament & la douceur, la iustice & vn Empire Souuerain dans le monde ; mais il retient du Soleil vne taille auantageuse & éleuée, les cheueux blonds & la beauté, les chairs succulentes, & vne inclination si grande à la lumiere, que c'est de là qu'il a rendu du culte aux Astres, & que le Soleil a esté la source de l'Idolatrie des siecles passés. Et certes c'est luy qui obligeoit les Bragmanes à s'exposer tous les iours à ses rayons, & à considerer sa route, quelques peuples à presenter leurs corps parfumez de liqueurs precieuses à sa chaleur, jusques à vne entiere seicheresse.

Nostra bibat vernum contracta cuticula Solem.

Et qui faisoit dire à Anaxagore que nous deuions agir ainsi par la raison, comme le tourne-sol par sa propre nature.

Neantmoins parce que nous sommes dans la mediocrité, & que le soleil possede plainement les qualitez actiues, nous ne pouuons souuent qu'estre esmeus par sa force & par son esclat, & il n'y a que l'éloignement & les ombres qui nous en puissent garentir. Pour montrer cecy auec ordre, faisons vn examen de la nature de cet Astre, & ainsi chacun verra clairement, c'est à dire auec le Soleil, les effets extraordinaires qui procedent de son ardeur.

Et certainement comme le Soleil eſt la ſource de la lumiere, il eſt par conſequent le centre d'vne infinité de rayons qui en ſortent, comme autant de lignes brillantes. Or le mouuement de tous ces rayons eſt ſi prompt, qu'à ce ſujet on les peut comparer à des fleches lancées d'vne actiuité merueilleuſe, qui penetrent les corps ſolides, & qui les ouurent juſqu'au fond : c'eſt ſans doute ce qui a inſpiré aux Poëtes de donner des armes à Apollon, de le peindre auec vn Carquois, & de publier les traits de ce Dieu comme les plus perçans & les plus aigus. De là vient que puiſque les fleches ſont repouſſées par les ſujects plus eſpais & plus durs, & arreſtées par les mols, les corps opaques reflechiſſent ainſi les rayons, & ils ſont repouſſez fortement par leur conſiſtence ſolide ; mais ils s'embarraſſent au cotton, à la laine, aux eſponges, & leur moleſſe abbat & alentit leur mouuement. On peut expliquer ce diſcours par vne baſle relancée du lieu qu'elle frappe, d'où elle s'eſcarte plus ou moins, par la petite ou par la grande reſiſtance qui s'oppoſe à l'impulſion que le bras luy donne. Ce fondement ſert maintenant à tirer des conſequences importantes.

La premiere, qu'il ne faut pas trouuer eſtrange ſi les couleurs terniſſent & perdent leur eſclat au Soleil, & ſi les viſages s'y halent, ſi les corps y amaigriſſent, & s'ils y deuiennent ſecs : Enfin ſi tout y diminuë & y fleſtrit, & ſi ce Maiſtre du temps, qui roule continuellement ſur la terre, deuore ce qu'il touche & ce qu'il produit, puiſque ſes rayons ſont autant de fle-

ches, qui penetrent & font des blessures, qui destachent incessamment, & qui enleuent de toutes choses des atomes & des portions.

La 2. consequence est, que ceux qui ont sa teste dure, solide, & semblable à ces voutes qui reflechissent les rayons, ne souffrent point de la chaleur du Soleil, dont les pointes sont émoussées par la resistence du crane, & comme il n'y a que l'vnion (ainsi qu'on void aux miroirs concaues) qui fortifie la lumiere, il se trouue là vne consistance qui la separe, & qui luy fait faire des angles fort grands, ainsi que nous auons expliqué par le relancement de la bâle : c'est par cette raison que le Soleil fait peu d'impression aux Paysans & aux personnes populaires, dont les testes sont fort dures & fort inegales; qu'il y a des vieillards qui s'y exposent sans danger, parce que le temps a rendu leur crane comme petrifié, & qu'il en est pourtant bien au contraire des femmes, des enfans & des delicats, lesquels à cause de la mollesse de leur peau, de leur chair, & de la substance qui est sous le crane, sont fortement alterez du Soleil & de sa chaleur par les raisons que nous auons descrites.

Mais sur tout les enfans en sont si mal traittez qu'on peut dire que le Soleil n'a dés rayons que pour les perdre, & que c'est en cette qualité qu'on les doit appeller des dards, & des traits bien aigus. En effet, puisque leurs os sont encore tendres & cartilagineux, & que leur cerueau est semblable à la cresme, suiuant Hippocrate, [*Lib. de sept. part.*] il arriue que les rayons sont autant de pointes subtiles qui murtrissent

cette ſubſtance moëlleuſe, ſans qu'elle les puiſſe repouſſer; qu'ils en euaporent l'humidité; en vn mot, qu'ils la percent & la diſſoluent, à la façon des eſprits corroſifs, & la changent en des ceroſitez verdaſtres, que la diſſection nous decouure ſouuent. Ce ſont ces accidens ſans doute qui obligeoient les ſuperſtitieux dans Hippocrate, [*Lib. de Epilept.*] d'abjurer le Soleil aux maladies du cerueau, qui faiſoit chanter aux Poëtes que Saturne deuoroit ſes enfans, luy qui n'eſt autre choſe que le Soleil, ſuiuant Porphyre, [*2. de abſt. Carnis.*] à qui les Phœniciens ſacrifioient les leurs, en les paſſans au feu qui en eſt la Figure & l'Image, [*Voſſius.*] Enfin c'eſt de là que les Medecins ont tiré le nom de Syriaſis, & qu'ils l'ont impoſé à la maladie qui vient aux enfans du Soleil, non pas ſeulement de σειριάμάι c'eſt à dire enflamer; mais principalemẽt du mot Σειρίος, qui ſe prend pour le Soleil, meſme dans Heſiode & dans Suidas, qui luy attribuë le nõ de Σειρ, qu'Homere a donné à la Canicule à cauſe de ſon eſclat, de ſon feu, & de ſa qualité brûlante.

Le 2. fondement s'eſtablit par des obſeruations modernes, qui aſſeurent que le Soleil eſt vn corps caue, ſpongieux & tout percé, du centre duquel on ne voit pas ſeulement ſortir des eſtincelles & des flammes, mais encores des fumées groſſieres, dont l'opacité fait ces taſches qui diſparoiſſent ſi ſouuent: de là vient que quelques-vns [*Auerr.*] ſe ſont imaginez que le Soleil n'auoit plus ſa grandeur premiere, par

vne continuelle consommation de son corps, & qu'il estoit ce feu qui faisoit les digestions, & les cuites dans la nature; comme par son excez il causoit les secheresses & les plus ardentes chaleurs. De tout cela il faut maintenant tirer des consequences qui ne sont pas moins fortes que les premieres.

En premier lieu, que ce feu fait quelquefois perdre au cerueau sa qualité & sa nature. Pour bien entendre cecy il faut remarquer qu'Hippocrate a diuisé le corps humain suiuant la doctrine des Egyptiens, il a donné le cœur au Soleil, l'habitude du corps aux Astres, & il a soûmis le cerueau à la Lune, auec toutes ses cauités. Cet Esprit excellent a voulu que ce que la Lune fait au monde, le cerueau le fist en nous-mesmes, & qu'il temperât par sa froideur le sang & les esprits qui sortent allumés du cœur, à peu prés comme la Lune modifie les rayons du Soleil par vne qualité semblable. C'est ainsi qu'il faut entendre Aristote, qui enseigne que le cerueau n'est que pour rafraîchir le cœur, c'est à dire, pour reduire dans la mediocrité les humeurs qui deriuent de cette source allumée, de peur que roulans à grands flots dans la teste, elles ne causent à l'ame du trouble & de la confusion. Ce qui arriue infailliblement lors que le Soleil a trop fortement échaufé le cerueau; car rendant alors comme vn feu, par vne qualité turbulente, le sang, les esprits, les cerosités, & la bile de cette façon fait perdre à cette partie le titre qu'Hippocrate luy a donné, d'estre vne autre Lune dans nos parties, & le siege du glutineux & du froid;

& authorise ce que les Anciens ont auancé, que les peuples ont des inclinations estranges suiuant ses aspects differents. Et certainement c'est icy la raison pourquoy la jeunesse & nos paysans souuent sont si fougueux à la campagne ; d'où viennent les inquietudes des voyageurs, & les douleurs de teste de ceux qui sont surpris du hale : enfin pourquoy les Abdereites deuinrent fols, estant spectateurs d'vne Comedie d'Aristophane qu'on representoit au Soleil.

La 2. consequence est que ce feu, outre sa chaleur imprime encore la secheresse au cerueau, en absorbant ou euaporant ce qu'il a de succulent & d'humide, de maniere que dans cet estat il souffre bien des maladies. Le fondement de cela est tiré de Platon, qui appelle vn homme vn arbre, dont les racines sont renuersées : Ces racines au reste consistent au cerueau & aux nerfs, qui composent comme vn gros Bulbe, & il faut qu'elles soient humectées pour empescher la secheresse de leurs rameaux & de leur tronc. Il est partant veritable que le Soleil, en rendant les humeurs volatiles, introduit cette secheresse dont nous parlons, & éboit l'humidité qui sert à la conseruation du tout : & c'est icy peut-estre la raison pourquoy les cheueux tombent à ceux qui demeurent trop long-temps au Soleil, soit parce qu'ils sont priuez de leur nourriture, ou que la chaleur rarefie les pores auec excez, ou bien suiuant Hippocrate au 6. des Epidemies, parce que le cerueau flestrit, & se retire loin du crane.

La 3. consequence se prend de ce que ce feu,

quoy qu'il soit tout épuré & tout celeste, altere pourtant quelquefois les esprits par sa force, il efface leur clarté, & diminuë leur transparance ; il les rend tous fuligineux, & en bruslant le sang, les proportionne tous à la suye; on voit vne apparence de cela aux visages qui sont halez, dont la noirceur ne procede pas seulement de la peau rostie & ridée ; mais aussi de ce que le spiritueux s'est reduit en charbon, qui s'y est attaché auec vne humeur que la chaleur a espaissie, comme on void tous les jours dans les sucs & dans les syrops. Or les esprits fuligineux inspirent à l'ame des facheuses inclinations, ils l'embarrassent dans des nuages, ainsi que lors que la lumiere est obscurcie des broüillards, ils la rendent melancholique, & font conceuoir aux peuples, qui souffrent de cette maniere, des soupçons, des defiances, des desseins à empoisonner & à trahir, ils les poussent à aymer la noirceur, & toutes les choses obscures ; mais sur tout ils les inclinent à n'auoir qu'vne Religion materielle, grossiere & brutale, & quelquefois à l'abandonner tout à fait. On voit ainsi les Mores & les Barbares du midy, qui haissent le Christianisme, parce que la hauteur de cette Religion demande des esprits espurez, & semblables à l'Element des Astres, au dela desquels l'ame doit porter ses pensées. Il est certain neantmoins que si le Soleil esclaire auec moderation, qu'il fait les esprits plus brillans, au lieu de les rendre fuligineux ; qu'il les clarifie, au lieu de les épaissir, qu'il restablit leur transparence, & qu'il fait glisser ainsi la joye, &

chasse la melancolie du cœur : c'est de cette façon que l'aurore nous réjoüit, que les Medecins ordonnent la Campagne, pour euaporer la tristesse, & qu'Hippocrate voulut monter vn nauire qui estoit consacré au Soleil, pour guerir l'atra-bile du Philosophe qui rioit.

Le troisiéme fondement ne deriue que de la reflexion qu'il faut faire sur l'origine & le commencement du monde ; car il est certain que l'Esprit ne se promenoit autrefois sur les abysmes que pour separer les Elemens de leur confusion ; Il rouloit à cet effet incessamment, & donnoit la figure ronde à tout l'Vniuers par son mouuement circulaire ; & apres auoir sublimé les matieres les plus subtiles, il les disposoit pour les Cieux, ayant deposé en bas les plus épaisses pour la Terre. Or cet Esprit fut apparemment vny au Soleil, puisque cet Astre roule toûjours comme luy sur le globe, qui l'imite par sa vertu, qui fait vn cercle pour communiquer ses lumieres, & que les nuits, l'hyuer, & le temps de la pluye sont comme diuers cahos, qui ne sçauroient estre éclaircis que par son éclat.

De tout cela il faut donc conclurre qu'on ne doit pas s'estonner si ceux qui sont trop échaufés du Soleil sont émeus, & ressentent vn souleuement dans leurs membres, s'ils sont malades des fluxions, & s'il se fait vn remuëment dans leurs humeurs & dans leurs entrailles, puisque cet Astre éleue en haut & repousse en bas, quil fait vne disgregation dans le petit, aussi bien que dans le grand monde ; qu'il détache tout ce qui estoit ramassé, & qu'il ouure ce qui ne deuoit

point d'issue : C'est pourquoy au Printemps lors que cette Planete entre dans l'Aries, & que ses rayons separent ce qui estoit resserré pendant le froid, on est saisi de l'Apoplexie, des Rheumatismes, on ressent des Vertiges opiniastres & dangereux, & les esprits qui sont Solaires suiuans le mouuement de leur principe, entrainent & font bouïllonner les cerosités & le sang.

Le dernier fondement auec lequel nous allons finir ce Chapitre, depend de ce que le Soleil fait la fonction du cœur dans le monde, ainsi que les autres Planettes font à proportion celle du foy, & des principales parties, qui composent les animaux. En effet comme le cœur en s'ouurant & se fermant, retient ou pousse les esprits, & comme ceux-cy sortans par la diastole, sont autant de petites lumieres qui viuifient tout le corps, qui luy impriment la chaleur & le mouuement, & qui poussent le sang dans les veines; le Soleil garde le mesme ordre, & ce qu'on void de l'aspect & du cours de cet Astre, est semblable aux fonctions du cœur. Pour preuue de cela, il ne faut que considerer ses rayons; car apres qu'ils se sont ouuerts, & se sont dilatés dans l'Orient, apres qu'on les a veu comme souffrir vne tumefaction, & representer les corps qui se gonflent dans cet estat, ils rarefient tout l'Vniuers, ils r'animent ce qui languissoit dans les tenebres, ils poussent l'air comme l'esprit vniuersel, d'où vient qu'on ressent toûjours vn vent agreable à l'aurore, l'air pousse les eaux, les eaux font mouuoir tout ce qui les approche, toutes choses s'entrechoquent par vn enchainement mutuel ; jusqu'à ce qu'il se fasse

vne contraction, & vn retour dans le couchant, & dans les Eclipses, suiuant l'enigme d'Hippocrate au liure de l'aliment, que le grand principe influë jusqu'à la derniere partie qui s'en retourne au grand principe, & que sa nature est d'estre, & de n'estre point. Voyons maintenant ce qu'on doit inferer de ces veritables principes.

Premierement on peut conclurre que le Soleil rarefiant l'air, il fait sans doute le mesme aux esprits, ceux-cy font ainsi des humeurs, & les humeurs emeuës & coulantes, ouurent & s'insinuent dans les parties ; de façon qu'alors les animaux, qui sont autant de petites machines, ressentent vn changement bien grand, à cause des differens détours de leurs membres, les coqs par exemple ont vn pressentiment du Soleil, parce que leurs esprits se dilatent à l'approche de la lumiere, ceux-cy remuent les parties, qui se dechargent le matin, par le battement des ailes, de ce qui les embarrassoit, à peu pres comme lors qu'on estend les membres pour les degourdir du sommeil; le chant mesme des oiseaux est ainsi que le baaillement, enfin ce sont leurs particules subtiles, & leurs humeurs qui se remuent par leur grande tenuité, qui comme autant de petits ressorts, font des coqs, des horloges animées, qui marquent bien mieux que celles qu'on ajuste auec tant de soin, les diuers changemens du temps.

Il en est des plantes solaires ainsi que de ces animaux, elles s'ouurent par la rarefaction de leur suc, & par les esprits nitreux qui les gonflent, ce sont eux qui poussent les fleurs à suiure

ure le Soleil, ce cœur du monde en le ouurant les épanouït & les dilate, il fait ainsi de leurs fibres & de leurs tuyaux, elles cherchent toûjours cette chaleur viuifiante, jusqu'à ce que sa source se soit retirée, & qu'elle aye ramassé ses rayons, comme par vne contraction.

Faisons les mesmes considerations sur les hommes, qui ne sont pas moins solaires que ces plantes & ces animaux : le Soleil fait de pareilles impressions sur leurs corps, par les raisons que nous auons déja déduites : c'est ainsi que les melancoliques, & les chagrins diminuent les jours de leur tristesse par la dilatation des esprits ; que les sçauants conçoiuent mieux le matin, que lors que le Soleil se couche ; que nous dormons dans les tenebres, & que nous veillons à la clarté ; que les voyageurs font plus de chemin au Soleil, que durant la nuit, sur tout s'ils suiuent sa carriere ; enfin que leurs mouuemens sont plus grands par les rarefactions susdites, & par le détachement & la tenuité des esprits.

De là vient que si le Soleil est trop ardent, toutes ces rarefactions se changent en boüillons, & rendent les humeurs & les esprits tumultuaires ; ces atomes se choquent, & poussent à grands flots le sang, elles détachent les especes, les roulent par le cerueau, les agitent & les balottent, vous diriez que c'est vn peuple mutiné, qui veut deposer son Souuerain ; & comme la lumiere moderée les remuë doucement dans l'aurore, elle les arrache au contraire & les confond par la force de sa chaleur. C'est ainsi qu'on

deuient fol, quand la disposition s'y trouue, si on s'expose long-temps au Soleil; qu'on a du moins la nuict des inquietudes par des continuelles images, en sorte que c'est peut-estre à cause de cecy, [*Lib. de Som.*] qu'Hippocrate a voulu qu'on fist des prieres au Soleil apres les songes; que les anciens luy venoient raconter les leurs apres s'estre laués de l'eau, & qu'ils disoient qu'Apollon inspiroit dans le sommeil les Prophetes, & leur decouuroit le futur.

Au reste si cette rarefaction n'est pas si violente, elle prouoque à la volupté les hommes & le reste des animaux; la raison en est tirée du bouillonnement que le Soleil cause aux humeurs, & de l'emotion de l'esprit qui luy est proportionné, suiuant Aristote; car estant le principe de la generation, & ayant du rapport à cet Astre, il a fait dire à cét effet, que l'homme est engendré de l'homme & de la lumiere, que le Soleil estoit la source de la fecondité, & qu'il ne faut pas s'estonner si l'Orient est si peuplé, & s'il a fourni des habitans à toute la terre, puis qu'il est sous ses influences. Les Grecs & les Egyptiens ont fort bien reconnu cecy, les premiers luy ont sacrifié vn coq & vn asne, pour marquer par ces animaux voluptueux que le Soleil donnoit l'amour; & les seconds pour tesmoigner vn mesme sentiment, luy ont offert la partie qui nous fait hommes: en sorte que c'est de leurs ceremonies qu'Orphée a composé cet Hymne.

Per mundum
Emicantem ducens lucem, à qua te Phaneta voco,
Atque Priapum Regem.

Et veritablement quand on considere que le Soleil anime & donne la vigueur à tout l'Vniuers, il faut que ce soit en esueillant cette estincelle qui rend les plantes fertiles, & qui donne la fecondité aux semences des animaux; de sorte qu'on ne peut nier que les canaux qui la contiennent, n'ayent vn sentiment tout particulier, par la cause qui sert de leuain general, & qui souleue la nature. Les Astrologues n'ont point douté de cette verité, lors qu'ils ont soûtenu que la grande chaleur du Soleil produisoit des pustules à la matrice, & que ses rayons agissoient sur la terre du petit monde, comme ils font par des souleuemens ordinaires dans celle du grand. Il y a partant à s'estonner pourquoy est-ce qu'ils asseurent que les femmes enceintes conçoiuent de leurs influences, ce desir prodigieux de vouloir manger de la chair d'vn homme succulent & gras : nous pouuons neantmoins croire qu'ils ont esté persuadés à cela, parce que le Soleil produit ie ne sçay quoy d'oleagineux, lors qu'il domine à la generation, qui donne l'embon-point à l'enfant, ainsi qu'on lit dans Hippocrate, *Alijs excellere fœtus sole maxime connutritos*, de sorte qu'il peut prouoquer de là cét appetit estrange, que quantité de grands personnages ont obserué. Mais c'est trop nous arrester au Soleil, il est temps que nous imitions les voyageurs, & que comme eux nous prenions du repos à l'ombre.

CHAPITRE III.

Des Ombres & des Parasols.

ET pleût à Dieu que cette ombre fût à mon ouurage, de la nature de celle dont les Peintres releuent les leurs, & en font paroiſtre la beauté auec plus d'éclat & de luſtre, ou du moins qu'elle en peût cacher les défauts, & couurir les fautes que nous y auons reſpanduës : Mais eſperant cette grace de la bonté du Lecteur, diſons cependant que la conſideration des ombres n'eſt pas moins importante que celle du Soleil, & qu'on doit s'eſtonner que les Medecins ayent oublié d'en traitter au long dans cette partie qui preſcrit les regles de la ſanté. Pour authoriſer cecy auec ordre, il faut diuiſer les ombres en artificielles & naturelles, & examiner les vertus de chacune en particulier.

Les ombres artificielles n'agiſſent ſeulement que parce qu'elles repouſſent les rayons du Soleil, qu'elles les rompent & les affoibliſſent, & en diminuent la chaleur ; auſſi ou elles ſont faites des tentes, que les Romains appelloient *vmbras* dans les Foires [*Caſaub. in Theoph.*] ou bien elles deriuent des pareſols, dont les anciens eſtimoient ſi fort l'ombre, qu'Ouide en remarque le luxe.

Aurea pellebant tepidos vmbracula Soles.

Sur quoy il faut prendre garde qu'ils auoient encores cette couſtume d'en faire, dont le bord

estoit flottant à la moindre secousse, de peur de ne ramasser les rayons, & afin que l'air battu par vne agitation moderée, fist comme vn agreable zephire. Ce sont les parasols de cette façon, qui estoient si remarquables chez les Atheniens, qu'il n'y auoit parmy eux que la plus ancienne famille qui s'en peust seruir; c'estoit d'eux que leur grand Prestre alloit couuert, lors qu'il deuoit sacrifier au Soleil, & on connoissoit par leur vsage la saison propre pour bastir. Nos parasols ne sont pas tout à fait semblables à ceux-là, ils ne laissent pas neantmoins d'estre fort commodes aux femmes & aux delicats, qui prennent feu à la moindre chaleur : les Portuguais mourroient dans l'Isle de Iaua sans leur secours, & les Moluques n'oseroient laisser sortir leur Roy, & leurs Epousées sans estre sous vn parasol de plumes colorées diuersement. Il seroit pourtant necessaire de ne porter point au Soleil ceux qui éclattent d'vne couleur viue, parce que la lumiere s'vnissant auec elle, la porte jusques dans les yeux, de maniere que la veuë en est alterée, que le sang mesme en est émeu par l'agitation des esprits : de sorte que c'est ainsi que les taureaux deuiennent furieux, voyant du rouge à la campagne; qu'on tache par cette couleur de faire sortir la picote, & que beaucoup portant des fleurs, & quelques fruits vermeils à la main, se trouuent saisis d'vne hæmorragie, sans qu'ils en sachent la raison.

L'ombre naturelle procede des arbres & des autres corps opaques, de laquelle Pline a dit, *non fastidienda hæc quoque scientia, neque in vltimis po-*

uenda, quando quibusue solis vmbra, aut nutrix, aut nouerca sit, appellant l'ombre nourrice, ou marastre parce qu'elle fait du bien ou du mal. Appuyons ces sentimens par les considerations suiuantes, qui ne rouleront que sur les ombres en general, sur leurs differences, & sur leurs effets.

La 1. est qu'on void les objets plus gros, & que la veuë se conserue mieux sous les ombres, parce que la prunele se resserre au grand iour & à la lumiere, & elle se dilate à l'obscurité; C'est pourquoy la nature a ombragé les yeux, nous y portons la main, & nous nous seruons de son ombre quand leur force est diminuée, & nous discernons mieux les objets le matin & le soir, qu'à midy.

La 2. que l'ombre tempere la chaleur du Soleil, en modifiant sa lumiere, qu'elle empesche d'ailleurs la sécheresse, & l'exolution que les rayons font ressentir à nos parties: de là vient que les electriques qui perdent leur attraction au Soleil, par la dissipation de leurs particules subtiles, la reprennent de nouueau sous les ombres auec viguour.

La 3. qu'on sent sous l'ombre le plus souuent, vn petit zephire, qui flatte par son haleine, & par sa fraicheur ceux qui s'y arrestent quelque temps: or ce vent ne prouient que de l'air rarefié par la chaleur, qui s'emeût pour chercher vne plus grande place, & qui se resserre enfin en trouuant vn lieu temperé, & donne à vn nouueau le moyen de se ioindre à luy. Et pour ce qui est de la fraicheur, elle ne procede que des exhalaisons humides, & nitreuses que la terre & les ar-

bres répandent ordinairement au dehors. Aussi les voyageurs eschaufez, qui reposent souuent sous l'ombre, soufrent quelquefois vne condensation des esprits & du sang, à la façon de celle de l'air, qui les rend enfin pleuretiques, & qui à fait croire à quelques-vns que Damon n'auoit chaud à l'ombre & froid au Soleil, qu'à cause de l'vnion & du retour de ces transpirations ardentes qui sortent toûjours hors des pores, & se dissipent au Soleil.

La 4. que l'ombre est aux corps opaques, ce que l'echo est au son, & la splendeur a la lumiere; de maniere que comme la splendeur ne represente pas seulement les corps lumineux, mais elle en communique encore la chaleur & les influences; ainsi l'ombre ne porte pas seulement la figure des corps opaques, mais encore leurs qualitez & leurs vertus.

La 5. que ces vertus se conseruent à l'ombre, ainsi que nous auons dit des Electriques, & euaporent au Soleil; qu'elles procedent des separations, des bouïllonnements, & des cuites qui se font dans les arbres, & dans la terre; qu'elles sont de differente nature, suiuant la diuersité des sujets; qu'elles se communiquent à l'air & à tout ce qui luy est voisin; qu'elles sont ordinairement humides & froides, & verifient le passage d'Hippocrate au 2. de la diete, *vmbra & frigus moderatè humectant, plus enim dant quàm accipiunt, contrà Sol & ignis siccant quia humiditatem trahunt.* Enfin qu'elles éclaircissent ce que nous auons remarqué de Pline, que les ombres sont nourrices ou marastres par l'effet de leurs projectiõs. Pren-

uons maintenãt la verité de ce principe par l'examen que nous ferõs de la proprieté des ombres & de leur grande differẽce : mais pour nous acquiter de ce dessein auec plus de methode il faut supposer que, ou les ombres deriuent des arbres ou des animaux, ou des montagnes & des valons : traitõs des premieres vn peu au long, & efleurõs seulemẽt les autres cõme estant les moins importãtes.

L'ombre des arbres est differente par la difference des projections, ainsi que nous auons dit cy-dessus ; en effet il y a des ombres qui sont froides & qui inspirent la chasteté, comme celle de l'Agnus Castus, du peuplier, de l'osier, & du saule, dont les ombres sont nitreuses & seruent à refroidir les chairs, & leur inspirent vne qualité fixatile ; il y en a qui delassent les voyageurs en rependant vne vapeur balzamique, assoupissante & humide, qui adoucit & soulage les nerfs, qui arreste les fluxions, & qui ramollit la dureté qui se fait pendant le chemin par la contusion des iointures. Quelques ombres outre celles-cy, nourrissent & engraissent ce qu'elles couurent, en exhalant des parties oleagineuses & gluantes, eguisees d'vn sel volatil, qui sert merueilleusement à prouoquer la fertilité : il en est ainsi de ces arbres des Indes, à l'ombre desquels on plante les autres qui ne sçauroient produire autrement. Ces sortes d'ombre en ont qui leur sont grandement opposées, qui causent la sterilité & qui donnent les maladies, & qu'on peut nommer iustement marastres suiuant ce que Pline a écrit. C'est ainsi que Virgile a qualifié l'ombre du Geneurier, & les Astrologues celles

des arbres qui sont sous Saturne, comme les pins qui estoient de mauuaise augure autrefois, & ceux encore qui portent des fruits noirs, qui ont la figure d'vne teste de mort ou d'vn casque, ainsi qu'on remarque dans la noix de cyprés. Lucresse à compris tout cecy en trois vers.

Arboribus primum certis grauis vmbra tributa est,
Vsque adeo capitis faciant vt sæpe dolores
Si quis ea subter iacuit prostratus in vmbra.

Et certes si on prend garde que les arbres attirent de la terre des sucs vitrioliques & nitreux, des sulphureux, des Saturnins, des venimeux, & des balzamiques; on ne trouuera pas estrange qu'il y aye des ombres nuisibles, cõme des ennemies du cerueau, & des nerfs: que quelques-vnes rendent les personnes paralytiques, & que quelques autres soulagent les maux que celles-cy font. C'est ainsi que l'ombre du noyer engourdit les parties, parce qu'elle communique vne huile impure, & que celle du chaine restablit la vigueur perduë par la trãspiration du noyer, parce qu'il répand au dehors des sels qui corrigent vn souphre inutile, en vn mot qu'il y a des ombres qui réueillent la rage assoupie, des autres qui chatouillent & excitent à la volupté, quelques-vnes qui prouoquent les douleurs & la bile, qui tuent les serpens, comme celle du fresne, ou les hommes, ainsi que le lierre suiuant Plutarque; enfin il y en a qui arrestent la foudre, qui la repoussent, qui attirent le sang, & qui fõt quantité d'effets tout à fait inconceuables & surprenants.

Celles qui irritent la volupté sont remarquées du Pere Kirker qui en donne vne preuue experi-

mentale dans son liure de la lumiere, asseurant que lors qu'vn jeune Gentil-homme Romain reposoit à l'emboucheure d'vne grotte ombragée du satyrion, il trouuoit toûjours sa chasteté affoiblie, jusqu'à ce qu'il eut veu par la figure que cette plante a à la racine, que son ombre estoit ennemie de la vertu.

Les ombres qui empeschent l'action de la foudre, n'agissent que par le moyen des esprits, qui fixent ceux qui sortent de la nuë allumée, celles qui prouoquent la bile ont des escoulemens qui seruent de leuain, & qui font bouïllonner le sang. C'est sans doute de là que l'hæmagogue suiuant Galien fait sortir le sang hors des vaines, & que l'ombre du sureau qui est en fleur rougit les chairs & les visages, & n'est bonne qu'aux pituiteux, aussi les anciens ne la recherchoient que pour voir par la maturité des grains de l'arbre, s'il estoit temps de faire vendange, & s'ils pouuoient colorer les Statuës de leurs Dieux.

Cependant, ce qu'il y a de remarquable parmy les ombres des arbres, c'est qu'il y en a des melancholiques, & d'agreables : celles-là plaisent aux desesperés, aux amoureux, aux taciturnes, & aux solitaires, qui y racontent leurs martyres, & ils y laissent leurs chiffres, ou quelques marques de leur douleur, elles fomentent l'atrabile, les influences de Saturne, & seruent à entretenir le chagrin. Ces ombres sont composées des arbres toufus & espais, dont les fueilles ont vn verd obscur, & vne consistence grossiere qui empesche la lumiere, & qui en interrompt

la clarté : Elles ne se nourrissent mesme que d'vn suc espais & terrestre : elles ramassent vn air grossier, sous lequel on ne respire que des vapeurs crues & impures, & quelquefois des venimeuses, s'il y a des plantes au dessous semblables aux mandragores & aux aconits.

Les ombres agreables procedent des feuilles qui ont vne consistence tenuë, & qui se nourrissent d'vn suc espuré, elles donnent passage à la lumiere qui ne les purifie pas seulement, mais qui s'vnissant auec leur teinture, fait vn verd brillant qui réjouït les melancholiques, qui donne vne humidité bien faisante qui est jointe auec la fraicheur, enfin qui a esté si fort estimée des Poëtes & des anciens, que les premiers ont logé sous ces ombres les Dieux & les Nymphes, & que les autres ont erigé des forests, & les ont consacrées au lieu des temples. C'est ainsi qu'il faut expliquer le Poëte.

Lucus in Vrbe fuit media, lætissimus vmbra.

L'ombre des montagnes & des vallées n'est pas moins remarquable que celle des plantes : c'est ainsi que l'ombre du Mont-Argée a merité des adorations, à cause qu'elle procuroit la fertilité, que l'ombre de certains valons est pestilente, en cachant des mineraux, des eaux croupissantes & des serpens, & en empeschant la vertu purifiante de la lumiere. Ie ne sçay si c'est à cause de cela, que pour adoucir la Deesse Vallina on luy offroit des Sacrifices dans ces lieux sombres & obscurs : quelques vns pourtant croyent que c'estoit pour procurer la santé aux hectiques, qui se trouuent bien dans les vallées humides &

froides qui contiennent des arbres d'vne mesme nature, dont le sel adoucit & corrige l'acidité qui est dans leur chair.

L'ombre des animaux a esté obseruée de quelques superstitieux, qui apprehendoient de la souïller de leur vrine, & elle auoit imposé aux credules que les chiens estoient fascinés par l'ombre de la hiene, & que les hommes y perdoient leur voix; mais toutes ces ombres sont, ou passageres ou fabuleuses, & elles ne font rien à nostre sujet: Il faut seulement remarquer, deuant que de terminer ce discours, que l'ombre du matin est toûjours plus humide que celle du midy & du soir, à cause qu'elle renferme les vapeurs & les exhalaisons que la nuit auoit esleuées, qui font que le Soleil qui monte sur l'horison paroit plus grand, & d'vne lumiere plus obscure.

CHAPITRE IV.

Du Serain, & de l'Atmosphere.

PVisque nous auons obserué le Ciel, le Soleil, & les autres Planetes, il est temps de descendre plus bas, & de considerer dans l'air les meteores qui s'y forment, & quelles sont leurs qualités: & parce que le serain en est vn des plus ordinaires & des plus dangereux, il est à propos d'en examiner l'origine, & de voir ce qu'il peut sur le corps & sur la santé.

C'est pourquoy il faut prendre garde que la terre contient quantité d'esprits, & des sels,

dont les vertus ſont fort nuiſibles: neantmoins elles ne paroiſſent point au dehors, que lors que leurs ſujets exhalent, à cauſe des fermentations differentes, qui les tirent hors de leurs voiles, & qui les produiſent des tenebres à la lumiere, comme Hippocrate nous a montré.

Il faut remarquer d'ailleurs, que le Soleil contribuë beaucoup au detachement des ces matieres, parce que cet Aſtre eſt comme le feu, qui ſublime, qui ſepare, & qui ſubtiliſe: que ſes rayons ſont ſemblables à des couteaux, qui diuiſent en atomes ce qui ſouffre leur violence, qui donnent meſme la legereté, & font que les particules detachées montent en haut le plus ſouuent, & deuiennent le principe des meteores qui nous cauſent l'admiration.

Il arriue meſme que les rayons eſleuent toutes ces petites parties, apres les auoir ſeparées, qui les ſouſtiennent, & les portent dans l'air, ainſi qu'vn Cheual vigoureux, qui promene ſon Caualier. En effet, puis qu'ils entrent dans les pores à la maniere des fleches qu'on lance d'vn arc bien tendu, ils pouſſent, ils remuent, & ils detachent enfin les portions, qui ſont plus ſubtiles, & s'vniſſans auec celles qui ſont volatiles, ils les entrainent dans l'air, en ſe reflechiſſans, à la façon de ceux qui ayans percé quelque corps auec vn fer pointu, le releuent en hauſſant les bras.

Cette ſuppoſition fait conceuoir maintenant vne verité fort importante; car les rayons eſtans vnis auec les parties qu'ils ont detachées, ils ſont auec elles ainſi que les eaux fortes & diſ-

ſoluantes, qui apres auoir rongé les metaux, & les auoir reduits en poudre, elles s'y joignent eſtroitement ; cette comparaiſon ſe peut autoriſer en deux manieres.

Premierement, parce que ce qui eſt detaché a du rapport auec tous les corps metalliques, ſur leſquels les eaux fortes agiſſent, il participe du mercure, de l'antimoine, & du vitriol, ou il eſt la matiere des mineraux que la terre nous couure, comme de l'arſenic, du plaſtre &c.

En ſecond lieu, parce que comme les eaux fortes s'vniſſent ſi fort auec les metaux, qu'il faut vn ſel qui les precipite, les rayons & les corpuſcules ſe ſeparent de la meſme façon ; car comme le Soleil ſe charge toûjours de nouueaux ſels, il quitte ſa premiere charge pour ſe joindre auec la ſeconde, ſi bien que les premieres particules ſe precipitent pendāt que les nouuelles remontent en haut : il faut partant remarquer que celles-cy ne deſcendent pas ſi ſubitement ſur la terre;mais elles ſurnagent à cauſe de la profondeur de l'air, ainſi qu'vn baſton ſur les eaux, juſques à ce que le Soleil venāt à quitter l horiſon, elles tombent enfin ſur nos teſtes, & font le ſerain, qui eſt ſi mal-faiſant en beaucoup de lieux. Mais pour en expliquer la cheute auec plus de clarté, il faut reprendre ce que nous auons dit ailleurs, & ſe ſouuenir que le Soleil ne continuë à rouler tous les jours ſur le globe que pour ſeparer inceſſamment, ſi bien que la nuict deuient comme vn Cahos par le defaut de ſa lumiere, les elemens ſemblent alors retomber dans la confuſion, & l'air ſe trouue broüillé des impuretez qui eſtoiēt

inuiſibles & ſuſpenduës. Les Medecins obſeruent tous les jours vne idée de cet embarras aux vrines; car elles ſont claires par la chaleur; mais elles deuiennent troubles eſtant rafroidies, & elles depoſent leurs ſels, ou ce qu'elles contiennent de cras: C'eſt ainſi qu'il faut conceuoir l'air chargé de vapeurs & de ſels, pendant les tenebres, il deuient alors eſpais, & ſe decharge de ce qu'il auoit ſouſtenu le jour.

Cette decharge au reſte ſe fait, ſoit parce que le froid comprimant les pores de cet element, il en eſpraint l'atmoſphere ainſi qu'à vne eſponge; ſoit parce que les atomes preſſées, ſe pouſſent mutuellement par leur choc, & par la peſanteur des ſels; ſoit enfin parce que les rayons venant à manquer, ils abandonnent les particules qu'ils tenoient rarefiées & ſuſpenduës, & auſquelles ils donnoient quelque legereté par leur chaleur, ainſi qu'vn cheual vigoureux qui demonte ſon Caualier, & le fait tomber dans la courſe. Appliquons maintenant tous ces fondemens au ſerain, & decouurons tout à fait ſa nature.

Il eſt aſſeuré en premier lieu, que le ſerain ne deriue que des particules qui retombent durant la nuit, ces particules viennent le plus ſouuent des ſels, qui ſont les corps groſſiers & ſolides, & parce qu'elles deſcendent de fort haut, & qu'elles ont vne conſiſtence, elles s'impriment ſur nos teſtes ainſi que des petits marteaux, & à la façon des petites pierres, qui roulant d'vn lieu eminent, font des contuſions & des murtriſſures.

D'ailleurs, parce que les sels sont sublimés du Soleil, ainsi que nous auons déja dit, qui les subtilise & les porte en haut, apres les auoir tirés des mineraux, & les auoir comme calcinés sur la terre, ces sels en tombant percent à la façon des espingles & des esguilles, à cause de leurs figures romboiques & pointues qu'elles prennent, ou par la sublimation, ou de leurs sujets, en sorte que c'est d'elles sans doute que la neige a souuent des floccons en pointe, & qu'elle paroist en estoiles. Outre les sels neantmoins, il y a quelque chose de plus subtil, qui est la cause du serain : elle consiste aux esprits qui s'éleuent auec les sels, comme nous auons remarqué par le bouïllonnement des matieres : or ces esprits estans repoussés en bas, ils communiquent à nos testes les qualités de l'arsenic, de l'or-pigment, du bitume, du souphre, & du nitre, &c. de façon que comme ils font de prodigieux effets dans la foudre, ils repandent aussi leur malignité en coulant en bas, & rendent nos esprits ainsi que des essences pures, qui se corrompent par quelque meslange. Et voila la raison pourquoy le serain est si dangereux en certaines Prouinces, à cause de leurs mineraux, & des esprits qui en deriuent, & pour montrer cecy dans l'endroit où nous sommes, il n'y a qu'à obseruer que le terroir contient du plastre, du nitre & du souphre, comme nous remarquons dans les bains, & dans les eaux de quelques fontaines, si bien que le Soleil sublime ces matieres, & en esleue les atomes, & les esprits, aidé de la chaleur du sable, qui est échauf-

fé des collines & des rochers, comme d'vn feu de reuerbere, de forte que ces fels, ces atomes & ces efprits nous communiquent enfin les qualitez de leur principe, & alterent noftre fanté.

Et apparemment toutes ces conjectures font bien fondées, fi on prend garde que nos jours eftant chauds & ferains, les pores & les futures fe dilatent, fi bien que la nuict furuenant, le ferain & les exhalaifõs efleuées par l'ardeur precedente, trouuent vne ouuerture fort difpofée, & impriment au cerueau ce qu'elles ont de venimeux Il ne nous refte maintenant à examiner que certains problemes, pour acheuer d'éclaircir & de terminer ce difcours.

On demande premierement, d'où vient qu'en certains lieux les femmes ayment à demeurer au ferain pour deuenir blanches, & pour auoir le teint plus beau.

Il faut refpondre que la blancheur empruntée vient ordinairement de ce qui deterge, & qu'on choifit les chofes acres pour polir le vifage & le rendre plus pur. Or le ferain fournit quantité de fels, qui eftant portez à la peau, font l'effet que les Dames fouhaitent, & embelliffent leur vifage à la façon de ces belles glaces, dont les taches s'effacent par ce qui a de la pointe & de l'afpreté.

On demande en fecond lieu, pourquoy eft-ce que quelques-vns ne reffentent point l'incommodité du ferain.

Il faut dire à cela que, ou ces perfonnes ont le crane fort dur, fort folide, les futures fort eftroittes, la chair maffiue, ou bien grande

quantité de cheueux, qui arreſtent & éboiuent ces eſprits & ces corpuſcules, qui empeſchent leur rectitude & abbattent leur pointe: enfin pour mieux dire, qui ſont comme des rets qui les embarraſſent par leurs detours, ainſi qu'on voit arreſter les bâles des mouſquets, & la pointe des eſpees, par la laine & par le cotton. Riolan authoriſe à peu pres cecy; car eſcriuant des cheueux dans ſon Anatomie, il remarque l'hiſtoire d'vn homme qui ſouffroit des coups de piſtolets ſans bleſſures, à cauſe que ſa cheuelure eſtoit entortillée, & d'vne prodigieuſe epaiſſeur. Et c'eſt icy la raiſon pourquoy le papier gris, les eſponges, la laine, les peaux, le veloud, les fueilles, les brouïllards & les nues emouſſent la vertu du ſerain, & arreſtent ſes influences.

Cependant parce que quelques perſonnes chauues n'apprehendent point ce meteore, il faut trouuer quelqu'autre raiſon qui puiſſe eſtre conuenable à ceux-cy, ce qui eſt aiſé à faire, ſi on prend garde qu'il ſort ſouuent des teſtes bilieuſes & chauues, quantité de vapeurs qui rongent les cheueux, & qui pouſſent les eſprits du ſerain, qui les diſſipent ou les moderent, & font ainſi que des liqueurs ſubtiles, qui apres vn peu de reſiſtance s'adouciſſent en ſe penetrant, & perdent de leurs qualités, auſſi les jeunes gens qui ont de ſemblables eſcoulemens, les robuſtes & les yurongnes s'expoſent au ſerain ſans danger, au contraire de ceux qui ne reſpandent point ces vapeurs, dont la chaleur eſt douce & mediocre, qui ont les eſprits trop ſubtils, le

crane delicat, les futures larges, & la peau fort ouuerte & tranfpirable, comme il arriue à la plufpart des habitans de la Prouince, qui fe feruent de calottes à cet effet.

La troifiéme difficulté confifte, fçauoir fi la Lune ne contribuë point au ferain, ainfi que quelques-vns ont fouftenu, puis qu'elle eft fi fort ennemie du cerueau, que fes rayons relachent les nerfs, & rendent les enfans epileptiques : En forte que Plutarque defendoit aux nourrices de les dépoüiller fous cet Aftre, de peur que leurs petits corps ne pliaffent à la façon des bois humides. Mais ce qui a obligé principalement les modernes à fe figurer que la Lune eftoit la fource du ferain ; c'eft qu'vn ancien Lyrique a dit que la rofée eftoit fa fille, δρόζον ἀέρος θυγατέρα Σελήνης, comme fi cette Planette eftoit la fource de tout ce qui coule la nuit, & que ce fuft d'elle que le Poëte a dit.

----- *Noctis lentus non deficit humor.*

Et que l'antiquité l'eût erigée en Dieu *Lunus*, parce qu'elle répandoit le Iupiter froid fur la terre.

----- *Pofitas vt glaciet niues,*
Puro numine Iupiter.

Nonobftant ces raifons, il n'eft pas neantmoins veritable que la Lune faffe couler le ferain fur la terre, luy qui eft mal-faifant en certains endroits, quoy que la Lune éclaire & influë par tout le monde, qui ceffe même quelquefois, durant la plus grande clarté de cet Aftre, & qui fait vn effet plus violẽt dans vn lieu marefca-

geux, & dans les valées, plustost que sur les pleines & sur les montagnes, ausquelles la Lune preside, ainsi qu'on lit dans le Poëte.

Montium custos, nemorumque virgo.

Le quatrieme probleme est, pourquoy est-ce que le serain fait les veilles, qu'il affoiblit les corps, & qu'il finit lors que les charleurs sont ardentes.

Il faut dire que comme le serain meurtrit le cerueau, le perce & l'entr'ouure par son venin, son acrimonie & sa pesanteur, il rend par consequent les esprits tumultueux, & fait accourir le sang à la partie qu'il a blessée, de sorte qu'il est impossible que la nature puisse trouuer de repos dans ce trouble, qu'elle n'en ressente mesme de la douleur, & qu'elle n'en deuienne affoiblie, puisque les exhalaisons piquantes & acides picottent les nerfs, & rendent ainsi les membres languissans. Ajoûtons à cela que comme les esprits du serain penetrent par tout, qu'ils font mesme des effets considerables sur les metaux, estant semblables aux eaux fortes, ils ouurent par consequent les pores dans la teste qui doiuent estre bouchez durant le sommeil, pour ramasser les esprits dans le centre, de maniere qu'ils roulent par tout, & font les veilles qui ne consistent qu'à leurs mouuemens.

Mais d'où vient cependant qu'il y a de temps où le serain n'est point sensible, comme pendant les grandes chaleurs de l'Esté.

Il faut respondre que cela ne procede qu'à cause des grandes chaleurs, & des nuits qui sont trop courtes, les premieres attenuent & subti-

liſent les particules & les ſels, & les rendent trop legers & trop volatils, & parce que toutes ces atomes ont d'ailleurs vne crudité & vne indigeſtion maligne, elles les cuiſent, les digerent, & les modifient à la façon des fruits qui deuiennent meurs. Et pour ce qui eſt des nuits, elles n'ont pas aſſez de longueur pour les épaiſſir ou les repouſſer, & leur imprimer cette peſanteur, qui fait vne partie de leurs effets. Auſſi apres le Solſtice, lors que les nuits ſont plus grandes ces atomes deuiennent ſenſibles, & alors on reſſent de nouueau le ſerain; mais ſur tout on voit paroiſtre cette roſée qui eſt ſi nuiſible à la campagne, dont la generation merite bien d'eſtre expliquée.

C'eſt pourquoy il faut remarquer qu'il ſe fait deux ſortes de diſtilation dans le monde, la premiere par le moyen du Soleil, qui eſtant comme vn feu, & ayant eſté mis au deſſus de la terre, il fait quelque choſe de ſemblable à ce qu'on void dans la chymie, ou le feu eſtant au deſſus des matieres, en fait couler l'humeur oleagineuſe en bas, & cauſe cette diſtilation, qu'on appelle vulgairement *per decenſum*. La 2. eſt, lors que les ſels qui ſont eſleuez en haut, ſe rendent liquides par l'humidité de l'air, & font vne autre diſtilation, *per decenſum*, ſemblable à celle de ſel de tartre, qui ſe rend oleagineux dans les lieux humides, & ſous-terrains; car c'eſt ſans doute de cette façon que la roſée tombe pendant que les nuits ſont déja longues, & par les vapeurs, à cauſe deſquelles les ſels deuiennent humides, diſtilent ça bas à grandes goutes, &

mouïllent les fleurs & les plantes: & voila la raison pourquoy la rosée se change en crystaux, d'où vient son esprit dissoluant, dont Sengiuodius a dit tant de choses; pourquoy est-ce qu'elle rend la terre feconde, ayant pour fondement le sel: Enfin d'où vient qu'elle brusle les plantes à la Canicule, nonobstant qu'elle aye contribué à leur production: parce qu'elle perd son humidité par la chaleur du Soleil, qui est alors encore ardente, de façon qu'il ne reste souuent qu'vn sel corrosif & alcalisé, qui ronge les fruits & les herbes, & qui obligeoit les anciens à chaumer des festes, pour empescher le degat qui en procede le plus souuent: c'est ainsi qu'il faut expliquer Ouide dans ses Fastes.

Flamen in antiquæ lucum Robiginis ibat,
Exta canis flammis, exta daturus ouis.

Adjoustant cette raison.

Est canis, Icarium dicunt, quo sidere moto,
Tota sitit tellus, præripiturque seges,
Pro cane sidereo canis hic imponitur aris,
Et quare fiat, nil nisi nomen habet.

La difficulté du cinquiéme probleme est, pourquoy est-ce que les vents empeschent le serain.

Il faut respondre qu'ils balient l'air, & le nettoyent de son sel & de ses atomes, qui empeschent leur rectitude, qui les portent ailleurs, arrestent leur impression, en les rendant flottantes & vagues. C'est ainsi que les vapeurs de certaines testes allumées agissent, estans comme des vents qui balottent & repoussent le serain au dehors, ainsi que nous auons écrit cy-dessus.

Le dernier probleme est, sçauoir si les ato-

mes nitreuſes & ſalées, qui abondent en certaines Prouinces, font les nuits de ces meſmes lieux extraordinairement froides & incommodes, comme il arriue en Portugal, & en quelques endroits d'Italie.

La reſponſe eſt, que le Nitre ſert à glacer, qu'il eſt la matiere des vents, & que luy & le ſel armonial ſont le fondement de la neige, ſi bien que les atomes qui en prouiennent peuuent produire vn grand froid dans la nuit, & puis qu'elles glacent l'eau, ainſi que l'experience nous montre, elles peuuent bien communiquer à l'air la meſme vertu, puiſque cet Element n'eſt qu'vne eau plus ſubtile & plus pure, comme nous expliquerons ailleurs ; & voila la raiſon pourquoy on reſſent vn froid au cerueau, lors que la nuit commence à paroiſtre; que le creſpuſcule eſt dangereux en beaucoup de lieux, que quantité des perſonnes cherchent retraite, & que l'atmoſphere ſupplée au defaut du ſerain : car les corpuſcules qui la compoſent, meſlés ſur tout auec les vapeurs des lieux humides, agiſſent ſur la teſte, ſoit par leur froideur, par leur acidité, & par les autres qualités qu'elles ont, ſans qu'il ſoit neceſſaire qu'elles tombent d'enhaut, à la maniere du ſerain. Et voila tout ce que nous auons à dire des choſes qui ſont ſur la terre. Faiſons maintenant vne eſtude ſur celles qui nous touchent, & qui ſont en bas, ſans nous preſcrire neantmoins vn ordre particulier, ou vne ſuite qui nous attache.

CHAPITRE V.

Des rafraichissemens, des grandes chaleurs, du temps couuert, & du vent coulis.

LE soin qu'on a de chercher des rafraichissements en Esté est si general, & les chaleurs alors sont si incommodes, & si ardentes, que nous en pouuons tirer des considerations tres-vtiles à la santé.

C'est pourquoy il faut supposer que nos chairs s'alterent facilement par le changement des saisons. Leur molesse fait qu'elles se pressent durant l'Hyuert, qu'elles s'endurcissent & se ramassent, enfin qu'elles nous rendent vigoureux, en arrestant ces esprits balsamiques, qui leur seruent au lieu du sel; mais sur la fin du Printemps, & au commencement de l'Esté elle contribuë à les rendre bouïllonnantes & dilatées, elle les expose aux chaleurs, qui les seichent, les rarefient, & les fiestrissent, qui lachent leurs ventres, & elargissent leurs qualités, & dont elles font exhaler les essences qui les animent, à peu pres comme il arriue à ces odeurs aromatiques, qui euaporent des vases qui sont mal bouchés. De ce principe on peut maintenant tirer toutes les consequences suiuantes.

La premiere, que les dispositions qui s'introduisent dans les chairs, par les chaleurs trop violentes, sont des degrés de corruption, qui s'impriment facilement aux chairs mortes, & des

commencemens qui s'atachent à celles qui ſont animées; parce que celles-cy ont beſoin de la conſeruation & de l'influence de leurs eſprits qui s'euanouïſſent par la lacheté des pores, & à cauſe des cauités trop ouuertes par la ſaiſon.

La ſeconde, que comme parmy les chairs viuantes, les vnes ſont dans vne parfaite ſanté, & les autres dans la maladie, il eſt certain que ces diſpoſitions ſont plus fortes & plus ſenſibles à celles-cy, puiſque la maladie eſt ennemie des eſprits, qu'elle les change en vents, ſuiuant Hippocrate, & qu'il eſt neceſſaire alors de concentrer ce que la nature retient d'eſſentiel. Et voila la raiſon pourquoy les malades languiſſent dans les grandes chaleurs, & qu'il les faut rafraichir auec moderation, de peur de n'eſteindre par l'excez les petits eſprits qui leur reſtẽt, pourquoy d'ailleurs les delicats meſme chancelent, & ont beſoin d'vn long repos; enfin pourquoy ceux qui ont les chairs muſculeuſes, & la peau plus denſe reſiſtent dauantage durant l'Eſté, par la concentration de ces matieres volatiles, & par la dureté des chairs,

Il eſt donc certain que les chaleurs rendent nos chairs languiſſantes & abbatuës, il faut donc que la fraicheur les affermiſſe, qu'elle ramaſſe leurs ventres, qu'elle fixe leurs eſprits, & qu'elle empêche de cette façon leur ſouleuement & leur exolution. Et c'eſt auſſi ce qu'elle fait: mais par des differentes manieres, que nous examinerons en deſtail.

La premiere deriue des ombres dont nous auons écrit cy-deſſus, qui arreſtent ſi fort les

eſprits, que les chaſſeurs découurent la piſte des beſtes par l'odeur, qui n'eſt qu'vn eſprit pluſtoſt ſous les ombres qu'au Soleil.

La ſeconde eſtoit fort en vſage anciennement; car on diſpenſoit par des canaux, & on faiſoit couler dans les chambres les eaux des reſeruoirs, ou celles des fontaines & des riuieres,& on temperoit ainſi les plus ardentes chaleurs de l'Eſté. C'eſt à ce ſens qu'il faut tourner les vers de Stace.

An picturata lucentia marmora vena.
Mirer; & emiſſas per cuncta cubilia lymphas.

Et auquel on doit appliquer le deſſein d'vn canal de plomb decouuert aux murailles d'vne maiſon qui bornoit le Rhône auec cette inſcription au deſſus.

S. Valerius Surillio,
C. Cantius.

Quoy qu'il en ſoit cette façon de rafraichir eſt la moins dangereuſe & la plus commode; il ſeroit bon de la renouueller, puiſque la clarté, la fraicheur, le murmure & la cheute de l'eau nous peuuent donner le ſommeil, que la ſaiſon bien ſouuent nous refuſe, & puiſque les Medecins ordonnent des fontaines artificielles à ce deſſein, en vn mot, puiſqu'on peut ainſi abbatre l'émotion des humeurs, des eſprits & des chairs.

La terre fraichement tirée, nous fournit la troiſiéme maniere: par exemple, ſi on la porte dans les appartemens,ſi on a le ſoin de la chãger, ſi on ſuit les payſans qui la remuent, ſi on la flaire le matin, & ſi on la tient quelque temps

dans la main. Or cette qualité rafraichissante procede du nitre humide qu'elle contient, qui la rend fleurissante & fertile, qui se communique aux vegetaux, qui donne vne grande froideur aux insectes, qui euapore au commencement du Prin-temps, & qui diminuë dans les secheresses trop longues. Aussi la pluye qui les termine, nous la fait sentir en forme d'vn vent agreable, parce qu'elle s'y joint, qu'elle en compose vne lessiue, qu'elle luy sert de dissoluant, & qu'elle fait exhaler cette substance au moindre effort de la chaleur : Et voila la raison des petits vents frais, qui s'éleuent apres qu'il a pleu, & pourquoy l'eau rend la terre froide & feconde en detrempant ce Nitre, le faisant couler par tout, & en augmentant cette rarefaction qui le fait la matiere des vents les plus froids, & le fondement des effets prodigieux de la foudre.

De tout ce discours on decouure la source de la vie longue de ce Gentil-homme dans Verulan, qui portoit des gazons dans ses mains, & qui en mettoit toutes les nuits sur son cheuet, & sur son lict; car par ce moyen il donnoit de la fraicheur à son sang, il concentroit ses esprits trop mobiles, & il respiroit ce secret aliment de vie, que la terre attire de l'air, dont elle fortifie les animaux, & deuient la mere commune de toutes choses.

On connoist encore du mesme principe, ce qui dōnoit la moderation à ces fameux Romains, qu'on esleuoit de la terre à la dictature, parce qu'ils temperoient par la fraicheur de cet elemēt l'humeur qui les brusloit dans leur climat.

Enfin on infere pourquoy les boules de marbre refroidiſſent, lors qu'on les roule dans les mains, ou qu'on les applique aux autres parties; car elles ne procedent que d'vne terre endurcie & liée par vn eſprit nitreux & petrifiant, qui a les meſmes qualités du gaſon. Seroit-ce point de la que les os ſont les membres les plus froids de nos corps, & qu'ils ſoulagent reduits en poudre les inflammations des entrailles, puis qu'Hippocrate au liure des chairs leur donne pour principe la terre? *quod quidem*, dit ce grand Medecin, *ex terræ putredine pinguedinem ſortitum eſt, citiſsimè oſſa produxit.* Et puis que les Poëtes les font venir des os que Pyrrha, & Deucalion eurent ordre de ramaſſer de cette grand mere des Dieux, & du monde?

La quatriéme maniere de rafraichir conſiſte aux feuëillages & aux rameaux, d'ont on fait des pauillons & qu'on entrelaſſe aux feneſtres pour bien conceuoir leur vertu.

Il faut remarquer premierement que le rafraichiſſement des eſprits, ne ſe fait mieux que par l'air, par les vents, & par les vapeurs; or les fueilles, & les rameaux pouſſent des exhalaiſons qui portent la froideur de cette humidité nitreuſe qu'ils ont attirée par leurs tuyaux, qui fixe les eſprits & les chairs, qui bouche leurs pores, & ſert de glu à ce que le chaud a ouuert: & voila la raiſon pourquoy on conſerue durant l'eſté les animaux égorgés dans les fueilles, & qu'on empéche ainſi la diſſolutiõ de leurs chairs; voila d'où vient que les fueillages, qui tombent en automne, abbatent ce que nous reſſentons

des chaleurs ; en vn mot voila la cause pourquoy les pauillons des jardins & des basse-cours, qui ne sont tissus que de fueilles, nous soulagent pendant l'ardeur qui nous importune dans la saison.

Il faut remarquer en second lieu que les chaleurs rendent les chairs acides, en separant ce qu'elles ont d'humide, d'oleagineux, & de doux ; de maniere qu'alors les mortes se corrompent facilement, qu'elles impriment vne aigreur aux bouillõs, & que celles qui sont viuantes ressentent des piqueures & des douleurs. Or certains arbres renuoyent vn sel volatil & alcalisé, doux comme le sel de Saturne, qui modere ce qui sort de nos corps, qui l'abbat & le coagule, & qui absorbe cet acide que la chaleur separe des chairs. Et voila le motif qui obligeoit les anciens à porter aux banquets, des couronnes de fleurs & de fueilles, pour émousser les vapeurs du vin, dont l'acidité picquote la teste. C'est le méme qui inspiroit à Megistenes dans Anacreon de couurir son fron de peuplier ; & qui faisoit rechercher aux femmes dans des festes particulieres, le saule & l'Agnus Castus pour y coucher, & pour moderer par leurs vapeurs rafraichissantes ce que les reins ont d'acre & de fort.

La cinquiéme façon de rafraichir procede de l'air qu'on introduit la nuit par les fenestres, & les portes ouuertes : il y a partant quelques conditions à obseruer pour agir ainsi.

La premiere que les personnes soient jeunes, robustes & saines ; que le serain ne tombe point, que les chaleurs soient estouffantes, que le lieu

ſe trouue preſſé, qu'on n'abandonne point les couuertes, & qu'il ne faſſe point de vent ; la raiſon de tout cela eſt que la trop grande fraicheur du ſoir fait deuenir peſant, ſuiuant les fondements de la Medecine ſtatique par la ſupreſſion de ce qui exhale hors des pores, qui euapore mieux pendant le ſomeil. Auſſi cette ſupreſſion eſt la ſource des fluxions, aux bras, aux jointures, ſur les yeux, & ſur les épaules, elle contribue aux dereglements de l'eſtomach, & elle produit des douleurs qui arriuent ſouuent l'eſté à ceux qui repoſent à découuert, & qui ſont expoſez à l'air de la nuict. Et veritablement ſi on prend garde que les influences de la Lune ſe communiquent mieux dans cet eſtat, on ſe ſeruira des precautions que nous venons d'eſcrire, puis qu'elles humectent & rafraiſſent, qu'elles ſont ennemies du cerueeu & des chairs, que nous auons beſoin des influences du Soleil, par la proportion que noſtre eſprit à auec ſa lumiere. Enfin puiſque les rayons de la Lune eſtant ramaſſés dans la concauité d'vn miroir, mortifient les verrues, & ramoliſſent les durtés : car apparamment il en arriue à peu pres ainſi de nos membres, qui perdent alors leur vigueur, & leur fermeté.

La ſixiéme maniere de rafraichir, ſe fait par les vents ; mais par des moyens qui ſont grandement differens, car ou les éuentails les excitent dont nous parlerons cy-apres, ou les ouuertures qui ſont oppoſées les introduiſent, ou bien ils ſe gliſſent par des canaux. On pratique la derniere façon dans vn certain endroit d'Italie au pied

d'vne grande montagne qui pousse incessammẽt des vents; c'est pourquoy les habitans ramassẽt ces vents, les diuisent en des tuyaux, ainsi que des eaux de fontaine, & les font couler dans les chambres pour amoindrir la violence des chaleurs. Ce moyen partant est vn peu dangereux, il peut supprimer ce qu'il transpire, & si vn vent agreable est souuent nuisible sous l'ombre aux promenades, & sur le soir, que doit-on presumer des vents sousterrains?

Le peuple rend les vents formidables, qui passent des fenestres & des portes ouuertes, par la froideur qu'il en reçoit: pour l'expliquer maintenant auec clarté, il faut obseruer comme pour vn fondement necessaire, que quantité de choses concourent à la mieux introduire, & à augmenter les maux qu'elle fait, la delicatesse des corps, la chaleur, la penetration, & le defaut du mouuement. Les corps sont delicats, lors qu'ils sont maigres & percés, qu'ils ont leurs chairs doüillettes & molles, leur sang subtil & coulant, & des esprits qui se rarefient & se condensent promptement. Or le froid dont nous parlons saisit ces corps, il condense leurs esprits & leur sang, & ce qu'ils contiennent de rare, il presse encore leur poictrine, & déregle leur estomac, en vn mot, il arreste à la peau, & à la surface, ce qui doit sortir du centre au dehors, cependant la chaleur, soit qu'elle procede du mouuement, du temperament, ou de la saison, en rarefiant l'habitude, luy prepare vn libre passage, le repos expose les parties & les engourdit, diminuë leur vigueur, & arreste l'influen-

ce du grand principe, qui modere la force du froid, & qui s'excite par l'action, & les vents le font penetrer, l'inſinuent mieux dans les pores & dans les veines, ainſi qu'Hippocrate nous enſeigne au liure des vents. Mais pour examiner ce ſujet d'vn ſtyle plus methodique, il faut decouurir la ſource de cette fraicheur, puis qu'elle nous eſt ſi nuiſible, & voir pourquoy ordinairement elle ſe gliſſe auec les vents; neantmoins pour en traitter plus nettement, montrons l'origine des vents qui la portent, & en ſuite nous decouurirons ce qui la produit auec eux.

Conſiderons donc l'air comme vne eau grandement ſubtile, dont la nature a remply l'vniuers; diſons qu'elle a comme les eaux, des tourbillons, des courans & des vagues, qu'elle ſouffre des orages & des tempeſtes, qu'elle deuient comme elles bruyante dans les lieux eſtroits, & qu'elle coule inceſſammẽt ainſi que les mers, & les fleuues, pour entretenir le flux & reflux, qui eſt ſi general par tout. On reconnoit ſon cours en diuerſes façons, comme par la neceſſité, par la rarefaction, ou par la contrainte, par les ouuertures oppoſées en des endroits, enfin par l'equilibre qui ſe doit garder dans le monde. La neceſſité paroit en ce que l'air ne doit point croupir, crainte qu'il n'imite les eaux qui ſe corrompent par leur pareſſe; la contrainte nous montre à trauers des fentes que l'air fait comme les eaux qui paſſent par des lieux preſſés. Lequilibre eſtant perdu dans l'atmoſphere, l'air prend des courans & des routes diuerſes, comme il arriue aux tourbillons,

si l'air estant condēsé d'vne part, il est rarefié d'vne autre, alors il augmente son cours, ainsi qu'on ressent sous les ombres; & s'il treuue des ouuertures qui se respondent dans les maisons, on peut dire qu'il est deuenu libre, qu'il n'y a rien qui arreste cette eau, qu'elle a des embouchеures alors pour courir comme les riuieres, & que les murailles luy seruent de bornes, qu'elles contiennent & qu'elles ramassent, qu'elles reglent, & qu'elles determinent son cours.

Et voila la raison pourquoy le peuple ne conçoit l'air ainsi coulant, que sous le nom d'vn vent qui souffle, parce que le vent est le flot de la vague de l'air, & qu'il le nomme le vent coulis, parce qu'alors l'air coule à la façon des fleuues, voyons maintenant pourquoy il rafroidit ainsi qu'eux. Mais il est facile à connoistre que cette vertu rafraichissante procede de ce que l'air se renouuelle toûjours en courant, & qu'il luy arriue comme à l'eau chaude, qu'on rafroidit lors qu'on la change, d'ailleurs il balie ainsi les vapeurs sulphurées, qui allument nos corps & nos chairs, il deuient vn euentail, qui modere l'ardeur qui nous presse, enfin il entraine comme les eaux les atomes de l'atmosphere, qui sont pour la plus part humides & froides, comme on obserue aux Meteores & dans la nuit. Cette verité decouure pourquoy le vent coulis fait entrer la foudre aux endroits où on le ressent: car elle suit le courant de l'air, comme ce qui est leger est entrainé de celuy des eaux.

Les bains sont la plus propre maniere à nous rafraichir; car elle renouuelle l'estat où nous

eſtions au commencement de la vie, lors que la nature durant neuf mois trauailloit à nous former dans l'eau : auſſi ſon vtilité dans les Pays chauds a fait deuenir quelques-vns amphibies, elle a obligé Anaximander de croire que nous eſtions ſortis des poiſſons, & elle a inſpiré les anciens à eſtablir vne ſi grande quantité des bains, & à s'y plonger ſi ſouuent, que Perſe s'eſt mocqué de l'emportement de ces eſtourdis, qui ſe baignoient apres le repas.

Turgidus hic epulis, atque albo ventre lauatur.

Et certes les raiſons ſuiuantes montrent clairement le profit que nous tirons des bains, pourueu que l'eau en ſoit temperée, & qu'on faſſe reflexion aux paroles d'Hippocrate au liu. des chochoſes liquides, *madefactio debile quid eſt, refrigeratio vero & calefactio validum.* En effet comme l'Hyuert condenſe l'air, & le fait preſque deuenir eau, de ſorte que nous auons beſoin du feu, pour le rarefier & pour le diſſoudre ; la chaleur de l'Eſté au contraire attenuë trop cet element & le change en feu ; de façon qu'il eſt à propos de nous ſeruir de l'eau pour le rafraichir : c'eſt pourquoy nous arroſons alors les maiſons, & nous promenons au bord des riuieres, enfin nous nous plongeons dans les ruiſſeaux, afin que nous trouuions dans l'eau ce que la ſaiſon nous refuſe dans l'air. Et veritablement nous repouſſons ainſi ce Iupiter, que la chaleur fait auancer exceſſiuement au dehors ſuiuant Hip. *lux Ioui tenebræ orco.* Et nous eſteignons en partie ce feu, qui ſe jette durãt l'Eſté vers l'extremité de l'eau, *ignis irruit in extremitatem aquæ,* & voila la raiſon

pourquoy quelques-vns ne ressentent plus des picqueures apres s'estre seruis du bain, & qu'ils ne souffrent plus les veilles par la concentration des chairs, par l'vnion & par le retour des esprits, par la dissolution des sels, & de ces matieres acides que nous auons expliquées ailleurs.

On se rafraichit en dernier lieu par les appartemens sous-terrains, dont l'air froid, grossier & humide, resserre les chairs, repousse & lie les esprits, & sert à conseruer la vie, en ramassant ce que nous auons de subtil: c'est ainsi qu'il faut entendre le texte d'Hippocrate au 6. des Epidemies, *præcalidam naturam in tempore calido cubile in aëre frigido incrassat; in calido vero attenuat.* C'est pourquoy les anciens viuoient long-temps, parce qu'ils demeuroient dans des cauernes, les Orientaux mesme resistent aux grandes chaleurs, en habitant dans les lieux creux, & si l'Angleterre a découuert des hommes tous verds, dont la force estoit prodigieuse, c'est qu'ils demeuroient dans la terre, & ne pouuoient souffrir le grand jour.

Et veritablement vne des plus grandes commodités de la campagne, c'est de tailler des grotes dans la roche, & d'y faire couler de l'eau, pendant que le midy nous brusle, & de se souuenir que dans les Poëtes, elles donnent retraite au Dieu Somne, & ne produisent des pauots que pour luy.

Il faut cependant obseruer que là & dans des lieux semblables, on y dorme fort peu de temps, sans soutenir le corps contre les murailles humides, parce qu'elles condensent les glandes, que

la nature a destinées pour filtrer les humeurs, & pour leur donner vn passage, afin d'en retenir cette pureté, & ce consentement vniuersel, dont Hippocrate parle si souuent. Aussi ceux qui reposent de cette façon, sur tout si ce sont des personnes grosses & pletoriques, souffrent des fluxions & des douleurs, parce que les serosités arrestées inondent dans les chairs & dans les parties, que ne pouuant estre filtrées, elles y trainent ce qu'elles ont de superflu, qu'elles se jettent dans les jointures & dans les muscles, qu'elles abondent à ceux qui sont pleins, & qu'elles font ainsi cette maladie, que le peuple appelle froideur, qu'on ne peut soulager que par des remedes qui rarefient ; à cause de la compression des pores, & des glandes, qu'il est necessaire de dilater pour faire couler ce qui les engage.

De ce discours on connoist la source de l'Apoplexie & des autres maux surprenans, qui saisissent ceux qui demeurent trop à decouuert dans les lieux frais, & dans ces basses cours, que le vulgaire nomme des ciels ouuerts ; mais parce que ce sujet demande vne explication fort exacte, auançons deux fondemens qui luy donneront vn grand jour.

Le premier, que la plus grande partie du sang monte à la teste, comme on voit par les serosités, & par cette prodigieuse quantité des veines, qui entrent, ou qui enuironnent le cerueau.

Le second, que le cerueau contient vne moëlle, au trauers de laquelle la nature coule, separe, filtre, prepare & distribuë incessamment.

C'eſt pourquoy elle a des conduits, des entonnoirs, & des ventricules, par où elle ſe decharge, & elle depoſe toûjours. Or à cet effet elle doit eſtre rare, poreuſe, eſparpillée & legere, à la façon d'vn cotton delicat qu'on a élargi auec les doigts, elle eſt ainſi dans la ſanté, dans la jeuneſſe, & au temps ſerain, elle eſt opacque dans l'enfance & dans la vieilleſſe, la grande chaleur la dilatte trop fortement, & ſi la froideur luy ſuccede, elle la reſſerre & la comprime, elle la preſſe & l'épaiſſit, en ſorte que par ce moyen toutes les diſtributions finiſſent, les détours s'engagent, les humeurs s'arreſtent, le cours du ſang & des ſeroſités ſe deregle, il ſe fait vne interception, & vne confuſion dans la teſte, qui eſt la cauſe de l'Apoplexie, & des autres maux impreueus, & c'eſt icy ce qui arriue dans les lieux frais, apres les affaires & durant l'Eſté, par les raiſons que nous auons déduites; de là on void pourquoy les Pletoriques en ſont plus ſuſceptibles, parceque leur ſang eſt abondant & groſſier, qu'il y a quantité de ſeroſités & de nourriture, & que le froid venant à condenſer la ſubſtance moëlleuſe, l'arreſte facilement, & ſupprime les ſeparations; on decouure encore la cauſe de la Paralyſie, qui ſuruient à ces meſmes perſonnes, lors qu'elles s'expoſent aux lieux frais, leur teſte nuë & trop longuement, par la compreſſion d'vn endroit de la moëlle dilatée par la chaleur, qui ſuſpend l'influence des eſprits, & du ſuc nerual vers quelques parties du corps. En vn mot on infere pourquoy le rheume rend la teſte peſante, pour-

quoy les ventouses, les petits chiens, & les remedes échauffans soulagent les Apoplectiques, en dilatant tout le cerueau, & pourquoy le froid tuë les arbres, lors qu'il vient subitement apres la chaleur, en pressant ce qu'ils ont de mouëleux & de rare par où la nature coule les sucs qui seruent à nourrir les fruits, les rameaux, les fleurs & les fueilles; mais nous éclaircirons mieux vn jour toutes ces verités, que nous auons seulement ébauchées, si le lecteur nous fait grace dans cét ouurage, & s'il nous anime à en composer vn nouueau. Finissons donc ce Chapitre par le probleme que nous auons promis d'examiner touchant la nonchalance que nous ressentons dans nos membres, lorsque le temps se dispose à estre couuert.

Disons donc que nos esprits sont comme des fumées, & qu'ils sont composés d'vn souphre subtil, qui les rend bien souuent la matiere des fiéures. Or cela fait que le temps pluuieux les épaissit & les change en eau, ainsi qu'on void de l'esprit du souphre, qui ne coule qu'au temps couuert, de maniere qu'ils n'ont plus alors leur actiuité, qu'ils diminuent mesme de leur lumiere, qu'ils ne sont plus brillans & vifs, & qu'il en est d'eux comme de la poudre, qui perd sa force & sa vigueur si on l'a imbibée de l'eau; les esprits sont ainsi lorsque la moiteur de l'air les humecte, ils ont peine à gonfler les nerfs & les muscles, & leur mouuement est semblable à celuy de la poudre humide & grossiere, qui agit foiblement dans les mousquets & dans les canons. Et voila la cause de l'abbatement de nos

membres, de la pesanteur de nos testes, & des paroles d'Hippocrate dans l'aphorisme de la troisiéme section ; voila ce qui fait deuenir nostre raison à demy éclipsée, qui rend les oiseaux paresseux, & nos jambes à demy chancelantes, si le sommeil ne repare les esprits qui nous viuifient, & s'il ne restablit leur lumiere, qui sert à éclairer la raison. On pourroit adjouster d'autres reflexions à celles-cy, qui monstrent que nostre corps est vn hygromettre ; mais il est inutile de les rejoüer apres tant d'Auteurs qui en ont traitté.

CHAPITRE VI.

Des Euentails.

PVisque nous auons obserué cy-dessus toutes les manieres qui rafraichissent, le tissu des matieres exige de composer vn Chapitre des Euentails que le monde a mis en vsage pour se defendre des chaleurs. Seruons-nous en icy à la façon de ces voiles qui poussent vn vent propre à faire arriuer au port. Voyons quels effets ils nous causent, & considerons-les comme des choses qui ne sont pas inutiles aux Medecins, puisqu'ils doiuent prendre connoissance de l'air, & de ce qui le peut changer.

Il se faut donc souuenir que les euentails sont de deux sortes, il y en a des grands qui agitent fortement l'air, & des petits qui euentent mediocrement celuy qui nous approche. Les pre-

miers sont fort communs en plusieurs endroits, les Turcs enleuent des enfans pour les appliquer, par leur moyen, à faire du vent à leurs Maistres, les Indiens en ont de plume, qu'ils secoüent doucement, apprehendant de tuer les mouches, les habitans de Tydore en portent de semblables en procession s'ils ont obserué quelque Eclipse, les anciens en faisoient du linge, & de queuë de Pan.

Et mihi Pauonis caudæ flabella superbæ

Et les delicats, lorsque leurs lits estoient sans rideaux les employoient dans Suetone, pour donner la fraicheur durant le sommeil du midy.

Cape hoc flabellum & ventulum huic facito.

Et mieux Claudien apres Terence.

Et cum se rapido fessum proiecerat æstu,
Patricius roseis Pauonum ventilat alis.

Les petits éuentails n'ont pas moins esté recherchez, ils estoient le symbole des Marseillois, lors qu'ils solemnisoient la feste de Castor, & Pollux : les filles de condition dans l'ancienne Rome, les donnoient aux valets pour leur faire du vent en public.

----- Flabella perosi,
Aspirant trabeis iam non vmbracula gestant
Virginibus, latias ausi vibrare secures.

Et aujourd'huy en certains endroits les hommes & les femmes les portent dans la foule, dans les maisons & à la campagne, contre le hale, & la chaleur : Voyons maintenant & examinons leurs effets ; mais pour le bien faire,

Il faut supposer suiuant Hippocrate, que nostre vie consiste à vn feu qui nous eschauffe, &

nous esclaire; ce feu se fait connoistre par sa chaleur, parce qu'il nous brûle dans les charbons, & dans les fiéures qu'il demande d'estre nourry, qu'il s'entretient de ce qu'il a de la graisse & de l'huile, qu'il s'esteint par les corps pesans: enfin parce qu'il jette des fumées, & sur tout qu'il a besoin d'estre soufflé. Pour faire voir cette necessité, obseruons les motifs qui nous obligent à souffler le feu de nos chambres, afin que nous les appliquions au feu qui brille dans nos cœurs.

On souffle le feu par quatre raisons, premierement, pour euenter la cendre qui l'embarrasse & qui l'étouffe; en second lieu, pour détacher les matieres volatiles & sulfurées, qui demeurent souuent attachées dans leurs sujets, & qui produisent la lumiere & la flamme; en troisiéme lieu, pour les condenser, & pour les vnir si elles sont trop dilatées: enfin on souffle, parce que comme le feu est le couteau de la nature, on doit pousser quelquefois ce couteau par quelque mouuement impetueux, pour le faire entrer bien auant dans les corps trop durs & solides, ainsi qu'on se sert d'vn marteau, ou d'vne massuë pour pousser le trenchant & la pointe des fers.

L'art & la nature se proposent des mesmes fins pour souffler ce feu, qui est l'entretient de nos vies.

La nature remuë le diaphragme comme vn admirable soufflet pour dissiper la suye qui l'obscurcit & qui l'arreste; par là elle le fait mieux penetrer, ainsi qu'Hippocrate nous montre dans les arteres & dans les veines,

elle le condenſe & l'vnit, s'il eſt trop rare & trop eſpars : en vn mot de cette maniere elle émeut & elle deſtache les parties ſpiritueuſes & mobiles, qui ſont à ce feu, ainſi que les ſubtiles, & les huileuſes à la flamme & au feu commun.

Il arriue neantmoins quelquefois, que le ſoufflet, auec lequel la nature ſouffle ſon feu ſans relache & ſans laſſitude, n'eſt pas bien ſouuent ſuffiſant à ſatisfaire à ces motifs : On connoit cela par pluſieurs raiſons ; mais ſur tout lors que les lieux ſont trop remplis, & que la ſaiſon eſt ardente ; car ainſi la chaleur attenuë exceſſiuement noſtre feu, elle le porte à la ſurface, elle le diſſipe & le ſepare de nos chairs, elle l'eſclipſe par les vapeurs qui s'éleuent alors de nos pores, de maniere que le Diaphragme ne le peut pas contenir, ny le moderer entierement. Or l'Art a fait des éuantails, qui fortifient celuy dont la nature ſe ſert pour souffler, leur vent balie les exhalaiſons, & repouſſe le feu s'il ſe porte trop hors du centre, il le ramaſſe s'il eſt eſpars, s'il eſt ſubtil il le condenſe, & en le faiſant rentrer dans le cœur, il le fait mieux gliſſer par tout. Il eſt neceſſaire maintenant de voir par quelle vertu les éuentails agiſſent ainſi.

Certainement ils ne font cela qu'en deux façons, par la fraicheur de l'air, & par ſa qualité peſante.

La fraicheur vnit, comprime & repouſſe ce qui eſt vapoureux & ſubtil, & fait à nos eſprits & au feu qui nous communiquent, ainſi que l'eau de l'alembic qui epaiſſit les vapeurs que la chaleur fait monter en haut.

C'est pourquoy Sanctorius croit par cette raison, que les éuentails arrestent les transpirations, & appesantissent nos corps, *ventilabrum prohibet transpirationem, reddit corpus ponderosius & debilius.* à cause des regles de la Medecine statique, dont nous parlerons cy-apres.

La pesanteur fait entrer, joint & ramasse ce qui se dilate & s'estend ; comme on void de la laine, du cotton, & des linges que les grands poids tiennent pressez, de sorte qu'il en arriue ainsi de nostre feu, & de ce que nous auons de rarefié. Il est question maintenant de sçauoir pourquoy l'air a de la pesanteur, & d'où vient son froid, lors que les éuentails le soufflent.

Pour ce qui est de la pesanteur, tous les sçauãts ont fait voir par de tres belles experiences, que l'air est naturellement pesant ; c'est pourquoy il descend en bas ainsi que l'eau, & les autres choses pesantes : Or les éuentails augmentent cette pesanteur, parce qu'ils pressent l'air, & l'vnissent en le poussant ; ainsi que nous voyons des corps, lors qu'on les bat, & qu'on les comprime ; si bien qu'alors l'air fait à ce qui est subtil, par exemple à nostre feu, & nos esprits, comme ce que nous auons remarqué de la laine, du cotton & des draps, & ce que nous auons dit des pierres, des massues & des marteaux.

Pour la fraicheur, elle depend d'vn fondement, qu'il faut premierement expliquer pour donner quelque intelligence : sçauoir, que l'air est vne chose subtile & legere, qu'il a vn froid qui luy est naturel, qu'il le perd par le Soleil, par le feu, & par les vapeurs de nos membres :

& que les éuentails venant à éuenter, & à pousser cét Element, detachent toutes ces atomes, ils font place à vn air nouueau, & nous font alors ressentir le froid, que l'éuaporation de nos corps auoit amoindri. On peut conceuoir tout cela par deux exemples populaires : Premierement par l'eau bouïllãte, qu'on raffroidit si on la souffle, si on la bat, & si on la change souuent, en vn mot si on luy fait ainsi quitter toutes les particules ardentes qu'elle auoit retenuës du feu. En second lieu, il en est de mesme de l'air, dans lequel nous sommes plongés, ainsi que des bains qui nous mouïllent. Or le mouuement que nous y excitons, nous rafroidit, parce que nous faisons succeder à vne eau déja chaude, vne portion fort éloignée, qui a retenu sa froideur, ainsi qu'il arriue de l'air, lorsque les éuentails le remuent, auec cette difference partant, que l'air éuenté rafroidit mieux que l'eau, parce qu'il penetre & s'applique par le battement à nos membres, ainsi qu'vn linge qui nous enuironne lors qu'il est froid, & parce que d'ailleurs les éuentails le renouuellent incessamment, & luy font faire plus qu'à l'eau; ce que nous voyons dans la chappe de l'alembic, lors qu'on change cét élement par reprises, pour donner du froid aux vapeurs. Mais nous éclaircirons mieux ce discours au Chapitre suiuant.

Finissons seulement par cette reflexion, sçauoir, qu'outre le rafraichissement, les éuentails nous profitent encore, parce qu'ils purifient l'atmosphere qui borne nos corps, & qu'ils font vn changement d'air, qui n'est pas moins vtile

que celuy qu'on cherche dans les Prouinces, & dans les endroits éloignés.

CHAPITRE VII.

De la foule, du souffle, & de ses qualitez.

CE n'est pas sans sujet que les sages ont ordonné qu'on ne se trouuât point dãs la foule, ç'a esté là vn des preceptes de Pytagore, & les plus sçauans Medecins n'ont pas désauoüé cette maxime, & l'ont inserée au rang de celles qui seruent à regler la santé.

La premiere raison, qui les a ainsi inspirez, est tirée de la necessité que nous auons de respirer: car tout de mesme que les poissons ont besoin de l'eau & que c'est là leur élement; les hommes ont besoin de l'air, & ne sçauroient viure sans luy.

La principale raison de cela deriue de sa fraischeur; parce que comme il faut ietter de l'eau sur l'alembic pour donner vne consistence solide aux vapeurs qui y sont sublimées, il est necessaire aussi que l'air attiré des poulmons, tienne par sa qualité froide la place de l'eau, aux distillations qui se font dans le cœur, pour rendre les esprits plus denses, de peur qu'ils n'euaporent par leur grande tenuité. Aussi les Septentrionnaux sont robustes, violents, & voraces, & nous auons plus de force en hyuer, nos ventres sont plus chauds alors suiuant Hippocrate, parce que l'air de la saison condense les esprits & les rend plus épais.

De tout ce discours il est aisé maintenant de conclurre, que l'air qu'on respire parmy la foule ne pouuant par sa chaleur reduire les esprits dans cette consistence solide, il faut par ainsi qu'ils se dissipent par leur grande subtilité, & que leur defaut laisse les personnes abbatues & languissantes, qu'il les priue du sentiment & les contraigne de pasmer. Et voila la raison du secours, que l'on tire alors de l'eau qu'on répand sur tout le visage, qui fait la fonction du linge moüillé qu'on met sur la chappe de l'alembic, dont la froideur retiēt les vapeurs qui s'esleuēt: voila encore le motif, qui oblige le peuple d'ouurir les portes, & les fenestres pour attirer vn air qui puisse repousser les esprits par vne fraischeur bien-faisante: En vn mot qui luy fait rechercher les vins, les odeurs, & les parfuns aromatiques afin que leurs esprits reparent ces substances subtiles que la chaleur a fait dissiper.

La seconde raison est appuyée sur les transpirations qui sortent toûjours de nos corps, car si elles portent l'amour ou la haine d'inclination, si elles font glisser les indispositions, & les maladies, ce n'est pas donc merueille si on fait des amitiés secrettes dans les lieux rēplis de la foule, si on y conçoit des aduersions qui esclatent quelquefois en public, & si y estant entré libre on en sort quelquefois esclaue. Sur tout s'il est veritable ce que quelques anciens ont soûtenu que toutes les especes se ramassent dans l'air, & qu'elles s'impriment en suitte dans le cœur par la respiration, & par la veuë.

Et voila la cause pourquoy on estoufe souuent

dans la presse, car alors l'air se trouue si fort brouïllé par ce que châcun repousse au dehors, qui ne peut esuenter la suye que la chaleur ramasse incessãment dans la poitrine, de sorte que les esprits sont éclipsez, qu'ils se trouuent couuerts de cendre, & ressemblent à ces flambeaux que la fumée obscurcit à demy. Aussi on ordonne d'ouurir dans cet estat les portes & les fenestres, pour introduire vn air plus pur, on a recours aux esuantails pour bâlier l'air plain d'ordure, & on donne de l'eau de vie, du vin-aigre & du vin, afin que ces liqueurs spiritueuses & penetrantes dissipent les brouïllards, détachent les esprits, les rauigorent, & les ralument, & suppléent à leur defaut. C'est ainsi que les femmes se soulagent, parce qu'elles ont des esprits plus acqueux, plus impurs & plus foibles, & déja opprimez par le superflu de leurs corps, aussi elles pâment souuent dans la multitude. C'est pourquoy Ouide se mocque de l'empressement qu'elles ont d'aller toûjours parmy la foule.

Sic ruit ad celebres castissima fœmina ludos
Spectatum veniunt, veniunt spectentur vt ipsæ.

La 3e raison dépend de ce que dans les lieux grandement occupez, il se fait des fermentations dans nos chairs, & dãs nos parties, à la maniere à peu prés qu'Hippocrate a descrite, par la comparaison des habits resserrés [*l. de car.*] si bien qu'il ne faut pas s'estõner si on y ressẽt des fortes chaleurs, si la nature y détache ce qu'elle a long temps retenu ; si la transpiration des membres augmente : si on s'y trouue impatient, inquiet

& chagrin ; si les nuages qui sortent de ces emotions interieures donnent la tristesse & l'ennuy, en obscurcissant nos lumieres, si on s'y plaint de la pesanteur de la teste & de l'accablement du corps ; si les indispositions assoupies reuiennent par le sousleuement des chairs, par la multitude qui fait les maladies populaires dans les armées ; si l'Auteur de la Medecine statique a soûtenu que pour conseruer vn visage jeune & vermeil, on deuoit éuiter l'embarras, & le tumulte des assemblées, où la transpiration excessiue fletrit, desseiche, & diminuë l'embon-point. Enfin on ne doit pas trouuer estrange si le moindre froid du dehors s'insinuë subitement lors qu'on se tire de la foule, par la grande rarefaction qui dilate le corps, & rend les personnes maigres susceptibles des qualitez de l'air ; ainsi qu'il arriue tous les iours parmi nous.

La quatriéme raison procede de la pesanteur de l'air ; car cet élement prẽd cette qualité par les impuretez qui l'occupent pendant la foule, sur tout si elle est semblable à celle que Iuuenal a si bien décrite dans ses Satyres.

----- Nobis properantibus obstat
Vnda prior, magno populus premit agmine lumbos,
Qui sequitur ferit suo cubito, ferit assere duro
Alter.-----

Or l'air pesant nous accable & nous abrutit, le leger au contraire nous éueille, nous rend gays & plus raisõnables, aussi celuy-là est le principe de cet assoupissement que nous ressentons dans la multitude, il fait dormir dans les ceremonies les plus saintes, il fait rechercher lors qu'on

qu'on eſt dégagé, les promenades & la campagne, & oblige les plus ſages de ſe poſter aux endroits les plus éminents, pour reſpirer vn air plus doux & moins peſant.

La derniere procede du ſouffle qui ſort & qui exhale des perſonnes, dont les obſeruations ſont fort importantes, quoy qu'elles paroiſſent inutiles à la pluſpart. Pour les bien eſclaircir,

Il faut remarquer que ce que la reſpiration pouſſe au dehors, eſt comme vn reſte, & vne fumée de ce feu tout celeſte, qui épure inceſſamment nos humeurs & nos chairs, & qui en détache ce qu'elles ont d'acre, de piquant & de fort. Or ce reſte ne conſiſte qu'à vn ſel volatil & alcaliſé par la digeſtion des entrailles, qui eſt meſlé auec vne humidité viſqueuſe, par le moyen de laquelle, il s'attache à la ſuperficie des corps les plus brillans & les plus polis, mais ſur tout au fer & aux autres metaux, à la maniere des eaux corroſiues & diſſoluantes, & voila la cauſe pourquoy par le moyen d'vne liqueur renfermée dans vne phiole ronde, ſuſpenduë au milieu du plancher, on congele le ſouffle des aſſiſtans en forme d'vne barbe de neige, parce que ſa principale matiere eſt le ſel, joint à vne humidité vapoureuſe, qui eſt la baſe des congelations.

De tout cela on connoiſt maintenant pourquoy le ſouffle fleſtrit les fleurs, & ternit ſouuent les plus beaux ornemens de nos chambres, pourquoy celuy de certains animaux eſt tout à fait malin, d'où vient que noſtre langue deuient

quelquefois noire dans les fiéures ardentes, par ce sel tout reuerberé par vne chaleur violente; pourquoy certains alimens nous font les dents noires, se joignant à ces sels, & faisant auec eux comme vne ancre; par quelle raison la saliue est si dissoluente le matin, les viandes & la boisson n'ayant point emoussé la pointe de ces matieres sublimées, que la saliue ramasse tousiours: Enfin de tout cela on infere l'effet des souffles acres & puants, qu'on respire dans l'embarras du peuple, qui font aux esprits ainsi qu'aux miroirs les plus beaux, qui penetrent les chairs, qui entrent jusqu'au cerueau par le moyen des nerfs des narines; en vn mot, qui se repandent jusques aux poulmons & dans l'estomach, & prouoquent ces defaillances, qui arriuent souuent à ceux qui respirent vn souffle fort ou impur. Et certainement si on prend garde que beaucoup des gens populaires resistent par leur souffle aux vapeurs du vin, quoy qu'elles tuent neantmoins, & qu'elles esteignent la lampe, il faut bien qu'il sorte quelque chose de leur poitrine, dont la violence & la force surmontent les esprits delicats, les fermentent & les dissipent, puis qu'il en arriue ainsi aux esprits du vin, ou du moins qu'il en soit de mesme comme des exhalaisons renfermées, qui étouffent ceux qui en euentent la matiere.

CHAPITRE VIII.

Du Bruit.

TOut le monde fait tant de bruit, & tant de personnes en veulent faire, tant d'autres s'y plaisent, ou elles l'apprehendent si fort, que nous auōs crû necessaire d'écrire sur vn sujet qui est si commun & si ordinaire, & de voir sans faire bruit & sans y pretendre, si la Medecine nous pourra fournir icy quelques bōnes obseruations.

Il faut supposer à ce dessein que le bruit n'est qu'vn son sans mesure, qui procede de l'air agité, ou qui deriue des corps solides, lors qu'ils se choquent parmi eux : de là vient, comme le son n'est qu'vn mouuement, ainsi que la raison nous montre, que le bruit par consequent est de mesme nature, & il y a de l'apparence qu'il ne subsiste que dans la seule agitation. C'est pourquoy il est different suiuant les diuers mouuemens, leurs milieux, & les sujets qui les reçoiuent; par exemple, il est aigu, sombre, grondant, importun, éclatant & rude, si le mouuement se fait promptement ou auec lenteur, de loin, de prés, ou d'vne distance mediocre, en cercles, en angles, ou en lignes droites, dans l'air, dans l'eau, sur des corps pesans ou mobiles, & dans des organes figurés d'vne differente façon. Cette supposition nous oblige d'en auancer vne seconde.

Sçauoir, que comme le bruit est vn son, &

vn mouuement, on ne le peut mieux conceuoir, que par ce qui explique les sons & les mouuemens, qui ont du rapport auec luy : Or il n'y a rien qui fasse mieux cela que les choses spirituelles & lumineuses ; seruons-nous donc d'elles, & de leur éclat, pour découurir la nature du bruit. Et veritablement le bruit se respend comme elles dans vn moment, on le ramasse dans des tuyaux à la façon de la lumiere, il souffre comme elle par les corps concaues, rabouteux, inegaux ou polis, il entre mesme, & penetre par tout à la maniere des esprits, & c'est de là qu'il va jusqu'à l'ame, qu'il s'vnit à ses facultés, qu'il inquiette les demons, & qu'il cause du trouble jusques dans le fond de nos cœurs.

On connoist de ce principe, que le bruit estant vn mouuemēt, & ayant du rapport aux esprits, il est asseurement pourueu comme eux, d'vne energie, & d'vne vertu impulsiue, dont les effets sont merueilleux: & certes c'est par elle qu'il remuë l'air qu'il a rendu dans la mer Egée, si nous ajoûtons foy à Plutarque, des petites Isles flotantes qu'il agite, suiuant les Medecins, nos organes & nos humeurs, qu'il fait trembler les membranes, les nerfs, & les fibres ; & sur tout qu'il confond ou qu'il pousse fortement nos esprits. Nous prouuerons cela ailleurs, tirons seulement de tous ces fondemens des consequences à nostre ordinaire, & proposons ce qui sera necessaire à la santé.

La premiere, que le bruit agitant nos esprits par a faculté impulsiue, il est à ces petites flammes ainsi que le vent à la lumiere, tantost il

les opprime, ou seulement il les émeut, tantost il agit à la maniere des soufflets, qui étouffent vn petit feu, ou qui en éuentent les cendres, & tantost il leur fait comme à vn grand brasier, qui s'allume & qui jette des estincelles, si on en souffle les charbons. De tout cela on peut conjecturer pourquoy le bruit est si importun aux contemplatifs, aux atrabilaires, & aux bilieux, puis qu'ils ont des esprits subtils, qui tremoussent à la moindre secousse, qui se dissipent au moindre bruit, & qui perdent leur rectitude, & se portent hors de leurs routes, s'il est rude & trop violent : Et voila le motif qui pousse toutes ces personnes à fuir le tumulte, & à chercher la tranquillité qui les fait éueiller facilement a la maniere des chiens, & des animaux d'vne mesme nature, parce que le bruit remuë leurs esprits volatils, qu'il les tire subitement des endroits où ils se ramassent dans les tenebres, & leur donne le mouuement qu'ils auoient à demi perdu. C'est de ce principe que nous sommes fort sensibles au bruit dans cette Prouince, & qu'vn homme de qualité mort depuis vn certain nombre d'années, parust iniustement ridicule au public, parce que sa doctrine, son temperamment, & sa grande application à l'estude, auoit rendu ses esprits si subtils & si deliés, que le moindre bruit les agitoit, à la façon d'vn festu, lors qu'il est le jouet du zephire ; qu'il faisoit rouler ces Astres hors de leurs spheres, & qu'il les tiroit hors de la situation, où l'ame a coustume de les ranger, lors qu'elle conçoit. C'est ainsi que le bruit fait perdre les belles idées,

qu'il oblige les sçauants à s'en esloigner, qui les porte à la solitude, & à fuir l'embarras du public.

Il en est partant bien au contraire des paysans, des mariniers, & de tous ceux qui sont mecaniques, dont les esprits sont grossiers, & difficiles à estre troublés par l'agitation du dehors, de sorte que leur sommeil est paisible pendant le bruit, & que leur application ne sçauroit estre interrompuë par le tracas, & par le tumulte.

Suiuons les mesmes reflexions, & appliquons les aux malades. En effet les vns apprehendent le bruit, & s'en trouuent indisposés, & les autres ne le craignent point, & ils l'exigent s'ils veulent estre deliurés de leurs maux. Ceux-cy ont des indispositions qui appesantissent les esprits, qui les changent en vents, comme dit Hippocrate, qui les engourdissent & les rendent fuligineux, de sorte que le bruit moderé leur fait vne impression fort petite, & que le violent est alors necessaire pour remuer ces esprits estouffés, pour les degourdir, & pour dissiper leurs nuages, pour faire couler ainsi les humeurs, & pour y exciter vne tempeste dans vn calme tres-dangereux. C'est ainsi que les Toupinembours traittent ordinairement leurs malades, & qu'ils tachent à les releuer par des clameurs, & par des bruits. Il y en a neantmoins qui sont bien differents de ceux-cy; car ils craignent le bruit, & en sont grandement émeus; non seulement parce que leurs esprits affoiblis sont comme ces petites lampes, qui s'étouffent au moindre vent, non seulement parce que la

grande chaleur les rend ſouuent trop ſubtils & legers; mais d'ailleurs parce qu'ils s'agitent, & qu'ils deuiennent impetueux dans les maladies, qu'ils ſe choquent & qu'ils ſe font tumultueux; de maniere qu'ils exigent la ſerenité dans la tempeſte qui les trouble, laquelle partant eſt renduë plus forte par la violence du bruit.

Et voila d'où deriue la mort, ou les rechuttes, ſi le bruit eſt trop importun; car il diſſipe les eſprits, ou il les tire hors de leurs meſures; il empeſche les fermentations & les criſes, en les broüillant, & il leur fait promptement remeſler & confondre ce que la nature vouloit ſeparer à loiſir.

Qu'on ne s'imagine point au reſte que le bruit n'eſt pas aſſez fort pour émouuoir & pour agiter nos eſprits; car il fait le meſme que la muſique, dont nous parlerons cy-aprés, & il en eſt de luy comme du mouuement des ennemis, qui fait trembler de bien loing vn dés, qu'on aura mis ſur vn tambour: de meſme il eſt aiſé au bruit d'agir ainſi ſur nos eſprits, ſoit parce qu'il eſt vn mouuement aſſez fort, & qui émeut l'air qui leur eſt contigu, ſoit parce que les eſprits ſont tenus, & dans des agitations perpetuelles, & qui coulent ſur nos membranes comme ſur autant de tambours que la nature a tendus en diuers endroits de nos corps.

On découure de ce diſcours l'effet que le bruit produit à nos oreilles; car comme elles contiennent vn eſprit, qui ſert de milieu aux harmonies & aux ſons, il arriue que le bruit le broüille s'il eſt confus, qu'il le pouſſe s'il eſt ai-

gu, de maniere que les oreilles nous cornent souuent apres les clameurs excessiues, & qu'il a peine à le remuer s'il est doux & fort éloigné. Il agit d'ailleurs suiuant sa consistence; car il l'émeut difficilement s'il est cras & fuligineux, & il l'agite puissamment s'il est subtil, & s'il est rare, c'est pourquoy les febricitans se plaignent du moindre bruit qu'ils entendent, & Hippocrate [*In Coac.*] ordonne alors de prendre garde qu'ils ne tombent dans la fureur, parce qu'apparemment leur grande chaleur a rendu cét esprit extraordinairement rarefié, ce qui marque la mobilité & le tumulte de tous les esprits influants.

La seconde consequence est fondée sur le rapport que le bruit a auec la lumiere, de là vient que comme la lumiere brille mieux pendant les tenebres, que le bruit incommode pendant la nuit; que comme vne lumiere éclatante blesse la veuë, vn bruit extraordinaire penetre les oreilles trop fortement; que comme vne lumiere tremoussante fait de la peine à la veuë, il en est ainsi des oreilles pour ce qui est du bruit inegal, & qui d'ailleurs n'imprime point vn effet sensible s'il est éloigné, ou s'il est petit à la façon de la lumiere, qui ne sçauroit éclairer dans vne distance trop grande.

La troisiéme consequence depend de la figure des mouuemens & des sons, & par consequent de celle du bruit. En effet tout de mesme que quelque chose de rabouteux incommode l'attouchement, que les saueurs piquantes alterent le goût, & que les vapeurs acres font mal à la

veuë, il en arriue ainſi des bruits, les aigus & les perçans ont du rapport aux ſaueurs piquantes, ils vont en angles & en pointes, comme les ſels qui font les ſaueurs, les confus broüillent l'air à la façon de l'eau agitée; de maniere que cette inegalité fait aux oreilles ainſi que les figures rabouteuſes à l'attouchement. Et voila la raiſon pourquoy les bruits confus & tumultuaires qu'on entend aux foires & aux marchés font mal à la teſte : pourquoy nous nous rebutons de ceux qui ſe font de la ſcie, des charrettes, & des couteaux : Enfin pourquoy eſt-ce que les ſons agreables appaiſent la douleur & l'importunité, qui procede du bruit. Car tout de meſme que le lait, & les liqueurs addouciſſantes moderent le ſentiment des choſes qui piquent, en oppoſant à leurs angles leurs parties rondes & polies; on peut dire que la Muſique, & l'harmonie émouſſent la pointe & l'aſpreté des bruits, par la meſure & l'égalité de leurs cercles, & par l'ordre qu'elles donnent à nos eſprits.

La quatriéme conſequence ſe tire de la conſtitution des nerfs qui ſont aux oreilles, puiſque nous auons remarqué que la diſpoſition des organes rendoit les bruits fort differens. En effet comme la nature a tendu le nerf de l'oüye dans ſon organe comme dans vn inſtrument raiſonnant, elle a voulu que ſa groſſeur, ſa laſchetté, ſa tenſion, & ſes impulſions differentes contribuaſſent à la difference des ſons & des bruits : c'eſt pourquoy tout ainſi qu'vn inſtrument eſt deſagreable, lors que ſes cordes n'ont point vne tenſion proportionnée aux ac-

cords & aux mouuemens qu'on leur donne, il en arriue de mesme des bruits qui sont hors de la proportion du nerf des oreilles, qui l'agitent, & qui le remuent sans mesure, & qui font comme lors qu'vn ignorant se veut mesler de pinser les cordes d'vn Luth. C'est de là qu'on découure la raison pourquoy ceux qui aiment la Musique apprehendent si fort le bruit, & qu'on void que tout ainsi que les voyageurs soulagent la lassitude qui procede de leur vitesse, par des pas lents & mesurez, que le bruit est temperé pareillement par l'harmonie, parce qu'elle regle ce nerf, & le remuë auec ordre & paisiblement. Et voila la source de la peine que nous auons des bruits discordans d'vne multitude confuse, à cause de l'agitation inegale du nerf, sur tout s'il est delicat & sensible : C'est pourquoy l'vni-son est agreable, parce que son mouuement est vniforme, & qu'il n'imprime point aux nerfs cette laceration, qui procede des tons inegaux. C'est icy encore la raison pourquoy le bruit des ruisseaux est agreable à la campagne, parce qu'il donne vn branle regulier, & toûjours vniforme aux nerfs ; enfin pourquoy certaines personnes se plaisent à des bruits differents suiuant la proportion des nerfs, qui font auec eux ou le diapente, ou le diapason, ou quelque chose de semblabe.

On connoist de ce discours qu'il n'y a point de bruit qui donne plus de peine aux nerfs, que celuy qui est éclattant & aigu ; car comme le son aigu ne deriue que des agitations promptement

redoublées, d'où vient qu'à cet effet il faut des cordes subtiles, dont le mouuement est plus prompt, il en est ainsi des nerfs, qu'vn semblable bruit esbranle subitement & auec vitesse, sur tout s'ils sont subtils & minces, & s'ils sont secs & tendus, ainsi qu'il arriue aux bilieux & aux malades, dont à cause de cela leur oreille est si delicate: c'est pourquoy ces personnes se treuuent indisposées par l'émotion surprenante du bruit aigu, qui agite trop vitement & trop sensiblement leurs organes, & qui ébranle sans mesure, ce qui doit estre poussé auec moderation. Aussi il suruient vn effet bien remarquable de cette émotion; car comme les nerfs deriuent du cerueau, & comme ce sont eux, ainsi que nous venons d'écrire, qui sont poussés trop promptement par les bruits éclatans, ils communiquent par consequent leurs indispositions à la source dont ils procedent: ils ébranlent ainsi le cerueau, & font dire à ceux qui se pleignent des bruits aigus, qu'il semble que leur teste s'ouure par le milieu, ou qu'on y met quelque fer, dont la pointe perce leurs moëles; parce que les angles du bruit piquottent les nerfs, & que ceux-cy respandent ce mauuais sentiment jusques dans le fond du principe. Il est mesme certain que les parties voisines se ressentent de cette impulsion, ainsi que la teste; mais pour bien entendre cela,

Il faut prendre garde que les chiens, par exemple, ouurent les oreilles, & les remuent aux bruits surprenans; qu'ils jettent souuent des esclats de voix, & qu'ils dilatēt alors leurs paupie-

res : la raiſon de cela eſt, parce que le nerf des oreilles eſtant meu du bruit, vn de ſes rameaux, qui eſt inſeré dans les lobes, les ſecouë & les fait remuer, il en eſt ainſi d'vn autre qui ſe termine aux paupieres, afin que les yeux & les oreilles faſſent ſentinelle, & que ceux-là ſe tournent du coſté d'où deriue le bruit : de là vient que comme vn troiſiéme rameau penetre au fond de la langue, il fait mouuoir cette partie, & il eſt la cauſe des eſlans que ces animaux pouſſent en ſuite du bruit. Et ſans doute c'eſt par la connexion des nerfs des oreilles, auec ceux qui ſont aux genciues, qu'on grince des dents au bruit du liege & des Charrettes, comme c'eſt par les dents qu'on entend mieux les inſtrumens, ſi on les introduit dans la bouche : diſons le meſme des grands bruits qui lachent le ventre ; car le nerf des oreilles, & toutes les parties qui l'enuironnent, ont vn rapport particulier auec les entrailles : c'eſt pourquoy la ſuppreſſion du ventre fait les parotides, comme la lacheté les reſout, de ſorte qu'il y a de l'apparence que le bruit qui ſecouë le nerf porte cette impreſſion encore plus bas, & remuë auſſi les boyaux.

La cinquiéme conſequence ſe prend du fondement que nous auons ſuppoſé touchant la difference des bruits par la figure des organes ; car celle des oreilles ſert beaucoup à augmenter les bruits : c'eſt ainſi que les lieures s'éueillent au moindre mouuement des chaſſeurs, parce que l'embouchеure de leurs oreilles eſt en forme parabolique, & que cette figure ramaſſe merueilleuſement la lumiere auec le ſon, c'eſt de là que

certaines concauitez du mont Etna, & du Caribde resonnent si épouuantablement au bruit de la mer & des vents, que le peuple & les ignorans y ont logé les demons, & ont rendu ces lieux formidables.

La derniere consequence se prend de l'espece du bruit en qualité de mouuement, dont la nature differente fait des impressions remarquables; en effet quelques bruits font aux organes de l'oüye, comme lors que nous nous gratons, leur frixion les rend agreables, & fait que nous entendons auec plaisir les grillets, les grenouïlles, & certains autres animaux.

Et c'est là tout ce que nous auons pû obseruer sur le bruit, qui justifie le grand Hippocrate dans ses Epid. qui ordonne de considerer les clameurs & le bruit. Et asseurement c'est icy vne matiere des plus importantes, parmi celles que les Medecins expliquent: soit pour conseruer la santé; soit pour la redonner si elle est perduë; soit pour empescher les symptomes qui se souleuent par le bruit. C'est à cette fin que les bilieux & les febricitans doiuent fuir les bruits aigus, comme les melancoliques ceux qui sont sombres; qu'on se doit seruir des bruits aux letargiques, & aux malades qui ont perdu le sentiment, & que toutes les personnes qui ont leurs corps & leurs ames bien composées le doiuent éuiter, & se souuenir que ce sera vne des felicitez des bien-heureux, d'adorer eternellement dans le silence, celuy qui est venu au monde paisiblement & sans faire bruit.

CHAPITRE IX.

Des Habits.

TOutes choſes ont des habits, les Hebreux en donnoient à Dieu, qui ont pour couleur les tenebres ; Triſmegiſte luy en a fait de tout lumineux, & de tout brillans. Platon a dit que rien ne deſcendoit du Ciel qui ne fût ſous des couuertures ; la nature a reueſtu les animaux, & ſes plus belles productions, & l'Art a taillé des veſtements aux hommes pour le beſoin qu'ils en auoient. Cette neceſſité eſt ſi preſſante qu'elle a obligé les Barbares à ſe couurirde fueïlles dans les deſerts, & à endurcir leurs corps dans la glace & dans les riuieres.

Durum è ſtirpe genus, natos ad flumina primum
Deferimus, ſæuoque gelu duramus & vndis.

Et qu'elle a fait immaginer aux Rabins que le premier pere dans ſa nudité auoit la peau ſemblable à la corne de nos lenternes, parce que la matiere des ongles la plus épurée s'eſtoit neceſſairement répanduë pour le veſtir. Mais pour faire voir l'importance des veſtements d'vne maniere plus ſolide,

Il faut ſuppoſer que l'homme tire ſa perfection parmy les choſes animées de ſa grande mediocrité, auſſi les eſtremitez luy ſont incommodes, & les qualitez extrangeres de l'air, des ſaiſons, & du temps le iettent ſouuent dans l'excés. C'eſt ainſi que les chaleurs ouurent ſes chairs, que le

froid presse sa poitrine, & que les vents, le sec, & l'humide detruisent son temperament. Il a donc esté necessaire qu'il employât son industrie pour resister à tous ces maux, & pour conseruer cette mediocrité exquise qui le rend foible & delicat, mais le chef-dœuure de ce monde. Et c'est certainemẽt ce qu'il a fait en se couurant des vestements qui le protegent, & le munissent, qui le preseruent des saisons, & qui luy sont ainsi que l'escorce est aux arbres, l'escaille aux poissons, & les depoüilles aux insectes. Cependant parce que parmy ces habits les vns sont pesants, où legers, & que quelques autres sont d'vne consistence mediocre; il a deu se seruir de ceux-cy pour passer aux extremitez & des autres dans les grandes chaleurs, & dans les froidures excessiues pour obseruer cette mesure qui se détruiroit sans cela. C'est pourquoy Hippocrate au liure des eaux, enseigne que les Asiatiques sont toûjours reuestus d'vne mesme façon, parce qu'ils ne souffrent point dans leurs climats ces interruptions, & ces varietez surprenantes, que les peuples d'Europe preuiennent par la diuersite des habits. Et voila la raison generalle qui a fait rechercher les vestemens aux hommes : considerons-les maintenant en particulier par leur pureté, par leur choix, par leur matiere, & par leur forme; en vn mot par les circonstances qui s'y attachent, & qui peuuent esclaircir ce discours.

La forme des vestemens se tire de leur proportion, & de leur iustesse auec nos parties, parce que la structure du corps leur doit seruir com-

me de moule: & si Vitreuue prend d'elle le modelle des bastimens, il est bien plus raisonnable de l'obseruer pour la façon de nos habits. C'est donc vn caprice bien dangereux de se mettre à la gesne lors qu'on s'habille; l'experience fait voir que les enfans qui prennent vne robe neufue perdent l'appetit dans la presse où ils se treuuent, & les Scytes deuiennent steriles, si nous croyons à vn sçauant, & demeurent long-temps sans manger, suiuant les relations du fameux Hippocrate, [*Lib. de aëre, aquis & loc.*] parce qu'ils se serrent estroitement.

Mais que dirons nous des filles qui ont tant de soin de presser leur poictrine, & dont Terence s'est joüé, en les comparant à des joncs: sans doute par là elles se procurent bien des maux. Quoy! Hippocrate n'a-t'il pas enseigné que la poictrine est dediée au Soleil, qu'à cét effet elle contient vn sang bouïllant, & semblable à des eaux bruyantes, de sorte qu'il doit rouler dans des canaux, & dans des lieux fort eslargis?

Faut-il donc destruire vne œconomie si juste? & par vn estroississement opposé, doit-on violer vne proportion qui deriue de la Prouidence? Non, que ces personnes s'en desabusent, voulant meurtrir par vne figure affectée, ce sont elles mesmes qui se meurtrissent, & qui preparent des feux, que la contrainte fait rentrer de nouueau dans leur cœur. Le sang pressé & l'air des poulmons ressemblent alors à ces vagues, qui fremissent dans les écueils, les esprits rompent leurs canaux, & produisent les anevrismes, la

bile

bile s'irrite par la compreſſion, & elle altere la douceur, qui eſt vn de ces beaux attributs qu'on ſouhaite toûjours aux filles. Cependant l'ame ne la ſçauroit regler dans la confuſion où elle ſe void engagée, elle agit à la maniere de ces habitans, qui ne peuuent eſtaler leur meſnage: enfin elle ſe treuue ſi preſſée dans cet eſtat, qu'elle ſouſpire quelquefois à la façon dont parle Seneque, c'eſt à dire de l'aſthme par la compreſſion des poulmons.

Nonobſtant tous ces maux, neantmoins ce ſexe n'a pû ſe corriger de cette mauuaiſe couſtume. Les filles des anciens auoient des bandelettes de pourpre, appellées Strophia par Ouide, qui leur ſeruoient à ramaſſer leur ſein.

Vrebant animum dura, ſtanteſque papillæ,
Et quas adſtringens clauderet vna manus.

Martial ſe mocque d'vne femme ruſtique, parce qu'elle eſtroiſſiſſoit ſes mammelles auec des attaches de peau.

Taurino poteras pectus conſtringere tergo,
Nam pellis mammas non capit iſta tuas

On lit dans les anciennes Comedies.

Non ſimilis eſt Virgo Virginum noſtrarum, quas matres ſtudent demiſſis humeris eſſe, vincto pectore, vt graciles fiant.

Et les modernes rient de ces femmes Barbares, qui achetent des ceintures rouges, pour amoindrir la groſſeur de leur corps.

L'ouuerture des habits eſt également incommode, auſſi le nom de veſtement eſt tiré du Latin *velando*, parce que les habits ne ſont que pour couurir le corps. C'eſt pourquoy l'Auteur

de la Medecine Statique a composé deux Aphorismes fort remarquables sur ce sujet ; il dit au premier, qu'on sera rarement malade dans les changemens des saisons, si les varietés impreueuës treuuent les habillements peu ouuerts : & au second, il soustient que celuy qui est bien couuert euapore librement, & par ainsi il deuient plus leger, *bene munitus vestibus melius transpirat, & redditur minoris ponderis.* La raison de cela est, parce que le froid ne repousse point au dedans les exhalaisons ordinaires, dont la suppression fait le poids, comme nous montrerons vn jour.

Le choix des habits roule entierement sur les Astres, qui doiuent auoir quelque place dans ce Chapitre ; puisque S. Thomas a creu au Liure de la destinée qu'il ne les y faloit pas negliger. En effet les vestemens sont si fort sujets à la Lune, & elle leur cause de si grands changemens, que les Ægyptiens sous le nom d'Isis, luy ont attribué l'inuention des estoffes, & que les Astrologues ont ordonné de la joindre au signe du Lyon, lors qu'on vouloit choisir des habillemens pour la guerre, que les anciens Heros ont tirés des Lyons, & des animaux les plus fiers.

De tout cela on void la raison de ce qu'Hippocrate auance sur la fin du Liure des Vierges, lors qu'il dit, que les Prestres Grecs persuadoient aux filles, dont les couleurs estoient abbatuës, de consacrer à Diane leurs habits ; car cette Diuinité est la Lune, qui preside sur les vestemens, sur les filles, & sur ce qui ternit

l'éclat & la pureté de leur teint : ce grand homme ajouſte neantmoins qu'elles eſtoient ſeduites, & que les Preſtres profitoient ainſi de la richeſſe de leurs atours.

Outre la Lune on a creu encore important d'obſeruer l'eſtoile de Venus, parce qu'elle eſt la ſource des graces & de la pureté, deux qualitez qui doiuent eſtre inſeparables des veſtemens; C'eſt pourquoy les Pytagoriciens s'habilloient de blanc ſous la direction de cet Aſtre, les femmes luy offroient leurs ceintures, & Iule Cæſar luy conſacra vn jour ſa tunique auec ſon manteau.

La pureté des habits eſt encore fort neceſſaire. Pour la bien expliquer,

Souuenons-nous que les habits deuiennent ſoüillés par les tranſmiſſions des parties, ou bien par les écoulemens des corps qui leur ſont contigus; C'eſt ce qui a fait dire à Pline que les robbes des funerailles n'eſtoient jamais percées de teignes par la contagion des corps morts; & qui a obligé les Romains à quitter les tuniques que les ſouris auoient infectées, comme nous liſons dans S. Auguſtin [au l. de la Doct. Chr.] *Cum veſtis à ſoricibus roditur* (dit ce S. homme) *plus timere eos ſuſpicionem futuri mali, quàm preſens damnum dolere : vnde illud eleganter dictum eſt Catonis, qui cùm eſſet conſultus à quodam qui ſibi à ſoricibus eroſas caligas diceret, reſpondit non eſſe illud monſtrum, ſed verè monſtrum habendum fuiſſe, ſi ſorices à caligis roderentur.* Quoy qu'il en ſoit,

Nos parties communiquent vn ſouphre, & vn ſel volatil, qui font diſcerner aux chiens les

veſtemens qui ſont à leurs maiſtres, qui leur impriment, & les maladies & les odeurs, qui les ſaliſſent & les engraiſſent : enfin qui leur laiſſent vne matiere ennemie de nos eſprits, comme les nuages le ſont de la clarté du Soleil, & de la lumiere : c'eſt pourquoy les anciens ne receuoient des veſtemens que des perſonnes releuées, & ils n'aſſiſtoient aux ceremonies qu'auec des veſtemens tout purs.

Caſta placent ſuperis, pura cum veſte venite,
Et manibus puris ſumite fontis aquas.

Les corps contigus ſoüillent les habits, enrependant pareillemẽt des tranſmiſſions qui communiquent leurs qualités. Ces tranſmiſſions s'arreſtent dansla tiſſure, parce que le microſcope repreſente les filamens entrelaſſez, ainſi que le gril des feneſtres, de ſorte qu'ils donnent entrée aux écoulemens eſtrangers. C'eſt pourquoy les draps s'en imbibent s'ils ſont ſulphureux, comme on void par l'exemple de l'huile, & ils en ſont penetrez s'ils ſont acres, ſubtils & rongeans.

Les eſprits des corps peſtilens agiſſent de cette maniere; car ils ont du rapport aux eaux fortes & à l'arſenic; de maniere qu'il les faut éffacer par d'autres eſprits, & qu'il eſt neceſſaire d'auoir des parfuns, dont les particules pointuës faſſent aux filets ainſi que des couteaux & des poinçons, qui raclent, pouſſent ou detachent les matieres embarraſſées.

Il en eſtoit de meſme des corps ladres qui infectoient les Iuifs dans l'ancienne loy, leurs tranſpirations ſe gliſſoient dans les filamens, & rongeoient les eſtoffes les plus époiſſes, elles im-

primoient ces prodigieuses taches qui croissoient insensiblement, parce que le tissu leur seruoit de filtre, & qu'elles estoient si penetrantes qu'elles creusoient les pierres, & qu'elles obligeoient à demolir les bastimens.

On découure de ce discours pourquoy dans les maladies Epidemiques on recherche les habits serrés ; car ils n'embarrassent point les vapeurs, du moins ils ne leur donnent pas vne entrée qui soit si libre.

On connoist encore pourquoy le serain purifie les vestemens, parce que les sels alcalisez & nitreux, qui s'esleuent dans l'atmosphere, sont comme des autres parfuns, ils détachent, absorbent, metamorphosent, ou ils adoucissent les sels acides, que les parties y ont enuoyés ; mais sur tout ils s'y vnissent, ils les emportent, ou ils s'y joignent, & ils font resulter ainsi vne nature indifferente, comme on void par le mélange du Tartre auec l'esprit du Vitriol.

C'est de cette façon qu'on peut oster les taches des linges, qu'on efface l'ancre par le citron, que le sauon attire l'huile, & que certains parfuns corrigent les venins les plus forts.

La matiere des habits deriue des peaux, ou des plantes. Pour commencer maintenant par les peaux, il faut voir quel est le principe de leurs qualités, afin que nous le puissions ajuster à leur vestemens.

Les grands hommes du passé ont pris ce principe bien hautement, ils l'ont establi sur l'ame du monde, qui void & qui regit par tout : ils ont soustenu qu'elle se communiquoit à la façon des

corps lumineux, que ses portions les plus brillantes donnoient la vie aux animaux, qu'elles traçoient dans leurs parties les mysteres de l'auenir, & qu'ainsi elles decouuroient aux Augures ce que les destinées tenoient de caché.

Ils ont pourtant enseigné que la mort étouffoit leur clarté, si bien qu'elles n'imprimoient plus alors, que des vestiges confus des notions qu'elles auoient eues, & qu'il ne restoit par consequent aux peaux qu'vne simple vertu de produire les songes, & de troubler par des illusions. Et veritablement c'est à ce dessein que les Deuins se couchoient sur elles, pour estre inspirés en dormant, comme nayant plus qu'vne fumée de ce feu qui les animoit, qui ne sert qu'à la production des phantosmes.

Il faut pourtant déueloper les peaux d'vne autre façon, & supposer deux fondemens, qui donneront beaucoup de clarté aux reflexions qui en dependent.

Le premier est, que les choses mortes & separées, lors qu'elles sont vnies à celles qui viuent, retiennent encore quelques restes, qui viuifient en les appliquant, ou qui attirent ce que celles cy contiennẽt de mauuais ou de bon. C'est ainsi que le scorpiõ escrasé guerit sa morsure; que la chair d'vn corps mort attachée à quelque partie viuante, fait vne reuulsion des humeurs, & que la peau des animaux produit des effets admirables, ainsi que nous verrons bientost.

On doit supposer en second lieu auec Hippocrate, que les peaux sont animées de l'influence

du grand principe, c'eſt à dire, qu'elles reçoiuent, qu'elles terminent, & qu'elles font reflechir les eſprits vers le cœur, qu'elles ſont d'ailleurs le ſujet de ce cercle où le feu imite les Aſtres, qu'elles s'imbibent de ce qu'il y a de plus eſſentiel dans le corps, qu'elles retiennent le ſel & les exhalaiſons des entrailles; enfin qu'elles criblent, & qu'elles ſeparent tout ce qui vient de la troiſiéme digeſtion. De ce fondement on tire quantité de reflexions importantes.

La premiere, que les peaux ſont ordinairement chaudes, & ſeiches à cauſe de l'acrimonie des ſels, & de l'impreſſion des eſprits. Cette acrimonie les rend propres à échauffer & à diſſoudre, & l'impreſſion des eſprits les rend balſamiques, les fait ſemblables à l'onguent de ſympathie, au ſang, & au crane des animaux, en vn mot elle leur donne la faculté de fortifier ceux qui languiſſent ſi on les y enueloppe tout chaudement.

La ſeconde, que les peaux retiennent les ſels ardens & alcaliſez qui euaporent des parties par vn ordre de la nature, & par vne grande neceſſité; car ainſi elles peuuent reſoudre la glu de diuerſes matieres, qui deriuent des digeſtions, & qui ſe coagulent à la ſurface, & elles ſeruent à diſſiper quantité d'humeurs viſqueuſes & froides, qui ſe ramaſſent dans nos iointures, & qui embarraſſent nos chairs.

La 3. que les peaux ſont compriſes ſous deux eſpeces: celles des animaux qui ſont doux, humides & gras, ſont ſouples, ramollitiues & balſamiques, parce que les tranſpirations qu'elles

choiuent ont de sẽblables qualitez:mais celles des animaux coleres, voraces & forts, ont cette faculté penetrante, & cette acrimonie dont nous auons déja parlé.

La 4. que ces dernieres prouoquent l'appetit, & aident à la digeſtion, parce qu'elles reſpandent des ſels qui ont quelque choſe d'acide, & qui augmentent la vertu que les Medecins attribuent aux eſprits de nos eſtomachs : c'eſt par ces ſels auſſi que les peaux ſe rongent ſouuent entr'elles, que les plus acres ſurmontent les douces, comme la peau du loup celle d'agneau, & qu'elles ſoulagent ceux qui ſont meurtris par les cheutes, en diſſoluant le mauuais ſang, que la contuſion a fait rejaillir hors des veines.

La derniere, que les peaux des beſtes égorgées ſont preferables à celles des animaux morts de langueur, parce que les premieres ſont toutes ſpiritueuſes & chaudes par les bonnes influences qu'elles ont eües, & les dernieres ſont laches, froides ramollies, par le defaut des eſprits, par la foibleſſe du grand principe, par les mauuaiſes humeurs, & par les tranſpirations corrompües.

Et c'eſt lá tout ce que nous pouuons dire des peaux, & par conſequent des veſtemens qu'elles fourniſſent ; neantmoins parce qu'à parlér proprement, leur vſage n'eſt que chez les Barbares, & parmy les Septentrionnaux ; obſeruons ſeulement en détail les pieces des peaux, dont les Medecins font enuironner nos parties, lors qu'elles ont quelque indiſpoſition chronique.

La peau de l'homme a de qualitez excellentes

elles procedent du carractere des esprits, & du mesme principe, par lequel la mumie, le crane, & le sang ont de si grandes facultez ; aussi les ceintures qu'on fait de nos peaux preparées soulagent la colique, seruent à la matrice, à l'accouchement difficile, à la goutte, & aux grandes douleurs. Ie ne sçay si c'est à cause de leurs admirables qualitez, que les Gnosticiens escriuoiēt sur la peau des petits enfans, qu'ils la mesloient dans des compositions estranges, & que quelques-vns employoient heureusement les mēbranes du fœtus, qui sont comme des autres peaux.

La peau de loup guerit la colique, & prouoque l'appetit en exhalant quantité d'esprit qui rendent cette beste vorace : ce sont eux qui luy donnent le pouuoir d'enrouër, si nous croyons aux Philosophes, & qui poussent des sels alcalisez & acides, qui impriment à sa dépouïlle la vertu d'adoucir la goutte à la maniere de l'eau de chaux, de l'esprit du vitriol, du sel & du nitre.

Les peaux du renard ont des transpirations fort acres, de maniere qu'elles amollissent les duretés, qu'elles resoluent les humeurs des paralytiques, & qu'elles excitent la soif. C'est pourquoy les Bacchantes se couuroient ordinairement de la despouïlle d'vn renard : d'où vient qu'elles sont appelées de Perse *Bassarides*, parce que *Bassaris* en langage de Thrace signifie vn Renard.

Il est ainsi de la peau des vautours, parce qu'ils aiment à manger les renards ; & dont les euaporations sont ardentes, c'est pourquoy elles prouoquent l'appetit, & font mieux cuire l'aliment dans le ventricule.

La peau des lieures eſt bien oppoſée aux precedentes. Pour bien entendre cela,

On doit obſeruer que les animaux ſont ou courageux ou timides, & que tous impriment à leurs peaux vn caractere des agitations qui ſe ſoûleuent dans leur cœur : la raiſon de cela eſt parce que ce membre eſtant le grand principe, qui influë par tout le corps, il s'arreſte, & ſe determine dans la derniere des parties, & il y depoſe des eſprits, qui y grauent les idées des paſſions qui ſe forment dans l'interieur. Et certes ſi elles paroiſſent aux humeurs, on ne doit point douter qu'elles n'éclatent dans les depouilles : & ſi le ſang du lieure, par exemple, guerit de la dyſenterie lors que les chiens ont effaré cet animal, que doit-on preſumer de ſa peau, que la crainte fait toûjours fremir, ainſi qu'Ariſtote remarque, à cauſe de ſon temperament ?

De ce principe on connoit premierement que la peau des lieures arreſte le ſang, qu'elle empéche la fermentation des humeurs, & qu'elle rafroidit, quoy que le peuple s'imagine, parce qu'elle engourdit les eſprits, qu'elle les lie & les repouſſe, & qu'elle leur inſpire ie ne ſçay quoy de proportionné à la peur.

Secondement que la peau des animaux rapaces appaiſe les douleurs, & addoucit la matrice irritée, parce qu'elle communique vne eſpece de terreur aux eſprits qui appaiſe leur fureur, qui ſurmonte, & qui modere leur tumulte ; car elle deriue d'vn principe qui eſt la ſource de la force, du courage, & de la fierté, qui fait que nous

apprehendons quelquefois par vn ſecret preſſentiment la peau de quelque animal dangereux, lors que nous y portons ou la main ou la veuë.

Et voila le fondement des grands remedes qu'on peut tirer de châque animal, & du chois qu'on fait de leurs membres lors qu'on veut ſoulager quelqu'vn : par exemple, pourquoy les priapes du cerf & celuy du taureau ſont excellens, d'ou vient qu'on cherche le crane & le ſang des perſonnes ſuppliciées, pourquoy la main d'vn homme mort efface les marques que la mere imprime à ſon fruit : en vn mot on tire de ce principe des lumieres pour eſclaircir vne infinité des queſtions.

Les plantes ſont les premieres que les anciens ont employées pour ſe veſtir : mais deuant que parler des habillemens qu'elles nous donnent, examinons leurs differences, afin de mieux connoiſtre la nature des veſtemens qu'on en peut tirer.

Les plantes ſont produites des animaux & de la terre où elles croiſſent ſur les herbes, ſur les arbres, & ſur leur troncs ; celles qui ſont tirées des animaux, ſont les plumes, les poils & les laines: la terre nous fournit le chanvre, le cotton & le lin ; & les Indiens ramaſſent quantité de filamens des rameaux & de certaines fueilles, qui ſurmontent la delicateſſe des laines, & la pureté de la ſoy. Nous tirons aureſte de toutes ces plantes des veſtemens à nous couurir ; voyons quelle eſt leur nature, & quelles qualitez on leur peut donner.

On prend des plantes que la terre porte des

linges deliez ou grossier, comme le cotton, le lin & le chanvre: le cotton échauffe & desseche nos corps, le chanvre a des facultez qui ne leur sont pas bien faisantes, le lin rafroidit, ramolit & humècte& il est si propre à nous vestir, que quelques anciens s'en habilloient, suiuant le Poëte, dans la Ville, & en la campagne.

Ridebis ventos hoc munere tectus & imbres,
Vel sic in Tyria Syndone tutus eris.

Pour traitter maintenant des linges d'vne maniere methodique, proposons icy quelques obseruations.

La premiere, que les linges retiennent grandement ce qu'ils ont de vegetatif: c'est pourquoy ils sont sujets comme leur principe à la Lune, au Soleil & à l'eau, & ils s'vnissent par la ressemblance aux sucs, qu'on espraint des fruits & des herbes, comme on voit par les marques des cerises, des grenades &c.

De là on connoist pourquoy les linges éboiuent les transpirations de nos corps; car comme elles sont ou oleagineuses ou salées, elles imbibent ces plantes mortes, comme les engrais, qui sont composez des mesmes substances, les entretenoient lors qu'elles viuoient : c'est pourquoy les Romains qui n'auoient point de linge, se lauoient souuent dans leurs bains, pour mieux détacher ces matieres qui s'arrestent à la surface, si le linge ne les reçoit.

La seconde est, qu'on connoist par le linge la constitution d'vn chacun; car ceux qui le salissent promptement ont des humeurs oleagineuses & grasses, dont la suye ternit la blan-

cheur , elle diſpoſe meſme aux fiéures ardentes, elle eſt la matiere des feux folets, qu'on a veu ſur le menton & ſur la barbe ; enfin elle produit ces animaux qui fourmillent ſouuent ſur les draps. La raiſon de cela eſt , parce qu'elle retient quelques veſtiges de la vie , ayant paſſé parmy les chairs : c'eſt pourquoy ces veſtiges ne donnent qu'vn eſtre bas, à la façon d'vne lampe qui fume,dont on ne void paroiſtre qu'vn foible rayon de clarté, & voila le principe de la generation des rats dans les greniers, ſi on met parmy les bleds des haillons imbus de nos tranſpirations.

Diſons en de meſme de ceux qui vſent grandement leur linge ; car cela procede des exhalaiſons acres & fortes, qui en ſeparent le tiſſu, qui l'ouurent, & qui le defilent : Ceux-là ſont ordinairement chagrins, ils ont leurs chairs dures & ſeiches, vn temperament ardent, & des humeurs atrabilaires, & ils deuiennent fort malades lors qu'il ſe fait vne compreſſion de ces reſtes dans l'interieur.

La troiſiéme nous enſeigne pourquoy la lexiue nettoye le linge ; car l'aſpreté des cendres en détache le ſouffre, & leur alcali vnit à ſoy les ſels acides que nos chairs y ont répandus : ainſi ſi on diſtile du linge imbu de la lexiue, il n'en ſortira qu'vne matiere viſqueuſe & gluante ; parce que la ſalée demeurera jointe à la portion alcaliſée, dont les cendres ſont compoſées.

Parmy les plantes qui deriuent des animaux, il n'y a proprement que les laines qui nous donnent des veſtemens ; pour voir maintenant leur

nature, il nous faut éclaircir deux poincts : le premier, si on peut ranger les laines parmy les plantes ; & le second, quel est le principe qui leur donne l'accroissement.

Aristote nous deuelope le premier : cet esprit merueilleux esgale aux plantes, les cornes, les plumes, les poils & les laines ; il dit des premieres, qu'elles ont du rapport aux bois, & il ne doute point que la nature vegetable ne soit aussi bien aux secondes qu'à toutes ces fleurs agreables qui esmaillent le bord des ruisseaux. En effet les laines ont vne racine que le microscope fait voir, elles sont sur les chairs & sur les dépoüilles comme les herbes sur la terre, elles y sont arrousées de mille ruisseaux, & il les faut quelquefois couper afin qu'elles soient plus fecondes, comme on fauche les campagnes les plus fertiles, afin qu'elles fleurissent mieux.

Il est donc certain que les laines sont au rang des plantes ; mais parce que les eaux qui les arrousent, & les terres qui les produisent sont toutes chaudes & allumées, elles leur donnent trois qualités qui sont trop importantes pour les oublier : La premiere est, que les laines sont entortillées à cause de leur secheresse & de leur chaleur, ainsi que Galien remarque des poils : C'est pourquoy les vestemens qui en deriuent nous communiquent les mesmes qualités, & ils nous preseruent contre le froid.

La seconde, que les laines sont impures, & que cette impureté se communique à leurs habits : la raison de cela est, parce qu'elles esboiuent l'égout, & le superflu des humeurs, de

ſorte qu'elles ſont ſemblables aux herbes qui ſe nourriſſent aux marais. De là vient auſſi que ces reſtes que les laines abſorbent, & qu'elles impriment aux draps, conſiſtent à vn ſel piquant, & à vn ſouffre que les digeſtions ont fait acre, qui eſtant tous deux joints à nos chairs, & s'inſinuant dans nos pores, ſeruent de leuain à ces charbons qui prennent le nom du pays, & qui procedent de ces exhalaiſons ardentes, que la chaleur éguiſe de nouueau dans nos corps.

La troiſiéme qualité de nos laines conſiſte à la couleur qui leur eſt naturelle; car nonobſtant que nous les ayons rangées parmy les plantes, elles ne ſont pourtant jamais vertes. Pour monſtrer la raiſon de cela, il faut remarquer que la couleur verte eſt douce, temperée & mediocre, qu'elle tient le milieu parmy les couleurs, & qu'elle paroiſt ſur les plantes, parce que leur digeſtion reduit l'eau dans vn parfait temperament.

C'eſt pourquoy lors que cette digeſtion eſt trop forte, les plantes perdent leur beau verd, & prennent vn blanc, vn rouge, ou quelque teinture eſleuée, qui marque l'excés dans les premieres qualités: cela eſtant ainſi, on void que le verd ne ſçauroit paroiſtre ſur les cheueux, ny ſur les laines, à cauſe de l'acrimonie de leurs ſujets, & de la chaleur de leurs matieres, qui les rend ſemblables à ces plantes bruſlées par l'ardeur de la terre, ou par la force du Soleil: c'eſt pourquoy elles ſont noires, ou bien elles jauniſſent; & elles repreſentent ce que la ſechereſſe nous fait couper.

Neantmonis il n'en eſt pas ainſi des plumes, nonobſtant qu'elles ſoient rangées parmy les plantes des animaux; car leur verd eſt ſouuent extremement beau, parce qu'elles ne ſe nourriſſent ſuiuant Ariſtote, que des ſeroſitez, & des humeurs qui approchent de l'eau, dont la nature arrouſe les chairs des oiſeaux, qui à cét effet ſont ſans veſſies, au lieu que les laines & les cheueux deriuent du limon, de la ſuye, & de la graiſſe des humeurs, qu'on peut comparer à ces eaux ſulphureuſes que le Poëte Virgile enuironne d'herbes d'vne eſtrange couleur.

D'ailleurs les plumes ſont comme des petits arbriſſeaux, elles pouſſent ſur des chairs toutes pures; elles ont vn tuyau qui leur ſert de tronc, ce tronc s'eſtend en de petits rameaux, qui ſont tous reueſtus de fueilles; de maniere que la nourriture s'eſpure & ſe crible dans ces differentes parties, qu'elle s'y tempere & s'y modifie, & que les eſprits qu'elle contient, qui ſont la cauſe des teintures, y ſouffrent de grandes refractions. C'eſt de là que les plumes varient ſi fort en couleurs, & qu'on remarque le meſme à quantité de fleurs de la terre : Il n'en eſt pas partant ainſi des poils, & des laines, dans leſquelles la nature ne ſçauroit trauailler à toutes ces ſeparations; parce qu'elles n'ont point des deſtours qui modifient & qui digerent les humeurs.

Le ſecond poinct conſiſte à découurir le principe qui rend les laines vegetables. A ce deſſein il faut remarquer que les laines & les cheueux ont des racines qui les font pouſſer, que la na-

ture a inserée dans les peaux, & qu'elle a animées d'vn rayon de l'ame vegetãte. C'est par elles que les petits agneaux naissent auec leur laine, les oiseaux souuent auec leurs plumes, & le reste des bestes auec leurs poils, & que la Medecine diuise les cheueux en connaturels & en d'autres qui suruiennent. Or toutes ces racines attirent toûjours, elles preparent vn aliment, ainsi que les plantes, qui fait augmenter les laines, & leur donne l'accroissement. Voyons maintenant la qualité de cet aliment, & sous quel genre on le doit mettre.

Il y a de l'apparence que cet aliment n'est qu'vn suc, que la chaleur naturelle des brebis tire des plantes qu'elles broutent, ce suc renferme les esprits de ces vegetaux, estant porté vers la surface, il se metamorphose en laine à cause de la proportion, & il se change en des plantes qui ne sont differentes des premieres, qu'en consistence & en couleur; j'ose mesme dire qu'elles sont les mesmes, qui resuscitent, & qui se renouuellent sur la peau. Et certes si les vies sont immortelles, & si les formes ne perissoient jamais, comme les plus sçauants ont enseigné; si tout se fait par vn cercle ça-bas, & par ce tour & ce retour des tenebres à la lumiere; si suiuant Hippocrate c'est le mesme de rejoindre & de separer, d'engendrer & de corrompre; si la veritable image des plantes apres tant de separations, paroist de nouueau sur la cendre à la moindre chaleur du feu: pourquoy ne presumera-t-on pas le méme du suc vegetable que la cuite aura preparé, qui trouuera la chair & la

peau comme des terres animées, là où il reprendra son ancienne nature par vne semblable resurrection.

Et veritablement il faut que cela soit, puis que les laines prennent les qualitez des herbes, qu'elles changent suiuant leurs especes, & suiuant la constitution du pays ; ainsi qu'on lit dans Martial.

Velleribus primis Apulia, Parma secundis
Nobilis, Altinum tertia laudat ouis.

Aussi les plantes delicates produisent la toison subtile, & elles luy communiquent les qualitez des riuieres & des ruisseaux.

On void de ce fondement que la soye n'est autre chose qu'vne plante resuscitée, & vn retour des parties fibreuses des fueilles dont on nourrit les vers à soye, à cét effet elle est jaune, ou elle est verte, parce qu'elle reprend la couleur de plante, ou bien la teinture des parties interieures qui sont aux meuriers ; aussi cette herbe resuscitée a des proprietez excellentes, elle est rafraichissante & cordiale, elle sert à l'eresipelle, & à la squinance, si on employe vn de ses filets, auec lequel on aura estranglé vn serpent. Qu'on ne trouue point estrange au reste, que nous rangions la soye au rang des plantes ; car l'obseruation de Doncan fait voir qu'elle a vne ame vegetante : cét Auteur remarque qu'vn filet de soye qui fermoit vne playe sur le sourcil d'vn blessé, croissoit si fort toutes les Lunes, qu'il le faloit couper à la maniere des cheueux, parce qu'il prennoit son accroissement des os comme d'vne terre, que la chaleur naturelle

échauffe ainsi qu'vn Soleil, & que les serositez humectent ainsi qu'vne pluye. C'est de là qu'on a veu fleurir vn prunier sauuage sur la poitrine d'vn berger, & qu'on a tiré des pois verds de l'oreille de quelques-vns.

CHAPITRE X.

Des Masques.

ON ne sçauroit assez admirer cette demangaison estrange, qui porte depuis tant de siecles les hommes à se déguiser; qui inspire les Barbares à jaunir, à découper, ou à presser leurs nez & leurs testes; & qui pousse les personnes les plus galantes à cacher leur maintien sous des figures surprenantes, & à le couurir de masques hydeux. Certainement on ne pourroit jamais trouuer vne raison assez solide, pour éclaircir d'où vient que les Metamorphoses nous plaisent si fort, qu'il en a falu amuser l'antiquité la plus seuere; & que nous aimons les mensonges de nos visages, aussi souuent que ceux de nos cœurs. Il y a de l'apparēce que l'imagination contribuë à tout cela; & qu'elle prend vn si grand plaisir à la production des phantosmes, qu'elle a entretenu depuis long-temps les peuples, & les nations les plus ciuiles à faire des masques, ou à admirer leurs façons. Quoy qu'il en soit, pour écrire maintenant sur cette matiere auec l'ordre, que nous auons toujours suiui; considerons la cause des masques, leur

origine & leur motif : & voyons si la Medecine nous pourra fournir quelques regles pour les mesnager.

Comme Mercure regit les hommes, ainsi que nous auons fait voir ailleurs, asseurement il les a portés à masquer : en effet c'est luy qui est le Dieu des fourbes, qui s'est toûjours deguisé pour seruir Iupiter dans ses amours, & qui est l'Auteur des fables & des mensonges ; & vn masque est justement définy dans Seneque, *cùm præ se fert aliquid, quod non est*. Aussi les Dieux ne furent deliures de l'oppression, & de l'insulte des Geans, que lors que Mercure les eust reuestus de figures horribles, & tous les Astrologues sont d'accord qu'il donne aux masques cette éloquence concertée, pour seduire, & pour piper agreablement.

On infere de ce discours, que comme Mercure deuient mauuais par la contagion des planetes infortunées, il cause ainsi bien du desordre, suiuant la complexion des masques qui ont du rapport auec elles ; car si ces masques sont melancoliques & Saturniens, Mercure choisit parmy-eux les jaloux, les espions, les poltrons, & les traistres, il rend ces personnes solitaires, hydeuses, ennemies des femmes & des enfans, il les fait marcher sans lumiere auec des armes dangereuses pendant la nuit : enfin il leur inspire des desseins, qui n'ont pour but que de nuire à quelqu'vn. Que si au contraire ceux qui se masquent sont regis de Mars, c'est à dire, s'ils sont échauffez de la bile : c'est alors que Mercure les rend entreprenans, tumultuaires & har-

dis, qui les fait deuenir insolens & superbes, & qui les pousse à paroistre liberaux & pompeux, afin d'éblouïr l'esprit foible de quelque femme; Par la raison que nous auons obseruée que Venus aime Mars, & que Mars s'accommode à ses influences; de sorte que les masques qui luy sont soûmis, pour se mieux insinuer auec elle, se couurent souuent, & se parent de ses atours.

L'origine des masques égale presque celle de l'vniuers; car les hommes se sont pleus toûjours aux representations comiques: soit parce que la plufpart ont aimé à publier les vices, & à décrier leurs semblables, ou que quelques-vns ont pris plaisir à faire valoir la vertu. Or tous ceux-là presque s'habilloient en Satyres, & ils couuroiēt leur visage d'vn masque, pour parler auec liberté. On a long-temps obserué ce maintien dans les Comedies de la Grece, & de l'ancienne Rome, ainsi qu'on lit dans le Poëte.

Nil illi larua, aut tragicis opus esse cothurnis.

De façon que les Acteurs estoient obligez d'oster leurs masques deuant les spectateurs qui ne paroissoient pas satisfaits; mais il faut considerer encore l'origine des masques d'vne maniere plus éloignée: car les peuples de la campagne, apres auoir ramassé leurs fruits, & sur tout ayant coupé leurs raisins, & fait leurs vendanges, se diuertissoient à composer des chansons rustiques, & ils se couuroient de masques, ou ils barbouïlloient leurs visages de moût, & de bouë pour les chanter. Les masques dont ils se seruoient estoient faits de bois ou d'escorses.

Vt tragicus cantor ligno tegit ora cauato.

Ou bien de fueilles de figuier, & de celles du Bardana, appellée *Personata* à cause des masques, parce qu'on l'employoit souuent à masquer. Et voila la maniere auec laquelle les anciens solemnisoient les Bacchanales, & ils honoroient le Soleil sous le nom de Bacchus, comme estant le pere des fruits; voila la source de leurs mots piquants & de leurs satyres, qui estoient des effets de la gayeté que le vin & l'abondance inspiroient à l'ame, & qui ont du rapport aux cassades du carnaual : enfin voila ce qui a donné jour au sçauant Casaubon d'expliquer ces figures, qui representent vn chariot conduit par vn masque, qui void verser du vin, & qui est enuironné de Satyres : à peu pres suiuant le Poëte, qui enseigne qu'alors les masques se faisoient porter.

------ Et plaustris vexisse Poëmata Thespis,
Quæ canerent, agerentque peruncti fæcibus ora.

Les motifs que les hommes se proposoient pour faire leurs masques sont fort differens; car ils estoient portés à cela par la religion, par la politique, par l'amour, par la fascination, par la crainte, & par d'autres fins que nous expliquerons en particulier.

La fascination estoit grandement apprehendée, & tout le monde sçait que les anciens ont éuité certaines personnes, parce qu'ils croyoient que leurs regards seichoient les hommes, flestrissoient les herbes, & amaigrissoient les agneaux.

Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos.

C'est pourquoy pour éuiter ces maux, ils opposoient à leur veuë, ce qu'il y auoit de sale,

de desagreable, d'extraordinaire & de rebutant, qu'ils appelloient *res turpes*, parce qu'ainsi ils pouuoient destourner les influences malfaisantes, qui procedoient des yeux & de leurs aspects. De là on void la raison pourquoy les triomphateurs voiloient leurs visages, parce qu'ils apprehendoient le regard de quelque enuieux.

C'est encore là le principe de l'estime que le peuple auoit autrefois pour la peau du front de la hiene, dont la vertu arrestoit la fascination si on faisoit vn masque de cette despouille. Enfin on connoît de tout cecy pourquoy les Marseillois masquoient si souuent, parce qu'ils auoient appris dans la Grece que certains regards estoient dangereux: c'est pourquoy ils employoient tout ce qui estoit surprennant & sans forme, qu'ils comprennoient sous les noms de *βασκα, μακελι*, que Saumaise sur Tertullien dit auoir donné le nom aux masques, dont la figure est estrange, & au rang de ces choses que Varron a nommées *res turpes*, cõme nous auons remarqué cy-dessus.

La peur obligeoit les Dames Romaines à se seruir des masques, pour espouuenter les enfans lorsqu'elles estoiẽt importunées de leurs pleurs. C'est ce qui a fait dire à Plutarque au Liure de l'Exil, qu'il les faut donner à manier à ces petits, afin qu'ils se rasseurent, qu'ils s'en jouẽnt, & qu'ils n'en soient pas effarés. Et certainement cela est si veritable, qu'vne mere chassoit son enfant de la chambre, en luy presentant vn masque, de peur qu'il ne découurit les libertés secrettes dont elle fauorisoit vn courtisan; & que le peuple Romain effrayoit en public la jeunesse,

en faisant paroistre des masques, qui auoient la gueule ouuerte, qui montroient les dents, & tiroient la langue, & dont la figure represen-toit vne Gorgone, vne femme vieille, ou quelque animal formidable. Ces masques auoient des noms estranges : on les entendoit par *Lamias, Grumias, Sillas, Brudalichas, Mormolichia, Oxidontas,* ou bien sous le nom de *Manducus*:c'est pourquoy les nourrices prononçoient ces mots pour en menacer leurs petits, comme les nostres parlent du loup, du renard, des cornes, des vieilles gens.

La politique a mis pareillement en vsage les masques, vn Roy d'Ecosse s'en seruoit de lumineux pour épouuenter ses sujets : aux Antilles le peuple à certaine feste paroist la nuit tout éclatant des yeux de coccuye, pour imprimer la terreur aux estrangers : L'Empereur d'Ethiopie ne se mõtre en public que caché sous vn masque, & dans la Guinée les Roys jugent, & les Aduocats plaident masquez, pour parler librement, & dire sans contrainte ce qui peut justifier leurs parties.

La religion a fait valoir les masques ; car les Grecs, & apres eux les Romains ont creu qu il en faloit honorer les phantômes, qui paroissent si souuent dans les deserts, dans les maisons, & aux sepulchres : C'est pourquoy Apulée a dit au liure du demon de Socrate ; *qui verò propter aduersa vita merita, nullis bonis sedibus, incerta vagatione, seu quodam exilio puniuntur ; inane terriculamentum bonis hominibus, noxium autem malis, id genus plerique Laruas perhibent,* d'où sans doute

le nom de Larua a pris origine, *Larua à laribus*, & d'où on peut tirer l'intelligence de Plaute.

Laruatus AEdelpol hominem miserum, mendicum quaritat.

C'est pour ces phantosmes que les Romains & les Grecs auoient institué les Festes, *Feralia*, *Silicernia*, ou suiuant Iamblique, on faisoit des expiations auec des masques, en forme de squelet; comme on remarque dans Petrone, & c'est pour eux qu'il faut entendre encore Hippocrate au Liure des songes, où il ordonne d'appaiser les heros, aprés auoir veu pendant le sommeil des figures horribles, & d'vne couleur approchante aux masques : Ie ne sçay si pour abjurer ces phantosmes, les Egyptiens couuroient des masques le visage de leurs mumies, & si c'est d'eux qu'il faut entendre le passage de Pline, au 22. de son Histoire. *Equidem ea forma gratia ritusque perpetui in corporibus suis aliquas externarum gentium, vti herbis quibusdam aduerto animum, illiniunt certè alia alijs faciem; in populis Barbarorum fœminæ, maresque etiam apud Dacos & Sarmatas corpora sua inscribunt; Britannorum coniuges toto corpore illitæ, quibusdam in sacris, nudæ incedunt, Æthiopum colorem imitantes*

L'amour a fait rechercher les masques autrefois aussi bien qu'aujourd'huy : C'est pourquoy Plutarque remarque qu'Alcibiade estant amoureux, laissa derober sa vaisselle dans vn banquet, par vn masque dont il estoit aimé ardemment, c'est à cause de cela d'ailleurs qu'on void sur des pierres precieuses, sur les medailles, & aux anneaux des Cupidons deguisez en des diffe-

rentes manieres, sur tout en Satyres couronnez de pampres, & des raisins : Et que nos anciennes Dames auoient reglé aux masques, par des preceptes qu'on lit encore, la maniere de faire l'amour.

Enfin les masques ont seruy de chiffres aux anciens, ils en grauoient d'ænigmatiques sur leurs anneaux, & sur leurs cachets, ils en imprimoient sur leurs boucliers en forme de vieilles & de furies, ils en mettoient en grand nombre sur les murailles de leurs maisons, qui representoient des visages de jeunes hommes, des vieillards, ou des femmes ridées, suiuant les diuers endroits par où on les consideroit.

Et voila toutes les obseruations que nous auons pû faire touchant la fin & l'origine des masques : voyons maintenant ce que la Medecine nous pourra fournir la-dessus. Et veritablement elle doit considerer les masques, puis qu'on lit dans le Liure des alimens, *illitus, vnctio, nuditas, integumentum totius & partis*, c'est à dire, qu'il faut considerer l'onction, la nudité, & les enuelopes des parties, au rang desquelles on comprend les masques, & celles de tout le corps en general. Pour faire voir donc, suiuant Hippocrate, l'effet que les masques peuuent causer,

Il faut remarquer en premier lieu, que Dieu a fait briller sur le front vne certaine grace, & qu'il luy a imprimé des traits, qui rendent l'homme aimable, & qui le font respecter jusques parmy les animaux. C'est pourquoy il a voulu que cette partie fust à découuert, & qu'on ne la tinst point cachée ; mais que ce fust cette

fenestre ouuerte, que Momus auoit souhaitée pour penetrer dans l'interieur.

Il faut remarquer en second lieu, que les vapeurs des parties basses montent ordinairement au visage, que ce membre a beaucoup d'esprits, c'est pourquoy il est à découuert pendant que nous couurons les autres, qu'il est vn raçourci & vn abregé des parties qui nous composent, & qu'il a vne liaison estroite auec le cœur, & auec ce qu'il y a de plus noble dans nostre corps.

Il faut remarquer en troisiéme lieu, que le visage a vne peau deliée, & fort transparente, que sa delicatesse est plus grande aux femmes, qui la polissent encore mieux, que c'est à cause de cette tenuité, que les passions y impriment leurs caracteres, que les poulmons & le foy y font reflechir leur rougeur, qu'on y void des changemens si prompts, & que le froid, le chaud & l'humide y font penetrer leurs vertus jusques dans le fond des entrailles.

On void de tout cela les mauuais effets que nous pouuons receuoir des masques, puis qu'ils couurent ce qui doit estre découuert, qu'ils eschauffent ce qui resiste à la froidure, qu'ils ajoûtent à vne peau transparente & subtile, vn corps qui est solide & pesant; qu'ils renferment les vapeurs, dont les parties se dechargent, & qu'ils soüillent ainsi ce qui doit auoir vne tres-grande pureté. Et voila la raison de ces maux de teste, de ces rougeurs, & de ces enleueures, qui saisissent ceux qui masquent souuent, voila encore la cause de la fureur de ce masque, qui deuinst fol subitement, & qui battit sa maistres-

ſe dans vne aſſemblée publique, parce que l'enuelope de ſon viſage auoit allumé ſes eſprits & ſon ſang : Voila encore la cauſe des ſuffocations de matrice, qui affligent les femmes maſquées, par la connexion du viſage, & par les ramas que les maſques font des vapeurs : Enfin voila ce qui rend les maſques eſſoufflés, ſoit par la chaleur du viſage, dont l'influence ſe porte aux poulmons, ſoit que la voix eſt ſi fort contrainte, qu'on a creu que le nom de *perſona* deriuoit de *perſonando*, à cauſe de l'alteration qu'on remarque dans la parole, qui bleſſe par conſequent les organes qui ſeruent à ſa production.

CHAPITRE XI.

Des Baſtons.

ON ne ſçauroit mieux combattre l'erreur qui s'eſt gliſſée bien auant dans le monde, qu'auec vn baſton : ſçauoir, qu'on doit attendre la décrepitude pour ſe ſouſtenir ſur vn baſton, & que d'en agir autrement c'eſt vne veritable habitude. Detruiſons ce paradoxe par les principes d'Hippocrate, & pour diuertir le Lecteur, eſtendons-nous vn peu au long ſur ce ſuject ; marquons-y auec vn baſton les ænigmes de quelques vieux Auteurs, & obſeruons-y les maximes que la Medecine a enſeignées ; joignons-y les couſtumes des peuples qui ſe ſont ſeruy du baſton, ne ſuiuons pas ſur cette matiere vne regle particuliere, mais traittons la à baſtons rom-

pus; apres tout, imitons les voyageurs, dans le chemin que nous allons faire, qui employent souuent le baston pour s'empescher d'estre lassés.

On a toujours appliqué le baston à diuers vsages; les personnes qualifiées portoient ordinairement vn baston dans Athenes, pour monstrer leur eleuation. C'est pourquoy Demostenes a fort bien obserué trois choses qui donnoient de l'enuie, & qui faisoient murmurer le public, la démarche graue, la voix esleuée, & vn baston entre les mains : sans doute parce que le baston est vne marque dominante, comme Casaubon monstre sur Athenée ; & ainsi qu'on lit dans Plutarque aux vies de Licurge, & de Nicias. C'est à ce dessein aussi qu'on honoroit les Senateurs d'vn baston d'yuoire dans la vieille Rome, qu'on obligeoit les Licteurs à porter des verges deuant eux, & qu'on donnoit vn baston à ceux qui deuoient commander aux armées.

Nonobstant tout cela, neantmoins quelques Philosophes ont rendu le baston l'instrument de leurs fantaisies. On sçait que Lælius & Scipion s'en diuertissoient à la maniere des enfans, qu'Alcibiade surprit ainsi le fameux Socrate, & qu'Horace a dit de quelques-vns.

Ædificare casas, plostello adiungere mures,
Ludere par impar, equitare in arundine longa,
Si quem delectet barbatum, amentia verset.

Les gens de debauche abusoient du baston aussi bien que les Philosophes, elles n'alloient jamais au cabaret qu'auec vn baston bruslé par le bout; parceque suiuant Scaliger, les portes

estoient si esleuées, que la jeunesse n'en pouuoit pas noircir le frontispice auec la main, de sorte qu'elle traçoit auec ce baston, ce que le caprice luy suggeroit. On explique ainsi les Vers du Poëte Catulle.

------ Namque totius vrbis
Frontem tabernæ Scipionibus scribam.

Les Cynicques prenoient le baston pour faire connoistre leur secte, *Βάκτρὸν καὶ πήραν*, dit Laërce, le baston & la besace tenoient lieu de leurs armoiries. C'est pourquoy on lit dans Apulée, *Diogeni & Antisteni pera & Baculus, quod Regibus Diadema, quod Imperatoribus Paludamentum, quod Pontificibus Galerum, quod Lituus Auguribus*: Et parce que suiuant Lucien, les Cynicques disoient qu'ils imitoient Hercule auec leur baston, le mesme Apulée ajouste : *Similiter aduersus iracundiam, libidinem, cæteraque animi monstra, Crater Hercules fuit, qui malitiam perdomuit seminudus & claua insignis.*

Les Bergers portoient le baston pour combatre les bestes farouches, pour grimper les lieux escarpez, pour faire des jeux, & pour montrer leur gratitude, c'est ce qu'on lit dans les Bucoliques.

At tu sume pedum, quod, me cùm sæpe rogaret,
Non tulit Antigenes, & erat tum dignus amari,
Formosum paribus nodis atque ære Menalca.

Ils le courboient au reste en forme de croce; de maniere peut-estre que c'est de là que l'Eglise a tiré les croces, pour les donner à ceux, qui sont nos vetitables Pasteurs; si nous n'aimons mieux les faire venir du baston recourbé, auec lequel les Augures indiquoient le ciel aux Gentils,

puis que Messieurs les Prelats qui les portent, nous seruent de guides vers ce lieu bien-heureux, & nous le montrent par leurs discours, & par leurs exemples.

Les Poëtes recitoient leurs Poëmes en tenant vn baston de laurier, comme Pausanias dit d'Hesiode, parce que le laurier est consacré à Apollon, que c'est ce Dieu qui inspire dans la Poësie, qui rend ceux qui la cultiuent des Prophetes & des Deuins, ausquels il est important d'auoir son symbole, & sa marque, aussi les Poëtes estoient nommez des anciens δαφνοφάγοὶ, & ils n'osoient paroistre aux Comedies sans vn baston, ou bien vn rameau de laurier : c'est pourquoy Suetone exagerant la confusion que Neron receut sur le theatre, auance ces mots : *In quodam tragico actu, cum elapsum baculum citò resumpsisset.* Parce que cet Empereur en recitant laissa tomber vn semblable baston de ses mains.

Il est partant veritable que les anciens appliquoient le baston de laurier à d'autres vsages ; car ils croyoient par là de resister aux fascinations, & de preuenir les dangers & les maladies: de la vient qu'ils portoient ce baston en public s'ils craignoiēt, ou s'ils auoient éuité le poison & les traistres, & s'ils auoient preueu leurs desseins; parce que le bois de laurier est aromatique & solaire, qu'il fotifie le cœur, & qu'il attenuë si fort l'esprit, suiuant quelque superstitieux, qu'il luy descouure l'aduenir, & les choses les plus secretes.

Les rustiques n'alloient iamais sans vn baston à la campagne

Baculumque tenens agreſte ſiniſtra.

Sa figure eſtoit recourbée pour marquer leur abbaiſſement, à la difference des baſtons des Nobles qui eſtoient tout droits. Les arbres qui ont la vertu de tuer les ſerpens, en donnoient la matiere; c'eſt d'eux que les Egyptiens tiroient leurs baſtons, qu'ils conſacroient apres à Mercure entrelaſſez de deux dragons.

Les Saints habitans du deſert rendoient leurs baſtons miraculeux, comme on eſcrit du baſton d'Heliſée, leur forme neantmoins eſtoit grandement differente: les Coptites, par exemple, en auoient qui repreſentoient vn marteau, non ſeulement pour deſigner la liaiſon des parties du monde, les trois dimenſions, & les quatre elemens que l'amour tient toûjours vnis; mais encore pour voir inceſſamment la figure de la Croix, que les Hebreux, qui auoient vne connoiſſance ſecrette du myſtere de la Paſſion, montrerent aux Egyptiens ſous le caractere du Tau, comme vn ſigne tres-ſalutaire: de maniere que leur Apis en eſtoit marqué, & qu'on le voyoit ordinairement aux baſtons des anciens Peres de l'Egypte qui ſçauoient l'origine, & l'excellence de ce ſymbole.

Les voyageurs Grecs faiſoient compoſer leurs baſtons à la façon d'vne maſſuë, pour ſecouër les arbres chargés de fruits, pour ſe deffendre ou pour attaquer: apparẽment la maſſuë d'Hercule eſtoit vn baſton de cette figure, & on peut croire que c'eſt ſur ſon modele qu'on a tourné la pomme de nos baſtons. A ce propos les Hollandois remarquent que les Sauuages du Cap-verd

verd s'arment ordinairement de bastons espineux, qu'ils coupent des arbres sans fueilles, mais qui sont herissés d'espines, & dont les branches se terminent en des massuës, qui seruent d'appuy & de defenseà ces Barbares.

Les voyageurs portoient encore des bastons creux pour y cacher des armes, & pour y mettre du vin ou de l'eau : c'est ainsi que les Brasiliens employent leurs grands roseaux lors qu'ils voyagent, & c'est à ce sens qu'il faut appliquer les vers d Ennodius.

Vtimur incluso, per fraudes, ense bacillo,
Mors ligni tunicis quam bene tuta latet,
Subsidium portas, quo cunctis terror haberis,
Pacificum est nobis quod necat obsequium.

Ils en auoient encore qui cachoient des chiffres, & des lettres enigmatiques, [*Vigenere*,] & dont la matiere combustible suppleoit au defaut du fusil : les Vestales allumoient leur feu sacré auec des bastons de cette maniere, lors qu'elles le trouuoient esteint.

Cependant, puis que nous sommes sur les bastons des voyageurs, il ne sera pas hors de propos d'examiner s'il est vray ce que quelques-vns nous auancent, qu'on peut choisir des bastons qui ont la faculté de delasser, & d'amoindrir la peine qu'on ressent pendant qu'on chemine. Pour terminer cette question auec methode, il faut supposer que la lassitude deriue de diuers principes : En premier lieu, de la dissipation des esprits, que le long trauail a produite : En second lieu, de la continuelle agitation des fibres, des tendons & des muscles, & de la con-

tusion des joinctures, qui se froissent & se meurtrissent par vn mouuement trop long. Cela estant ainsi,

Disons hardiment qu'on peut trouuer des bastons qui delassent : Premierement quelques-vns par des projections cordiales, peuuent esueiller & fortifier les esprits, ainsi que Garcias remarque du'bois Aromatique des Malabares. D'ailleurs il y a des bastons qui respandent des vapeurs rafraichissantes & humides, propres à adoucir à la façon du laict, & à ramolir ce qui est endurci par la lassitude. Quelques-vns mesme euaporent vne qualité balsamique, qui donne à certaines herbes la vertu de soulager les voyageurs, s'ils portent leurs racines suspenduës sur la poictrine; enfin d'autres poussent je ne sçay quoy d'assoupissant, qui appaise la douleur, & ce sentiment incommode de la contusion & de la fatigue : c'est ainsi, suiuant quelques vns, que le tabac delasse, l'eau de Iunipara dans les Indes, &c.

Les Romains dispensoient en donnant vn baston, les Gladiateurs de leur exercice; c'est sur cela qu'on doit entendre, *rudem accipere, & rude donari*, & qu'il faut expliquer l'allusion du Poëte Horace.

Spectatum satis, donatum me rude quæris,
Mœcenas iterùm me antiquo includere circo.

Ie sçay que Lipse neantmoins conçoit autrement ce baston; car il veut que ce *rudis* ait eu la figure de nos espées pour exercer les Gladiateurs nouices, ou bien celle de nos bastons pour separer les ardens & les eschauffez, ou pour ani-

mer les poltrons, & pour battre les laches dans la meslée.

Les Bacchantes soustenoient vn baston de ferule, qui auoit vn fer au bout tout entrelassé de fueilles de lierre : C'estoit, dit Casaubon dans son traitté de la Satyre, pour éuiter les blessures, & le tumulte qui se sousleue quelquefois parmy ceux que Bacchus inspire, & qui sont possedés du vin.

Les Indiens font des bastons, dont les parties separées se choquent, & se heurtent à la façon de deux animaux irrités, elles ont vne faculté proportionnée à celle des diuers poles qu'on void dans l'aimant, de maniere qu'il est impossible de les vnir : C'est pourquoy elles ont seruy aux Magiciens à faire paroistre autrefois des serpens qui se battent.

Les Medecins tenoient anciennement deux sortes de bastons ; car les vns estoient fort polis, & les autres tout plains de neuds : ceux-cy marquoient les grandes difficultés qui se rencontrent dans la Medecine practique ; & ceux-là faisoient voir l'empire que les Medecins ont sur la mort, & monstroient que ces personnes estoient les veritables soustiens de la vie.

Les conuiés se seruoient d'vn baston de Mirthe pour battre la table en cadence aprés le repas, [*Saumaise in lib. de Pallio*] lors qu'il n'y auoit point d'instrument : c'est pourquoy ils y joignoient leurs chansons & leurs voix, & tachoient à se diuertir ainsi parmy eux. Les Sacrificateurs portoient les mesmes bastons ; mais ils conceuoient vn mauuais presa-

ges s'ils les laissoient couler de leurs mains dans le Sacrifice, & deuant le peuple.

Les vieillards s'appuyent du baston pour soûtenir leurs corps qui tremblent; il est question s'ils s'en doiuent seruir à bonne heure, ainsi que nous auons proposé cy-dessus.

Il faut dire pour vuider cette difficulté, que les petits corps n'ont pas besoin si subitement du baston; mais qu'il est necessaire que les personnes âgées, dont la taille est auantageuse, s'y soustiennent sans differer. Pour faire voir cela, il n'y a qu'à considerer l'Aphorisme du grand Hippocrate, qui veut que la grandeur soit inutile & onereuse aux vieillards, qu'elle les fasse chanceler, & les rende sujects aux cheuttes, & qu'il leur soit par ainsi essentiel qu'ils s'appuyēt sur vn baston. Et certainement ce secours a paru important durant tous les siécles; car les anciens faisoient present à leurs enfans de leur baston, sur la fin de leur vie, pour leur tesmoigner le bien qu'ils en auoient receu, & qu'eux mesmes en deuoient attendre. Et Hesiode pour authoriser cette verité, apppelloit l'homme.

Τετρατρίς, δύποις, καί παλιν τριτοις.

Quadrupes, bipes, & rursùm tripes.

Ce que le Sphinx a reduit en ænigme, en proposant vn animal, qui marche le matin à quatre pieds, à deux à midy, & à trois sur le soir. Les Astrologues ayant consideré cela, & que les vieillards d'ailleurs estoient fort disposés à tomber sans le baston, se sont appliqués à composer des bastons sous certaines constellations, qui peuuent empescher les cheutes de ces person-

nes affoiblies, à la maniere du baston que Tiresias receut de la Déesse Minerue, de qui le Poëte a dit,

------- Baculum dat deinde potentem,
Tiresiæ magni, qui quondam Pallada nudam
Vidit ------
Suetus inoffensos, baculo duce, tendere gressus.

Ces bastons sont de coudrai, dont on couppe fort bas les branches, lors que le Soleil entre dans l'Aries, s'il nous faut ajouster foy à l'Agneau, à la façon de ceux qu'on taille sous le signe d'Aquarius, pour découurir les eaux cachées, & des autres qu'on tire du fresne, pour arrester l'hæmorragie, lors que le Soleil joint à la Lune, se trouue auec le Belier. C'est de cette maniere peut-estre que les Egyptiens faisoient leurs bastons merueilleux contre les insectes; que le Berger d'Agripa gardoit son troupeau, laissant seulement son baston, & que les Platoniciens ont dit, qu'il y auoit certaines matieres qui attiroient, & qui ramassoient les plus belles vertus des Astres, contre les maladies & les dangers.

CHAPITRE XII.

Des Calottes.

La façon de nos calottes n'est pas si moderne, puis que les Romains en faisoient de filet, ou de drap.

Tritis pilea suta de lacernis.

Qu'vn Auteur a dit d'elles, *Capita calceata*, & que les Garamantes ſe ſeruoient de la moitié d'vn œuf d'Auſtruche pour ſe couurir à leur defaut. Il y a meſme de l'apparence que les chapeaux des anciens leur eſtoient ſemblables, & que le nom *Galerus* ne deriue que de τῆς γαλῦς, c'eſt à dire des belettes, dont ſuiuant Voſſius, on adjuſtoit ainſi les peaux. Neantmoins la tradition nous apprend, qu'il n'y a pas quatre vingts ans que les calottes ſont en vſage dans la Prouince; ce qui a fait ſoupçonner à quelques-vns qu'elles eſtoient onereuſes & inutiles, puis qu'on les auoit negligées depuis long-temps. Examinons les raiſons de ceux-cy; mais premierement celles des perſonnes qui les autoriſent, & trouuons vn temperament qui ſerue de regle, & qui acheue cette diſſertation.

En premier lieu, il eſt certain, ainſi que nous venons d'écrire, que les anciens reueſtoient leurs teſtes de peaux à la maniere de nos calottes, comme on remarque par les medailles & par la ſtatuë du grand Hippocrate, par le titre dont quelques Autheurs ont qualifié l'ancienne Rome.

Permittis puto Roma pileata.

Et parce que Pline, Plutarque & Saluſte, ordonnerent de ſaluër les perſonnes de marque, en tirant de la teſte les calottes & les bonnets: ſi bien qu'on peut perſuader par là l'vſage des calottes, apres le temps, les ſiecles, & les Dieux qui preſident à la ſanté.

En ſecond lieu, n'eſt-il pas veritable que nos teſtes ſont ſouuent trop couuertes, que

leur delicateſſe les expoſe au changement de l'air, que le froid leur eſt ennemy, que le ſerain eſt dangereux en diuers endroits, & par conſequent qu'il eſt neceſſaire d'employer les calottes pour les munir contre ce qui les menace au dehors? En effet c'eſt là le veritable moyen qui les peut preſeruer des fluxions qui nous importunent; car comme il ſe fait vne continuelle diſtillation dans nos corps, & que le cerueau condenſe les vapeurs qui montent, il eſt aſſeuré que la froideur de l'air augmẽte cette compreſſion, & qu'elle fait les diſtillations plus frequentes, ſi les calottes n'empéchent cette qualité malfaiſante, & ſi elles n'eſloignent les impreſſions de cet element. Mais d'ailleurs ne faut-il pas que le culte Diuin, que la ciuilité & la bien-ſceance nous faſſent ſouuent découurir au froid, au vent, & aux lieux percés & humides? Or les delicats, les infirmes, les chauues & les conualeſcens publient auec éloge l'auantage qu'ils reçoiuent alors des calottes, ſuiuant les vers de Poëte Ouide.

Arguat & macies animum, nec turpe putaris
Pileolum nitidis impoſuiſſe comis.

Auſſi la Medecine adjouſte de remplir leur entredeux de poudres odoriferentes & cephaliques, lors qu'il eſt neceſſaire de fortifier la memoire, d'augmenter la chaleur, de conſeruer les eſprits, & de reſtablir la ſanté.

Cependant voicy des raiſons bien ſolides qui deſtruiſent les precedentes. Car d'où vient que l'vſage des calottes eſt ſi moderne parmy nous? Quoy! Le climat auroit-il changé depuis ſoi-

xante ans, la constitution de nos corps seroit-elle si differente, n'y auoit-il pas à l'autre siecle des hommes transpirables comme aujourd'huy, le monde estoit-il moins exposé à l'air, & ce qui est de plus remarquable, n'y auoit-il pas d'hyuers aussi rigoureux, & des saisons également inconstantes ?

Adjoustons encores à ces raisons ce que nous sçauons des Italiens, & ce que nous auons leu dans Platon, dans Plutarque, & dans Herodote. Les peuples d'Italie laissent la teste des petits enfans sans bonnet, quoy qu'elle soit encore fort tendre. Heredote remarque que les cranes des Egyptiens furent trouuez apres la bataille durs & solides : Ceux des Perses au contraire friables & fort tenus, parce qu'ils se couuroient de calottes, & que les Egyptiens alloient toujours à decouuert. Plutarque obserue ainsi ces fameux capitaines, Annibal & Massinissa, nonobstant la neige, les montagnes & les marais : Et Platon commande à ses Citoyens de ne couurir jamais la teste & les pieds : Varron asseurant en suite de ce grand homme, qu'il ne fut ordonné de se découurir deuant les Dieux & les Magistrats, que pour rafroidir le cerueau, & l'accoustumer aux diuers changemens du temps. Et certes, s'il est vray, dans Hippocrate, que cette partie soit vne ventouse, & qu'elle attire estant échauffée, les exhalaisons qui sont au dessous, les chapeaux joints aux calottes peuuent augmenter sa chaleur, & sublimer ces euaporations ardentes, qui sont la matiere des feux folets, dont Faber a veu briller les

cheueux d'vne fille, & que Virgile nous fait admirer dans ses Vers.

Ecce leuis summo de vertice visus Iüli
Fundere lumen apex. ------

Aussi c'est ce qui oblige les habitãs de Borneo, de faire aller leurs femmes sans cheueux, sans bonnets, & sans crespe, crainte de n'échauffer leur ceruelle, dont le feu inspire à ce sexe des estranges emportemens.

Et voila le fondement de ceux qui ne sçauroient souffrir les calottes, qui balancent ce que nous auons dit cy-dessus. C'est à nous maintenant à decider la question, & à declarer ce qui sera plus conuenable.

Disons donc hardiment que les calottes sont fort vtiles, & que l'homme estant vn arbre transplanté, & hors la terre qui luy auoit esté donnée, il doit conseruer sa racine, qui est renuersée & à découuert, à la maniere de ces plantes estrangeres, qu'on couure, & qu'on soigne durant l'hyuert. Il est mesme essentiel de se souuenir que nos corps ont des parties qui representent les regions qui sont au midy, comme le cœur & la poictrine; & d'autres qui ont du rapport à la zone froide, comme la teste & le cerueau, de maniere qu'il faut auoir soin de moderer la froideur de ces membres, & de les changer en des zones temperées, en les couurant de calottes & de bonnets.

Il y a mesme à remarquer que la plusspart de nos maux ne deriuent que des transpirations arrestées, que la tenuité y rend le cerueau fort sujet, & que pour éuiter les maladies

qui luy viennent de ce principe, il nous faut seruir de calottes, pourueu qu'on prenne garde aux regles que nous allons eſtablir.

Ceux qui ont les cheueux eſpais, la teſte chaude, quantité d'exhalaiſons & d'eſprits, qui boiuent fort, qui ne craignent point le ſerain, qui ſont jeunes, vigoureux, & robuſtes, ne doiuent pas s'accouſtumer aux calottes, & vn ſimple rheume ou quelque indiſpoſition legere ne les doit pas obliger à s'en couurir, ſuiuant ce que Celſe commande; *ne in ſecunda valetudine aduerſæ præſidia conſummantur, & ne in iuuenili ætate ſenilis adhibeantur auxilia.*

Les maigres, les delicats, les floüets, les tranſpirables, ceux qui ont les ſutures larges, & le crane ouuert, qui ſont chauues & ne portent point de perruques, feront fort bien de s'en munir, pour preuenir les maladies. C'eſt pourquoy les eſclaues faits affranchis, portoient autrefois vn bonnet ſur leurs teſtes raſées.

Ego hodiè raſo capite caluus accipiam pileum.

Et Ceſar ne promenoit jamais dans vn air libre, qu'il n'euſt reueſtu ſa teſte de quelque calotte, parce qu'elle eſtoit à demy dépoüillée de ſes cheueux.

Cette conſtitution eſt ordinaire aux perſonnes de la Prouince, il faut donc cõclurre que generalement parlant, les calottes leur ſont neceſſaires, qu'elles leur ſeruent de ciment, contre les changemens & l'inconſtance des ſaiſons, contre les inegalitez des jours, la froideur des vents, la rigueur des hyuers, & la force du ſerain, qui fait vn grand nombre d'aueugles, & d'épileptiques chez nous.

Les courtiſans qui demeurent ordinairement à deſcouuert, qui ſont expoſez à vn air froid & humide, où il y a des riuieres & des marais, doiuent employer les calottes: auſſi Nicephore dit au liure dixiéme, que les vieux courtiſans portoient autrefois des bonnets; & les relations modernes nous apprennent que les Moſcouites faiſant leur Cour, ſe ſeruent de la dépouïlle du Boramets, pour arreſter les influences humides & froides, qui les incommodent dans leur climat.

Ceux qui ſont obligés à ſaluër ſouuent, ſe peuuent couurir des calottes, pour éuiter le changement du chaud au froid, & toutes ces inegalités ſurprenantes, qui rendent ſujet le monde ciuil aux rheumatiſmes, & aux fluxions: C'eſt pourquoy les Turcs, qui n'oſtent jamais leur turban, n'en ſont que fort rarement attaqués, & les Iaponois ne ſaluënt que du pied, peut-eſtre pour ſe conſeruer par la teſte.

Les voyageurs ſe trouueront fort bien de couurir ainſi leur cerueau, à cauſe des nuits, de la neige, des vents & des pluyes. Les Romains qui alloient à découuert dans la Ville, en agiſſoient ainſi, ils ſe couuroient des chappeaux lors qu'il faloit aller en campagne; Ciceron appelle à cét effet leurs courriers, *Tabellarios Petaſatos*; & Vitreuue dit, que les ſoldats alors enuironnoient leurs teſtes de peaux.

Les perſonnes âgées, qui ont leur teſte couuerte de neige, la doiuent reueſtir des calottes, parce que cette partie repreſente alors les montagnes du Septentrion, & qu'elle ſe decharge en bas, comme les montagnes ſur les plaines, &

dans les valées. Et quoy qu'on remarque des vieillards, qui ne couurent point cét endroit de leurs corps, c'est qu'ils ont des dispositions particulieres, qui ne font point de consequence; ils ont du feu, ils ont le crane dur, & la peau calluse, ils sont robustes, & charneus, leur teste est remplie de bile, & elle pousse des fumées qui moderent le serain & le froid, comme nous auons montré ailleurs. En effet c'est à ceux-là dans leur jeunesse, à qui Celse defend les calottes, il leur ordonne mesme d'y jetter souuent de l'eau froide, pour endurcir le crane, & pour abattre la chaleur.

Si les calottes appaisent les infirmités ordinaires, on les doit continuer, il est mesme besoin de considerer leur grosseur & leur consistance, crainte qu'elles ne soient pesantes, ou inutiles par leur grande legereté.

Il ne reste maintenant qu'à voir pourquoy il y a si peu de temps que les calottes sont proprement en vsage dans la Prouince, & d'où vient qu'on les auoit abandonnées en diuers lieux. Disons donc que la source de cela ne deriue que de la difference des hommes des siecles passés, auec ceux qui se trouuent dans celuy-cy. Les premiers estoient d'vne constitution plus robuste, & ils auoient leurs membres plus massifs & plus grands, ainsi qu'on void par la difference des armes : ceux d'aujourd'huy sont plus flouëts, amolis peut-estre par le luxe, & par les delices, ou bien parce que les choses degenerent incessamment; mais sur tout par l'education, dont le pouuoir est admirable, car c'est

elle qui relache l'eſprit, & qui ramolit les parties, auſſi-bien comme elle en augmente la force, & qu'elle en reſtablit la vigueur. De là vient auſſi que ce ſiecle a des hommes ruſés & ſubtils, qui ſont moins francs, plus entreprenans, & moins ſolides; mais qui ont vn eſprit plus aigu & plus eſclairé : ils ſont au reſte plus inquietés des hypocondres, & l'attrabile les rend extenués & ſans chair, les fait paſles & ſans couleur, ſi bien qu'il les faut ſouſtenir, par le moyen de l'art & de l'induſtrie, comme les anciens ſubſiſtoient par leur nature, & leur propre temperament; ceux-cy auoient des eſprits plus eſpais, à la façon de la flamme qui bruſle quelque corps groſſier, ceux-là au contraire l'ont fort rare & fort delicat, & ſemblable au feu de la paille : c'eſt pourquoy il ſe condenſe & ſe rarefie facilement, & repreſente l'air renfermé dans les Thermometres, qui marque par ſes alterations la diuerſité des ſaiſons : il en eſt ainſi des hommes delicats aujourd'huy, leur cerueau eſt la figure de la partie ſuperieure du Thermomtere, les eſprits en ſont l'air, & ils s'eſlargiſſent ou ſe condenſent à ſa maniere, ſi les calottes, ou quelque artifice ne produit vne eſgale chaleur, qui modere les changemens & la varieté des temps.

CHAPITRE XIII.

Des Perruques.

LEs anciens n'ont pas ignoré les perruques, Diomede le Grãmairien dit qu'elles seruoiẽt deuant les masques à deguiser les premiers comediens, & on lit dans quelque Poëte que les chapeaux faits de cheueux estoient l'ornement de plusieurs personnes.

Tenuia non illum candentis carbasa lini,
Non auro depicta chlamys, non flaua galeri
Cæsaries, pictoque iuuant subtegmine braccæ,

Pour aujourd'huy nous remarquons vne si grande varieté des cheueleures empruntées, que nous auons jugé à propos de voir si elles impriment quelque qualité, & si ceux qui s'en couurent en peuuent receuoir quelque bien & quelque profit. C'est pourquoy afin de proceder auec la methode que nous gardons dans ce volume,

Posons pour premier fondement, qu'il faut que les cheueux ayent quelque faculté remarquable, puis qu'on les dedioit à la Force autrefois : que Scylla donnant les cheueux de son pere, rendit Minos victorieux : que Didon resista dans Virgile jusques à ce qu'on luy eût coupé sa cheueleure blonde

Nondum illi flauam Proserpina vertice comam
Abstulerat, stigioque caput damnauerat orco.

Que Sanson deuint impuissant apres qu'vne femme l'eut rasé ; & puis qu'Aristote ensei-

gne que le defaut des cheueux eſt vne marque d'auarice, & vn ſigne de courage abbatu.

Et certainement ſi les cheueux ſont au rang des plantes, ainſi que nous auons monſtré, ils ont par conſequent leurs vertus comme elles; ces vertus ſont à leur maniere, ou bien cachées, ou conneuës, & elles ſe treuuent aux perruques parce qu'elles ne ſont que des cheueux que la galanterie & l'artifice entrelaſſent adroitement; de la vient qu'il n'eſt beſoin maintenant que de deſcouurir toutes ces proprietez aux cheueux afin de les obſeruer comme vnies & ramaſſées aux cheueleures dont nous parlons.

Les qualitez connuës des cheueux ſont la chaleur & la ſeichereſſe, elles procedent des matieres ardentes, volatiles, & ſulphurées, qui ſe ſubliment, ou qui ſe ſeparent aux digeſtions, & qui donnent aux cheueux le pouuoir d'eſchauffer le cerueau. C'eſt pourquoy la nature en a couuert les animaux du Septentrion pour les preſeruer de la glace; elle nous inſpire dans les chaleurs d'en retrancher la quantité, & elle à obligé par la meſme raiſon les Romains à rafraichir leurs cheueux dans le Tibre, & à les conſacrer aux Fleuues.

------- Tiberino in gurgite mergis,
Mane caput bis terque -----

Les qualitez cachées ſuruiennent aux cheueux de leur nourriture & des membres qui les produiſent : Voyons comme cela ſe fait, & appliquons le tout à noſtre deſſein.

Il faut donc remarquer que les cheueux ont vne racine, qu'ils ſont concaues & poreux, qu'ils

font la fonction des filtres dans nos parties, qu'ils attirent ce que les humeurs ont d'impur; enfin qu'ils s'imbibent de ce qui est oleagineux, & des restes de la derniere cuite : De là vient que lors que l'attraction des cheueux est languissante, & affoiblie, ce qui est de superflu retourne, & infecte le sang, il trouble la transparence des esprits, & il ternit l'esclat de la veuë; en vn mot il corromp, & altere si fort le laict, que Democrite discernoit par son goût le laict d'vne cheure noire de celuy d'vne blanche; & que le laict d'asnesse, par exemple n'est iamais si bon que lors qu'on a decrassé le poil de cet animal, & qu'on a empeché par là le retour de toutes ces matieres impures.

Cependant ce n'est pas seulement le limon des humeurs qui remplit les cheueux, & qui sert à leur nourriture, mais les esprits s'y ioignēt encore, & ils y portent la teinture du temperament & des chairs, ils y donnent leurs coloris comme on remarque aux bilieux, & aux melancholiques, & ils y grauent les caracteres des passions qui se soûleuēt dans les cœurs : c'est ainsi que la peur blanchit les cheueux, que les laines des brebis effarées du loup se corrompent, que la colere fait dresser les poils, & que l'amour & l'esperance metamorphosent leur nature. Cela estant ainsi, on infere de ce principe les qualitez cachées que les cheueux prennent des membres; car ils contiennent vn extrait de tout nostre corps, ils reçoiuent cette munie dont les Chimiques disent merueilles, & ils retiennent d'elle estant separés vne sympathie & vne faculté

magnetique

magnetique, qui a du rapport aux parties qui les ont produits, & asseurement c'est à cause d'elle que les poils des animaux guerissent, si on les met sur les morsures; que Paracelse pense les poils qu'on a arrachez des pieds & des jambes, d'vn onguent sympatique pour guerir la goutte; & que quantité de Medecins transplantent les maladies violentes, en faisant aualer des cheueux. Mais ce qui fait encore voir que les cheueux sont des aimans, & qu'ils conseruent ainsi vne liaison auec les corps dont on les tire : c'est qu'ils ont le pouuoir d'inspirer l'amour, & d'entretenir son empire, bref, de donner vne inclination particuliere ou generale, aux personnes ausquelles ils seruent d'ornement. Cela est si veritable, que la seruante de Milon dans Apulée, ramassoit les cheueux coupés à ce dessein; que les parens conseruoient ceux des morts autrefois, pour entretenir leur tendresse : que les Demonographes parlent de beaucoup de malefices par les cheueux, que les anciens les employoient à faire des philtres, & qu'on lit dans l'Apologetique du fameux Apulée.

Philtra omnia vndique irruunt
Anthipates -----
Trochus, pili, vngues tenia
Radiculæ, herbæ, surculi,
Sauri, illices, hicodulæ, hin
Nientium dulcedines.

Les cheueux ont donc pour leurs proprietés connuës, la seicheresse & la chaleur, & vne faculté magnetique pour les cachées : il faut donc que les perruques ayent des qualités sem-

blables, puis qu'elles ne ſont qu'vn ramas des cheueux, comme tout le monde eſt d'accord.

Et certes pour ce qui eſt de la chaleur, il ne faut pas douter que les perruques ne la donnent, qu'elles ne ſoient propres aux cerueaux humides & froids, qu'elles ne ſoulagent & ne conſeruent durant l'hyuert, & aux regions mareſcageuſes, & que l'artifice n'imite en elles la nature qui nous couure de cheueux au meſme deſſein. Diſons en de meſme de la ſympathie, & de la vertu magnetique que les perruques ont des cheueux; elles peuuent communiquer de cette ſource les biens & les maux, elles peuuent tranſplanter les indiſpoſitions des parties, & preparer ceux qui les portent à l'amour & à d'autres paſſions. L'authorité & l'experience jointes à ce que nous auons auancé cy-deſſus, preuuent clairement cette verité.

L'autorité eſt fondée ſur le Chancelier Verulan. Ce ſçauant a conſeillé aux filles, dans ſon Hiſtoire naturelle, de ne preſenter point aux hommes des bracelets faits de leurs cheueux, crainte qu'ils ne leur ſeruent de liens & de chaines, & que les hommes n'y trouuent vn aimant, vn philtre, & vne mumie aſſez forte à les attirer. Or ſi ce grand homme a creu cela des bracelets, on en doit preſumer bien dauantage de nos perruques, puis qu'elles ne ſont qu'vn tiſſu des cheueux, mais dans vne quantité plus grande, qu'on les tire d'vne meſme partie, & que ce ſont les femmes qui les fourniſſent auſſi bien que les bracelets.

L'experience roule ſur vne obſeruation faite

par vn Auteur moderne. C'eſt Bartolin, qui remarque qu'vn Chirurgien ayant ſuſpendu les cheueux d'vn bleſſé à la teſte, de laquelle on auoit arraché la peau, ces cheueux partant eſtoient ſujets par interuale aux meſmes indiſpoſitions de cét homme, ils marquoient par leurs changemens, les progrés de l'âge, & les alterations du corps, faiſoient voir par là l'accord & la correſpondance qu'ils conſeruent auec le principe dont on les ſepare, & monſtroient euidemment, que ce que nous auons propoſé du magnetiſme des perruques, ne doit pas paroiſtre ſi ſurprenant: neantmoins pour l'autoriſer auec plus d'éclat, vuidons quelques difficultez qui ſemblent en obſcurcir la certitude.

La premiere eſt, que les cheueux dont on compoſe les perruques, ſont pour l'ordinaire tirés des femmes; mais que partant ces perſonnes eſtant inconnuës & éloignées, il eſt impoſſible que leurs cheueux puiſſent incliner à l'amour, & determiner ceux qui s'en parent.

Il faut reſpondre que cela pour le particulier eſt veritable; mais que neantmoins il y a de l'apparence que les cheueux de cette façon pouſſent à la galanterie & au plaiſir, qu'ils amoliſſent & effeminent, & qu'ils oſtent les belles idées que la force de l'eſprit pourroit ſuggerer. Pour preuue de cela, il n'y a qu'à conſiderer que ceux qui affectent à ſe reueſtir des perruques, deuiennent le plus ſouuent laches & amoureux, qu'ils recherchent d'eſtre oiſifs, courtiſans & joüeurs, qu'ils aiment la delicateſſe & les cheueleures blondes & parfumées, que les Aſtro-

logues ont soumises à Venus & à son pouuoir; en effet toutes les femmes d'Italie, & de beaucoup d'autres endroits, ont grand soin de colorer ainsi leurs cheueux, & les Poëtes couronnent Cupidon d'vne semblable cheueleure, lors qu'il veut embraser les cœurs. Aussi Clement Alexandrin a appellé les hommes reuestus d'vne pareille maniere, *meretricios*, Tertulien s'en est moqué au liure du manteau, & Ouide a dit d'eux.

Sint procul à nobis iuuenes vt fœmina compti.

Nous pouuons confirmer cecy par vne raison qui est tirée de nos principes; car si nous nous souuenons que les cheueux retiennent quelques vestiges des agitations de nos ames, & qu'ils ont vn grand rapport aux parties de la generation, dont les maladies les font tomber, & dont les émotions font croistre la barbe, il y a à croire par consequent qu'ils retiennent par là quelque vertu propre à inspirer les sentimens dont nous parlons, à la maniere des plumes de certains oiseaux, & des poils de quelques animaux, qui representent nos cheueux suiuant Aristote, & ausquels Pline attribuë le mesme pouuoir.

La seconde difficulté consiste, en ce qu'il est difficile de croire que les cheueux puissent conseruer quelque vigueur estant couppés, puis qu'ils sont separés de leur principe, & qu'ils perdent l'influence de leur nourriture & de leur sujet.

Disons que l'experience fait voir le contraire; car ceux qui font les perruques recherchent les cheueux animés & viuans, parce qu'ils conser-

uent leur esclat & leur lustre, qu'ils viuent d'eux-mesmes, & qu'ils sont comme ces plantes qui demeurent vertes, vigoureuses & fleurissantes; & qui seruent à la medecine, quoy qu'arrachées de leur terroir. Ce qui n'arriue pas des cheueux morts, qui perdent leurs facultés, leurs esprits & leurs forces, par la contagion & les maladies: enfin par la corruption des parties, qui ont contribué à leur production. C'est pourquoy les anciens n'attendoient pas la mort pour prendre les cheueux, & pour les consacrer à Apollon, à la Santé, & à la Ieunesse.

CHAPITRE XIV.

Des Hommes, de leurs differences, & de la vertu de leurs transmissions.

LES hommes ont besoin des hommes, il faut qu'ils empruntent leur langue & leurs mains, ils ne se sçauroient passer parmy eux de communiquer dans le monde, & leur commerce est si general, que nous pouuons appliquer icy ce qu'Hippocrate a dit des Medecins au premier de ses aphorismes, qu'il n'estoit pas seulement necessaire de se considerer en particulier; mais qu'il faloit encore obseruer les choses estrangeres, & les personnes dont nous sommes enuironnés. C'est pourquoy, comme nostre dessein nous oblige d'examiner ce qui est à l'entour de nous, il est à propos par consequent de voir la nature, & les differences de l'homme,

de marquer les effets que ſon abord nous fait ſentir, & de tirer les conſequences que nous jugerons conuenables à ce ſujet.

Diſons donc en premier lieu, que toute la nature eſt repreſentatiue, que toutes choſes enuoyent des projections, & ſe répandent au dehors, que les formes ſont des lumieres, qu'elles ont des influences & des rayons, que les animaux exhalent vn ſel volatil qui communique leur teinture, & que l'homme qui eſt ſpiritueux & ſolaire, jette toujours des tranſmiſſions, & reſpand ſes qualitez ailleurs : on les connoiſt ſur les plantes, ſur les mineraux, & ſur les hommes, ainſi que nous découurirons dans la ſuite de ce diſcours.

En effet les plantes reſſentent ce qui euapore de nos parties, puis que les herbes mimeuſes perdent leur verdure, & ramaſſent leurs fleurs & leurs fueilles, à la moindre application de nos mains, que quelques fruits ne ſont jamais ſi vermeils & ſi beaux, que lors que certaines gens en ſement la graine, & puis qu'il y a des arbres dans les Indes qui ſeicheroient, & ne ſçauroient produire, ſi les hommes n'y habitoient premierement au deſſous.

Les mineraux ſouffrent auſſi bien que les plantes, nonobſtant leur conſiſtence & leur dureté ; ils retiennent la contagion qui éuapore de nos membres, ils reçoiuent les tranſpirations acres & fortes, qui ſortent ſouuent de nos corps : ce ſont elles qui diminuent les monnoyes à la façon des eaux regales, qui percent meſme les lunettes qu'on expoſe ordinairement aux yeux, & qui

nous obligent à nettoyer les vases les mieux polis & les plus brillans, s'ils ont seruy sur tout à quelque personne malade. Et voila peut-estre le principe de la vertu de ces deux fameux Siciliens, qui ouuroient les serrures, suiuant Cardan, par la seule approche du coude, voila la cause qui fait fiestrir les sensitiues, voila enfin ce qui salit & qui change les bijoux les plus esclatans. Aussi par là ils marquent les changemẽs, & les reuolutions du petit monde, cõme les Hygrometres sont les signes de celles du grand. C'est de cette maniere que leurs sels s'imbibent, seichent ou se rendent humides, que leur superficie se ronge, & que leur éclat se ternit; on remarque cela aux coraux qui palissent, aux perles qui s'obscurcissent, & aux opales, qui suiuant Boëce, montrent les indispositions à venir, parce que le sel volatil qui exhale des pores, & qui acquiert souuent de la crasse, de l'acrimonie ou de l'aspreté, altere ces pierres precieuses, & agit sur leurs sels, à la maniere du suc de berberis & du limon, ou de quelque liqueur pareille.

Les hommes reçoiuent le mesme de leurs semblables, ainsi que les plantes & les metaux; car ceux-cy font glisser sur eux les maladies, l'amour, ou la haine: c'est par leurs escoulemens que Platon, & les plus grands Philosophes ont vieilly, parce qu'ils estoient abordés d'vn grand nombre de disciples jeunes, vigoureux & robustes: c'est encore de là que les Medecins sont souuent recherchés, & que nous sommes contrains de prendre garde aux personnes qui nous approchent, de peur qu'elles ne soient sembla-

bles à ces estoiles remarquables par leurs influences, & par les aspects qu'elles ont.

On tire de ce fondement le choix qu'on doit faire des valets & des domestiques, l'inclination qu'on a pour quelques-vns en particulier. la necessité qu'il y a de ne point coucher les petits enfans auec les vieillards, dont les vapeurs picquottent & seichent ces corps tendres & delicats, par leurs qualités mordicantes, l'importance d'ailleurs de leur choisir des Precepteurs & des nourrisses d'vne bonne constitution: enfin on decouure du mesme principe, la source de ces facultez merueilleuses, qui sont affectées à des familles, qui ne deriuent sans doute que de pareilles transmissions, ainsi on void pourquoy les Psylles resistoient aux serpens, pourquoy quelques-vns anciennement iettoient du venin par la bouche; & pourquoy d'autres guerissoiẽt la douleur de rate, en touchant cette partie du bout des doigts; mais pour mieux faire voir cela, il faut considerer les hommes en particulier, obseruer les transmissions qui viennent de leurs differences, & y joindre en suite quelques remarques qui découuriront leur nature, & les qualités qu'elles ont.

Les hommes sont fort grands ou petits, noirs, blancs, basanés, oliuastres ou jaunes, ou en partie noirs & blancs: ils ont d'ailleurs des figures qui les distinguent, & qui montrent leurs qualitez, estant vnies à leurs teintures naturelles.

Les nains, c'est à dire les petits, ont des transpirations malignes: Faisons voir la nature de leur principe, & ainsi nous découurirons leurs

mauuais effets. Et veritablement la plusparts des nains, comme remarque Verulan, viennent ainsi par artifice : & on fait d'eux, dans leur enfance, ainsi que des chiens qu'on veut rendre petits. Or la nature se trouuāt pressée de cette façon, elle n'agit alors qu'auec peine, & auec contrainte, & il en est de la chaleur naturelle icy, comme de la flamme dans vn fourneau de reuerbere, ou à la maniere de ces essences fort actiues, qui bouïllonnent dans des vases, & dans des alambics trop estroits ; aussi les nains par la compression des esprits, & par la confusion des matieres, exhalent souuent de leur bouche, vn air si puant & si fort, qu'on en propose quelques-vns, dont le souffle fondoit le beurre ; ils sont d'ailleurs si ardens, par la concentration de leur feu, qu'ils poussent de tous costez des parties spiritueuses & alumées, qui les rendent lubriques & lascifs, en sorte que c'est sans doute par leur contagion que Iulia deuint amoureuse d'vn nain : ce sont elles encore estant retenuës qui les font hardis & coleres : C'est pourquoy on les cachoit autrefois dans des pastés, à l'ouuerture desquels ils sautoient promptement sur la table, & attaquoient les assistans.

Raisonnons tout autrement des personnes d'vne grande stature, où la chaleur est moins ardente, les humeurs plus épurées, & par consequent les transpirations moins acres, & les esprits plus détachés ; aussi leur santé en est meilleure, leurs mœurs plus douces, & ils approchent dauantage de la complexion de ceux qui sont entre la petitesse & la hauteur.

Les hommes noirs, c'eſt à dire les Mores, exhalent je ne ſçay quoy, qui les doit rendre le rebut de ce monde. Pour montrer la verité de cette propoſition, faiſons vne anatomie de ces perſonnes, & découurons leur complexion, & la ſource de leur teinture.

Il faut donc obſeruer que les Mores ſont melancoliques & Saturniens : cela ſe remarque par la diſpoſition de leur corps, par leurs mœurs, & par leur fortune ; car ils ſont pauures, timides, ſolitaires & vagabons, ils ne s'occupent qu'aux peaux, au beſtail, & à trauailler à leurs terres, ils ſont opiniaſtres & mal faiſans, diſſimulés, cruels & traiſtres, ils deuiennẽt lycanthropiques, & cherchent les cadaures dans les tombeaux : ils s'appliquent meſme à la magie, & ils ſont ſi jaloux des femmes, que les peres paſſent l'éguille aux parties ſecrettes de leurs filles, de peur qu'elles ne perdent leur chaſteté. Or toutes ces qualités font voir que Saturne domine ſur ces peuples infames, & que l'atrabile eſt l'humeur principale qui les entretient. Auſſi c'eſt elle qui les colore d'vne noirceur eſpouuentable, & qui infecte leur peau de la façon que nous la voyons. Pour monſtrer cecy auec ordre, prenons ce ſujet dans ſa ſource, & diſons en premier lieu, que les hommes ont vne certaine latitude dans leur eſpece qui les partage par degrez : C'eſt pourquoy les vns poſſedent le milieu, & les autres en déclinent & s'en éloignent, les couleurs au reſte les diſtinguẽt, & nous marquent leur difference, en ſorte que c'eſt à ce deſſein qu'on void des hommes noirs, des blancs, des baſanés, des

oliuaſtres & des jaunes, & de ceux qui ſont partagés. Or toutes ces couleurs ne ſont que des lumieres, elles procedent des eſprits, d'où toutes nos teintures dériuent, qui ſouffrent par les humeurs, par la conſiſtance des parties, & par quantité d'autres moyens leurs differentes refractions.

En effet les hommes ſont blancs par la pureté des eſprits aëriens, qui ne trouuent point d'embarras qui puiſſe éclipſer leur lumiere, parce que la blancheur en approche dauantage par deſſus les autres couleurs, de ſorte qu'elle marque vne refraction moderée, & vn defaut de quelque matiere qui ſoit propre à ternir ſa clarté. De là vient que les hommes blancs ſont les plus parfaits, & que leur approche eſt bien faiſante, parce qu'ils ont vne pureté plus exquiſe, vne portion plus lumineuſe, & qu'ils approchent mieux de la lumiere du Soleil. Hippocrate au liure des ſonges a connu cette verité, il a eſtabli pour vn prognoſtic ſalutaire de ſonger dans les maladies, d'eſtre couuerts d'habits fort blācs, parce qu'il y a de l'apparence qu'ainſi il n'y a aucune humeur groſſiere, qui embarraſſe les eſprits, qui les reflechiſſe, & qui les rompe ; enfin qui les repouſſe hors de la ſurface, où ces eſtoiles viuantes on couſtume de s'arreſter.

Si les hommes blancs ſont dans la perfection, il faut donc que les noirs, qui leur ſont oppoſés en déclinent, & que les Mores ayent je ne ſçay quoy qui arreſte la viuacité, & qui empeſche la lumiere de leurs eſprits, qui luy faſſe ſouffrir des refractions, & qui la rende ſemblable à celle

des flambeaux qu'vne fumée épaisse barbouïlle. Voyons maintenant le principe de tout cela; mais obseruons en premier lieu le sentiment de ceux qui ont éfleuré cette matiere.

Postel a creu que la noirceur des mores procedoit de la malediction que Cam auoit attirée sur ses descendans, apres qu'il eut decouuert son pere. Quelques anciens ont soustenu que le Soleil estoit le peintre qui donnoit aux mores leurs coloris, que la source de la lumiere estoit la cause de leur teint de tenebres, qu'elle imprime ainsi la noirceur aux voyageurs, qui sont haslés, que c'est d'elle que les Orientaux, & ceux du midy portent la liurée des flammes, & que c'est à cette fin que le Poëte a dit parlant de Phaëton.

Sanguine tum credunt in corpora summa vocato,
Æthiopum populos nigrum traxisse colorem.

Ce sentiment partant souffre de fortes objections; car le Septentrion a d'habitans qui sont aussi noirs que ceux du midy, il y a mesme des Meridionnaux blancs, quoy que leurs voisins soient noirastres, on en remarque dans Sumatra quelques-vns qui sont partie blancs & partie noirs, & les Hollandois obseruent dans la Guinée, que les Mores sont rougeastres jusques à la septiéme année, qu'apres cet âge ils deuiennent noirs, & qu'ils paroissent jaunastres dans leur vieillesse, nonobstant qu'ils soient toujours esclairés du mesme Soleil. C'est pourquoy à bien considerer les choses, & à les examiner dans leur fond, il est certain que la noirceur de ces peuples vient plustost de leur nature particuliere, qu'elle procede de la generation, qu'elle donne

quelque matiere qui fait les refractions que nous venons d'écrire, qu'à cét effet Herodote a creu que l'humeur genitale des Mores estoit noire, que Pausanias dans Plutarque a fait vne Venus noire, & vne blanche, que les blancs & les noirs meslés ensemble, donnent à leurs descendans vne couleur claire & blanchastre, & qu'on a veu vn enfant né d'vn More, & d'vne Françoise, qu'il n'auoit retenu de son pere que le bout du membre viril tout noir. Voyons donc ce que les noirs tirent de leur naissance, & quelles sont les dispositions qui leur impriment leur couleur. A ce dessein,

Il faut reprendre ce que nous auons déja dit: sçauoir, que les Mores estoient Saturniens, & malancoliques, que leur rate les dominoit, & que c'estoit elle qui rendoit leur souffle puant, & les portoit à aimer le vinaigre auec auidité, & les sucs de mesme nature. De ce fondement on peut probablement conclurre que ces gens ont leur couleur de ce viscere, qui les rend semblables aux scorbutiques, & à ceux qui ont l'ictere noir; car il depose sur la peau d'humeurs melancoliques & bruslées, qui luy impriment la teinture des furoncles & des charbons, qui font des refractions aux esprits, qui y roulent, comme dit Hippocrate, & qui metamorphosent leur lumiere à la noirceur que nous y voyons.

Neantmoins pour expliquer encore cecy d'vne maniere plus exacte, il faut remarquer que la ratte contient vne acidite naturelle, qui a du rapport au vitriol: Or lors que cette acidité est abondante, ainsi qu'apparemment on la doit

ſuppoſer aux Mores, elle ſe meſle auec la partie la plus acre, & la plus piquante du ſang, qui eſtant proportionnée au vin eſpais & groſſier, fait comme vn ancre naturelle qui noircit les lieux où elle eſt; qui brouïlle les eſprits & les emouſſe, qui donne aux Mores dans Petronne vn teint de tenebres & de la nuit, & que la nature pouſſe toûjours à la ſurface, ainſi qu'on peut preſumer par la ſueur continuelle, qui fait que les Mores puent ſi fort, & certes cela eſt ſi veritable, & la nature a vn ſi grand ſoin de pouſſer ce méſlange à la ſurface, que les Mores ont leur chair, & toutes leurs entrailles fort blanches & delicates, & qu'il n'y a que leur epiderme qui ſoit noir. De ſorte que lors que la picotte en a rongé quelque partie, on le void auec des taches blanches, & on eſt ſurpris de remarquer ſa varieté. De ce principe, il eſt aiſé maintenant d'en tirer les conſiderations qui ſuiuent.

La premiere, que les Mores ont en quelques endroits la peau fort calleuſe, à cauſe de l'acidité qui fixe, & qui endurcit; ſur tout ſi elle eſt iointe de quelque humeur alcaliſée.

La ſeconde, qu'elle noircit la peau ſans agir ainſi ſur les chairs & ſur les viſceres, à la façon de cette ancre ſurprenante compoſée d'vn acide & d'vn ſel piquant, qui penetre l'épaiſſeur d'vn gros liure ſans faire impreſſion au dedans.

La troiſiéme, que la diuerſe digeſtion, & le mélange qu'elle ſouffre rend les Mores rouges, ou iaunaſtres en certain temps de leur vie, comme dans l'enfance & dans la vieilleſſe, & qu'elle fait ainſi la diuerſe couleur des peuples, les

rend oliuastres, & basanés, & partage en deux teintures les insulaires de Sumatra.

La quatriéme, que coulant à la superficie, & se meslant auec vn sang impur elle rend la transpiratiõ des Mores tres-mal faisante, & leur abord tres-dangereux. Aussi c'est de là que quelques-vns on asseuré que les Mores auoient la vertu de fasciner par leur regard, & qu'elle deriuoit de leur sang, parce qu'il sert à la Magie, & qu'estant tiré de ceux qui ont la ligne mensale fort longue & fort large, produit des songes, & fait trouuer de tresors cachez : c'est le Pere Eugene qui le remarqué, & c'est là encore l'obseruation des plus sçauants Orientaux : Au reste ce qui autorise la contagion, & l'impureté de ce sang, c'est le mauuais regime de ces barbares iustifié par Hippocrate au liure de l'epilepsie, là où ce grand Medecin asseure que les habitans de l'Afrique Meridionale qui sont pour l'ordinaire noirs, sont mal-sains, & affligez de l'epilepsie, parce qu'ils viuent de cheures & de quantité d'autres animaux fort vilains. Et voila tout ce que nous pouuons dire des couleurs; considerons les maintenant lors qu'elles sont iointes auec des diuerses figures. La couleur & la figure differente des hommes nous font de grandes impressions: & certes si les peintures & les portraits agissent sensiblement sur l'imagination, & si cette faculté lors qu'elle est emeuë agite puissamment les esprits, les parties, & les humeurs qui y sont contenuës, que doit-on presumer lors qu'elle a pour objet des Images viuantes & animées, dont l'action, la figure & le coloris s'arrestent à la

veuë, & saisissent viuement nos cœurs? aussi voila la source de la complaisance & du rebut que nous conceuons dans le monde, de la joye que nous auons en voyant certaines personnes, des souhaits que nous faisons pour elles & des bonnes, ou des mauuaises idées qu'elles nous inspirent à leur abord: Et veritablement l'ame en tire d'exemplaires, & des copies qui se reflechissent dans nos esprits à la façon de ce qui se fait aux plus belles glaces, & qui nous portent à des actions dont le succez est souuent surprenant. C'est de ce fondement que Campanella tire vne obseruation tres-importante aux Physionomistes: sçauoir qu'on prend les pensées, les inclinations, & les coustumes de ceux dont on se represente fortement les façons, que c'est là l'vnique moyen de reussir dans les affaires & de penetrer dans l'interieur de ceux auec lesquels ont les veut negocier.

On conclud de ce discours, pourquoy Quintilien a exageré le déreglement de quelques vns qui aimoient à voir des valets d'vn teint, & d'vne figure extraordinaire. *Illa quacumque deflexa sunt, tanquam exquisitiora miramur, non aliter quàm distortis aut quoque modo prodigiosis corporibus apud quosdam maius est pretium*, dit ce Pere de l'eloquence. On connoit encore pourquoy le peuple Romain auoit des personnes qui faisoient profession d'embelir les esclaues deuant que de les exposer en public, pourquoy il prenoit des enfans hardis & bien faits, qu'il nommoit des delices, parce qu'il croyoit que leur bonne mine contribuoit à la santé, qu'elle reioüissoit leurs femmes

femmes dans leur domeſtique, & qu'elle leur fourniſſoit vne belle figure dans la conception: Stace a parlé de ce ſujet

Non ego mercatus pharia de pupe loquaces
Delicias, doctumque ſui conuitia nili,
Infantem, linguaque ſimul ſalibuſue proteruum
Dilexi. ------

De tout cela il eſt aiſé de déuelоper la cauſe de l'auerſion qu'on a pour les viſages blémes & abatus ; & le fondement qui a obligé Hippocrate, Galien, & Virgile d'ordonner qu'vn Medecin fût dans l'embon-point, & d'vne maniere agreable ; au contraire de Platon qui le veut toûjours maigre & défait, afin qu'ayant experimenté ſur ſoy les maux, il les gueriſſe mieux ſur les autres.





LIVRE II.

Des choses que nous receuons, & qui passent dans nos parties.



APRES auoir traitté de ce qui nous est exterieur, & de ce qui nous enuironne, il est temps de voir les choses qui s'introduisent dans nos corps, & d'examiner leurs vertus. Neãtmoins comme ces choses sont presque infinies, & que nous composeriõs vn gros, volume si nous vouliós escrire de toutes en particulier. Nous ferons par consequent le choix de quelques vnes, que le caprice ou la volupté ont mise en vsage depuis quelque temps, & que la Medecine n'a pas exactement obseruées.

CHAPITRE I.

De l'Oeuf.

SI toutes choses deriuent des œufs, ainsi que les sçauants nous monstren[illegible] les anciens en ont fait naistre leurs Diui[illegible], s'ils ont con-

testé dans Plutarque leur ancienneté sur la poule; il nous sera bien permis de commencer cette seconde partie par l'œuf, & d'en tirer des reflexions profitables & salutaires, puis que les Augures en prenoient pour le present, & pour ce qui est à venir.

Labra moues tacitus, recutitaque sabbata palles,
Tunc nigri lemmures, ouoque pericula rapto.

C'est pourquoy il faut supposer comme vn fondement necessaire, ce qu'Hippocrate a auancé au second de la façon de viure. *Volucrum oua validum quid, nutriens, & inflans habent; validum quidem quoniam animalis generationem continent; nutriens, quod hoc in pullis lactis rationem habet; inflans quia ex parua mole in magnam diffunditur.* Les œufs des oiseaux, dit Hippocrate, ont quelque chose de fort, de nourrissant, & d'inflatif: de fort, parce qu'ils contiennent ce qui sert à la generation: de nourrissant, parce que cela tient lieu de laict aux poulets: d'inflatif, parce qu'il grossit de peu, il se rend tumide, & prend vne estenduë plus vaste. Examinons maintenant vn peu au long ce qu'Hippocrate n'a expliqué que dans peu de mots, & proposons nos sentimens sur les œufs, & sur leur nature, en nous seruant du texte comme d'vn principe, & d'vne base tres-solide.

Les œufs contiennent quelque chose de fort, parce qu'ils sont destinés pour la generation, que tout ce qui est viuant en procede, & que les plantes, les oiseaux, les poissons, & les quadrupedes n'ont pour commencement que les œufs, les graines ne sont que des œufs, aussi

bien que la plusspart des fruits & des bulbes : il en est de mesme de la semence des insectes, & des poissons, les quadrupedes dans la matrice sont justement comme dans vn œuf, composé de diuerses matieres, & s'ils sont produits continuellement dans le monde, c'est que ce monde est vn œuf enuironné du ciel, ainsi que du blanc, & qui a pour jaune la terre. Si donc tout presque deriue des œufs, il faut qu'ils contiennent quelque chose de fort, de vigoureux, & d'énergique, qui donne l'estre & le commencement à tant de belles productions : il faut, di-je, qu'ils soient doüés d'vne grande vertu, & que ceux des poules la possedent d'vne maniere plus exquise puis qu'ils semblent les plus parfaits, & comme la regle de tout le genre. Et certes autrefois on a si bien admiré leur force, qu'on l'a creuë quelque chose de Diuin & de releué, & vn rayon de l'ame du monde, on s'est figuré mesme qu'elle donnoit aux œufs vne faculté d'effacer les crimes, & de purifier le corps, & le Poëte a dit,

------ Nisi se centum lustrauerit ouis,
Et Xerampelinas vestes donauerit ipsi.

Et Ouide apres celuy-cy.

Et veniat quæ lustret anus, lectumq; locumq;
Præferat, & tremula sulphur, & oua manu.

Les œufs ont encore suiuant Hippocrate, quelque chose de nourrissant, qui tient lieu de laict aux poulets, à cét effet on doit supposer que comme il y a des animaux qui viennent dans les flancs de leurs meres, attachés ainsi que les arbres à la terre, il y en a aussi qui sont engendrés autrement, qui sont produits dans vn lieu se-

paré, & qui ne demandent qu'vne ſimple chaleur influente pour pouuoir eſclorre & ſortir. De là vient auſſi que comme les premiers eſtant mis au jour, s'attachent encore aux mammelles, & font à peu prés, dit Hippocrate, ce qu'ils ont fait dans les entrailles de leurs meres: Ceux-cy au contraire trouuent dans les matrices ſeparées, vn aliment qui les entretient, & dont ils ſe nourriſſent, deuant que de pouuoir manger. Les œufs ſont ces matrices ſeparées, & les poulets ſont ces animaux qui y trouuenr par conſequent vn laict & vne nourriture excellente, ſuiuant le texte que nous auons mis cy-deſſus. Et aſſeurement cette verité paroiſt aux legumes, qui ſont des œufs, ainſi que nous auons marqué; les feues par exemple, ont des membranes, vn germe, & quelque choſe de tendre & de delicat, qui ſert de premiere nourriture au nouueau fruit, de peur qu'vn plus groſſier, & vn plus materiel, n'en empeſche l'accroiſſement; il en eſt tout de meſme du bled & des bulbes, c'eſt pourquoy ils pouſſent ſouuent à la moindre chaleur, quoy qu'ils ne ſoient point ſur la terre, & des œufs des poules par conſequent, qui ſont compoſez d'vne excellente maniere.

Les œufs ſuiuant le texte, s'enflent encores, ſe gonflent, & ſe dilatent, & peu de choſe dans leur ſubſtance prend vn notable accroiſſemẽt. La raiſon de cela eſt, parce qu'ils ſont deſtinés pour la generation, de ſorte qu'ils ſe doiuent dilater à la moindre chaleur, & s'eſleuer ainſi que la paſte: c'eſt pourquoy ils ont beſoin d'vn leuain comme elle, & d'vne matiere qui ſoit diſpoſée à cet effet.

Expliquons maintenant ce leuain, & voyons de quelle nature est cette matiere.

Le leuain consiste aux esprits, qui se trouuent dans toutes les semences, & par consequent dans les œufs, qui tiennent le premier rang parmy elles, ce sont eux qui les rendent feconds, & qui leur donnent la vigueur qu'Hippocrate leur attribuë; mais sur tout qui les esleuent, qui les dilatent, qui les estendent, & leur donnent vn degré de fermentation. Ces esprits au reste se trouuent renfermés dans vn poinct que le vulgaire appelle le germe, de là ils souleuent toute la substance de l'œuf, ils enuironnent de trois cercles le lieu qui les contient, & qui les renferme, & enfin ils rarefient le blanc & le jaune, & leur impriment l'idée de l'ouurage qu'ils ont euë de leur principe, ainsi que sur vn moule, & sur de la cire.

Cependant la matiere contribuë beaucoup au souleuement dont nous parlons, parce qu'elle est sulfurée & visqueuse, molle, gluante, & semblable à la paste; & dont on tire vn huile qui fait voir qu'elle se dilate, & se gonfle facilement. Et voila la raison pourquoy est-ce qu'il faut boire apres les œufs de poule; car il est necessaire de dissoudre la gluë de cette matiere, & d'empescher qu'elle ne soit adherante & tenace, & qu'elle ne s'arreste aux chemins. Tirons maintenant de ces principes des consequences à nostre façon.

La premiere, que le peuple fait fort bien d'oster le germe aux œufs, deuant qu'on les prenne, parce qu'ils n'ont plus ainsi, ny la force,

ny le leuain, qu'ils perdent leurs eſprits & leur energie, & qu'ils n'ont plus ce pouuoir qu'Hippocrate leur a donné : en effet ils ſont alors inutiles à la generation, & reduits dans cette mediocrité exquiſe, qu'on doit rechercher aux alimens de cette nature. De là on void qu'on ne doit pas tant eſtre exact à chercher les œufs frais, & qu'il eſt bon que leur qualité ſeminale, à qui Hippocrate donne la force, & le vulgaire la chaleur, ait relaché de ſa vertu.

La ſeconde, qu'il ne faut pas s'eſtonner que beaucoup ſe trouuent mal par l'vſage des œufs: car leurs eſtomachs ſont comme des matrices qui agiſſent ſur ces ſemences d'vne differente maniere, tantoſt ces parties endurciſſent les œufs par leur chaleur, ou bien elles les ſouleuent & les eſtendent, ou bien elles en alument le ſoulfre, & cauſent ainſi des nauſées & des deuoyemens ſurprenans. Et voila la raiſon pourquoy les œufs des poiſſons deuiennent bien ſouuent nuiſibles, & d'où vient que quelques vns ont en auerſion la boutargue, & tout ce que les Grecs ont entendu par *ὠὰ τάριχα*.

La troiſiéme eſt, que les œufs ont vne faculté grandement nutritiue, puis qu'ils ſeruent de laict au oiſeaux, dont les chairs ſont ordinairement delicates. D'examiner maintenant quelle eſt la partie qui ſert dans l'œuf de laict aux poulets, c'eſt ce que noſtre deſſein ne nous ſçauroit permettre, ſeulement on peut dire que les modernes ont obſerué contre Hippocrate, que c'eſtoit le jaune qui tenoit ce rang, qu'à cet effet on voyoit jaunir les poulets, que dans peu

de temps on ne remarquoit plus de blanc dans leur cocque, & qu'on trouuoit souuent l'autre humeur dans le gosier & dans l'estomach de ces animaux. Le blanc neantmoins contribuë quelque chose à leur nourriture, on peut croire qu'il est comme le premier laict, aussi bien que la premiere matiere, & qui est la portion la plus douce. C'est pourquoy on l'employe comme le laict aux inflammations, aux brusleures & au douleurs. Et voila dans peu de paroles ce que nous auons consideré sur les œufs en general, & particulierement sur ceux des poules. Faisons donc quelques reflexions sur les accidens qui les changent souuent, ces accidens procedent de leur generation & de leur nourriture, ainsi que nous allons monstrer, & que les sçauans modernes obseruent.

La nourriture les altere & les metamorphose si fort, que c'est d'elle qu'on remarque les differentes couleurs des œufs de la ville, & de la campagne, elle les fait mesme deuenir tout brillans, & Glauber, Rosembergius, & quelques autres nous enseignent de leur donner la couleur de l'argent ou de l'or, de les rendre vtiles ainsi aux vieillards, aux affoiblis & aux malades, si on donne aux poules les quintessances de ces metaux, ou si on mesle leurs fueilles auec leur pasture, lors que le Soleil entre dans l'Escriuice, ou dans le Lion, en vn mot, lors que les chaleurs sont ardentes; car on void ainsi dans peu de temps le ventre des poules tout éclatant de jaune & de blanc, on l'obserue peint d'vn verd merueilleusement agreable, qui réjouit la veuë, &

qui fait preſumer que les œufs, & tout le reſte des entrailles eſt imbibé fortement de cette nourriture precieuſe.

La generation fait encore des alterations remarquables, ainſi les poules noires produiſent les œufs d'vne maniere differente des blanches, & s'il eſt vray ce que Licetus aſſeure, que les poules de la campagne s'accouplent quelquefois auec les aſpics, on trouue là le principe des ſerpens, qu'on a veu ſouuent dans les œufs, & de la vermine qui ronge leur cocque, & tout ce qui y eſt contenu.

CHAPITRE II.

Des Poiſſons.

PVisque l'eſtomac par le long vſage des viandes, exhale quelque fois vne mauuaiſe odeur, qu'il reſſamble ainſi aux grandes cuiſines; qu'il rebutte les delicats, & qu'il leur fait ſouhaitter ſouuent le careſme, puiſque d'ailleurs les chairs des poiſſons ont quelque choſe de viſqueux qui ſert de glu à la maigreur, & qui émouſſe l'humeur picquante des bilieux, & des diſſipables: il n'eſt pas donc mal à propos d'en manger pour l'entretien de la ſanté, & de ſuiure les anciens Grecs qui inuitoient le peuple à cela par les ſons des cloches, & par leurs ordonnances publicques. Il y a pourtant quelques precautions à obſeruer que nous examinerons par articles.

La premiere, que l'vſage des poiſſons ſoit mo-

deré, qu'on se souuienne que ce sont des animaux attachez à la proye, que leur voracité les rend impurs, qu'ils ramassent ainsi quantité de sel dans leur fiel, & d'humeurs inutiles & abondantes dans leurs parties, que c'est ce qui les rend ordinairement difficiles à l'estomac, & ce qui a obligé les anciens Medecins de ne les accorder qu'auec peine aux malades, & aux conualescens. Aussi Pythagore qui aimoit la pureté les auoit interdits à ses disciples : Les Egyptiens n'osoient les offrir à leurs Dieux : & les Grecs faisoient loger ceux qui les saloient hors des Villes, comme ne s'appliquans qu'à preparer de mauuais alimens.

La seconde, que le poisson soit grandement frais. Athenée fait voir l'importance de cecy, par vne coustume bien establie qu'il appelle Νομὼν χρησȣ̀, vne loy d'or. Il dit que les Grecs obligeoient les vendeurs de poisson de demeurer droits dans le marché, afin que la grande lassitude les forçât à vendre promptement leur marée. Mais pour monstrer la necessité de cette ordonnance auec ordre,

Il faut remarquer que les poissons sont composés de deux substances, l'vne est gluante, froide & visqueuse, qui se conserue quelque temps, & qui fait qualifier les poissons frais, & l'autre est oleagineuse, elle contient quantité d'esprits, & deuient sensible apres que la pourriture a metamorphosé la premiere. L'oleagineuse paroist par l'huile puante qu'on tire abondamment des poissons, par l'acrimonie de ces animaux, lors qu'ils viennent à se corrompre, par la lumiere

dont ils brillent durant la nuict, & lors qu'ils cherchent les femelles, qui deriue apparemment des eſprits vnis auec vne humeur ſulfurée, & par quantité d'autres raiſons qu'il eſt facile de remarquer. Il y a ſeulement deux reflexions à faire ſur cette ſubſtance huileuſe, qu'on ne doit pas oublier en cét endroit.

La premiere, que c'eſt elle qui rend quantité de poiſſons ennemis de la voix, des poulmons & de la poictrine. Fernel obſerue cela ſur les anguilles & ſur la muge, lors qu'il dit : *Rara eſt admodum vera perineumonia, hanc tamen Hippocrates tradit vinolentia potiſſimum fieri, tum piſcium, vt mugilum & anguilarum eſu, quibus pingue aliquid ineſt homini infenſiſſimum.* C'eſt auſſi par l'abondance de cette graiſſe ou de cette huile, qui ſe gonfle, qui s'allume & qui ſe dilate facilement, que la muge eſt vn poiſſon des plus lubriques, & que les anciens la conſideroient comme la marque de la volupté : c'eſt pourquoy s'ils auoient ſurpris vn adultere, ils choiſiſſoient des petites muges, & les faiſoient gliſſer dans leur derriere, pour punir leur brutalité, par vn animal d'vne ſemblable nature.

------ Necat hic ferro, ſeccat ille cruentis
Verberibus, quoſdam Mœchos & mugilis intrat.

Et Catulle apres Iuuenal.

Ah tum te miſerum, malique fati,
Quem attractum pedibus, patente porta
Percurrent raphanique mugileſque.

L'autre reflexion eſt que cette partie oleagineuſe dont nous parlons, exhale quantité de vapeurs dans la nuit, qui deriuent de ſon ſoulfre

qui brusle, & il en est d'elle sans doute comme de l'huile dont on entretient la lumiere, de laquelle on void sortir vne fumée fort épaisse, & on flaire vne mauuaise odeur. Or il arriue de là que ceux qui mangent quantité de poisson le soir, par les exhalaisons qui en procedent, sont troublés incessamment des reueries, & des songes, les anguilles leur representent des serpens, les seiches figurent des tenebres dans leur idée, on dit mesme que les langoustes leur font voir des galeres, parce qu'elles flottent, & fendent l'eau à leur façon, & qu'elles en ont fourni le modelle; enfin chaque poisson fait quelque chose d'approchant, & on peut croire que la digestion fait à l'huile de ces animaux, & aux vapeurs qui en procedent, ce qu'on nous dit de certaines lampes, & ce que les Chimiques obseruent dans la cendre des roses & des œillets. Le peuple d'Islande confirme fort bien tout cecy; car comme il ne vit que de poissons, qu'il n'entretient & n'allume ses lampes qu'auec de l'huile de balaine, qu'il se sert mesme des os de ce mõstre marin pour en faire des siéges, & d'autres meubles ordinaires, il se represente toujours durant la nuict des naufrages & des tempestes, & il s'imagine d'estre incessamment dans la mer.

Il est donc certain que les poissons abondent en huile: c'est pourquoy lors qu'ils ne sont pas frais, & qu'ils ont perdu leur humeur gluante, cette huille paroist & se fait sentir, elle deuient acre & maligne, elle altere le foy & esleue la peau, mesme elle a fait deuenir quelques-vns ladres, & on prend garde que c'est de là que les

peuples Icthiophages prennent la plufpart de leurs maux. Il nous refte maintenant aprés tout cela de vuider deux queftions, dont la decifion eft affez difficile ; mais auffi affez diuertiffante & affez curieufe.

La premiere eft, touchant vne obferuation remarquable que feu Monfieur Merindol à faite dans vne de fes differtations. Là ce fçauant homme nous dit, que l'vfage d'vn gros poiffon que le vulgaire du Martigues a nommé l'Ange, qui eft de la groffeur d'vn thon, & au nombre des fquatines, embellit la gorge, & la fait enfler, qu'il donne aux tetons vne dureté conuenable à la naturelle ; enfin qu'il les bourfoufle & les efleue, lors que la maigreur ou les maladies les ont fleftris. Cette obferuation eft confiderable, & on ne la doit point reuoquer en doute, à caufe de la doctrine, de la probité, & du merite de fon Auteur : Voyons en la caufe en peu de paroles, afin que nous examinions l'autre difficulté, qui eft également furprenante.

Il faut donc dire en premier lieu, que beaucoup des poiffons ont vne faculté inflatiue, ainfi on lit dans la Cofmographie de Theuet, que la plufpart de ceux du Septentrion font de cette façon, on remarque d'ailleurs que les Syriens auoient Apua & Mœnides, qui enfloient comme les premiers, & qu'on croyoit eftre les Diuinités de ces peuples.

Incuffere Deos inflantes corpora.

Dit Perfe, & Martial auec luy.

Iuro per Syrios tibi tumores.

Il fe faut fouuenir d'ailleurs que certains ali-

mens affectent certaines parties, & que l'ange peut faire ainsi des mammelles ; & les esleuer en suite par vn degré de fermentation & de cuitte, qui déueloppe sa vertu plustost à la gorge qu'en d'autres endroits, on void cela au gosier que quelques alimens grosissent, & à l'osteocolle, qui affermit & épaissit les os. Et certes cette raison n'est pas esloignée, si on fait reflexion que le poisson, dont nous escriuons icy, a vne humeur gluante & visqueuse, qui s'arreste parmi les destours des glandules, qui les embarrasse & les bouffit ; qui peut agir ainsi dans celles qui sont aux mammelles, & faire le mesme que cette abondance de viandes cruës, & de differente qualité, desquelles Hippocrate a dit au second des Æpidemies, *ex æduliis, & potibus humeri, & mammæ tumescunt, quia ex victus intemperantia flatus incrementum capiti addunt donec ossa firmitatem acceperint.* Adjoustons à tout cela que quantité de poissons augmentent le laict, que d'autres irritent la matrice, & que cette partie ayant vn grand rapport aux mammelles, on ne doit pas douter qu'elle n'y imprime ce qu'elle reçoit, & que ce ne soit par là, ou par l'autre maniere que l'ange y porte sa vertu, qui les dilate & qui les esleue.

L'autre obseruation est tirée du Pere de Rodes, qui asseure dans ses voyages Oriẽtaux, qu'estant dans la Cochinchine il apprit d'vn Cathecumene, que les poissons qui sont déuorés, & qu'on trouue dans le ventre des autres, estant mis sur le gril, preseruent l'estomach de ceux qui les mangent, des souleuemens & des nau-

ſées qu'il reſſent ordinairement ſur la mer ; que luy meſme s'en eſt ſeruy fort heureuſement, & qu'il a paſſé ainſi les mers les plus orageuſes des Indes. Cette experience eſt beaucoup importante, & il eſt bon de chercher quelque raiſon qui l'autoriſe, & qui inſpire le monde d'en mieux obſeruer les effets.

On peut donc dire ſur ce ſujet, que tous les animaux tués, deuorés, & qui meurent d'vne mort violente, ainſi que nous auons remarqué ailleurs, reçoiuent vn notable changement dans leurs eſprits, & dans leur ſubſtance. Ce changement conſiſte d'auoir vne faculté d'éfacer, d'eſtreindre, & de repouſſer : Enfin de ſupprimer & d'arreſter ce qui irrite, ce qui coule, ou ce qui ſe produit au dehors : c'eſt ainſi que le ſang du lieure couru & déchiré des chiens guerit de la dyſſenterie, qu'on recherche le crane des hommes pendus, & que les mains des noyés effacent les marques que les meres ont imprimées ſur leurs petits. Cela eſtant ainſi, il y a de l'apparence que les poiſſons pourſuiuis, attaqués & engloutis, peuuent imprimer par la peur à l'eſtomach de ceux qui les mangent, vne qualité qui l'arreſte, qui le fixe, qui le lie, & qui le ſuſpande, en vn mot, qui le rende inſenſible, & qui empeſche les ſouleuemens qui deriuent des vapeurs, & de l'agitation de la mer, & voila la raiſon pourquoy ſuiuant Harthmanus, les poiſſons pris dans le ventre du brochet ſeruent à l'incontinence d'vrine.

Outre cette raiſon on peut conjecturer, que comme le ſel marin roulé dans la bouche em-

péche les émotions de la tourmente, comme l'eau de la mer beuë suiuant quelques-vns, fait le mesme, l'esprit du sel, &c. que les poissons deuorés peuuent acquerir vne vertu semblable dans le ventre des autres poissons, & prendre vne faculté magnetique qui ramasse, & qui attire toutes les exhalaisons picquantes qui irritent souuent les entrailles : on peut mesme dire encore que puis qu'il y a de l'apparence que l'estomac des poissons est muny abondamment de l'acide qui anime, qui fortifie le ventricule & qui luy donne l'appetit (c'est pourquoy les poissons sont voraces & toûjours auides, & ne craignent point l'emotion continuelle des flots) que dis-je, cette acidité se communique aux poissons deuorés, que le gril l'attenuë & la déueloppe qu'elle corrobore nos estomacs dans la mer, & comme nous auons remarqué & nous montrerons plus au long, que l'acide absorbe & adoucit ce qui est alcalisé, & qui picquote par son acrimonie ; il est probable que cette acidité communiquée fait le mesme aux vapeurs qui s'eleuẽt toûjours de la marée qui prouoque les soulleuemens, & qui font sortir iusques à la moindre goutte des humeurs inutiles qui sont contenuës dans nos parties.

CHAPITRE III.

Des Fruits.

POur conceuoir la nature des fruits, il faut examiner leurs differences, afin de découurir

urir les qualitez qui ſont affectées à chacune en particulier.

Les fruits ſont oleagineux, terreſtres, eſcumeux, ſpiritueux ou ſalins, ils participent du laict, du miel, du vin, ou du ſuccre, ils retiennent quelquefois la faculté des mineraux; enfin ils ont vne nature qui eſt meſlée, & qui ramaſſe les vertus qui ſe trouuent eſparſes, leurs eſpeces & toutes leurs differences.

Les glands, les chatagnes reſſemblent à leur mere; car elles ſont terreſtres, peſantes & groſſieres : c'eſt pourquoy on les reduit facilement en farine, & elles ſont nuiſibles à l'eſtomach par leur conſiſtance maſſiue, auſſi le feu ſeul les peut reduire dans la mediocrité, encore engendrent elles apres la cuite des obſtructions par leur faculté adſtringente, & il y a à s'eſtonner pourquoy eſt-ce que les femmes n'en ſont grandement alterées, qui aiment les chatagnes apres le repas, & durant la nuit.

Les fruits oleagineux ſont de deux ſortes. Les vns ont vne huile douce, agreable & ſubtile, qui ramolit les parties, & qui ſert à la poictrine de lenitif; mais dont l'excez cauſe la chaleur & le feu, par l'embraſement de cette ſubſtance. Les amandes, les piſtaches & les pignons ſont de cét ordre, & ce fruit dont le ſuc battu fournit aux Indiens vne eſpece de beurre excellant. Les autres ont vne huile plus acre, plus épaiſſe, & moins moderée : La noix tient le premier rang dans ce genre, d'où vient qu'elle gaſte la voix, en imprimant à ces organes quelque choſe de gluant & de cras, qu'elle s'alume d'ailleurs,

qu'elle échauffe & qu'elle desseiche, & qu'elle prouoque si fort l'appetit par sa pointe, qu'on en regaloit le peuple aux Festes les plus solemnelles de la Grece, & de l'ancienne Rome. C'est ainsi que Schaliger a expliqué cette inscription,

Incrementa pueris curia

Et

Sparsionem nucum dent.

De tout cela on void la raison pourquoy l'amandier resiste si peu, & qu'à la moindre chaleur il pousse ses fleurs delicates; car l'huile de l'amandier estant plus subtile, monte, & se rarefie plus promptement que celle du noyer, qui est crasse, visqueuse & gluante; mais aussi la moindre froideur surprenante la condense, l'épaissit & la repousse, & luy fait abandonner vn fruit qu'elle auoit à demy ébauché.

Les fruits spiritueux & salins se trouuent ordinairement aux arbres champestres, & à ceux que la nature pousse sur les rochers & dans les bois, ils procedent d'vne substance nitreuse & subtile, par le moyen de laquelle ils deuiennent quelquefois venimeux, acres & purgatifs, & semblables à ceux dont Pline a dit dans ses Epistres, *cum ne silua quidem, horridiorque natura facies Medicina careat*, ils ont méme bien souuent vne qualité corrosiue, ainsi qu'on remarque de l'ananas chez les Indiens, qui ronge le fer par vne faculté dissoluante, & par des esprits penetrans. Ces esprits sont le principe des fiéures intermitantes à la campagne, comme nous montrerons vn jour.

Les fruits qui ont vn suc escumeux, ou bien

qui ressemble à la baue, sont ordinairement mal sains, parce que leur matiere est assez impure, & mal digerée, & qu'elle les rend molasses, & les dispose à la corruption. C'est de là que certaines pesches dans la Perse, & quelques abricots chez nous, font les fiéures intermitantes, & que le fruit du sauon dans les Indes est fort nuisible à l'estomach, parce qu'il est si fort escumeux, qu'estant battu dans l'eau, il donne au linge par son escume, vne blancheur fort agreable.

Les fruits vineux sont ceux-là dont on espraint vne humeur qui bouïllonne, & que la fermentation change en vin : c'est ainsi qu'on prepare le cidre, le poiré, le vin des palmes, des raisins &c. de là vient qu'il faut manger fort mediocrement de ces fruits, de peur que la quantité ne les fasse bouïllir dans nos flancs, comme s'ils estoient dans la cuue. Sur ce sujet on peut resoudre cette question si long temps agitée, sçauoir, s'il faut boire du vin ou de l'eau apres auoir mangé des fruits. Car les terrestres, les aqueux, les sanguins, les escumeux & les oleagineux exigent du vin, ainsi qu'on obserue apres les chatagnes, les pesches, les noix, les amandes & les oliues; & pour ce qui est des vineux, on peut boire du vin apres eux, si leur quantité est petite, si l'estomach est foible, & s'il faut corriger ce qu'ils ont d'humide & de froid; mais il faut prendre de l'eau lors qu'on s'en charge, pour moderer le feu, & pour abattre les vapeurs, qui s'esleuent de leur bouillonnement.

Les laicteux, comme les figues fraiches, nour-

rissent, laschent, adoucissent, & sont pectoraux; mais ils sont bien souuent la matiere de la vermine, & leur excez dispose les humeurs à la corruption.

Les fruits qui participent du succre ou du miel, marquent vne cuite excellente; car en moderant les qualités passiues, elle fait vn sirop de leur suc, & donne aux melons, par exemple, & à d'autres fruits vne douceur charmante. L'art tache d'imiter cette parfaite digestion; car apres auoir cuit les fruits verds, elle les joint au miel, ou au succre, & les trempe dans vne liqueur qui approche du suc naturel. Au reste on doit prendre garde de ne se pas trop gorger de ces fruits; car ils cachent vn sel picquant que la chaleur de nos estomachs deueloppe, qu'on void paroistre au dessus de quantité des fruits en forme de succre, que le peuple des Medecins a nommé bile, qui rend la casse purgatiue, & qui prouoque la dyssenterie aux Indes, & en quelques lieux du midy, où la chaleur l'attenuë, & le subtilise, & où les fruits de cette nature sont abondans.

Les fruits qui ont la faculté des mineraux la tirent par le moyen de l'arbre, ou bien ils reçoiuent de la digestion quelque chose qui luy approche; on void la premiere à quelques raisins de la Hongrie, qui sont peints d'vn jaune brillant, & qui ont les pampres dorées, parce qu'ils prennent leur nourriture dans des lieux qui cachent des mines d'or & d'argent; & voila la raison pourquoy il y a des vins qui sont malfaisans, qu'ils causent la goutte, & des indispo-

ſitions opiniaſtres, parce qu'ils portent auec leurs eſprits ceux de quelques mineraux que les raiſins ont attirés. Les fruits ont encore des facultés approchantes & analogues : par exemple, quelques-vns ont du rapport au vitriol par leur acidité penetrante ; ils fixent, ils rafroidiſſent, & ils purifient ainſi que luy ; mais ils nuiſent à la poictrine : on peut mettre ſous cét ordre les oranges & les limons. C'eſt pourquoy leur ſuc efface les taches de l'ancre, parce que ſon acidité abſorbe l'alcali des gales, qui tenoit, & qui arreſtoit le vitriol, & dont la liaiſon fait la noirceur qu'on void à l'ancre.

Les fruits mixtes, c'eſt à dire d'vne differente nature, ſont pour l'ordinaire fort tẽperés, on void cela aux griotes, aux grenades & aux ceriſes, qui ſont compoſées du vin & de l'eau, aux prunes, qui ont l'eau, le miel ou le ſuccre, & à quantité d'autres fruits qu'il ſeroit ſuperflu de nommer.

Outre toutes ces differences, il faut encore adjouſter celles qui deriuent de la conſiſtance des fruits, & des diuers degrés de leur maturité.

Les fruits dans leur conſiſtance ſont durs, mols, ou ils ſont dans l'égalité, & au milieu de ces deux natures ; les durs ſe conſeruent long-temps, ils ſont pour l'ordinaire, ou oleagineux ou terreſtres, & poſſedent leurs qualités. Les mols ſe corrompent facilement, le microſcope y découure ordinairement vne quantité de vermine ; on les vend aux enfans, qui en ſouffrent des fiéures & d'autres maux. Ouide remarque cela dans l'ancienne Rome, où l'on eſtaloit ces

fruits à demy corrompus à la ruë ſacrée: C'eſt pourquoy en ſe moquant il dit,

Si tibi nil dederit ſacra roganda via eſt.

Les fruits qui participent des mois & des durs ſe peuuent conſeruer quelque temps, comme les pommes & les poires, & on ne doit pas apprehender ſi toſt ce qu'on void arriuer aux mois.

Enfin on doit obſeruer aux fruits les trois temps qui ſeruent à leur nourriture: au premier, par exemple, ils ne reçoiuent qu'vn ſuc impur & mal digeré, qui les rend apres ſolides: au ſecond, ils en ont vn a demy preparé, qui les fait chez nous la matiere des fieures, à la campagne, & durant deux ſaiſons de l'année: & au troiſiéme, ils en contiennent vn qui contribuë à leur excellence, pourueu que l'excez ne les rende mauuais.

Apres toutes ces differences, finiſſons ce Chapitre par vne reflexion profitable, qui nous aidera à mieux connoiſtre la nature & la vertu des fruits en general. Les fruits ſont des œufs, ainſi que nous auons éfleuré cy-deſſus, puis que la pluſpart ſont deſtinés pour faire des productions nouuelles. Or ces œufs ont comme les autres quelque choſe de fort, de nourriſſant, & d'inflatif, ils ont quelque choſe de fort par le moyen de leurs eſprits, & des ſemences qu'ils contiennent, par ces eſprits ils ont la couleur & le gouſt, & le pouuoir de paſſer à des generatiõs nouuelles: c'eſt par eux que les pommes renettes ont diuerſes figures ſur leur eſcorſe, & les ceriſes celles du ceriſier dans leur noyeau; enfin c'eſt par ces eſprits que les fruits boüillon-

nent dans nos entrailles, & y excitent des fumées, & la chaleur : l'odeur mesme qu'ils ont en deriue, aussi c'est d'elle que les bestes connoissent la bonté des fruits en flairant, & qu'vn enfant esleué dans la forest noire, découuroit les vertus & les qualitez des champestres, les transpirations qui en sortoient, & le temps qu'on pouuoit les cueillir.

Les fruits ont quelque chose d'inflatif : c'est pourquoy ils se gonflent souuent, & se dilatent dans nos ventres, la chaleur leur sert de leuain, elle rarefie ce sirop naturel, dont la nature les arrouse, leur miel s'estend par son moyen, sa visquosité s'atenuë, & demandant vne plus grande place, elle boursoufle l'estomach. Cela arriue ordinairement lors qu'on mange les fruits en quantité, ou trop chauds, & trop fraichement pris de l'arbre, parce qu'ils retiennent encore cette vertu fermentatiue qui les augmente, & qui les entretient sur le tronc.

Les fruits ont encore vne faculté nourrissante, parce qu'ils ont du miel, du sucre, de l'huile, ou du vin, que beaucoup ont vn suc balsamique, qui a pour principe les fleurs, & qui prouient d'vne quintessance filtrée, preparée & cuite dans leurs destours, dans le tronc, & dans les racines, ou bien dans les fueilles & dans les rameaux ; cette quintessance se trouue si fort épurée, qu'elle est dans vne parfaite mediocrité, qui rend les fruits fort delicats, mais corruptibles, & qui les proportionne à la pureté de nos chairs : c'est ainsi que les choses les plus exquises viennent de la terre, & que nostre nourriture

ne se prend que de là. Cependant les fruits sont quelquefois nuisibles, lors que durant les secheresses, le Soleil & l'arbre absorbent vn aliment acre & trop fort, & qu'ils éboiuent la terre, comme l'enfant qui espreint en suçcant les mammelles presque taries : alors quantité de sels se subliment & montent en haut, ils fletrissent les fruits, & ils ostent à leurs chairs ce qu'elles ont de succulant & d'humide, ils les remplissent de quantité d'insectes, ils les font la matiere de la bile, & le sujet de la chaleur, ils égalent leurs esprits à l'eau forte ; & justifient le Poëte qui dit au 3. de l'Æneide.

------ Tum steriles exurere Sirius agros.
Arebant terræ, & victum seges ægra negabat.

Cela arriue souuent chez nous pendant l'Esté, dont la chaleur ne brûle pas seulement les fruits, leur miel, & leur succre ; mais elle détache les sels venimeux & caustiques des terres arides & sablonneuses, qui sont le principe des maladies populaires, qui nous arriuent si frequemment, où le ventre se déregle, la soif nous presse, & le corps est en feu ; & voila la raison pourquoy, si la pluye suruient, elle arreste les progrés de ces maux, parce qu'elle détrempe les sels, qu'elle en émousse la pointe, qu'elle entraine, & qu'elle laue & dissoud ceux de l'air, qui meurtrissent nos chairs, allument nostre sang, s'introduisent dans nos pores, & causent des accidans qui ne peuuent estre calmés que de la fraicheur & du bain. C'est ainsi que les changemens de saison nous profitent, comme nous montrerons ailleurs.

Il reste seulement à obseruer sur les fruits vne chose assez remarquable, sçauoir qu'on void aux prunes, par exemple, lors qu'elles sont nouuellement cueillies, comme vne poussiere qui les couure, & qui les blanchit, que le vulgaire a nommée la fleur; & qui sert de preuue de leur pureté & de leur fraicheur. Or on a pris garde que cette fleur ne deriue que de quantité de petits filamens d'vne blancheur brillante, qui sortent du fruit d'vne maniere delicate, que le microscope fait voir, & que les doigts rompent & détachent : C'est pourquoy les prunes perdent leur fleur lors qu'on les manie souuent.

CHAPITRE IV.

Des Fruits verds.

C'Est quelque chose de bien remarquable, que l'appetit qu'on a de manger des fruits, & le soin que la nature a eu d'en produire de tant d'especes pour le satisfaire & le contenter : Porphire au liure de l'abstinence, & des Sacrifices, a creu que c'estoit là la veritable nourriture des premiers peuples, & a soustenu que les Sacrifices des fruits estoit plus agreable aux Dieux que ceux des animaux. *Primi qui animalibus vesci cœperunt penuria frugum animalia inuaserunt, prius enim terræ fructibus vescebantur.* Aussi c'est sans doute cette inclinatiõ si forte qui fait rechercher auec empressement les fruits qui sont encore verds, qui les fait défricher par vn dereglement estran-

ge, & qui oblige quantité de personnes à les transporter à des Villes fort esloignées pour en tirer vn grand profit. Faisons voir icy l'effet qui peut arriuer de ce desordre, & si nous pouuons, detruisons vne coûtume qui est la cause de tant de maux : A ce dessein il se faut seruir d'Hippocrate, & de la doctrine d'Aristote ; Hippocrate enseigne comme vn fondement trescertain qu'il y a des facultés aux mixtes, que ce sont elles qui les font aigres, picquans ou salés, que leurs excés nous font malades, & que c'est à cette fin, que comme ce qui est separé nous trouble, la nature trauaille toujours à les adoucir ou à les mesler : or il arriue qu'elles se treuuẽt aux fruits verds sans temperamment, & sans meslange, ainsi quon remarque par les saueurs & par le goust ; il est donc certain qu'elles nous produisent les maladies, & qu'elles sont la source de ces indispositions populaires qu'on ressant sur la fin du pintemps, & au commencement de l'esté : c'est pourquoy Hippocrate dans le liure de la diette asseure que les fruits qui s'auancent trop causent les fieures & les diarrhées, parce qu'ils n'ont pas acquis assez de moderation dans leurs facultez, qu'ils approchent des fruits verds, & qu'ils ont besoin d'vne mediocrité plus grande.

Tout cecy est authorisé par les preceptes, & par les enseignemens d'Aristote : Ce grand Philosophe asseure dans ses Meteores que la cuitte n'est qu'vne perfection, que cette perfection consiste à la reduction des qualitez passiues, & que sans elle les choses sont ou trop molles ou

trop solides & trop pesantes, & elles ont des facultés qui alterent nos estomacs : Or qui ne void que les fruits verds n'ont pas acquis cette perfection qu'Aristote demande, que leurs facultés n'ont pas atteint ce temperamment, qu'elles ressemblent à celles qu'Hippocrate propose, & qu'elles sont les principes & l'origine des mesmes effets. Et certainement tout cela est si veritable, que c'est par cette raison que les fruits verds sont à la chaleur naturelle comme le bois verd dans le feu, ils ne font là que des vapeurs & de la fumée non plus que luy, & ce sont eux qui obscurcissant ainsi les esprits, jettent si fort les femmes qui en mangent abondamment, dans la tristesse, que c'est ce qui a peut-estre obligé les Astrologues à les ranger sous Saturne, & à les soûmettre á ses influences : on peut dire mesme que comme les fruits verds par le deffaut de cuitte ne produisent qu'vne humeur verdastre dans les veines, qui irrite & qui picquote incessamment par son acrimonie & par son aigreur, il arriue par consequent que cette humeur produit les maladies qui deriuent de l'acide qui est hors de l'estomac, & qui se treuue estranger dans les vases, qu'elle est d'ailleurs comme vn aiguillon qui rend les femmes inquiettes & chagrines, qu'elle leur fait des obstructions, qu'elle abbat par sa malignité l'esclat & la beauté qu'elles ont ; enfin qu'elle leur fait deuenir vne teste aussi verte que les fruits qu'elles mangent sont verds : mais ce qu'il y a encore à remarquer c'est qu'elles en viennent maigres & dessechées, parce que cette humeur estant terrestre, elle est

opposée à la partie oleagineuse & aërienne qui fait la graisse, & l'embon-point, par son acrimonie mesme elle la ronge & la penetre, & a du rapport au vinaigre, à qui on donne la proprieté d'amaigrir. Tous ces symptomes nous font iuger que les anciens y auoient pris garde : car ils ne mangeoient iamais des fruits s'ils n'en auoient offert les premices : C'est ainsi que Pline au troisiéme chapitre recommande la religion, des Romains, *non degustasse eos vina, aut nouas fruges prius quàm Sacerdotes libaßent primitias.* Or ces premices estoient tirées des fruits déja meurs ; c'est pourquoy ils les offroient aux Dieux domestiques, à ceux des jardins, & à Apollon, d'ont la chaleur viuifiante les acheue & les perfectionne ; les filles estoient choisies pour les presenter dans de corbeilles, afin d'apprendre à celles qui aiment les fruits de n'en rechercher que des meurs, c'est d'elles ce qu'on lit dans le Poëte Calphurnius,

Has quæ pomiferi laribus consueuimus horti
Mittere primitias & fingere liba Priapo,
Rorantes fauos damus & liquentia mella,

Sur quoy il y a à s'estonner pourquoy les femmes & les filles mangent vne si grande quantité des fruits verds, pourquoy elles ont cét appetit & cette inclination dereglée, & d'où vient qu'elles n'en sont pas pour l'ordinaire si promptement incommodées que les hommes, nonobstant qu'elles soient plus delicates, & que leur estomac soit moins fort.

Pour ce qui est de l'appetit, on peut dire qu'il ne procede que de la varieté d'humeurs que les femmes & les filles ramassent dans leurs

eſtomacs & dans leurs entrailles : ces humeurs cruës & impures ont du rapport au charbon, au plâtre, à l'alun, & à beaucoup de ſemblables matieres ; elles contiennẽt ſouuent vn ſel impur qui approche du nitre que la crudicé a mis dans les fruits verds; c'eſt pourquoy il les inſpire à l'imagination des femmes enceintes & des filles mal colorées, qui contiennent quantité de ſucs, qui n'ont pas eu leur maturité. Et voila la raiſon du profit que ces perſonnes tirent des coraux, de l'acier, & des yeux d'écriuiſſe, qui precipitent ces ſels acres & ſuperflus, qu'ils en abbatent & en alentiſſẽt la pointe, qu'ils les entrainẽt auec eux, enfin qui les occupent, & les adouciſſent & en empêchent l'action ſur les parties & dans l'eſtomac : de cecy on connoit pourquoy les femmes ſouffrent plus facilement les fruits verds que les hommes : car aſſeurement ces alimens terreſtres occupent les diſſoluans qu'elles ont : on peut meſme croire que leur acidité les corrige, comme les Chimiques nous montrent par l'huile de tartre & de vitriol, qu'ils en ſont meſme amolis & qu'ils perdent par la diſſolution, la dureté de leur conſiſtence ſolide, ou bien, ſi on veut, qu'ils quittent leur acidité & ce qu'ils ont d'acre, & d'auſtere, comme il arriue des liqueurs penetrantes, qu'on modere lors qu'on les vnit ; cela partant n'arriue pas toujours, ſur tout lors que l'excés s'y trouue, ainſi que l'experience nous fait voir.

CHAPITRE V.

Du Melon.

LE Melon eſt ſi excellent, qu'il ſemble que la nature l'ait choiſi parmy tous les fruits de la terre, pour y grauer ſon caractere, & pour tracer ſur ſon écorſe ſon chiffre, & les veritables marques de ſon amour. Vous diriez meſme qu'elle a eu jalouſie dans ſa production, qu'elle en a fait vn fruit pipé, vn ambigu, & vn agreable myſtere, & qu'elle la cache ſous des apparences incertaines & ſurprenantes, afin qu'on ſe trompaſt ſouuent. Neantmoins nous ne ſçaurions apprehender icy cette ſurpriſe, qui eſt partant ſi ordinaire : puis que c'eſt noſtre deſſein de penetrer dans l'interieur du melon, ſans nous arreſter à l'écorſe, & que nous n'auons pas ſeulement reſolu de flairer ce fruit, de le voir, & de l'embraſſer; mais encore de l'ouurir, d'en gouſter, & d'en faire l'anatomie. A cet effet,

Il faut ſuppoſer que les genres ſont comme des lignes que les eſpeces compoſent & partagent diuerſement, & qu'elles en font les milieux, les commencemens & les termes, à la maniere de ces points, auec leſquels la mathematique a propoſé ſes fondemens. De là vient que celles qui ſont au milieu, tenant également quelque choſe des autres qui ſont éloignées, elles ſont ainſi dans vne grande moderation, que

l'homme, par exemple, eſt le plus temperé parmy les animaux, le verd parmy les couleurs, & le melon entre les fruits, & leurs differences, parce que la nature leur a donné cét ordre, & a mis vn chacun dans vne diſtance également éloignée de leurs extremités. Pour faire voir cela du melon,

Il ne faut que conſiderer ce que nous auons dit cy-deſſus; ſçauoir que la cuite, ſuiuant Ariſtote, eſtant vne perfection, & cette perfection ne conſiſtant qu'à la reduction des qualitez paſſiues, dans vne grande mediocrité: il eſt donc certain que le melon la poſſede auec excellence, à cauſe de ſa parfaite digeſtion, & qu'il eſt par conſequent dans l'équilibre, dans l'égalité, & dans l'éloignement des extremités de ſon genre, comme toutes les eſpeces qui ſont dans le milieu dont nous parlons. Il eſt maintenant neceſſaire de faire voir, & de preuuer par des raiſons & par des ſignes, que le melon ſe trouue dans vne parfaite coction.

Et certainement cela n'eſt pas fort difficile, & il n'y a qu'à voir les differents attributs du melon pour connoiſtre ſa digeſtion. Car premierement, le bon melon doit eſtre peſant; parce que la peſanteur eſt vn effet de la maturité, qui reduit les eaux & les parties flateuſes, qui ſe trouuent ordinairement aux fruits verds, en vn ſuc ſemblable au ſirop: elle donne vne conſiſtance & vne épaiſſeur à ce ſuc, qui eſt la cauſe de la peſanteur, & elle y adjouſte vn ſel ſucrin, qui ſert de beaucoup à l'augmenter. D'ailleurs elle ſepare la portion la plus ſolide,

& la plus terreſtre, pour fournir vne écorſe à ce fruit, qui a beſoin d'eſtre couuert à cauſe de ſa grande delicateſſe : c'eſt pourqouy elle en augmente la peſanteur, & elle aide à découurir la maturité & l'excellence du melon. Neantmoins elle impoſe le plus ſouuent, & elle fait voir qu'vne choſe d'vne nature ſi capricieuſe, eſt la veritable figure des amis d'apparence, & du temps qu'on a beau embraſſer, preſſer, & porter juſques au viſage, & qu'il faut entamer, & ouurir pour en connoiſtre les defauts.

En ſecond lieu, le melon doit auoir vne odeur charmante, vn éclat vermeil & brillant, & vne douceur aiguiſée d'vne pointe qui éueille l'appetit, & qui le chatoüille. La raiſon de cela eſt, parce que l'odeur deriue de l'abondance, & de la pureté des eſprits, qui ſe ſont produits dans la cuite, l'éclat eſt vn effet de la fermentation & de la chaleur, qui eſt neceſſaire à la maturité: c'eſt pourquoy le vin & le ſang, qui brillent d'vne couleur pareille, ſont dans cette parfaite coction, que leur boüillonnement & leurs eſprits ont augmentée : Enfin la pointe & la douceur procedent de la reduction des qualités paſſiues, & d'vne digeſtion ſi exacte, qu'elle a meſlé également l'eau & le ſel, le ſoufre & le nitre, à la maniere de l'artiſan, qui joignant ſur le feu la liqueur au ſuccre, en fait vne confiture exquiſe, & donne vn degré de chaleur qui la cuit, & qui l'aſſaiſonne ainſi que nous auons obſerué du ſirop.

En troiſiéme lieu, le bon melon a ſes tranches en nombre impair, parce que l'eſprit qui le

meurit, & qui le fait croiſtre, cuit ſes humeurs parfaitement : & il imite en luy la chaleur naturelle de nos parties, qui ne digere dans les maladies & dans la ſanté, dans les criſes, & lors qu'elle engendre, qu'en ſuiuant vn ordre & vn temps ineſgal.

Il eſt donc certain que le melon eſt dans vne cuite parfaite, que les Grecs l'ont fort bien nommé, *πεπὼν*, du mot, *πεπσις*, qui veut dire coction, qu'il eſt ainſi dans vne mediocrité fort exacte, & par conſequent qu'il ſe trouue dans le milieu, & dans l'éloignement des extremitez que nous auons obſerué cy-deſſus. De tout cela on peut tirer facilement vn grand nombre de conſequences.

Premierement, qu'il ne faut pas s'eſtonner ſi le melon eſt ſi delicat, eſtant reduit dans vne moderation ſi preciſe : ſi luy & le verd agréent à l'homme, parce qu'ils ſont tous d'vn meſme rang, & d'vne meſme égalité : ſi on trouue peu de bons melons, parce qu'il eſt mal-aiſé de les rencontrer dans le point que leur mediocrité demande : ſi ceux des pays chauds ſont preferables, à cauſe de la digeſtion : ſi les pluyes & la varieté des ſaiſons les corrompent, parce qu'ainſi ils tombent dans l'extremité, & ſe tirent de leur meſure ; comme l'homme ſe porte par la meſme cauſe dans l'excez, ou dans le defaut : ſi on doit conſiderer le terroir qui les porte ; car eſtans attachés à la terre par leur nourriture, ainſi que l'enfant au ventre de ſa mere par ſes vaiſſeaux, ils changent comme luy ſuiuant la nature de cette terre : C'eſt pourquoy lors qu'elle eſt

engraiſſée & humide, elle les rend fades & malfaiſans, comme ſa ſeichereſſe les priue de leur chair ſucculente: Si on doit prendre l'occaſion pour couper les melons, de peur qu'ils ne ſe changent par la longue cuite, & qu'ils ne s'alterent par l'abondance de leur ſuc: ſi ceux qui exhalent l'odeur des courges ſont mépriſables, parce qu'ils n'ont pas vne parfaite mediocrité, & qu'ils approchēt d'vn fruit qui ne peut acquerir ſa moderation que du feu : Enfin ſi les petits melons ſont ordinairement meilleurs que les gros, parce que la cuite en eſt meilleure, les eſprits plus reſſerrés, que l'aliment ne les accable point, & que leur nourriture n'eſt pas ſi abondante ny ſi diuerſe. Il reſte maintenant à voir qu'elles ſont les facultés des melons, & ce qu'ils peuuent faire lors qu'on les mange.

Certainement il ne faut pas douter qu'ils ne nous ſoient fort conuenables par leur cuite parfaite, par leur proportion, & par cette mediocrité qui les fait ſemblables à nos chairs ; leur douceur d'ailleurs les rend fauorables aux poulmons & au foye, qui s'en rafraichit & qui les abſorbe, la rate meſme s'en abreuue facilement, juſques là qu'elle s'eſleue, s'endurcit & ſe gonfle, lors qu'on en mange ſans meſure : enfin tout le corps s'en trouue fort bien, les reins s'en reſſentent plus dégagés, & les paſſages de l'vrine plus libres: ainſi qu'Hippocrate a remarqué dans le liure des affections. La raiſon de cela eſt, parce que les melons ont quelque choſe de diuretique & de penetrant, par le moyen du nitre qu'ils ont de la terre : c'eſt pourquoy ils

acquierent de luy le pouuoir de nettoyer les lombes, la matrice & les reins : de luy ils donnẽt vne eau qui decrasse & qui embellit le visage, ils poussent le sable & en empeschent le progrés, & temperent si fort la chaleur des entrailles par ce nitre, qui est meslé auec l'humidité, qu'on peut dire que la nature les a produits seulement à ces fins, dans les grandes chaleurs de l'année, & qu'elle en a fait à ce dessein porter à des arbres dans les pays Orientaux. Il faut pourtant prendre garde que les vieillards n'en abusent point; car leur estomach s'en deregle, & le nitre, dont nous parlons leur cause des diarrhées difficiles à supprimer, en relachant & irritant leur ventricule, & agissant sur leurs membranes, ainsi que lors qu'ils impriment leur marque sur les linges plus déliés.

CHAPITRE VI.

Des Fraises, & des Asperges.

LES Auteurs qui ont admiré la production surprenante du lierre, qui rampoit contre les cornes d'vn cerf viuant, n'ont point imposé au public : puis que les belles asperges poussent parmy les cornes de mouton & de bœuf, qu'elles deriuent souuent de leur pourriture, & que c'est dans leur propre substance qu'elles iettẽt mieux leurs racines, & prennent leur accroissement. Et certainement cela n'est pas inconceuable, puis que ces cornes seruent aux engrais, qu'elles

ont quelque choſe de ſulphureux, qui fortifie grandement la nature vegetatiue, puis que les Aſtrologues ont rangé les aſperges ſous les influences de l'Aries, & puis qu'elles aiment le nitre dont les cornes ſont poureueës abondamment. Auſſi c'eſt de ce nitre que ces plantes ſont aperitiues & penetrantes, qu'elles mondifient les reins, pouſſent le ſable, nettoyent la rate, purifient le foye, prouoquent l'appetit, ſoulagent la goutte, embelliſſent le teint, & rendent la peau plus polie, parce qu'elles precipitent hors des veines, & par les vrines, à cauſe de leur ſel nitreux, tout ce qu'il y a d'acre, & de ſuperflu dans le corps.

Toutes ces qualitez ont obligé les anciens à rechercher auec empreſſement, & à donner vn prix aux aſperges, ou bien à les qualifier de quelque choſe de Diuin. En effet Varron les a appellées les verges Diuines; & ç'a eſté auec vne huile toute parfumée, que les Romains nõmoient *μιρον* des Grecs, que, ſuiuant Caſaubon, cet honneſte homme les faiſoit ſeruir à ſa table. *Oleum in lucubrationem ſeruauimus, quod in aſparagos totum legitimè vertamus.* Cependant il y a deux choſes à obſeruer ſur ce ſujet.

La premiere, que les aſperges cultiuées ont des facultés moins excellentes, que celles des autres que la campagne nous produit, parce que les champeſtres ſont plus actiues & plus nitreuſes, comme l'experience fait voir, & ainſi que l'etimologie du nom nous enſeigne, parce qu'il ſemble qu'elles ſoient dites, *aſparagi, quaſi in aſperis virgultis nati.*

La ſeconde choſe qu'il faut obſeruer eſt, qu'on doit manger les aſperges auec meſure, parce qu'autrement elles ſe metamorphoſent en bile, & elles fourniſſent vn ſuc ardent, qui eſt propre à la ramaſſer : c'eſt pourquoy on a couſtume de les corriger auec le vinaigre pour en moderer la chaleur, & pour empeſcher qu'elles ne ſoient la matiere des humeurs qui nous alument, & qui bouïllonnent dans nos parties.

Les fraiſes ſont cultiuées ou champeſtres. Celles-cy eſtoient en vſage autrefois, l'Apulée en a fait l'eloge, Ouide a dit d'elles.

Arbuteos fœtus, montanaque fraga legebant,
Et quæ deciderant patula Iouis arbore glandes.

Et Virgile auec ce Poëte.

Qui legitis flores, & humi naſcentia fraga.

Parce qu'ils ont creu tous deux qu'elles eſtoient la viande du ſiecle d'or, & qu'elles contentoient la ſimplicité de ſon peuple.

Les fraiſes cultiuées ſont fort en vſage aujourd'huy en France, en Eſpagne & en Italie. Pour conceuoir leurs qualités, il faut obſeruer leur gouſt, leur odeur, & leur conſiſtence.

Leur conſiſtence eſt mole & gluante, & elle fait vne paſte dans l'eſtomach : c'eſt pourquoy Fontaine a creu lors qu'on mangeoit abondamment les fraiſes, que cette paſte eſtoit la ſource des fiéures malignes & peſtilentes, parce que par ſa gluë, elle faiſoit les obſtructions, & bouchoit les veines, qu'elle produiſoit des humeurs corrompues, qu'elle emouſſoit la pointe, & arreſtoit la mobilité des eſprits.

Leur odeur a inſpiré le nom Latin *fraga*, d'où

sans doute le François a esté tiré, *fraga à fragando*, elle marque au reste des esprits assez abondans, qui prouoquent quelquefois la sueur à ceux qui se gorgent des fraises, & qui impriment à leur peau, par leur qualité impulsiue, certaines taches vermeilles, que Bartholin dit auoir obseruées souuent.

Leur goust consiste à vne douceur éguisée d'vne acidité moderée, sans laquelle la saueur des fraises seroit fade, & elle auroit quelque chose de languissant. Or cela fait voir que les fraises cachent vne qualité qui est analogue aux vertus du vitriol, qu'elles ont comme luy la faculté diuretique, que par là elles nettoyent la bile, purifient le foye, & en rafraichissent le sang, qu'elles soulagent les blessés, excitent l'appetit, & seruent aux hemorroides, enfin qu'elles donnent vne eau pour les yeux, pour la goutte, & pour la politesse du teint. On void de ce discours que les fraises peuuent causer les fiéures malignes, comme le sçauant Fontaine a remarqué, si on s'en remplit sans mesure, parce qu'elles peuuent introduire vne acidité dans les veines, qui est la matiere & le principe de ces maux.

CHAPITRE VII.

Des Champignons, & des Truffes.

C'Est vne chose bien estonnante, que ce qui est souuent vn reste & vn effet de la corrup-

tion, ſoit employé aux feſtins les plus delicats, & aux banquets les plus magnifiques : il n'y a rien partant de plus ordinaire aujourd'huy, on ne ſçauroit ſeruir vn mets, qui ne ſoit enrichi des champignons, & anciennement meſme c'eſtoit ce qu'on recherchoit dauantage dans la debauche,

-------Qui radere tubera terræ,
Boletum condire, & eodem iure natantes
Mergere ficedulas didicit, nebulone parente.

Examinons donc les qualitez que les champignons peuuent auoir ; mais pour le bien faire, conſiderons premierement leur naiſſance & leur origine.

Les champignons ſont produits, & ſortent de diuers principes. En premier lieu, ils deriuent des ſujets qui ſe corrompent & qui finiſſent, parce que leur diſſolution eueille vn eſprit, qui tache de faire vn effort pour reprendre ſes premieres routes, & pour reſtablir vn corps qu'il va perdre, ou qu'il a perdu. C'eſt ainſi que les anciens on dit que rien ne periſſoit, que toutes les vies eſtoient immortelles, & qu'elles ſe conſeruoient parmy les metamorphoſes & les debris : & voila la raiſon pourquoy on void ſortir des champignons des vieux arbres, de leur ſuc & de leurs racines ; car leur faculté preſque mourante ne pouuant rien faire d'acheué, elle degenere auec ſon ſujet, & s'exerce à produire des inſectes, de la mouſſe & des champignons, à la maniere des fongoſités, qu'on void s'eſleuer ſur les vlceres & ſur les chancres. C'eſt ainſi qu'il faut entendre Hippocrate, lors qu'il dit

que la dissolution est la mesme que la generatiõ & que le meslange, & qu'il y a vn rapport & vne proportion entre toutes les deux, *discerni idem ac commisceri, commisceri idem atque discerni, &c.*

En second lieu, les champignons sont engendrés de la terre, à la façon des callosités & des verruës, qu'on void éleuer souuent sur nos chairs; soit par ce qu'elle contient, ou qu'elle se mesle auec les plantes & leurs racines corrompuës, c'est pourquoy il y a quantité des champignons dans les boccages & dans les prés: soit à cause de certains esprits qui s'esleuent de ses entrailles, & qui ont le pouuoir de produire les champignons: Soit parce que la terre s'épuisant à la maniere des femmes par des generations frequentes, elle engendre ces auortons: soit enfin parce qu'elle est grasse en quelques endroits, qu'elle abonde en soulfre & en nitre, & que c'est là la matiere des productions dont nous parlons: en effet c'est ainsi que les engrais leur seruent, que les pluyes nous les font voir en detrempant le sel de la terre, que la Lombardie est fertile en champignons, & que son terroir gluant en nourrit des gros, dont les vertus sont formidables, suiuant le Poëte.

------ Minus ergo nocens erit Agripinæ
Boletus, siquidem vnius præcordia pressit.

Que la mer rouge en fournit quantité à son bord à cause d'vne humeur oleagineuse & salée, que c'est ce sel qui les petrifie tous ainsi que les coraux qui y naissent en abondance; qu'il leur en fait produire des nouueaux, ces champignons

estant humectés de l'eau douce, qui reduit en acte le sel : en vn mot qu'on void dans les cimetieres souuent des champignons d'vne prodigieuse apparence, parce que leur fond est imbibé d'vne matiere glutineuse, qui procede de la corruption de nos chairs.

Sur ce fondement, on peut rendre raison de ce que Camerarius, Belle-forest, & quelques Auteurs nous auancent, touchant ces apparitions merueilleuses, que les Egyptiens obseruent dans les grandes chaleurs, sur vne eminence vn peu éloignée du Caire, où on enseuelit quantité des morts : car ces Barbares admirent là des bras, des jambes, des mains, & des testes qui sortent subitement, & qui disparoissent bien tost, & appellent cet endroit le lieu de la resurrection. Or toutes ces figures sont des veritables champignons qui se font promptement à la façon de nos vulgaires, leur forme procede de ce qui reste des cadaures que la chaleur violente a sublimé, & qui paroist à la maniere de ces ombres, que les Chimiques détachent de la cendre des plantes & des animaux.

Peut-estre mesme, qu'il y a dans ces lieux certaines semences cachées qui produisent des champignons de cette espece, puis qu'on en void dans la Hollande en forme de membre viril, que beaucoup de plantes ont la signature & le caractere de nos parties, & qu'vn champignō qui representoit vne main s'éleua au siecle passé de la corruption du bois sur vn theatre, & effara tout vn pays.

Les champignons naissent encore suiuant l'or-

dre, & le dessein de la nature : l'estre vegetatif commence par eux, ainsi que le sensitif a pour principe les insectes, ils en sont les premiers degrez, c'est pourquoy ils ont leurs semences qui les diuisent en especes, & quelques-vns d'eux peuuent estre mangés auec moderation, parce que leurs esprits les adoucissent, & les moderent par l'effort de la digestion, comme il arriue aux vegetaux ; neantmoins la nature n'en demeure pas là, elle donne encore vn degré plus haut à des choses si rauallées, & elle s'en sert pour remplir le vuide, & l'interuale des especes, & pour ne passer des plantes aux animaux sans quelque milieu. C'est ainsi qu'elle fait des champignons qui sont au rang des zoophites, & comme vn resultat de ce qui vegete, & de ce qui a sentiment ; quelques champignons de la Calabre sont de cet ordre, ils exhalent vne odeur de musc, mais dez qu'on les touche, ou qu'on les souïlle de nos ordures, ils rentrent dans la terre & sortent par vn autre endroit : il en est de mesme des boyaus marins, des éponges, qui sont au rang des champignons zoophites comme les potirons de Calabre, du phal hollandique qui ressemble à la partie secrette, & qui se tumefie lors qu'on en approche les doits, & de quantité d'ambigus semblables qu'on remarque au bord de la mer : Aussi ils passent souuẽt aux animaux, & montent à vn degré plus sublime ; car les oiseaux qui sont en grand nombre aux riuages d'Ecosse commencent par des champignons, ces champignons se metamorphosent en vers, & ces vers en des canards qui se plongent toûjours

dans l'eau pour y trouuer leur nourriture.

Apres auoir examiné l'origine des champignons, voyons quelles ſont les qualitez qu'ils impriment à ceux qui les aiment; diſons donc qu'ils n'en peuuent communiquer que de tres-dangereuſes, & tres-nuiſibles, puis qu'ils ne ſont qu'vn reſte de ce qui meurt, ou qui pourrit, & qu'vne ſimple liaiſon des eſpeces : qu'ils ne procedent d'ailleurs que de ce qui eſt cru & mal digeré, qu'ils ſe trouuent fort éloignés de noſtre temperammment & de nos principes, qu'il y en a de venimeux qui bouchent nos canaux, qui ſont ennemis des nerfs, & cauſent la paralyſie, qui font quantité de fumees qui offuſquent la clarté des eſprits, qui deriuent d'vne huille impure qui eſt contraire au ventricule, enfin qui ont vn ſel acre & picquant, & qui pouſſẽt vne vapeur maligne qui fait le vertige & qui produit le mal caduc. C'eſt pourquoy Martial s'eſt trompé infalliblement, lors qu'il a preferé les champignons aux truffes.

Rumpimus altricem tenero de cortice terram,
Tubera boletis poma ſecunda damus.

Puis que les truffes chatoüillent l'appetit auſſi bien que les champignons, qu'elles ont le meſme rang, & le meſme vſage; examinons leurs qualitez de la meſme maniere, & découurons leur origine pour faire mieux conceuoir leurs vertus.

La generation des truffes a fort partagé les Auteurs; quelques-vns ſe ſont figurés qu'elles ſont produites d'vne terre nitreuſe, & d'vne humeur viſqueuſe, & gluante qui l'vnit & la ioint

par hasard, ils se sont imaginés pour cela les tumeurs & les enleueures de nos parties qui se font d'vne congestion ; ils ont creu que cette humeur couloit des arbres & des racines, que c'estoit icy la raison pourquoy il y auoit quantité de truffes dans les bois, & qu'on y trouuoit quelquefois de la monnoye en les ouurant, ou quelque autre chose d'étrange, qui s'estoit rencontré fortuitement lors que la matiere se condensoit.

Quelques autres neantmoins ont donné aux truftes pour pere les tonnerres & les éclairs, ils ont fait ces filles de la terre les filles du ciel mutiné, & si Iuuenal a exaggeré sur l'excés des festins & de la débauche, c'est apres auoir dit en parlant d'elles,

------Faciant optata tonitrua cœnas.

Plutarque a tâché de trouuer la raison d'vne origine si surprenante, mais apres luy les plus sçauans ont enfin découuert que c'estoit l'eau nitreuse, & remplie des esprits des nuës fulminantes & allumées, qui seruoit de dissoluant & de leuain, & qui prouoquoit la vertu seminale des truffes, pendant que la foudre luy imprimoit la consistence & la dureté à la maniere de ce qu'elle fait bien souuent au vin, à quelques animaux qu'on a trouués roides & empierris, à nos humeurs, & à des arbres.

Il y a partant de l'apparence, que la nature a eu dessein de former les truffes aussi bien que les champignons, qu'elle leur a donné leur rang & leur ordre, & que c'est aussi par elles qu'elle a voulu tracer les fondemens de l'estre

& du genre vegetatif: Il y a de ſi fortes conjectures qui authoriſent ce ſentiment, qu'il ne reſtera aucun ſcrupule au lecteur lors qu'il les aura obſeruées.

En effet ſi les truffes d'Egypte ſont de bulbes qui produiſent de belles fleurs : ſi les noſtres ont de filamans que le Microſcope découure, par le moyen deſquels elles prennent leur nourriture à la façon des plantes de mer : Si les Indiens mangent de fruits ſoûterrains qui ont leur gouſt & leur figure ; ſi la nature leur a preparé leurs ſaiſons ainſi qu'aux plantes & aux fleurs : Si les truffes de l'Amerique multiplient partagées en diuers endroits ; ſi celles-là auec les noſtres rempliſſent les vuides parmy les genres, en ſont les ébauches & les crayons, & font à leurs eſpeces comme les nombres ſimples à ceux qui ſont quarrés & cubiques ; qui doutera par conſequant que les truffes n'ayent pour principe vne vertu ſeminale & feconde, qui les engendre & qui les forme à proportion des arbres & des arbriſſaux, & qui les faſſe les cõmencemẽs de la nature vegetable comme nous auons remarqué. Il eſt donc certain que les truffes ſont au nombre des plantes, qu'elles ont comme elles vn eſprit qui les engendre & qui les diuiſe en eſpeces, qui en fait des ſemblables aux cornes, aux limaçons & à d'autres choſes, & qui les digere ſi bien, qu'il leur imprime vne odeur agréable qui les fait remarquer de bien loing. Voyons maintenant de quelle façon cet eſprit les engendre, & de quelle nourriture il ſe ſert pour les faire augmenter & pour les groſſir.

La nourriture est vne humeur grasse & viscide, qui a du rapport à l'aliment des champignons, qui deriue comme luy du superflu & du reste des plantes, qui se filtre dans les filamans dont nous auons des-ja parlé, & qui lie les parties salées des truffes à la maniere de la glu: c'est pourquoy le lieu où les truffes sont engendrées est d'vne couleur blanche & cendrée, parce que la matiere grasse qui donne la couleur obscure est employée à faire croistre ces tumeurs, aussi elles se corrompent facilement par la viscosité de l'aliment qu'elles attirent, & cette corruption contribuë à les engendrer de nouueau.

Pour faire voir cette generation, il faut obseruer, que comme les truffes s'engendrent au commencement de l'automne, elles finissent & se corrompent au printemps: la raison de cela est parce que la terre venant à se fermenter, elles souffrent vne dissolution & vn relachement dans elles mesmes, leur humeur gluante euapore & se flêtrit alors, & elles perdent ce qui leur sert de glu, ce qui les affermit & qui donne leur consistence. Or comme la corruption est vn acheminement à vne production nouuelle, l'experience fait voir que les truffes qui finissent ainsi, se metamorphosent en de papillons, & que ces animaux sortent en suitte d'où les truffes sont ramassées; de sorte que reuenant sur la fin de l'esté, ils y rapportent vne semence qui leur a seruy de principe, qu'ils ont digerée dans leurs petits corps, & qui restablit les truffes à demy seichées par la corruption & par la chaleur, c'est ainsi que les papillons produisent

souuent les herbes & les insectes, en preparant les graines qui resteroiēt d'ailleurs impures : c'est ainsi que les habitans du Dauphiné connoissent les lieux abondans en truffes, lors qu'ils y voyēt reuenir en automne quantité de ces papillons, qui les couurent & les picquotent; parce qu'ils y deposent ce qu'ils en auoient retiré, qui renait de nouueau dans la terre, & qui luy fournit vn leuain : enfin c'est de cette façon que les moucherons des figuiers champestres de la Grece, venant à mordre les figuiers domestiques & cultiués en prouoquent la maturité & en produisent l'abondance, & donnent au fruit vne tendresse & vn goust excellent, en inspirant à l'arbre vne vertu prolifique & feconde, & en faisant comme les mouches ordinaires qui picquant les chairs, elles y produisent leurs petits vers.

Voila nos conjectures sur la generation des truffes : Voyons maintenant quelles facultez elles ont. Or il est certain que leurs vertus sont plus nuisibles que profitables, puis que les truffes sont dans les tenebres & hors du soleil, qu'elles ne sont que des vestiges de la nature vegetable, que leur aliment est grossier, qu'elles absorbent ce que la terre a de superflu à la maniere de nos glandes, qu'elles se corrompent facilement, que leur substance gluante gonfle la rate, fait les melancholiques & leur cause des obstructions, qu'elles degenerent en vers & se changent souuent en pierre, & que c'est cette sorte de pierre qui produit estant arrousée quantité de champignons par vne proportion

naturelle; en vn mot puis qu'elles engendrent les vents, & que par leur moyen elles sont ennemies de la temperance, suiuant le Poëte.

Semina nulla damus, nec semine nascimur vllo,
Sed qui nos mandit semen habere putat.

CHAPITRE VIII.

Des Oublies.

QVoy que ce soit par diuertissement, & par vn caprice, qu'on mange quelquefois des oublies, & qu'il semble d'ailleurs qu'vne chose si legere & si delicate ne sçauroit imprimer quelque qualité remarquable, il ne sera pas neantmoins hors d'œuure d'en faire l'examen dans peu de mots, & de voir quelle est leur nature suiuant l'ordre que nous auons proposé cy-dessus.

Le nom d'oublie dans Rodiginus deriue du Grec ὀβελίαι, c'est à dire de ces pains sans leuain qui ne coustoiẽt autrefois qu'vne obole, & qu'on auoit accoustumé, dit Galien, de presenter aux Idoles pour marque d'vne grande veneration; quelques modernes partant le font venir d'*obelus* qui signifie broche, à laquelle les anciens rotissoient ces pains apres les auoir meslez auec le miel, & les aromates, pour les faire entrer au rang des mets, que les Grecs on nommés τεμματα, & les Latins *bellaria*: Aussi Casaubon sur Athenée dit qu'ils estoient minces, friables & redoublés à la façon de nos oublies, & qu'on les

les trempoit dans le vin comme eux pour renouueller la débauche, & pour châtoüiller l'appetit apres le repas.

Quoy qu'il en soit, partant il y a de l'apparence que nos oublies sont fort differentes de celles-là, que leur consistence n'est pas si massiue ny si pesante, & qu'on ne les a pas inuentées dans des siecles fort esloignez : le premier que nous auons pû découurir, est celuy du bon Roy René, qui se seruoit des oublies comme de Rebus estant en prison, & qui en faisoit la figure sur les murailles de sa chambre afin de montrer par là qu'on l'auoit entierement mis en oubly. Pour découurir maintenant leurs qualitez, & les biens, ou les maux qu'elles nous peuuent faire; voyons quel est leur meslange, leur matiere, & leur forme, & auec quoy & en quel temps on les prend ordinairement.

Leur forme represente vn cornet, à la façon de celles d'Athenée, elle ne fait aucun effet, vous diries seulement qu'elle marque qu'on veut corner des nouueaux excez, & inciter les débauchez à faire vne nouuelle charge : c'est pourquoy on a toûjours presenté les oublies aux Bacchanales anciennemēt;& Clement Alexandrin les a obseruées ainsi, parlāt de la solēnité de ces festes, *libaq; multis distincta vmbilicis, placenta, atq; papauera.*

Leur matiere est la paste qui n'est pas leuee; si bien qu'elle a les mesmes vertus du pain sans leuain. Or ce pain a trois qualitez, il prouoque à la volupté, il engendre vn suc melancholique, & il fait des obstructions & produit des vents.

La premiere est publiée par les sçauans, par la

raison, & par l'experience : la raison nous enseigne que le pain sans leuain est le sujet de beaucoup de vents, ainsi que nous monstrerons cy-apres, & qu'il a vne viscosité qui le gonfle dans nos entrailles, de sorte que remplissant les lombes, & gonflant les parties voisines, il fait ces emotions qui sont opposées à la vertu. C'est de là que la purée, les legumes, la crouste de pasté & les tartes agissent; que Didimus a dit, au rapport de Langius, *in vniuersum panes absque fermento facti efficacissimi sunt ad venerem*, & qu'on a tiré le prouerbe, *sine Baccho, & Cerere friget Venus.*

Mais quoy, me dira-t-on, d'où vient donc que dans Plutarque les Prestres d'Isis, & le Flamendialis dans Rome se nourrissoient de pain sans leuain pour entretenir leur continence?

Il est aisé à répondre que ceux-cy consideroiēt plustot la figure que la realité, & comme le leuain est le symbole du changement, de l'emotion & de la pourriture, ils vouloient signifier par là qu'il faloit s'abstenir de tout ce qui estoit la marque de l'impureté; c'est pourquoy ils ne mangeoient point du sel, qui est le leuain general de ce monde : Et les Iuifs pratiquoient si bien cela dans l'ancienne loy, qu'on lit dans Rabi Ben-Esra sur le Leuitique, qu'ils deffendoient d'adoucir les pains qui n'estoient pas leués, parce que le sucre, & le miel mis en abondance, ont vne pointe qui supplée au defaut du leuain; c'est pourquoy elle modere vn peu la paste dont on fait les oublies, qui seroit d'ailleurs plus mal-faisante.

Le second effet du pain sans leuain consiste à

produire la melancholie, à cause qu'il a vne substance terrestre, froide, pesante & grossiere, qui le rend semblable, ou du moins le fait la veritable matiere de cette humeur. Sur quoy on peut expliquer icy le probleme de Rasis qui a donné de la peine à tous les sçauãs : Pourquoy est-ce que le pain sans leuain diminuë le cœur & le foye : car par sa pesanteur & par sa consistence gluante, il émousse la pointe des esprits, les engourdit, les enueloppe & les étouffe ; & rend ainsi le cœur petit, c'est à dire, il en diminue la chaleur, & la force & il en abbat la vigueur : adjoûtés qu'il est aidé en cela de la melancholie, dont il est le veritable principe; parce que cette humeur boursouflant la rate, inspire la timidité & diminue le cœur, le foye, & les autres parties, en excitant l'accroissement & l'attraction de celle-cy.

Enfin le pain sans leuain est la source des vents : car les esprits du froment qui ne sont pas lachez par le leuain, demeurant comme liez dans vne paste gluante & massiue, se rarefient enfin dans le corps, dont la chaleur les attenuë, & les dilate; & parce que ces esprits sont ordinairement mal digerés, par consequant ils sont flateux, & deuiennent le principe des vents.

Le pain sans leuain a donc les trois qualitez precedentes, il y a de l'apparẽce par ainsi qu'elles se trouuent aux oublies, & certainement elles produisent comme eux la melancholie si on en mange trop souuent, les Astrologues ont reconnu cela puis qu'ils les ont rangées sous Saturne, & qu'ils ont obserué que ceux qui les vendent ont de cette planette d'estre infortunez

N ij

comme elle & de trauuailler dans la nuit, d'eſtre mal traittez, d'eſtre trompeurs, ſales & amys des rats, qui ſont des animaux Saturniens, enfin d'eſtre batus, & de gaigner au jeu par des ruſes & des adreſſes. Les oublies d'ailleurs font encore les obſtructions, & engendrent les vents ainſi que les pains ſans leuain : car comme on les mange ordinairement auec l'hipocras, il ſe fait par ce mêlange dans l'eſtomac vne paſte ſemblable à la colle, qui eſt fort nuiſible apres le repas, qui eſt le temps de cette debauche, & qui eſtant entrainée toute cruë par l'hipocras ou par d'autres boiſſons penetrantes, dans les entrailles, & dans le foye, deuient la matiere des vents, bouche les parties, arreſte les eſprits & fait les obſtructions, & cauſe les vents : on infere de là la troiſiéme vertu des oublies, puis que les vents la produiſent, comme nous auons marqué cy-deſſus : & c'eſt peut-eſtre par cette raiſon, qu'on fait les oublies lors que Venus, & Bacchus triomphent des hommes, & que ceux qui les vendent, les diſtribuent de nuit en diſant des chanſons qui ſont contre la pureté.

CHAPITRE IX.

De la Limonade, du Sorbet, & de l'Aigre de Cedre.

POur faire icy l'éloge de cette boiſſon, qui a l'odeur de l'ambre & l'eſclat de l'or, & qu'on prepare auec grand ſoin dans les chaleurs les

plus ardentes, il n'eſt pas beſoin d'eſtre inſpiré du Dieu des beuueurs, & d'auoir ſon enthouſiaſme, elle n'eſt pas de la débauche puis qu'on la peut offrir aux vierges les plus innocentes, & les plus ſobres ſans craindre d'offenſer leur pudeur : auſſi elle coule de ces pommes d'or qu'on preſente ſouuent aux plus belles, ſans que leurs ſemblables en deuiennent iaſlouſes, & ſans qu'elles ſoient obligées de paroiſtre comme autrefois. Examinons donc auec briefueté toutes les qualitez qu'elle poſſede, & voyons de quelle maniere ſon vſage peut eſtre propre à la ſanté.

Le ſuc du limon a trois qualitez, il fortifie le cœur & en éloigne les venins, & les exhalaiſons peſtilentes, il pouſſe le ſable & nettoye les reins, enfin il rafraichit le ſang, & le foye, il tempere la bile & les vapeurs qui en deriuent : il faut donc que la limonade, qui n'eſt que la liqueur de ce fruit, alterée ſeulement par le ſucre, que, dis je, elle agiſſe de la meſme maniere, & qu'elle faſſe des ſemblables effets : faiſons voir maintenant que ces trois facultez ſe trouuent au ſuc de limon.

Tout le monde eſt d'accord, que le ſuc du limon eſt excellent pour arreſter les impreſſions qui diſpoſent les reins à la pierre, non ſeulement parce qu'il s'oppoſe à la bile, qui eſt la ſource de ces maux ſi les hæmorroïdes ne la vuident, non ſeulement parce qu'il penetre tout ce qui eſt petrifié ainſi qu'on void aux perles, aux coraux, & aux yeux d'écriuiſſe ; mais encore parce qu'il abſorbe ces matieres picquantes,

tartareuſes & ſalées, qui s'empierriſſent promptement à la façon de ce qu'il fait à l'ancre, lors que ſes tâches s'impriment aux draps. Le ſuc de limon a donc cette vertu, il faut par ainſi qu'elle ſoit à la limonade, & qu'elle profite par conſequant à ceux que la pierre & le ſable ont embarraſſez.

Le ſuc de limon a encore la force de fortifier le cœur & d'en repouſſer le venin ; les Medecins authoriſent cela par le ſirop de limon qu'ils employent à la peſte & contre les fiéures malignes, & la nature nous l'ẽſeigne par la figure du cœur, qu'Athenée au cinquiéme liure a fort bien remarquée au limon, comme le caractere du ſecours que ce fruit donne à la plus noble de nos parties ; d'ailleurs l'hiſtoire qui ſuit eſt vne preuue conuainquante de la verité que nous auançons. La derniere peſte de Rome fut vn pretexte à quelques femmes de Calabre pour venir aſſiſter en apparence cette grande Ville : mais en effet ce n'eſtoit que pour faire vn commerce de leur poiſon; ces méchantes en compoſoient d'vne maniere qui cauſoit les meſmes ſymptomes que la maladie, c'eſt pourquoy elles s'en ſeruoient fort adroitement pour ſatisfaire les maris jaloux ou les femmes qui gemiſſoient ſous leur tyrannie : ce poiſon au reſte eſtoit ainſi qu'vne eau claire & brillante, & la quantité de ſes goutes faiſoit vn effet plus long ou plus court ; neantmoins il fut découuert par adreſſe, celles qui le donnoient furent executées à mort, & les tourmens ioints aux remords de la conſcience leur firent déclarer ce venin, auec le ſuc de limon

qu'elles oppoſoient à ſa violence comme ſon veritable ennemy. On ne doit donc pas douter de ſa vertu contre les venins & contre la peſte, & on doit preſumer qn'elle ſe touue auec excellence à la limonade que nous beuuons, puis qu'elle eſt du meſme principe, & qu'elle deriue du ſuc de limon.

La troiſiéme qualité du ſuc de limon, eſt de rafraichir le cœur, le ſang, le foye & toutes les humeurs ardentes; en premier lieu parce que ce qui eſt acide empêche l'inflammation & l'embraſement des parties oleagineuſes & ſulphurées qui ſe ramaſſent en abondance dans la poitrine & dans le foye: c'eſt pourquoy les Medecins meſlent l'eſprit de vitriol aux juleps, la nature a répandu vne acidité dans le ſouphre, & on ſoulage l'ereſipele & les autres tumeurs bilieuſes qui deriuent d'vne huile embrasée, par le vinaigre, & par l'oxicrat.

En ſecond lieu Hippocrate, au liure de la diete des maladies aiguës, dit que ce qui eſt amer eſt penetré par les acides, deſquels il eſt enfin rafroidy & fixé, & reduit dans vne conſiſtence plus denſe, τα πίκρα διάλυεται, καί εκ φλεγματȣ̃ται, ainſi que nous auons remarqué pluſieurs fois dans les liqueurs qui precipitent, & dans l'vniõ qui ſe fait de l'huile de tartre auec l'eſprit du vitriol, & c'eſt ſans doute ce qui fait le ſuc de limon en s'vniſſant auec la bile, qui eſt vne humeur amere & brûlante, dont il arreſte la mobilité & le volatil, & donc il metamorphoſe le ſouphre en phlegme, & l'amertume en douceur; diſons en de meſme des autres humeurs

qui luy ressemblent, & auec laquelle elles ont quelque espece de proportion : & voila la raison pourquoy les modernes soûtiennent que le suc aigrelet du pãcreas adoucit le chile, & le rend plus épais & plus blanc ; pourquoy le chãgemẽt de son aigreur est la source des maladies, & par quelle raison on siringue des sucs acides dans les veines lors qu'on veut fixer la trop grande fluidité du sang. Il est donc certain que le suc de limon rafroidit les parties, & les humeurs boüillonnantes qu'elles contiennent : il faut donc en dire de mesme de la limonade, & conclurre que l'arbre qui a l'or sur son fruit, l'argent sur ses fleurs, & le verd de l'emeraude parmy ses fueilles, fournit encore l'ambroisie qui appaise la soif, chasse le venin, empesche le sable, fortifie le cœur, tempere le foye & modere sa chaleur violente. Il nous reste maintenant à vuider quelques objections pour donner plus de iour à cette matiere.

On nous auance que ce qui est aigre est ennemy de l'estomach, qu'il fait euaporer la melancholie: qu'Hippocrate a dit des acides que ce qui estoit noir en estoit sublimé, & qu'il en deuenoit boüillant iusques à monter à la teste. ἀπὸ ὀξεος ταμέλανα σιωυτὰι καὶ μετεωρίσεται. C'est pouoquoy la limonade qui est acide fera les mesmes impressions, & causera des semblables effets, elle amaigrira mesme en subtilisant, & ainsi elle sera nuisible aux personnes de la Prouince qui ont la seicheresse, la melancholie & la maigreur.

Il faut répondre en premier lieu, que ce qui est aigre n'est pas si contraire à nos estomachs,

puis que la nature n'en conſerue la vigueur que par vn eſprit aigrelet, que ce ſont lès acides qui leur procurent l'appetit, & d'ont on aſſaiſonne nos meilleures viandes, qui leur ſeruent de diſſoluant & de leuain, & qu'il ne faut apprehender que l'excés dans l'vſage des choſes de cette nature.

Il faut répondre en ſecond lieu, pour ce qui eſt du paſſage d'Hippocrate, qu'il peut arriuer que la limonade remuera la melancholie; mais auſſi elle la conuertira en phlegme comme la bile, & elle condenſera ſon volatil par l'vnion qui ſe fait ordinairement des choſes aigres auec celles qui ſont alcaliſées, ainſi que la Chymie fait voir.

Il faut répondre en dernier lieu que le grand vſage de la limonade peut amaigrir en alterant les humeurs ſulphurées qui ſeruent à la graiſſe, & à l'embon-point: C'eſt pourquoy on employe le vinaigre pour diminuer la groſſeur exceſſiue des corps; & les liqueurs aigres profitent aux fiéures ardentes, où le ſouphre a coûtume de s'allumer: de là vient que les maigres doiuent boire la limonade moderamment, & qu'il eſt neceſſaire qu'ils la meſlent auec l'eau froide, afin que par ce temperamment, ils compoſent vne boiſſon agreable d'ont le gouſt ait du rapport au diapaſon, ou à quelque excellente harmonie: il eſt partant bon que les vieillards, les pulmoniques, les eſſouflés, & les hectiques s'en abſtiennent, & qu'ils prennent ordinairement ce qui ſera plus incraſſant & plus lenitif. Diſons le meſme du ſorbet, & des autres boiſſons aigrelettes qui procedent du limon, de ſes eſpeces, ou de

quelqu'autre fruit approchāt, & appliquōs-y le discours que nous auons fait cy-dessus : On doit neantmoins obseruer sur tout cecy de ne se gorger point apres le soupé de ces liqueurs rafraichissantes comme on a coustume de pratiquer, car ainsi elles relachent l'estomach, interrompent la cuite, détrempent l'aliment & en empêchent le leuain.

CHAPITRE X.

De la Glace.

QVoy que la nature ait composé l'homme auec harmonie, & qu'elle l'ait reduit dans vne grande mediocrité ; neantmoins il se porte toûjours aux excés, il en fait ses plaisirs, ses voluptez, & ses delices, & il détruit par leur moyen cette proportion reguliere qui le rend l'ouurage le plus admirable de l'vniuers : C'est ainsi qu'il se plait à des violens exercices, qu'il se nourrit de viandes trop douces, trop salées, ou trop piquantes, & que pour appaiser la soif, il joint le froid au chaud, l'hyuer à l'esté, & la glace aux boissons les plus temperées. Cet excez a esté exaggeré par les plus honnêtes gens de l'antiquité, & par quantité d'Auteurs modernes, si bien que nous ne ferons que l'effleurer, afin de n'interrompre le dessein que nous voulons suiure dans cet ouurage : mais pour faire cela auec clarté considerons la glace lors qu'elle est mise abondamment, ou bien lors qu'on l'employe auec

mediocrité, & dans la mesure; & voyons si elle peut estre raisonnablement accordée dans la fiéure, & dans les autres maladies du feu.

Pour commancer donc par la glace prise extraordinairement, & sans regle : ie dis hardiment qu'elle est tout à fait mal-faisante & ennemie de la santé. Pour establir ce paradoxe, qui dans le temps où nous sommes effarera beaucoup le lecteur, il nous faut appuyer sur des raisons qui soient certaines & conuainquantes.

N'est-il pas veritable, suiuant tous les plus sçauans Medecins, que la coction du ventricule est semblable à celle qui se fait dans le pot qu'on appelle vne elixation, & dont on tire du bouïllon excellent pour la nourriture de nos parties? Or ne sçait on pas que l'eau chaude est meilleure à celle-cy que la froide, que la froideur comprime l'aliment, & qu'elle empêche l'expression de son suc, & l'attraction de sa teinture, qu'elle en bouche les pores & en arreste les esprits; enfin qu'elle abbat la chaleur, & diminue cette perfection des qualitez passiues sur laquelle Aristote a estably la veritable digestion; & voila ce qui a inspiré Hippocrate au 6. des Epidemies, de dire, *refrigeratio quæ in ventre continentur indurat, coitus quæ in ventre continentur indurat.* Et certainement si pour épreindre quantité d'huile des oliues & des autres choses semblables, il se faut seruir d'eau bouïllante dont il faut arrouser le marc : si les Chimiques pour tirer la teintute, & l'essence de leur matiere, les macerent dans l'eau tiede ou grandement chaude; pourquoy est-ce que la nature ne demandera-t-elle pas le mesme dans nos

estomachs pour prendre de l'aliment ce qu'il y a de plus gras, & de plus huileux, & pour separer cette essence subtile qui doit composer nos esprits & entretenir nos visceres.

Que l'on ne m'objecte point que l'eau à la glace s'échauffe enfin dans l'estomach; car si on nourrit d'eau froide le pot, nonobstant que le feu la fasse bouillante, elle imprime partant à la viande vne odeur fade & vn mauuais goust, & elle amoindrit l'effet & la perfection qui procede de la cuitte; que doit-on donc presumer lors qu'on ne verse pas seulement dans le ventricule de l'eau froide, mais de la glacée, & lors qu'on veut nourrir ainsi vn aliment fort delicat, & seulement échaufe d'vne chaleur fort moderée?

D'ailleurs Hippocrate n'appelle t il pas dans son liure des eaux & de l'air, les eaux cruës & dures lors qu'elles sont trop froides, qu'elles sont soûterraines comme les eaux des puys, ou bien lors qu'elles deriuent de la neige, & de la glace, des mines, ou bien des rochers? ne veut il pas que ces eaux soient nuisibles, qu'elles troublent le bas ventre, qu'elles resistent à la digestion: en vn mot qu'elles s'opposent à la chaleur qui a peine à les surmonter & à les reduire? Or l'eau à la glace par artifice, n'est-elle pas proportionnée à la naturelle? & si les eaux des puys sont difficiles, suiuant Hippocrate, que sera-ce lors qu'on les aura refroidies auec excez? Et quels biens en tirerons-nous dans la ville, nous qui ne beuuons que des pareilles eaux? aussi ce sont elles qui par leur crudité deuiennent bien souuent la source de nos maladies, & qui les rendent

opiniaſtres, parce que la glace les fait deuenir indomptables, & improportionnées à la force de nos eſtomachs: & voila la raiſon pourquoy les ſçauants Medecins conſeillent aux delicats, l'eau bouïllie, ou la tizane, s'ils ſe veulent preſeruer des maux que la campagne leur cauſe ſouuent par la qualité de ſes eaux.

En troiſiéme lieu, pour digerer parfaictement les viandes dans le ventricule, ne faut-il pas que la faculté commence par deux preparations neceſſaires, par la diſſolution, & par vne fermentation exacte, afin que les alimens deuiennent rares & ouuerts, qu'ils ſe reduiſent en petites parties, & que la chaleur naturelle les penettre plus fortement? C'eſt ainſi qu'on reduit le bled en farine, qu'on diſſout la farine dans l'eau, & qu'on ſe ſert du leuain pour en rarefier la paſte deuant que de la mettre au feu: qui doutera donc que ce qui empêche dans nos eſtomachs, que ces preparations ne s'y faſſent, n'interrompe la digeſtion, & que la glace n'agiſſe de cette maniere, puis que ſon froid exceſſif arreſte les leuains & les ſouſleuemens, qu'il engourdit les eſprits qui ſont deſtinés à diſſoudre les viandes, qu'il les fixe, les concentre & les épaiſſit, & qu'il les rend ſemblables aux couteaux dont la pointe eſt émouſſée.

En quatriéme lieu, l'interieur du corps ſuiuant Hippocrate, eſt tranſpirable & tout ouuert, il eſt plein de petits détours, & de mille pores afin qu'il y ait vn conſentement general, *confluxus vnus, conſpiratio vna*, dit ce grand homme, que l'aliment ſe diſtribue, qu'il s'épure, &

qu'il se crible incessamment, & que le grand principe fasse couler ses influences jusques à la derniere partie : Or la glace en endurcissant, en fixant, en comprimant, & en pressant, n'empêche-t-elle pas cette liberté & ce dégagement des membres : n'arreste-t-elle pas ces transcolations ; n'est-elle pas vn obstacle au consentement general ; ne rend-elle pas l'interieur des entrailles plus dense, & estant prise deuant & apres le repas n'est-elle pas la cause de la difficulté que la nature trouue à distribuer l'aliment ? En effet si le froid rompt les veines, les comprime & les endurcit, en sorte que nous auons veu vne hæmorragie du bas ventre auec les extremitez froides tuer vn homme qui auoit beu à la glace dans la débauche, sans y estre premierement accoustumé ; que doit-on croire donc des vases qui portent le chile, qui les reçoiuent, qui l'insinuent, & qui en separent le superflu ? Et voila peut-estre le motif qui a obligé les Romains à boire long temps chaudement ou à tenir de l'eau chaude aussi bien que de la froide dans leurs festins ; voila ce que les Moines ont consideré au temps de S. Bernard lors qu'ils preparoient leurs boissons au feu, ainsi que les Chinois pratiquent & quelques autres peuples de l'Orient : enfin voila ce qui fait que la pluspart des habitans de l'Afrique qui ne sçauroient boire autrement, ne pouuant auoir ny glace, ny neige, que dis-je, ils sont d'ailleurs fort robustes & vigoureux.

En cinquiéme lieu, si l'hõme est dans la mediocrité, si sa vie consiste dans la chaleur, & que toutes les facultez naturelles l'exigent ; s'il est solaire

& si les choses aromatiques seruent à le viuifier; ne doit-on pas auoüer hautement que le grand froid luy est contraire, & que la glace est ennemie des principes dont la nature l'a composé, qu'elle fait vn hyuert de son corps, & que son feu est alors à la maniere du Soleil lorsque la terre est couuerte de neige? Enfin si le froid, suiuant l'Aphorisme, est ennemy du cerueau, de la poitrine, des dents & des nerfs, de l'estomac & des membranes, il faut necessairement que les Medecins defendent de boire à la glace, puisque ces parties sont les instruments des principales facultés, puisque l'appetit deriue des nerfs, que ce qui entretient nostre vie est renfermé dans la poitrine, & que la glace peut grandement alterer tous les organes dont nous parlons. Il est donc certain que le boire à la glace nous est extremement nuisible, c'est à dire lors qu'il y a de l'excés, & lors qu'on a peine d'en pouuoir souffrir la froideur: la moderation partant est tres-vtile & tres-profitable, comme nous allons faire voir.

En effet, la fraicheur que la glace moderée imprime arreste les esprits qui se portent trop hors du centre, vers la surface, dans la force de nos chaleurs; elle leur donne quelque consistence & quelque épaisseur, elle fixe leur mobilité, & empêche que ces essences n'euaporent; d'ailleurs elle affermit les chairs, & ce qu'il y a de plus important; elle modere le bouïllonnement & la fermentation de la bile & du sang dans les veines, qui est le fondement de beaucoup de maux: & voila la raison pourquoy la glace fait

dormir & qu'elle a calmé les maladies populaires de l'Eſpagne, & de l'Italie.

En ſecond lieu il faut remarquer que nous ſommes affligez pendant l'eſté d'vn flux de ventre aſſez rude & aſſez importun dans cette Prouince, non pas ſeulement comme quelques-vns s'imaginēt, par vn ramas d'vne humeur piquante & bilieuſe ; mais ſur tout, parce que l'eſtomach deuient alors trop lâche & trop ouuert, qu'il a peine à ſe ramaſſer, & à fermer ſes orifices, & qu'il déuient ſemblable à ces cuues qui ſont toutes pleines de fentes lors qu'on les expoſe au ſoleil. Or la glace affermit ces parties, elle leur donne le moyen d'embraſſer mieux les alimens, de mieux contenir les eſprits, & d'empêcher qu'ils n'euaporent & de bien acheuer la cuitte, qui eſt imparfaite ſans tout cela : Et voila la cauſe que l'appetit eſt reuenu à quelques-vns apres auoir beu à la glace, & que leur indigeſtion a eſté finie, ſouuent contre le ſentiment, & l'eſperance des plus excellents Medecins.

En troiſiéme lieu les grandes chaleurs deſmélent ce qui eſtoit meſlé, ſubtiliſent ce qui auoit la conſiſtence, & ſeparent inceſſamment, ou bien elles dilatent, elles ouurent & elles rarefient toûjours. Or ſuiuant Hippocrate au liure de l'ancienne Medecine, ce qui eſt ſeparé eſt la ſource de beaucoup de maux, ce qui eſt ouuert reçoit, ou ſe décharge ſur les parties, & ce qui eſt rarefié occupe vn lieu plus vaſte & plus grand, il le bourſoufle & luy cauſe ſouuent vne douleur tres-violente : & c'eſt icy la raiſon des maladies qui ſuruiennent durant l'eſté, ſi la glace moderée

moderée ne s'oppose à leur violence; car alors elle resserre les parties & empêche leur effusion, elle contient les humeurs dans leurs bornes & dans leurs mélanges, & comprimant ce qui est volatil, elle arreste ces rarefactions, qui sont le principe des vents. Et c'est icy la raison pourquoy quelques-vns se sont gueris des coliques son vsage, & qu'ils ont concentré ainsi tous les esprits & les matieres volatiles qui mugissent dans nos entrailles, ou qui montent dans le cerueau. On preuue cette compression par vne experience certaine : car comme l'eau contient quantité de sels volatils, qu'il en sort toûjours de la terre durant l'esté, & que l'air en est tout rempli, la glace dans l'hyuert les ramasse, & les presse si fort, que nous admirons souuent sur elle la figure des herbes & des fleurs, comme Quercetan a fait voir du suc de l'ortie & de sa lixiue glacée, parce qu'elle est dans les esprits salins, que la chaleur la rend inuisible, & que la glace l'épaissit.

Il est donc veritable que l'vsage de la glace dans la mediocrité nous est necessaire, & que son excez destruit nos temperaments & nos corps : c'est pourquoy prescriuons icy quelques obseruations & quelques preceptes, qui empêcheront le déreglement de quelques-vns, & qui seruiront à conduire les autres.

Que ceux qui ont l'estomach froid, delicat & mince, se seruent de la glace auec grande moderation.

Que les vieillards s'en abstiennent du tout, & qu'ils se souuiennent que leur feu s'euanoüit insensiblement, que leurs parties s'endurcissent,

& que le froid en agmente la dureté.

Disons en de mesme des femmes enceintes, & des filles qui ont les pâles couleurs, qui doiuent considerer que le froid comprime les veines, qu'il suspend leurs ordinaires écoulements, & qu'il cause les obstructions, si nous croyons à Erasistrate.

Que les paresseux, les nonchalands, & les sedentaires ne boiuent que fort peu à la glace; au contraire des personnes entreprenantes qui sont toûjours dans les affaires & dans l'action, parce que le trauail augmente la chaleur, que l'agitation aide à la cuitte, & que le mouuement fait mieux glisser ce qu'Hippocrate a nommé dur & indomptable dans son liure des eaux & des lieux.

Que ceux qui boiuent des eaux de puys, ou de celles qui sont soûterraines, obseruent que dans Hippocrate, elles sont assés difficiles, sans qu'il soit besoin que la glace en augmente la crudité: c'est pourquoy ceux-là puiseront des eaux de fontaine, ou ils prendront de l'eau boüillie à la maniere des Romains, ainsi qu'ont remarqué sur le nom *decocta*, quantité de bons Auteurs.

Que les personnes qui n'ont chez elles que des eaux échauffées par la terre, par la saison, ou par le Soleil employent librement le secours de la glace pour les rafraichir doucemēt: C'est ainsi que les Siciliens & ceux de Calabre en agissent, & que les eaux chaudes des Indes tuent souuent les voyageurs; parce que suiuant Hippocrate les eaux de cette nature se changent en bile, qu'elles déreglent l'estomach, & causent les inflammations des entrailles.

Que les hômes qui ont l'estomach charneux & le foye bruslant, qui aiment le vin, & les viandes picquantes boiuent librement à la glace; autrefois on pratiquoit cette façon de vie auec succez, le Poëte l'a remarquée,

Dum domini stomachus feruet vinoque ciboque,
Frigidior getulis petitur decocta pruinis.

Que ceux qui sont constipés s'en abstiennent, nous en auons donné la raison, & il est inutile de la réioüer maintenant : disons le mesme de ceux qui ont la poitrine foible & les dens cariées & chancelantes, suiuant l'aphorisme. On doit partant considerer que si les dens sont malades à cause d'vne humeur chaude, rongeante, & salée, qui coule dans les petites arteres que la nature a inserées à leurs racines, ce qui arriue souuent aux bilieux, & à ceux qui ont les cheueux rouges, dont à cét effet les morsures son fort malignes, si dis-je cela arriue ainsi, la glace sera tres-profitable aux dens, & son froid temperera la pointe, l'ardeur & la subtilite du sang.

Qu'on se souuienne de mettre l'eau à la glace plutost que le vin,

Massiliæ fumos miscere niualibus vndis,
Parce puer ------ dit le Poëte.

Suiuant l'intention de ceux qui ont inuenté le meslange du vin & de l'eau, pour corriger la crudité de celle-cy par les esprits, & la chaleur de celuy-là; car la vigueur & la force du vin deuiennent languissantes par la glace & par le grand froid, ainsi que les Hollandois ont souuent obserué dans leurs diuers voyages vers *Noua Zembla*. I'excepte partant icy les vins tumul-

tueux & piquants, qui ennyurent & qui montent promptement à la teste.

Qu'on ne boiue pas apres le repas si souuent & de si grands traits à la glace; car il n'y a rien qui trouble dauantage la digestion, qui interrompe mieux l'effet des esprits & de la chaleur influente, & qui rafroidisse plustot ce que la nature auoit commancé d'échauffer: Il faut partant dans cette rencontre, & dans tous les preceptes que nous auons prescrit, auoir égard à la coustume, comme Hippocrate nous a enseigné.

Que ceux dont l'ouïe est foible, ou bien dont les oreilles souffrent des indispositions, se moderent dans l'vsage qu'ils font de la glace; il ne faut que lire Hippocrate, pour estre viuement persuadé de la certitude de ce precepte; car on trouue ces mots dans le 6. des Epidemies section 7. *valde frigidum velut nix, & glacies venas rumpere, & tußes excitare solet, humorum vero collectiones facit, quales sunt oblongæ circa aures eminentiæ, à Satyrorum similitudine Phareæ dictæ; aut rotundæ, arborum quarundam tuberculis similes, quæ gongronæ vocantur*. Et veritablement cecy est auctorisé par les Hollandois de *Noua Zembla*, qui se pleignoiēt dans vn pays extremement froid, des enleueures, qui leur saisissoient l'endroit qu'Hippocrate nous a marqué: Voyons maintenant si nous pourrions trouuer quelque raison de ce symptome. Seroit-ce point parce que le froid presse les glandules voisines: qu'il empêche là le passage & la transcolation des humeurs, & qu'il y fixe ce qu'elles ont de subtil & de rare: C'est pourquoy quelques-vns ont creu que le

goittre des Sauoyards ne procedoit que de l'eau de neige, laquelle presse & endurcit ces parties spongieuses, & les grossit de quantité d'humeurs, jusques là qu'elles en déposent vne partie dans les cauitez, & qu'elles en remplissent les chairs; seroit ce point encore parce que lors qu'on boit à la glace, le froid estant introduit au centre du corps repousse aux extremitez & jusques à la circonference, c'est pourquoy il reduit les matieres aux emonctoires de la teste & de la poitrine, & fait ces grandes tumeurs qui embarrassent les oreilles, & qui enuironnent le col; & certes cela n'est pas difficile à imaginer, si on prend garde au rapport du bas ventre auec les oreilles, si on se souuient que les purgatifs soulagent, ou guerissent la surdité, que les parotides procedent souuent de la suppression des parties basses, que le froid comprime & endurcit, & qu'Hippocrate a dit, *biliosis liquidis ex aluo primum descendentibus, deinde stercorosis, coma superueniens tumorem ad aures facit*; peut estre a cause de la distribution des veines, que cét excellent homme a enseignée dans ses œuures, laquelle contribue à porter jusques là les humeurs ou à y introduire le froid. Et voila en peu de mots ce qu'on peut dire de la glace dans briefueté que nous nous sommes proposée : voyons maintenant si on la peut accorder aux febricitans, & à ceux qui sont affligez de quelque indisposition qui procede d'vne chaleur trop vehemente.

Il est facile à répondre à cette difficulté si nous suiuons, & si nous reprennons nos routes: Disons donc premierement que le boire à la glace,

s'il eſt moderé, eſt excellent dans les fiéures & dans les maladies du feu : premierement parce que la fiéure eſt vne colere de l'eſprit qui eſt mutiné dans le cœur, qu'elle eſt vn effet de l'impetuoſité extraordinaire qu'il fait dans nos membres & dans nos veines, & que la glace peut arreſter la fougue, & la violence de ſon émotion.

En ſecond lieu parce que ſuiuant Hippocrate, le feu dans les fiéures ſurmonte l'eau, *ignis irruit in extremitatem aquæ*, de façon qu'il eſt neceſſaire de luy oppoſer la glace & le froid pour arreſter ſon mouuement.

En troiſiéme lieu parce que ce feu dans la violence qu'il ſe donne ſe détruit ſoy-meſme apres auoir brûlé le corps ; de ſorte que par le boire frais, il faut faire vn hyuert dans nos membres & vn Septentrion, comme luy les rend proportionnés à la zone torride, *humanus animus*, dit Hippocrate, *ad mortem vſque perpetuo producitur, quod ſi vna cum morbo incenſus fuerit, tum ipſe corpus etiam depaſcitur.*

En quatriéme lieu parce qu'il tempere la bile & arreſte le ſang qui bouïllonne, & qui roule à grands flots dans les fiéures, qu'il abat les vapeurs, appaiſe la douleur de teſte, fixe les matieres ſubtiles, & reſiſte à la pourriture qui eſt preſque le fondement de tous les maux qui ſont aux humeurs.

Si partant on preſume de boire à la glace auec excez dans les fiéures, c'eſt ce qui eſt directement opposé à la raiſon & aux regles de Medecine. En effet ne ſçait-on pas que le froid lie les eſprits qui doiuent faire toutes les digeſtions, les fer-

mentations, tous les mouuemens, & les crises dans des maladies semblables? qu'alors ces esprits se changent en vents, dit Hippocrate, & que cette metamorphose est augmentée par le froid; que c'est luy qui bouche & qui constipe, & que partant la pluspart des fiéures se guerissent par le ventre lache & qu'elles ont pour principe les obstructions: qu'il est d'elles comme des inflammations exterieures, qu'on ne doit pas traitter par vn froid violent; & que le corps est vn theatre qui ne sçauroit souffrir le grand froid, & la grande chaleur, qui font des combattãs si rudes?

Deuant que de finir ce chapitre, examinons dans peu de paroles, le probleme que Valesius a auancé sur les Epidemies; sçauoir si on doit mettre les fruits à la glace comme on fait ordinairement l'eau & le vin.

On peut dire donc en premier lieu qu'il est à propos de rafraichir mediocrement les fruits, soit pour empêcher leur bouillonnement dans l'estomach, pour arrester leur fermentation & la generation de la bile, soit pour en dissoudre, & pour en separer le sel impur que les fruits atirent dans les chaleurs & qui les rend la matiere des fiéures, soit pour temperer le foye & le sang, soit pour tuer vne prodigieuse quantité de vermine, que le microscope découure toûjours dans les fruits: C'est ainsi que Diphylus aimoit les cerises dans Athenée, & que les Espagnols rafraichissent les leurs. Neantmoins on peut dire en second lieu que les fruits extraordinairement glacés sont tres-nuisibles, non seulement parce

qu'ils introduisent vn froid trop fixe & trop attaché, non seulement parce que ce froid flétrit & ride les membranes,

------ Penetrabile frigus adurit,

qu'il empêche la transpiratiõ qui se doit faire par tout le corps, & que suiuant la Medecine statique, celle des fruits est tres-difficile; mais d'ailleurs parce que les fruits ne sont jamais meilleurs que lors qu'ils sont cuits, & que la glace partant leur imprime vne qualité qui s'oppose encore mieux à la chaleur & à la force des entrailles: j'adjoûte que les nerfs du ventricule & de toutes les parties souffrent de là par vne conspiration mutuelle. C'est pourquoy suiuant Boontius, les Indiens qui se gorgent de fruits glacés, souffrent souuent vne espece de paralysie fort opiniatre, qu'ils appellent Beriberi.

CHAPITRE XI.

Du Tabac en fumée.

POur bien considerer ainsi le Tabac, & remarquer dans peu de mots ses qualitez & sa nature, il faut diuiser ce chapitre en autant de diuers articles que nous ferons des reflections.

Premierement il y a à s'estonner que la fumée ait toûjours amusé les hommes: car les Thraces dans Mela, prenoient plaisir à brusler des herbes pour en obseruer le parfun, les Babyloniens faisoient le mesme de certains fruits pour se preparer à la danse, on expioit les crimes par la fumée parmy les Romains, c'est elle qui seruoit de

fondement à la Capnomantie, & la plusſpart des gens d'aujourd'huy s'appliquent ſi fort à voir & à reſpirer la fumée qui ſort du tabac, qu'on peut dire ſans hyperbole que leur vie n'eſt qu'vne fumée, & qu'elle fait le ſujet de leurs penſées & le comble de leurs plaiſirs. Voyons maintenant d'où deriue cette inclination ſi puiſſante qui porte les hommes à la fumée, d'où vient que celle du tabac leur plait, quel eſt ſon pouuoir & ſa force, & de quelle maniere elle agit. Mais pour faire cecy auec fondement, propoſons la reflexion ſuiuante.

Il faut donc obſeruer en ſecond lieu, que les hommes aiment des choſes qui ſont partant bien eſloignées de ce temperamment, & de ce milieu où Dieu a posé leur nature: C'eſt ainſi que les Turcs ſe plaiſent au Maſlac qui les fait deuenir furieux; que les Chinois eſtiment le Thé qui trouble le répos que le ſomeil leur donne: que les Orientaux recherchent *l'Aſſa fœtida*, que le Betel meſlé auec la chaux eſt le delice des Indiens, & que le Tabac en fumée compoſe preſque le plaiſir de tous les peuples de la terre, nonobſtant ſon acrimonie, ſa malignité, & ſa puanteur. Tout cela fait preſumer ſans doute que la plus grande partie du genre humain eſt hors de la mediocrité que ſon exellence demande, & qu'elle ne ſe porte à des choſes exceſſiues & hors de la moderation, que par quelque proportion & quelque rapport: & voila la raiſon pourquoy quelques-vns boiuent volontiers l'eau de vie, le vin picquant & le vin ſans eau; d'où vient qu'ils cherchent le ſel, le haut gouſt & les viandes poiurées; que les doux, les delicats & les

raiſonnables ne peuuent ſouffrir le tabac; que les Ordonnances l'ont prohibé, parce qu'elles ont reglé les emportements de ceux qui en vſent, ſuiuant le principe, que les mœurs de l'ame ſuiuent le temperament de nos corps: enfin voila la ſource de ce que nous auons obſerué, ſçauoir qu'il n'y a que les ſoldats, les matelots les foux, les faineants, & ceux dont l'humeur leur donne quelque proportion aux Barbares, qui ſe parfument du tabac, & qui ſe diuertiſſent à voir ſa fumée, parce qu'ils ſe trouuent dans l'excés. Nous auons partant pris garde que les perſonnes melancholiques & atrabilaires la reſpiroient plus volontiers, à cauſe qu'elles ſont toutes remplies d'humeurs ardentes, de vapeurs acres & d'eſprits chauds, ainſi qu'elle, qui la leur font ſouhaiter, & la leur rendent agreable, à la maniere de la crouſte brûlée & des viandes ſeiches qu'on deſire lors qu'on a le foye chaud & le ſang bilieux. Il eſt donc certain que les hommes qui ſont dans l'excés aiment le tabac, mais principalement les melancholiques & les atrabilaires. C'eſt pourquoy cela nous fournit vne reflexion qui n'eſt pas moins neceſſaire que la precedente.

Car comme les preneurs de tabac ſont pour l'ordinaire d'vn temperamment aduſte & bruſlé, ils ont par conſequent, à cauſe de leur feu, vne imagination fort viue qui les déregle & qui les occupe le plus ſouuent, & leur preſente des reueries & des continuelles viſions. En effet, tantoſt ils grondent contre l Eſtat & peſtent contre les Miniſtres; tantoſt ils s'erigent en cenſeurs du public & ils declament contre le ſiecle; tantoſt ils conçoiuent des deſſeins ſans apparence &

ſans fondement, pour leſquels ils abandonnent leurs affaires; en vn mot tantoſt la fantaiſie leur propoſe des bagatelles ſi legeres, qu'elle les amuſe à la fumée & à remarquer ſon mouuement, & certes on peut dire qu'ils imitent en cela les femmes oiſiues qui content les poutres du plancher, ou bien les replis de leurs iupes, & qu'ils ſont ſemblables aux enfans qui admirent vne carte couppée que le vent fait tourner en rond: faiſons partant quelque reflexion ſur cette application ſi friuole, & voyons ſi nous pourrons découurir le principe qui arreſte ainſi l'imaginatiõ de ceux-cy & de la plus grãde partie des hõmes.

Il faut donc ſuppoſer que la vie de l'homme, auſſi bien que celle des plantes, n'eſt qu'vn mouuement perpetuel, & qu'elle ne s'entretient que par des mouuements tres-juſtes: car l'ame ſe meut inceſſamment, ſes facultez ne ſont que ſes mouuements ordinaires, les eſprits s'agitent toûjours, & leur repos fait les maladies, ou il eſt cauſe de la mort.

Il faut ſuppoſer en ſecond lieu, que tous nos corps ſont pleins de fumée, qu'il en exhale ordinairement au cerueau, qu'il en ſort de tous coſtés des pores, & de l'habitude, que nos entrailles fument toûjours, que la fumée eſt vn effet des ſeparations & des cuites, & que les eſprits qui deſcendent & qui montent dans nos parties, en imitẽt le mouuement & repreſentẽt ſa figure.

Il faut ſuppoſer en troiſiéme lieu, que l'ame prend plaiſir à voir au dehors vne image de l'œconomie qu'elle exerce dans tous nos membres, c'eſt ainſi qu'elle ſe plait à la muſique qui eſt vne ombre de l'harmonie qu'elle obſerue dans ſes

fonctions, qu'elle aime à considerer les ruisseaux parce qu'ils figurent les humeurs qu'elle fait couler dans nos veines, & qu'elle occupe à tout cela l'imagination & les sens. Cela estant ainsi, il y a de l'apparence que les hommes s'arrestent à voir la fumée, parce qu'elle est dans le mouuement, que ce mouuement a quelque ordre à la maniere de ceux de l'ame, qu'il ressemble à ceux de nos vapeurs & de nos esprits, qu'il marque à la phantaisie ce merueilleux mênage qui se fait continuellement aux parties, où tout est plein de la fumée, & qu'il est vn caractere des exhalaisons & de brouïllards où nostre ame s'enuelope & se déuelope toûjours; de là vient que comme les atrabilaires ont vn feu qui détache incessamment des vapeurs, qu'ils ont quantité d'esprits & vne imagination expressiue, ils s'occupent par consequent à considerer la fumée, & ils sont determinés à celle du tabac par son acrimonie & par sa chaleur. Il en est de mesme des foux qui ont cette faculté vigoureuse, & leur temperament dans l'excez; enfin les faineants & les populaires, les soldats, & les mariniers ont des inclinations égales, parce qu'ils sont pour l'ordinaire d'vne pareille constitution. Au reste tout cela ne doit pas paroistre fort estrange, si on prend garde que les yeux se plaisent à la fumée comme les oreilles à certains bruits, l'atouchement à certaines frixions inutiles, le goust à des saueurs piquantes, & l'ame à des reueries & à des visions. Il nous faut maintenant examiner quels effets la fumée peut produire sur l'esprit, sur les humeurs & sur les membres, & voir en particulier ceux qui dériuent de la fumée du ta-

bac : mais pour nous bien conduire en cecy, il est necessaire de considerer la nature des parfuns & les matieres qui les cõposent, puis qu'on fait vn parfun de la fumée du tabac, & que les parfuns ne sont que les choses allumées qui fument, cõme on void du tabac bruslé. Le parfun est vn cõposé d'vn sel volatil, d'vn souphre que le feu subtilise, en vn mot de quantité d'esprits que la dissolutiõ fait monter, & qui portent les vertus & les facultez de leurs corps : de là vient qu'il penetre par tout, que son odeur est tres-sensible, qu'il efface l'impression des maladies & des venins, que sa subtilité l'vnit & l'applique à nos esprits, que les anciens ont creu qu'il auoit du pouuoir ainsi sur nos ames, & qu'il pouuoit agir sur les Intelligẽces & sur les demons : & certes nos ceremonies ordonnent dans les exorcismes, des prieres & des parfuns, Procle, Iamblique, Porphyre & tous les plus grands magiciens les employoiẽt dans leurs mysteres, ils se seruoient du parfun du foye de Cameleon bruslé sur vne tuille contre la foudre, & ils croyoient que certaines fumées auoient la faculté de nous faire Prophetes & de nous inspirer le futur. Pour nous, voicy de quelle maniere nous considererons le parfun.

En premier lieu estant vne chose fort actiue, fort déliée & fort penetrante, ou representant des nuages & des brouïllards, elle change la situation des esprits, elle les obscurcit, ou bien elle les netoye & les épure, elle efface leurs idées, ou elle les rend plus distinctes, elle brouïlle les especes ou elle les remuë & les confond, bref elle les excite estant assoupies & elle fournit ainsi des pensées differentes & des phantômes à l'imagina-

tion & à la raiſon.

En ſecond lieu, elle altere ainſi cet eſprit qui ſert, pour parler auec Platon, de lien & de chariot à l'ame, tantoſt elle s'oppoſe à ſa clarté, quelquefois elle luy fait ainſi que les ſons qui remuant l'air en diſſipent les orages & les tempeſtes, tantoſt elle l'épaiſſit, l'attenuë, ou le rarefie extremement, & de cette façon elle produit dans l'ame l'éleuation & l'enthouſiaſme, ou vn profond engourdiſſemēt. Et voila ſans doute la raiſon qu'il y a des parfuns qui cauſent l'amour, la haine & la compaſſiō, qui portent à la fureur, ou au ſommeil, qui chaſſent les demons, en corrigeant la malignité des vapeurs & des humeurs melancholiques; enfin pourquoy eſt-ce qu'on parfume dans les Egliſes, & qu'Orphée dans ſes hymnes compoſe quantité des parfuns pour diſpoſer aux influences de Saturne, de Iupiter, & du Soleil.

En troiſiéme lieu les parfuns agiſſent plus directement ſur les corps, il n'y a pour cela qu'à lire Hippocrate, & on verra qu'il les ordonne pour la conception, pour la matrice, & pour quantité de ſes maux; on ſçait d'ailleurs, qu'ils ſeichent, qu'ils attenuënt & qu'ils échauffent, que le cerueau & la poitrine en reçoiuent du bien ou du mal, & que c'eſt par leur moyen que les Romains découuroient la conſtitution des eſclaues. Il eſt donc hors de doute que les parfuns ont des grandes vertus ſur nos eſprits & ſur nos parties, & que le tabac en fumée les poſſede par conſequent comme eux, puiſqu'il eſt au rang des parfuns, de ceux, dis-je, qui ſeruent preſque à tout le monde. Il eſt temps maintenant de les découurir & d'obſeruer celles qui font impreſſion ſur nos

corps, & les autres qui agissent sur les esprits, & indirectement sur nos ames: Et pour commencer par les premieres, la fumée du tabac émousse l'appetit & modere la faim pressante, peut-estre parce qu'elle est ennemie de l'estomach, que l'experience fait voir qu'elle le prouoque en toutes les manieres, qu'elle luy imprime vne teinture iaune, comme les dissections ont montré, & qu'apparamment elle est opposée par sa qualité sulphurée, à cette acidité que la nature a cachée dans le ventricule pour luy faire souhaiter l'aliment.

La fumée du tabac, suiuant Scroderus, empêche d'ailleurs de pisser au lit, peut-estre parce qu'elle seiche le corps, & en absorbe les serositez abondantes; ou bien qu'elle est ennemie des reins & qu'elle suspend leur ouurage: c'est pourquoy on la croit opposée à Venus, & on dit qu'elle est contraire à la generation, peut-estre aussi parce que le sel volatil du tabac s'vnissant auec celuy de l'vrine le coagule & l'adoucit ainsi que nous auons dit plusieurs fois; de sorte qu'on peut tirer la raison de là, pourquoy la fumée du tabac soulage les vieux maux de teste, qui ne dériuent pour la pluspart que des sels acres & mordans, & des humeurs aigres & chaudes.

La fumée du tabac efface bien souuent l'impression des venins, & la teinture de la peste: voila pourquoy elle tue la vermine, les cousins, & quantité d'autres insectes qui exhalent quelque chose de venimeux, sans doute en effaçant par son sel & par ses esprits, ainsi que beaucoup de parfuns, les atomes malignes & contagieuses qui se repandent sur les meubles & qui sont mê-

lées dans l'air, il y a mesme à croire qu'elle les fixe & les corrige à la façon que nous auons marquée cy-dessus, ou bien qu'elle les resout, les nettoye & les dissipe : de sorte que c'est par sa faculté acre, discussiue & penetrante, qu'elle guerit la surdité & qu'elle polit les dens & les rend luisantes & blanches, si on l'introduit par vn entonnoir.

La fumée du tabac est tres-nuisible & tres-malfaisante aux poulmons, non seulement en empêchant la fraicheur de l'air, qui les rafraichit & qui les tempere, non seulement en les remplissant de la suye & de la fumée, quoy qu'ils soient destinés à euenter ler fuliginosités du cœur ; mais encore en chaufant, en rongeant & en penetrant des parties si delicates, & que la Medecine tâche de restablir, ou de conseruer en leur donnant vn air tout pur. Sur quoy il faut remarquer que la fumée du tabac se respend facilement à la poitrine ; car comme l'expiration la repousse au dehors, & fait ainsi ressembler la bouche à vne fournaise qui fume ; l'inspiration au contraire l'introduit & l'insinuë librement : C'est pourquoy on remarque par l'anatomie que les prenneurs de tabac ont souuent la poitrine flestrie, excepté lors qu'elle est essouflée du flegme & de quantité de serosités, parce que le tabac la desseiche auec tout le corps, que son sel l'endurcit & en diminuë l'humide, & la rend semblable aux jambons & aux harengs enfumés, qui se conseruent au defaut de l'humidité, laquelle est le principe de la dissolution & de la pourriture. Le cerueau souffre les mesmes qualités, c'est pourquoy on void

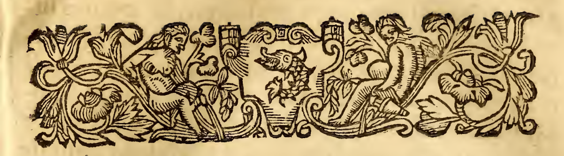
ſouuent tarir par la fumée du tabac les eaux de cette ſource abondante : ſes nerfs d'ailleurs s'en irritent ſi fort, qu'ils cauſent les conuulſions, les tremblemens & les vertiges à ceux qui n'ont pas accouſtumé le tabac : C'eſt de là qu'on a obſerué qu'ils paſmoient ſubitement apres en auoir reſpiré la fumée, dont la puanteur s'arreſtoit aux pieds fort long temps, parce qu'elle ſe gliſſoit par les nerfs, comme par autant de tuyaux, vers les parties qui communiquent à la teſte.

La fumée du tabac agit ſur les eſprits, & indirectemẽt ſur l'ame à la façon des autres parfũs : pour eſtre bien perſuadé de cela il faut remarquer que les fueilles du tabac s'alument facilemẽt parce qu'elles ſont oleagineuſes & ſulphurées ; & qu'elles gueriſſent les vlceres, font vomir & éternuër, effacent la gale & piquent la langue, parce qu'elles contiennent vn eſprit fort acre & vn ſel de meſme façon : Il y a donc de l'apparence que la fumée fait les meſmes effets, & qu'elle contient ainſi que les autres parfuns, ce ſouphre, cet eſprit & ce ſel : par le ſouphre elle eſt narcotique & aſſoupiſſante, elle a du raport à la iuſquiame & à l'opium, elle excite des ſonges & brouïlle l'imagination comme luy, elle amoindrit ainſi aux criminels la terreur des ſupplices, & aux ſoldats la crainte des combats : c'eſt par là qu'elle delaſſe les voyageurs en occupant leur phantaiſie, qu'elle abrutit les hommes en affoibliſſant leurs eſprits & qu'elle les iette dans des penſées inutiles & ſuperflues, à la maniere des fumées que les fiéures font monter à la teſte, & des vapeurs de la mandragore, & de l'eſtramoneum :

elle obſcurcit encore par ce moyen les petites lumieres qui brillent dans le cœur & dans le cerueau, qui feruent de chariot à l'ame ; & il en eſt d'elles ſouuent, comme de cet eſprit dont Hippocrate parle dans ſes predictiõs, & lors qu'il décrit l'iſſuë funeſte des maladies; car tantoſt il l'appelle πνεῦμα ἀμαυρόν vn eſprit obſcur, ou bien πνεῦμα θολερόν vn eſprit trouble, qu'il dit ne deuenir ainſi que par les fumées & les vapeurs qui le ſouillent & le rendent impur, qui l'ofuſquẽt & l'embarraſſent ; enfin qui le font deuenir charbon, ou tout à fait ſemblable à la ſuye: La fumée du tabac fait de meſme de nos lumieres, elle les obſcurcit & les confond, elle leur oſte ce titre qui les rend, ſuiuant Ariſtote, proportionnées aux eſtoiles, & elle iette l'ame dans les tenebres en enuelopant ce chariot qui la fait rouler, ſuiuant Platon, des eſtoiles iuſques dans nos corps : & voila la cauſe pourquoy la pluſpart des preneurs de tabac s'abrutiſſent ; & d'où vient que ceux qui commencent ſe trouuent ſouuent ſurpris d'vn éblouïſſement & d'vne diminution de ſentiment, de raiſon & de veuë.

La fumée du tabac par ſon eſprit acre & ſon ſel picquant peut encore faire le meſme à l'ame, que le vin, l'eau de vie & les liqueurs qui enyurent : Auſſi elle rend les Preſtres des Indes furieux, elle anime ainſi les ſoldats, elle rétablit le courage & inſpire au Poëte de dire,

Denique ni aëreum flammis conuerſa vaporem,
Fœta ſalis viui, ſuperaſque volantis ad auras,
Praua ſpiritibus mentis capitolia ſcandens,
Supplementa noua exhauſtis animalibus infert.



LIVRE III.

Des Ieux, & des Exercices, ou de la Gymnastique moderne.

CE Liure est le plus important, & le plus vtile de ce volume, puis qu'il enseigne à regler les actions, & à prendre les mouuemens auec ordre: Hippocrate a esté le premier qui nous en a donné le dessein, & on lit dans vne des parties de ses ouurages: *homo sanus esse non potest, nisi etiam laboret, oportet autem, velut par est, Medicum laborum vim pernoscere, tum naturalium, tum eorum qui per vim fiunt, & qui ex istis, carnes in augmentum præparant.* Aussi apres luy, beaucoup de Medecins on trauaillé à connoistre la nature des exercices, & on void dans Iaubert, Mercurial &c. la maniere de les pratiquer. Neantmoins comme ces honnestes gens ne se sont appliquées proprement qu'à la gymnastique des anciens qui nous est maintenant inutile: Nous auons iugé à propos d'examiner la moderne qui contient nos ieux, nos diuertissemens & nos plaisirs, & de prendre garde aux maux, & aux biens qu'elle nous peut faire.

CHAPITRE I.

Des Exercices en general.

AFin de mieux ſuiure la route de ceux qui ont traité de l'ancienne gymnaſtique, il eſt neceſſaire de faire ſeruir ce chapitre præliminaire à la gymnaſtique moderne, & d'y examiner en general la nature de l'exercice, ſes differences, ſes effets, & les cauſes qui les produiſent, ou qui luy tiennent lieu d'inſtrument.

L'exercice en general eſt vn mouuement de l'ame, ou du corps, ou bien de tous les deux enſemble, Platon l'a conſeillé de cette façon : c'eſt pourquoy il dit qu'il ne faut pas reſſembler aux boiteux, en exerçant l'eſprit ſans les membres, & qu'il eſt fort à propos, par exemple, qu'on meſle les pensées, qui ſont les promenades de l'ame, auec les promenades que nous pratiquons ſi ſouuent pour le corps.

Les differences de l'exercice deriuent de diuers principes; car ou l'ame s'exerce ſimplement, ou elle remuë les parties, c'eſt pourquoy on partage l'exercice en celuy de l'ame, ou du corps; ou bien certains organes s'exercent ſeulement; & de là on prend l'exercice des yeux, des poulmons, des bras, de la langue &c. D'ailleurs, ou le mouuement en eſt rude, ou moderé, & on tire de ce fondement l'exercice qui eſt violent, ou mediocre : Enfin ou les jeunes s'exercent, ou les vieillards; les hommes, ou les femmes; dans des lieux couuerts,

raboutęux, ou vnis ; par l'impulſion naturelle, ou par le branle d'vn corps eſtrange, & par beaucoup d'autres moyens qui font la difference des exercices, & qu'il eſt ſuperflu d'écrire icy.

Les exercices ſont importans dans leurs fins, & dans leurs effets ; car ils donnent la ſanté, ou ils affermiſſent les membres : voila pourquoy Galien a donné à châque maladie vn exercice particulier, & Zenophon n'a fait exercer les Perſes, & les anciens n ont erigé leurs Gymnaſes, & ne les ont conſacrés à Apollon, qui eſt le Dieu de la Medecine, que pour conſeruer la vie aux hommes, ou bien pour les rendre plus forts. Neantmoins pour mieux eſtablir cette verité, il ſe faut reſſouuenir que, ou les exercices ſont violens, ou bien ils ſont doux & mediocres, les doux ſont à nos eſprits & à leur lumiere à peu pres comme lors qu'on ſecouë vn flambeau pour le rendre plus clair, ils agiſſent ſur nos parties ainſi que l'artiſan, qui roulant vn fer, le polit & en tire la roüille, & rendent nos humeurs ſemblables à ces liqueurs, qui ne ſont iamais plus tranſparentes qu'apres qu'on les a remuées & qu on les a batuës longtemps : Il en eſt partant bien au contraire de l'exercice qui eſt rude, car il excite vne tempeſte dans les humeurs, & brouille & confond ce que le doux auoit épuré, il en vuide le pur auec l'inutile, & verifie ce qu'Hippocrate a auancé dans le ſixiéme des Epidemies, que ceux qui s'exercent ſans eſtre purgez ſouffrent des vlceres aux jambes, & vn tranſport des matieres par tout leurs corps ; il arriue meſme, que comme ſuiuant cet Auteur, le feu que nous auons

a couſtume de faire trois cercles, ce feu neantmoins eſt contraint alors d'interrompre ſes routes & ſes contours, meſme par l'agitation il ſurmonte l'eau & deuient ardent, *ignis irruit in extremitatem aquæ*, enfin il ſe diſſipe & il s'euapore, ſur tout aux maigres, aux dimpables & aux bilieux, & auctoriſe ce qu'on lit dans Epictete, que l'homme eſt vne lampe que le moindre vent & le moindre excez eſtouffent ſouuent; *homo eſt lucerna in vento poſita*. Et voila la raiſon qui a obligé Hippocrate de qualifier l'exercice du mot grec πόνος parce qu'il ſignifie tantoſt douleur, tantoſt trauail, quelquefois peine & maladie.

Les choſes qui produiſent, ou qui concourent aux exercices, nous ſont propres, ou éloignees; les propres ſont l'ame, le corps, les eſprits, & tous les organes; les eſtrangeres comprennent tout ce que nous employons du dehors à nous exercer, comme le mail, les chaires, les cheuaux, les carroſſes & quantité d'autres inſtrumens que nous examinerons cy-apres.

L'ame comme vn premier mobile dans les exercices, roule facilement tout le corps, émeut librement les reſſorts de cette merueilleuſe machine; neantmoins elle ſuppoſe que les organes ſoient diſposés à receuoir ſes mouuemens : de là vient que s'ils ſont trop ſecs, ou trop humides, s'ils ont la peſanteur, ou la lacheté, ils ſont incapables d'executer les ordres de cette maitreſſe, & d'eſtre les inſtrumens de ſes actions. Auſſi les anciens, pour donner aux membres vne flexibilité conuenable, deſtinoient à châque exercice vn aliment particulier; & on void que le choix

que nous faisons de certains jeux, ne procede souuent, que d'vn secret pressentiment de notre constitution naturelle, qui fait que nous gaignons, ou nous perdons, que nous sommes chagrins, & nous nous rebutons des exercices qu'on nous propose, par la facilité, ou par la peine que nous conceuons à les executer. Et certainement comme la pluspart des exercices se font, ou en lignes spirales, ou circulaires, ou en arcs, ou en angles diuers ; comme d'ailleurs suiuant Hippocrate, il y a des parties qui couppent, d'autres qui poussent, & d'autres qui representent la scie, que châcune d'elles a des ventres & des cauitez, dont il est dangereux de changer la figure ; il arriue que les exercices qui sont cōtraires à tout cela sont fort laborieux & fort nuisibles, ou du moins ils ont peine à faire vne impression d'habitude à ceux qui les pratiquent serieusement lors qu'ils n'ont pas la veritable disposition, ou qu'ils changent leurs instrumens.

Le corps estant estroitement vny à l'ame en suit le branle, & les mesures, & s'exerce, ou se remuë plus ou moins à la façon d'vn nauire qu'vn pilote gouuerne, & qu'il pousse vigoureusement dans les flots; En effet l'ame agit ainsi par sa nature, comme le pilote par ses regles, & le corps est poutueu à la maniere du nauire, de voiles & de cordages, & prend le vent aussi bien que luy ; tout cela se void dans les exercices violens ou mediocres, comme nous allons faire voir.

Les esprits sont les vents qui enflent nos voiles & qni poussent nostre nauire ; car ils ont leur

vertu impulſiue comme les vents, ils ſe gliſſent par tout à leur maniere, & on ne ſçauroit pratiquer aucun exercice, qu'ils ne penetrent dans les membres & dans leurs détours, qu'ils ne tendent & qu'ils ne gonflent les parties, qu'ils ne leur donnent la force, & ne leur inſpirent la vigueur. Et voila la raiſon pourquoy Hippocrate les nomme des corps impetueux, Τα σωματά ενορμῶντά, pourquoy la nature les a rendus ſubtils & mobiles, & qu'elle les a placez à des lieux d'où deriue le mouuement : de là on tire quantité de reflexions remarquables. Sçauoir que les malades ne peuuent ordinairement s'exercer, parce que ſuiuant Hippocrate, la maladie corrompt, ou fait degenerer les eſprits & qu'elle les change en ſanie; que l'exercice trop long & trop violent abbat les forces, parce qu'il fait euaporer les eſprits; que les maigres, les bilieux & les delicats ſe laſſent bien-tôt par la diſſipation de ces flammes; qu'ils ont beſoin du ſommeil pour les reparer, qu'ils tombent facilement dans des fiéures longues, ou courtes, ſoit par la chaleur que l'exercice excite aux eſprits, ou bien par la tempeſte qu'il produit en les agitant dans les veines; enfin que les peſans & les pareſſeux ont beſoin de s'exercer ſouuent, pour remuer & pour allumer les eſprits de peur qu'ils n'eſtouffent par le poids des humeurs, à la maniere du feu qui eſt accablé de la cendre.

Les muſcles ſont les voiles de ce nauire, qui ſont tenduës & bourſouflées des eſprits dans les exercices comme de vents fort fauorables & quelques fois impetueux, c'eſt pourquoy ces voiles

feruent à toute l'œconomie des corps, elles ont des cauitez suiuant Hippocrate, toutes remplies de particules fort subtiles, & elles contiennent des tuyaux qui portent les vents, & qui les leur distribuent par tout. On tire de ce principe la difference des exercices; car tout de mesme qu'on ramasse les voiles dans les nauires, ou qu'on les estend pour aller plus viste, ou doucement, il en arriue ainsi des muscles dans les exercices, dont la diuersité procede de leur contraction ou bien de leur grande extension.

Les nerfs & les fibres sont les grands & les petits cordages qui aident à mouuoir le nauire, & qui sont necessaires à faire exercer nostre corps. C'est pourquoy il faut souuent que ces cordages deuiennent roides & tendus, & qu'ils s'entrelassent & s'entrecoupent, afin d'exercer les parties par des differentes façons; & voila la raison de l'intersection admirable des nerfs que l'anatomie nous montre, des figures diuerses des fibres qu'on obserue parmy nos chairs, & du motif qui obligea Hippocrate d'ordonner à son fils de prendre connoissance de la geometrie, & d'en étudier bien les principes.

De tout cela on peut tirer des consequences importantes, sçauoir que les nerfs entrelassés ne font pas seulement la fonction des cordages, mais encore celle de ces vis auec lesquelles on éleue des grands poids, & on remue des machines; que les poids que ces cordages, ou ces vis esleuēt dans les exercices causent diuers sentimens aux parties par les differentes tensions, lesquelles sont à peu pres semblables à celles qui sont

diuers tons au luth, ou à d'autres pareils instrumens ; que les hommes qu'on appelle nerueux sont fort propres aux exercices, c'est pourquoy les animaux les plus agiles ne paroissent composés que de nerfs ; que les exercices trop opiniâtres causent de douleurs tres-sensibles par vne extension trop rude, ou par vne torsion, & vne situation trop pressante ; que les postures qu'on prend dans les exercices, laissent souuent vne impression fort longue, qui diminue les diuertissements, & les plaisirs par vn changement forcé des angles & des lignes dans les muscles, dans les fibres & dans les nerfs, qui est opposé à l'arrangement & à la connexion veritable : bref qu'on void arriuer de là dans les mouuements extraordinaires des exercices & des jeux, des luxations, des fractures, des douleurs aux jointures &c. parce que la pluspart des membres souffrent des mouuements qui leur sont opposez.

Enfin tous les organes du corps coucourent à produire les exercices, il seroit neantmoins trop long de les prendre tous en détail, le lecteur se contentera donc de deux obseruations remarquables.

La premiere que les chairs contribuent beaucoup, & s'alterent grandement dans les exercices ; car si elles sont dures, elles durent long temps, & souffrent librement le trauail, & si elles sont moles & lâches elles ne peuuent resister à sa violence ; ainsi les Espagnols, par exemple, sont plus penibles & s'attachent plus que les François parce qu'ils ont leurs chairs dures & musculeuses, c'est pourquoy les Caraibes qui en mangent

fouuent les trouuent auoir moins de gouſt que celles des noſtres, qui leur paroiſſent fort tendres & fort delicates.

La ſeconde que les organes ſont exercez par tous les objets qu'ils reçoiuent, parce que la faculté qu'ils ont ne les ſçauroit apperceuoir, & eux d'ailleurs ne pourroient imprimer vn veritable ſentiment, s'ils ne produiſoient dans les parties des mouuemens particuliers, qui leur ſont comme autant d'exercices; c'eſt ainſi que l'oreille eſt exercée par les ſons qui ne ſont que des mouuemens; que les eſpeces viſibles en iettant des rayons exercent les yeux; que les eſprits des odeurs agiſſent ainſi au cerueau, & vers les procés mamillaires, enfin que la langue & les autres membres ſont émeus en ſouffrant & en receuant leurs objets. De tout cela on peut tirer les reflexions ſuiuantes, ſçauoir que le mouuement trop prompt, trop violent, ou trop inegal des objets exerce trop fortement, & il eſt directement contraire à la faculté & à ſon organe; ainſi vne lumiere qui eſclate ſubitement, ou qui tremouſſe, & qu'on agite, bleſſe & donne vn mauuais exercice à nos yeux, les choſes ineſgales font le meſme aux inſtrumens de l'attouchement, & les odeurs trop penetrantes s'inſinuent trop viuement dans le nez & vers les membranes: on peut d'ailleurs inferer du meſme principe que les mouuements des objets laiſſant leurs veſtiges aux parties molles qui compoſent le cerueau & les nerfs, ils leur donnent ſouuent des impreſſions fixes & permanentes; que quelquefois les nouueaux veſtiges effacent les premiers, que les

humeurs les reçoiuent à la maniere de l'eau qui fait quantité de cercles par la cheute d'vn corps solide, & que les derniers cercles troublant les premiers, alterent leur cours dans les vases, & rendent les exercices les principes de beaucoup de maux. Et voila la raison pourquoy les ioüeurs qui s'appliquent à des ieux violens deuiennent coleres, ou se mutinent bien souuent, qu'ils crient ou se rendent malades, parce que les humeurs tranquilles contribuent à la prudence, suiuant Hippocrate au liure des vents, & que leur trouble est la source des indispositions que nous ressentons; si nous n'aimons mieux dire que l'emportement peut deriuer des mouuemens extraordinaires du corps, qui font conceuoir à l'ame des pensées de mesme nature, puisqu'elles ne sont que des mouuemens, & qu'elles se souleuent en suite de ceux des objets, des esprits, de nos humeurs & de nos organes; qu'elles durent même dans le sommeil, qu'elles conseruent leur agitation, à la maniere de quantité de corps qu'on remuë, & qu'elles representent ainsi les exercices du iour precedent.

CHAPITRE II.

Reflexions particulieres, & generales sur les Exercices des Enfans.

DEuant que d'examiner en particulier les exercices que les enfans pratiquent, il est important de faire quelques obseruations genera-

les, qui nous découurent leurs effets.

La premiere eſt, qu'il y a trois temps de l'année où les enfans reſſentent des alterations & des changemens, le pintemps, l'eſté & l'hyuert : car comme pendant le printemps & l'eſté, toutes choſes ſortent des tenebres à la lumiere, c'eſt alors que les enfans deuiennẽt turbulents & fougueux, qu'ils courent, qu'ils ſe tourmentent & qu'ils s'agitent, qu'ils deuiennent maigres & eſſouflés, que leurs humeurs ſe rarefient, & que leurs eſprits reſſemblent à ces reſſorts qui entrainent leurs machines en ſe détechant : Il en eſt partant bien au contraire de l'hyuert de la fin & du commencement de l'automne, où les enfans ont vn mouuement plus reglé, où leurs humeurs ſont plus tranquilles, où leurs eſprits deuiennent eſpais, & reſſemblent à ces reſſorts qu'on a peine à faire jouër.

On tire vne conſequence de ce principe ; ſçauoir, que puiſqu'au printemps, & durant l'eſté les enfans ſont diſpoſez aux mouuements, & que les exercices y ſont compris, il faut donc qu'ils ſoient alors bien doux, & bien moderés de peur qu'ils ne faſſent mouuoir exceſſiuement les organes, & qu'ils ne diſſipent ce qu'ils ont de tendre & de flouët. On peut garder vn autre coûtume en hyuert, où les chairs des enfans deuiennent plus dures, les humeurs plus tranquilles, les eſprits moins tumultuaires & moins capables du mouuement.

La ſeconde obſeruation eſt, que les enfans ont le cerueau ſi mol & ſi glutineux, qu'à cette fin Ariſtote l'a comparé à la cire, Hippocrate à

la cresme, & que de là l'espine du dos a vne consistence pareille, estant comme vn autre cerueau. Et voila la raison pourquoy les enfans n'ont ny esprit ny jugement, parce que les esprits, & les facultez sont dans leur teste comme dans de la glu & dans de la colle : voila encore pourquoy ils sont flexibles, & ils plient si librement par la consistence de leur espine & par la tendresse de leurs nerfs, qui prennent la teinture de leur principe ; de sorte qu'ainsi ils rendent les parties friables dans cet âge & improportionnées aux grands efforts. Par cette obseruation on doit prendre garde que les enfans n'exercent pas fortement leur cerueau, qu'ils ne le broüillent pas par des agitations excessiues, qu'ils ne souffrent pas des grands poids, & qu'ils ne plient pas fortement leur espine, dont la mauuaise disposition est la source de beaucoup de grands maux.

La troisiéme obseruation est que la pesanteur, & la legereté du sang ont leurs degrés & leurs differences suiuant le sexe, l'âge & le temperament : Ainsi par la Medecine statique les bilieux, & les enfans ont vn sang plus leger, comme les pituiteux & les melancholiques l'ont plus solide, plus espais & plus dense. Or le sang leger exige des mouuements doux & reglez ; le pesant au contraire des plus violens & des plus rudes, afin que les esprits de celuy-cy se remuent, & de peur que l'autre ne bouïllonne, & ne sorte hors de ses vaisseaux. De là on voit que les enfans doiuent éuiter les mouuemens, & les exercices qui sont penibles & continus, que c'est par là qu'ils se dissipent, qu'ils souffrent souuent des seignées

du nez, & qu'ils deuiennent insolens & impetueux par le remuëment, & par l'agitation de leur sang, qui se soûleue facilement à cause de sa consistence.

La quatriéme est fondée sur ce qu'il n'y a rien qui auance la vieillesse, que la dureté de nos chairs: c'est pourquoy si on pouuoit ramolir vn vieillard, on auroit trouué le moyen de le remettre dans la jeunesse: Aussi c'est ce qui a obligé la nature de faire la chair des enfans mole, tendre & douïllette, afin que leurs parties se dilatent comme les rameaux, & qu'elles puissent éboire & mieux absorber l'aliment. De ce fondement on tire deux consequences infallibles; la premiere, que les exercices seichent & qu'ils endurcissent les chairs, qu'ils les pressent & les rendent massiues, & auancent ainsi nos jours; la seconde, que celles des enfans en deuiennent solides contre l'intention & l'ordre que la nature a toûjours estably dans nos corps: on conçoit de là pourquoy les Lacedemoniens faisoient exercer leurs enfans, car ils vouloient rendre leurs membres durs, & propres à resister dans la guerre, & à fatiguer dans le grand trauail.

La cinquiéme roule sur ce qu'il faut prendre garde aux parties qui s'exercent & à la connexion qu'elles ont: car ainsi elles entrainent, & elles emeuuent leurs voisines, & les portent à concourir aux mesmes actions: or cela arriue principalement aux enfans à cause de leur delicatesse: la petitesse de leur corps, & la legereté de leur sang y contribuent d'ailleurs grandement, & les rendent semblables à ces machines qui s'ébranlent

toutes lors qu'on les remue par quelque endroit. On infere de là, qu'il faut auoir ſoin des bras aux enfans, à cauſe de la liaiſon qu'ils ont auec la poitrine; qu'on doit moderer le grand mouuement de leurs iambes, de peur qu'il ne brouïlle trop leur cerueau, & qu'il eſt à propos d'agir ainſi ſur tout le reſte de leurs organes. Appliquons maintenant tout cecy pour ſeruir d'exemple à quelques exercices qui amuſent ordinairement les enfans.

La Toupie, appellée des Grecs βεμβῖκα, agite aſſés fortement les enfans, parce qu'elle exige d'eux vn mouuement infatigable. C'eſt pourquoy Virgile s'eſt ſerui d'elle & de ſes tours pour expliquer les tourbillons.

Ceu quondam torto volitans ſub verbere Turbo,
Quem pueri magno in gyro vacua atria circum
Intenti ludo exercent: ille actus habenâ
Curuatis fertur ſpatijs, ſtupet inſcia turba,
Impubiſque manus mirata volubile buxum;
Dant animos plagæ.

Le premier effet qu'elle produit c'eſt d'affoiblir le cerueau aux enfans, & de les diſpoſer au vertige, parce qu'elle brouïlle la teſte & qu'elle agite les eſprits, qu'elle empêche leur rectitude en les faiſant tourner en rond, & qu'elle ne repreſente aux yeux que des objets qui roulent toûjours.

Le ſecond effet de la toupie eſt d'échaufer les petits enfans, c'eſt pourquoy ils s'en diuertiſſent durant le froid pour adoucir ſa violence, & pour dégourdir leurs eſprits.

Le troiſiéme eſt de rendre flexible & de plier

trop

trop l'eſpine du dos, contre le deſſein de la nature, qui l'a renduë exactement perpendiculaire afin de dreſſer tout le corps : auſſi les enfans qui s'appliquent trop à la toupie, courent riſque d'alterer leurs reins, de deuenir boſſus, ou de prendre vne ſituation recourbée, à la façon des ieunes arbres, dont on enlaſſe les rameaux.

Le ieu des noix & des amandes exerce fort moderément les enfans ; auſſi de tout temps on leur a permis cet exercice. Ainſi on lit dans Ouide,

Quatuor in nucibus, non amplius, alea tota eſt
Cùm ſibi ſuppoſitis additur vna tribus

On obſerue le meſme dans Perſe.

-----Nucibus, & facimus quæcunque, relictis,
Cùm ſapimus patruos.---

On lit que l'Empereur Galienus encore petit ioüoit de cette maniere auec des pommes ; & on n'a qu'à conſulter Philon au liure de la creation du monde, & on verra clairement l'idée & l'antiquité de ce meſme ieu. *Id qui parum intelligit, à luſu quodam vulgato cognoſcet : qui nucibus ludunt, ſolent poſitis primò tribus in plano quartam ſuperimponere in formam pyramidis.*

Maintenant l'effet de l'exercice des noix eſt de mouuoir mediocrement les bras, & par conſequent la poitrine ; parce que, comme nous verrons cy-apres, elle a vne grande connexion auec ces membres. Et voila la raiſon pourquoy les enfans crient, tempeſtent & ſe broüillent parmy eux, en ſe diuertiſſant aux amandes ; parce que leurs poulmons s'échaufent par les ſecouſſes que le diaphragme reçoit des bras ; de ſorte qu'il faut

quelquefois ietter de l'eau des feneftres pour efteindre le feu, & calmer l'emportement de ces petits ioüeurs, qui s'allument. On peut dire quelque chofe de femblable du ieu des offellets, dans lequel les filles exercent leurs bras, & employent leurs mains à ietter & à receuoir des petites pierres : car ainfi elles exercent leur poitrine à la maniere des enfans, elles l'échaufent & la foûleuent : c'eft pourquoy elles chantent ordinairement apres auoir ioüé quelque temps. Il eft partant veritable que les alterations qu'elles reçoiuent alors font fort douces & fort moderées. Voila pourquoy les peres auoient vn foin tout particulier d'amufer leurs filles de cette façon; ils leur donnoient d'offellets d'yuoire au defaut des pierres, que les Latins appelloient *Offellata*, & les Grecs Καλολῖγγας, ou bien ils ramaffoient pour elles dans leurs voyages des cailloux polis & luifans, & qui auoient la figure ouale.

Ouid. *-----Modo grata puellis*
Munera fert illi, conchas, teretefque lapillos.

De ce difcours on peut deueloper vne difficulté, qui eft fondée fur la plainte des femmes & fur le trauail qui les occupe tous les iours; car elles exercent ordinairement leurs bras à filer, ou à deuuider, & elles affeurent que cette application fufpend fouuent leurs écoulemens periodiques, qu'elle remuë la matrice, & la fait bien fouuent monter. Or il faut refpondre à cela, que leur opinion n'eft pas mal fondée, & qu'il y a de l'apparence qu'elle roule fur l'experience, & fur la raifon. En effet les bras par la connexion de leurs nerfs, eftant agités exercent fortement les reins

& les lombes, de ſorte qu'ainſi ils peuuent émouuoir la matrice, dont les ligamens aboutiſſent en partie vers ces endroits, & donner ainſi vn panchant aux humeurs, qui diuertira leur cours ordinaire.

On peut encore découurir des meſmes principes (car nous ſommes ſur l'exercice, & ſur les mouuemens des bras) ce qui arriue aux enfans, lors qu'ils roulent la neige, & en jettent les pelotons, puiſque comme la projection ſe fait là auec force, elle exerce pareillement leurs parties vitales, & elle ſe ſert de la neige pour les échauffer. Diſons en de meſme des filles qui ſe jouënt quelquefois de cette maniere; car outre qu'elles ſouffrent par la froideur de ce qu'elles ramaſſent vne interception de leurs vuidanges ordinaires, & que le nitre de la neige, ride & efface la beauté de leurs mains, elles ſont d'ailleurs plus expoſées aux effets de la proiection, & elles excitent vne ſi grande chaleur dans leur poitrine, qu'elles en communiquent le feu ſouuent à ceux qu'elles frapent de leurs pelotons tout glacez, comme quelques-vns en ont ſoupiré ſuiuant le Poëte.

Tranſibam frigens, vidit me Cœlia, riſit,
Et mea compreſſam ieſſit in ora niuem,
Non nix illa fuit, rapto ſed qualis ab Euro
Arentes calamos vrere flamma ſolet,
Tunc arſi infelix, ſunt hæc miracula, poſſunt
In media fieri flammea tela niue.

La fronde exerce les bras d'vne façon ſi violente, qu'elle a ſerui principalement aux paſteurs, aux inſulaires, aux ſoldats, & aux Barbares d'A-

frique ; & que les paysans l'ont jugée si propre à les deffendre, que pour ne la quitter point, ils l'ont employée à renfermer leur pain, comme leur tenant lieu de besace, ou bien à prendre des poissons à la façon des rets.

Funda iam verberat amnem.

Neantmoins les enfans s'y sont presque de tout temps appliqués ; car on sçait que les habitans des Baleares ne leur permettoient point autrefois de manger des oiseaux, s'ils ne les auoient tuez à la fronde, suiuant Virgile & Stace.

Stupea torquentem Balearis verbera fundæ,
Roberaque, & grauidas fundæ Balearis habenas.

Voyons maintenant les maux & les biens qu'elle leur fait, puisque les anciens ont consacré à Apollon & à Æsculape tout ce qui est lancé des mains, & puisque la fronde est vn des plus frequens exercices de la jeunesse turbulente.

A ce dessein il faut supposer que dans toutes les projections le corps tient lieu de base & de centre, & que les bras sont comme des lignes qui en portent les influënces & la vertu : il faut remarquer en second lieu, que les projections se font en arcs, & qu'au plus les arcs sont estendus, au plus les projections sont violentes : C'est pourquoy les bras longs poussent plus vigoureusemēt que les cours ; mais leur impetuosité est encore plus grande lors qu'on y adioûte la fronde, qui tennant vne plus grande estenduë, fait le demy cercle plus long ; & voila la raison pourquoy on prend des raquettes au jeu de paume, pourquoy les bras frapent plus vigoureusement lors qu'ils se portent au dedans, & d'où vient que les en-

fans ont besoin de la fronde à cause de la petitesse de leurs bras & de la briefueté de leurs corps. Les frondes donc font la force & la vigueur de l'impulsion, il faut par ainsi qu'elles exigent des bras vne impetuosité plus grande, que les bras dans cet estat agitent les nerfs, & qu'ils ébranlent tout le corps auec la poitrine ; & certainement cela est si veritable qu'on a veu souuent les petits frondeurs saisis d'vn tremblement continuel, qu'on les a remarqués tous moittes & tous essouflés, & que leurs crieries & leurs huées n'ont procedé souuent que de l'émotion de la respiration trop forcée, suiuant les principes que nous auons déja effleurés. Cest pourquoy il y a à s'estonner d'où vient que Platon dans le troisiéme de ses loix conseille aux femmes vn exercice si penible, de sorte qu'on ne sçauroit excuser ce grand homme si on ne croyoit qu'il a entendu parler des Heroïnes, & des robustes, plustot que de celles qui sont douïllettes & delicates.

Il y a d'autres mouuemens, outre ceux dont nous auons déja examiné la nature, qui detiēnent les enfans, & qui en exercent les membres, comme la course, la danse & toutes ses especes ; mais nous en écrirons dans des chapitres particuliers.

CHAPITRE III.

De la Paume, & du Mail.

LE ieu de paume a paru fort agreable aux anciens, c'est pourquoy ils ont aimé à s'en di-

uertir à pied, à cheual, dehors & dedans leurs Colleges; & pour se mieux satisfaire ils l'ont exercé en des si diuerses façons, que pour suiure nostre dessein, & pour euiter la longeur, nous n'examinerons icy que ce ieu qui est en vsage, & qu'on a coustume de pratiquer maintenant parmy nous.

On doit donc remarquer en premier lieu, que le ieu de paume porte du centre à la surface les humeurs auec les esprits; qu'il les y pousse d'vne maniere tumultuaire & impetueuse; qu'il les brouïlle là, dans le fond du corps & dans leurs vaisseaux; & qu'il produit ainsi la chaleur, & cette rougeur éclatante qu'on void paroistre fort souuët sur le visage des iouëurs. La raison de cela est, parce que dans cet exercice le mouuement se fait toûjours en auant, de sorte que les esprits vont à la superficie, mais d'vn cours violent & precipité, au lieu que suiuant l'ordre de la nature, ils y coulent sans trouble, auec mesure, & sans confusion. On tire plusieurs consequences de ce principe.

Sçauoir qu'on suë en ioüant, ou apres auoir ioüé à la paume, par la dilatation des pores, par le mouuement des esprits, & par l'agitation des humeurs vers la circonference des parties: qu'on se fait froter dans vn lit, soit pour decrasser la peau, pour ramollir les membres, & pour détacher de l'habitude ce que l'émotion y a répandu: que le froid surprenant auquel on s'expose dans cet estat penetre alors bien auant dans le corps, & cause ces maladies dangereuses qui deriuent des alterations, & des changemens impreueus:

que la paume est ennemie de la transpiration, & nuisible apres le repas, parce qu'elle excite vne tempeste aux humeurs, & dans les entrailles, de sorte qu'elle fait deposer à la circonference ce qui est cru auec ce qui est cuit, ce qui est subtil auec les matieres grossieres, à la maniere de la mer orageuse, qui iette à son bord de l'eau meslée auec de l'herbe, des coquilles & des poissons. Et voila la raison pourquoy la paume affoiblit les yeux, & qu'elle est contraire aux maladies de la teste: car elle secouë les especes & les nerfs optiques, elle remuë les tuniques & les humeurs, elle en diminuë la transparence en y precipitant des corps estrangers, & elle confond ce que le cerueau a de plus tendre & de plus coulant: c'est pourquoy on lit dans Horace,

Lusum it Mœcenas, dormitum ego, Virgiliusque,
Nam pilâ lippis damnosum est ludere, crudis.

Il faut remarquer en second lieu, qu'on lance les bales tantost en angles, ou en lignes droites; qu'on est contraint de les receuoir, & de les repousser dans leur reflexion, & dans leur retour; qu'on doit preuoir & attendre leur cheute, & qu'à cet effet on est contraint de ramasser les muscles, de plier le corps & les ioinctures, de donner des secousses aux lombes, & de prendre diuerses postures à tout moment. De là on void pourquoy les Medecins ont creu que la paume disposoit à la goute; d'où vient qu'Artemidore a enseigné qu'elle inspiroit des songes de plaisir & de volupté, & qu'vn moderne a soustenu que par son moyen on se preseruoit de la pierre, mais qu'on iettoit sur les articles les humeurs & les

ſels, & qu'on y excitoit les fluxions.

Il faut remarquer en troiſiéme lieu, que la paume ſuppoſe vn mouuement violent & continuel, c'eſt pourquoy elle eſſoufle, elle échaufe & elle fatigue, & oblige les ioueürs de ſe repoſer dans vn lit, ſuiuant le principe d'Ariſtote, qu'au plus le mouuement eſt rude, au plus on eſt proche & on a beſoin du repos. De là on void que ceux qui ſont prompts, bilieux, coleres, remuans, maigres, aſthmatiques, impetueux & turbulens doiuent euiter le ieu de paume, & qu'il n'y a que les groſſiers, les froids, les peſans, les pareſſeux, & les engordis, auſquels la Gymnaſtique puiſſe permettre cet exercice, parce que le mouuement de ceux-cy eſt trop lent, & que celuy des autres eſt naturelement trop viſte.

Le ieu de mail n'eſt pas fort ancien, ſi nous croyons à Mercurial, qui le fait venir du Royaume de Naples, nonobſtant qu'on en remarque des veſtiges dans les ouurages d Auicenne, & dans le liures de Galien. Pour conſiderer maintenant ſes effets,

On doit ſuppoſer que c'eſt icy vn exercice qui roule ſur la percuſſion, & qu'il faut voir par conſequent les conditions que cette percuſſion demande. Le mouuement de percuſſion conſiſte à eſtre viſte, à auoir vn inſtrument peſant, vn principe qui pouſſe promptement & vigoureuſement en arcs & en cercles, & vn ſujet qui reçoiue la percuſſion & le coup. Toutes ces conditions ſe rencontrent au mail : la boule reçoit l'impulſion, le mail eſt l'inſtrument peſant qui frape, les bras le pouſſent par des lignes recour-

bées & circulaires, auec vigueur, & le coup se fait d'vne maniere prompte & subite. De tout cela on tire plusieurs consequences.

La premiere, que ceux qui ont le mail & les bras fort longs ont vn ieu plus auantageux, parce qu'alors la percussion fait des arcs plus grands & des cercles plus estendus. La seconde, que la vitesse & la force du mouuement ébranlent le corps, & l'agitent si fort, que lors qu'on prend mal, ou qu'on manque la boule, on tourne d'vne maniere rude & fort incommode, & on sent vne grande emotion du cerueau, parce que l'arc se fait ainsi tout entier, & qu'il n'y a rien qui termine l'élancement & l'impetuosité qu'on se donne. La troisiéme, que la percussion du mail ne se pouuant acheuer sans les bras, elle exerce grandement ces parties, c'est pourquoy la poitrine en souffre, par la connexion des nerfs du diaphragme auec ceux des bras; de sorte que c'est par cette raison que les ioueurs de mail crient, & s'inquietent souuent, qu'ils se disposent aux inflammations des poulmons & à la pleuresie, sur tout s'ils entrent dans la ville tous essouflés, & s'ils veulent temperer leur chaleur par quelque fraicheur surprenante. Quon ne doute point cependant de la liaison des nerfs dont nous parlons; car outre que les dissections anatomiques l'ont découuerte, la raison fait voir que la nature a voulu cette correspondance pour auertir ceux qui s'essouflent, de moderer leur trauail & leur exercice par le repos : Et l'experience d'ailleurs nous monstre que c'est de là que les cheuaux fatigués deuiennent poussifs, parce que leurs pieds

de deuant, qui leur tiennent lieu de bras, & qui ont vn consentement pareil auec la poitrine, alterent par leur mouuement extraordinaire le diaphragme, & par consequent le poulmon, qui se sert cõme de main de cette partie, & qui en est poussé quelquefois d'vne façon si extraordinaire auec les conduits de la voix, qu'il excite bien souuent ces élans & ces éclats de voix qu'on entend de ceux qui gemissent par la peine & par le trauail de leurs bras.

CHAPITRE IV.

Des Carrosses.

NOs corps se meuuent en deux manieres, car ou ils s'exercent eux-mesmes, ou bien ils reçoiuent d'ailleurs leur branle & leur agitation. Ils se meuuẽt eux-mesmes dans toutes les actions volontaires; mais par exemple, c'est dans les berceaux, les nauires, & les carrosses, qu'ils souffrent vne autre impulsion: voyons en maintenant la nature, & proposons icy premieremẽt les reflexions que nous auons faites sur les carrosses, deuant que de découurir nos pensées sur le mouuement des berceaux.

Il est certain que les carrosses font vne grande impression sur nous-mesmes; cela se verifie par cette experience fameuse, d'vne bâle qu'on lance perpendiculairement au dessus, pendant que le carrosse roule, qui ne va iamais en ligne droite, qui fait toûjours vn demy arc, & qui retombe

dans la main de celuy qui l'a jettée quoy qu'il ſoit déja auancé : cela montre clairement que la projection ne deriue pas ſeulement de la main, mais qu'elle ſe trouue mêlée auec le mouuement du carroſſe ; & que c'eſt par ce mêlange que la bâle ne ſçauroit retomber en meſme lieu, qu'elle va toûjours en auant, que la main luy donne vne impulſion, qui eſt jointe à vne eſtrangere, & qui luy fait faire ainſi des cercles, des arcs, & des angles bien grands. De tout cela on tire vne preuue tres éclatãte de l'effet du carroſſe ſur tout le reſte des parties, de la force de ſon mouuemẽt & de la neceſſité qu'il y a de faire des obſeruations ſur cette matiere, pour eclaircir la gymnaſtique, & pour conſeruer la ſanté.

La premiere obſeruation qui ſe preſente, conſiſte en ce que le carroſſe ne paroiſt pas ſi viſte à ceux qu'il entraine, qui ſemblent fixes & ſans mouuement, & auſquels neantmoins les objets paroiſſent vagabonds & mobiles ; en ſorte que ſi leur imagination n'eſtoit corrigée par la raiſon, ils croiroient que les rochers ſe détachent de leur carriere, que les montagnes roulent, & qu'elles ſuiuent quelquefois les paſſans. Or cette experience fait voir l'impulſion des parties, par le carroſſe qui agite le cerueau, & les nerfs optiques, & dont le branle meut les eſpeces cachées au fond de l'œil, les broüille, & les pouſſe confuſement : & certainemẽt il leur arriue ainſi qu'aux images lors qu'on remuë les miroirs, ou comme aux fontaines & aux eaux les plus pures, qui repreſentent dans leur lit flotant, tantôt les arbres renuerſez, ou bien les fueilles tremouſſantes. La

mesme chose se fait dans l'œil, parce que son mouuement, ou celuy des esprits est joint à l'agitation du carrosse, ainsi que nous auons expliqué de la main, ou du moins que l'impulsion secouë les tuniques & les humeurs. De là vient aussi que comme les parties ébranlées hors de leur centre cherchent enfin leur repos & leur veritable situation, que dis-je, par consequent le carrosse estant arresté, le mouuement des objets dure encore, qu'on les void mouuoir par vne ligne opposée à la route qu'on a tenuë, parce que les nerfs ne s'arrestent pas promptement à la façon de ces machines, qui s'agitent long temps pour se remettre dans leur place, & que le cerueau, les esprits, & les yeux en reprenant leur situation naturelle, d'où le carrosse les auoit poussez, entrainent auec eux les especes vers cet endroit.

De tout cela on void la raison pourquoy on est saisi souuent du vertige dans le carrosse, & d'où vient que les apoplectiques, & tous ceux qui sont sujets à l'epilepsie doiuent y monter rarement; pourquoy est-ce que la veuë en est alterée, & que Pline vouloit qu'on abattit les mantelets de son carrosse de peur d'affoiblir la sienne.

Par ce discours on peut establir maintenant vne seconde obseruation, sçauoir que les carrosses ont vn grand rapport aux nauires, puis que les ports, les forteresses & les villes paroissent se mouuoir des nauires, ainsi que les montagnes des carrosses; qu'on fait aux nauires, la mesme experience des projections; que les bales des ca-

nons n'y vont pas ſouuent en meſme ligne ; que l'eſtomach eſt affoibly dans les carroſſes auſſi bien que dans les nauires, & que c'eſt par cette raiſon qu'on couronnoit d'abſynte ceux qui eſtoient vainqueurs dans les jeux des chariots, parce que c'eſt icy vne plante fort amie du ventricule, dont les nerfs ſont alors indubitablement agités auec ceux du cerueau : Cette comparaiſon eſt ſi juſte qu'il ſemble qu'elle ait inſpiré au peuple du Pays-bas, d'auoir des carroſſes à la voile qui ne roulent que par le vent, & dont la courſe eſt ſi rapide, que ceux qui s'en ſeruent dans leurs voyages, voyent les choſes confonduës & comme renuerſées par l'interſection des eſpeces, des lignes & des angles cauſée du mouuement trop violent du cerueau, de l'œil, & des nerfs. Seroit-ce point ce rapport qui auroit fait autrefois cõſacrer les carroſſes & les cheuaux à Neptune, & qui éclaircit vn lieu aſſez remarquable qu'on trouue dans Hippocrate au liu. de l'epilept. *Si auctiorem & vegetiorem vocem edat æger, equo ſimilem eſſe dicunt & ad Neptunum cauſam referunt.*

Et voila tout ce que nous pouuons dire des maux qui procedent de l'agitation du carroſſe, qui a pourtant ſon vtilité comme toutes les choſes du monde ; en effet les hydropiques, ceux qui ont du ſable dans les reins, ou dont les entrailles ſont bouchées, tirent vn merueilleux profit des carroſſes, les femmes encore qui ont des obſtructions & de l'embarras, & dont les flancs ont retenu leurs impuretés ordinaires : En ſorte que c'eſt à cauſe de cela peut-eſtre que les Dames Romaines refuſerent de conceuoir, lors qu'on

leur en eut interdit l'vsage, & que les Scytes suiuãt Hippocrate, ne conduisoient leurs fẽmes que sur des chariots. De tout cecy on connoit pourquoy les anciens Medecins recommandoient si fort l'exercice du carrosse, pour dégourdir ceux qui estoient malades depuis long temps, & qu'ils leur ordonnoient partant de ne monter au carrosse, que quelques heures apres le repas, de peur que les viandes ne fussent flottantes, & que les parties les plus gluantes de l'aliment ne prissent la place des subtiles dans la surface ainsi que la Medecine statique fait voir.

CHAPITRE V.

Des Berceaux.

POur agir auec ordre dans ce chapitre, il faut examiner les differences, la matiere & le mouuement des berceaux, voir les effets qui en deriuent, les coûtumes que les anciens y ont obseruées, & les circonstances qui sont necessaires, & qui accompagnent leur bransle & leur agitation.

Il y a deux sortes de berceaux, les vns sont suspendus en l'air à la façon des lits branslans, & on secouë les autres sur la terre, ainsi que le peuple a coûtume de pratiquer en plusieurs endroits.

Asclepiade a mis les premiers en vsage, il soûtient qu'on n'y souffre point ces agitations importunes qui viennent du choc, & du relancement; que le corps des enfans doüillet & tout

delicat ne court pas danger d'y estre meurtri par la resistence de la terre, que le mouuement s'y fait sans bruit, qu'il est plus paisible, plus facile, & plus doux, qu'on éueille ainsi les esprits qui participent de l'air & de l'element des estoiles, que c'est par cette raison que les hommes aiment à estre suspendus & à se balancer quelquefois parmy l'air, & que dans l'ancienne Rome ils flatoient leurs enfans de cette maniere.

D. M.

L. Æmili victori qui pridie
Natalem suum vicessimum, & secundum
Pruna in pensili posita, vrgente fato
Sanum ipse necauit se L. Æmilius
Victor principalis, & Ælia Veneria
Filio pientissimo
Et sibi Gruterus.

La Grece partant, suiuant Oribase, a fort estimé les berceaux qu'on roule sur la terre auec la main : c'est pourquoy les Empereurs les faisoient couurir de pourpre à la naissance des Porphyrogenetes, & les Poëtes les ont rendus le theatre du combat, dans lequel le petit Hercule triompha d'vn effroyable serpent. Aussi c'est de ceux-là dont nous auons fait dessein d'occuper nos lecteurs dans le reste de ce chapitre, & dont nous voulons diuertir leur esprit.

La matiere des berceaux dans Pline, & parmy les riches du vieux temps, estoit d'or, d'argent, ou de quelque autre chose brillante, parce que la lueur est agreable aux enfans, & qu'elle sert si fort à emouuoir leurs esprits, & à deueloper leur lumiere, que c'est par cette raison qu'ils ay-

ment à voir, ou à faire des feux ; qu'ils cherchent les verres, les bijoux & les petites pierres luisantes , & qu'ils deuiennent quelquefois louches pour trop regarder les flambeaux : c'est pourquoy on pend à leur col du corail, des pieces de crystal, ou quelques ornemens qui éclatent, afin de les mieux diuertir, & de moderer leur chagrin. Il est partant veritable que les anciens cherchoient plus à propos pour les berceaux des bois odoriferans & aromatiques , parce qu'ils sont propres à fortifier le cerueau des enfans, qui souffre ordinairement dans cet âge.

Les coustumes que les anciens ont obseruées pour les berceaux n'ont procedé que de leur crainte, & de leur grande superstition : car ils ont fort apprehendé pour les enfans dans cet estat, ils se sont imaginés pour eux des genies & des astres fort malfaisans, & ils ont taché à diuertir le regard des personnes enuieuses, ou ennemies dont ils tiroient beaucoup de maux. A cet effet les Egyptiens ont graué au berceau, la figure d'vn chien : les Romains pour arrester les fascinations y ont suspendu du corail taillé à la façon du membre qui nous fait hommes, ils y ont caché les destinées des petits, c'est à dire des abjurations , & des caracteres, que Seneque appelle *execrationes parentum*, ils ont recommandé les enfans à la Deesse Cunina parce qu'elle preside aux berceaux, & là ils les ont enuelopés de vieux haillons tirés des habits que leurs peres auoient portés aux mysteres de Cerés, pour les mieux preseruer des dangers. Mais la plus forte apprehension des anciens a roulé sur les influences, & sur le

le pouuoir que la Lune a ſur les petits corps des enfans à cauſe de ſon humidité, & de ſa tendreſſe: voila pourquoy dans Hippocrate, au liu. de l'epilepſie les ſuperſtitieux apprehendoient les embuches d'Hecate, *Hecates inſidias*, & les Hebreux Liliht, qui vient de l'ail, d'où on deriue le nom de Lucine, de ſorte qu'ils grauoient ces mots à leurs berceaux, *procul hinc, procul eſto Liliht* pour en eſloigner l'nfortune, & les qualitez.

Le mouuement du berceau eſt vn mouuement de libratiõ qui a du rapport à celuy du nauire, car il balance le corps des enfans comme luy, & il fait les humeurs ſi flotantes & ſi mobiles, qu'elſouffrent vn flux & reflux à la maniere de la mer. On doit remarquer neantmoins que ou ce mouuement eſt doux, & reglé, ou bien impetueux & tumultuaire, tous les deux font des effets particuliers qu'il eſt à propos d'obſeruer: & pour conceuoir ceux du mouuement impetueux,

Il faut ſuppoſer que le petit monde commence par vn chaos comme le grand, qu'à l'enfance il ſe trouue dans la confuſion, que l'eſprit y roule ſur les humeurs à la façon de celuy du grand monde qui promenoit autrefois ſur les eaux, qu'il trauaille ainſi pour ſeparer, & pour polir, pour épurer & pour reſoudre, bref pour acheuer ſon ouurage, & qu'il ny a rien qui ſoit plus contraire à ſes deſſeins que ce qui brouïlle, & qui remeſle, qui trouble, & qui agite fortement. On void de là les effets du mouuement impetueux des berceaux, car les humeurs alors reſſemblent à la mer orageuſe, elles ſubmergent, & enuelopent les eſprits, elles les meſlent, & les

confondent, elles éclipſent leurs lumieres par leurs vapeurs, & elles interrompent leur trauail & leurs routes, elles cauſent les ſonges, la terreur, elles déreglent les petits eſtomachs, à la façon de la tourmente, enfin elles jettent la nature dans le chaos, font que le feu ſurmõte l'eau, & qu'il ne peut acheuer les trois cercles qu'Hippocrate luy attribue, parce qu'il a beſoin du repos au lieu du tumulte pour trauailler : Et certes ſi les enfans qu'on berce ſont comme des malades, & ſi ſuiuant les Medecins, ils reprennent comme ceux-là, leur force & leur vigueur par ſeptenaires; ſi Platon dans le 7. de ſa Republique, ordonne à cét effet de les exercer doucemẽt, & de ne les porter que par des chemins agreables : qui doutera donc qu'ils ne ſouffrent des ſecouſſes & des mouuemens exceſſifs, & que les berceaux ne leur ſoient alors ainſi que les nauires qui nous menaçent du naufrage?

Toutes ces conſiderations ſans doute on fait apprehender quelques peuples d'eſleuer leurs enfans au berceau, ainſi les Lacedemoniens repoſoient les leurs ſur des Boucliers ſuiuant Theocrite.

Lauit vbi genitrix, & lacte impleuit vtrumque
Et rapto impoſuit clipeo.

A quoy Claudien a fait alluſion en parlant d'Honorius, *reptaſti per ſcuta puer*, les Soldats ſe ſeruent d'vn Tambour, ou de la bouche d'vn canon, les Habitans du nouueau monde laiſſent rouler leurs petits à quatre pieds, & Marc-Paul remarque que dans la Tartarie les maris ne ſe mettent à la place des accouchées, que pour te-

nir les enfans dans le lit, & pour les fomenter de leur chaleur, comme eſtant plus viuifiante que celle de leurs meres.

Nonobſtant tout cela les berceaux, ſi leur mouuement eſt reglé, ſont tres-profitables, & tres-vtiles; la raiſon de cela eſt priſe de la conſtitution des enfans, car leurs eſprits ſont embarraſſez, & leurs corps ſont tout pleins des matieres gluantes, *replentur mucco*, dit Hippocrate, leurs chairs meſme ſont ſi molles, & ſi douïlletes, qu'elles diminuent la tranſpiration, leurs chemins ſont d'ailleurs fort eſtroits, & fort affaiſſés, & ils donnẽt peine aux ſeparations, & aux vuidanges; en vn mot ils s'oppoſent à ce conſentemẽt general qu'Hippocrate demande, afin que la nature exerce librement ſa merueilleuſe œconomie par tout. Cela eſtant ainſi il faut recourir au mouuement, & à l'agitation du bèrceau, pour exciter ce qui eſt languiſſant, pour eſueiller les eſprits qui gemiſſent, pour ouurir les parties, & pour en dilater les conduits, & pour faire penetrer l'aliment, & ſes petites particules dans leurs pores & dans leur fond. Et voila peut eſtre la cauſe pourquoy les enfans aiment le berceau, parce que par ſon impulſion la nourriture ſe gliſſe mieux par tout en forme d'vne petite roſée, qu'elle adoucit ainſi, & remeſle les matieres picquantes qui leur donnent ſouuent du chagrin, & parce que les eſprits coulant doucement dans les humeurs, & dans les entrailles font comme vn petit zephire, qui euente & qui purifie, ou bien comme vne eſpece de chatouïllemẽt qui flatte les enfans & qui appaiſe leur dou-

leur. C'eſt pourquoy on eſt contraint de les bercer alors, puis qu'on void qu'il n'y a rien qui les appaiſe que le branſle reglé qu'on leur donne; On peut meſme dire que les hommes treuuent par la meſme raiſon vn pareil ſoulagement dans les carroſſes, & dans les exercices qu'ils pratiquent quelquesfois pour branſler. Il reſte maintenant à examiner d'où vient que les berceaux font dormir plus facilement les enfans.

Quelques vns ſe ſont imaginés pour cela que le berceau produiſoit vne eſpece de vertige qui ſe terminoit enfin au ſommeil, parce qu'il enuelopoit les eſprits, en agitant le cerueau tout tendre, & en remuant ſes humeurs, qu'il les inondoit ainſi en ſecouant la teſte, & qu'il les pouſſoit au centre, à la maniere des poiſſons qui vont au fond de l'eau par l'agitation de la mer; ſi cela neantmoins eſtoit veritable, il n'y auroit rien de plus dangereux que le mouuement du berceau, puiſque les enfans ſont ſujets à l'epilepſie dont le vertige eſt vn veritable commencement. Prenons donc d'autres meſures ſur ce ſujet, mais cherchons premieremẽt le principe du ſommeil & des veilles, & deſcouurons quelle eſt leur fin.

Les veilles ne deriuent que des eſprits qui ſe tirent toûjours hors du centre, & qui, à la façon des corps lumineux, ſe portent facilement au dehors, c'eſt pourquoy le ſommeil eſt vn effet du retour qu'ils ſe donnent, & de la reflexion qu'ils ſouffrent de la circonference au centre pour viuifier les entrailles, & pour prendre quelque vigeur. Or il arriue de là que le mouuement du

berceau balotant ces mesmes esprits qui sont à la surface pendant les veilles les repousse enfin au dedans, & fait à la maniere peut estre des bales qui sont lancées & relancées par les mains des joüeurs, ou qui retournent vers elles par la resistance des corps qu'elles rencontrent dans leur chemin. C'est pourquoy comme les bales se jettent dans quantité des trous, & qu'elles y demeurent cachées, les esprits aussi estant poussés de tous côtés, coulent dans les cauités des parties, se cachent, & s'arrestent dans leurs détours, & causent ainsi le sommeil comme nous auons déja dit; & certes tout cela se fait suiuant l'ordre de la nature qui veut reparer l'interieur des enfans, & en renouueller les esprits qui sont les ministres de ses ouurages; aussi elle fait flotter ces petits durant neuf mois sur les eaux, afin que le moindre mouuement des meres les berce & les secouë doucement, qu'ils puissent dormir tout le temps que le chaleur naturelle les forme, & qu'ils restablissent leurs esprits par la tranquillité & par le repos. Et voila ce qu'Hippocrate a entendu, lors qu'il a dit que tout se faisoit par vn retour de la lumiere aux tenebres, ou bien des tenebres au jour.

Cependant lors que les esprits ainsi poussés rentrent dans leurs sources, & qu'ils penetrent & se glissent jusques au fond; ils font aux humeurs ainsi qu'vn zephire sur l'eau la plus calme, & ils agissent à la façon des petites pierres, qui jettées dans vn estang le couppent en des cercles, le diuisent en des bluettes, ou elles en esleuent & en font sortir des vapeurs: les esprits

balotés remuent ainsi les humeurs, ils les euentent, sans y exciter la tempeste, ils en separent ce qu'elles ont de plus impur, & ils y excitent des vapeurs qui font l'effet des pluyes les plus rafraichissantes & les plus douces, ou qui ressemblent à ces nuages, qui arrestent la mobilité des rayons, ainsi elles peuuent retenir quelque temps les esprits que les berceaux ont mis au centre, arrester l'emotion que les secousses leur ont donnée & produire ainsi le sommeil qui procede de leur repos.

Neantmoins les chansons des nourrices contribuent grandement a cela, c'est pourquoy elles font dormir les enfans, car elles ramassent les esprits que l'agitation des berceaux rend d'abord trop vagabonds, & trop errans, elles leur impriment vn cours regulier, & qui garde quelque mesure, elles les vnissent dans les organes, & les tiennent à demy suspendus, il semble mesme qu'elles les placent les vns sur les autres à peu prés comme on void les Abeilles lors qu'on bat vne tuille, ou quelque instrument resonant. Et voila la raison pourquoy les chansons plaintiues amusent & font mieux dormir les enfans, pourquoy quelques-vnes les font pleurer, & les chagrinent, que d'autres leur inspirent la gayeté, & que les anciens pendoient à leur col des jouëts qu'ils appelloient *crepundia à crepando*, afin que leur son suppleat au deffaut des chansons. Aristote a fort bien remarqué tout cecy dans ses Problemes, lors qu'il a fait des remarques sur la melodie qui entretenoit les enfans, car on a reconnu le mesme aprés luy, & Platon

& Crisipe n'en ont jamais douté, puis qu'ils ont ordonné aux nourrices, certaines chansons, pour fléchir, & pour amuser leurs petits.

CHAPITRE VI.

Des Chaires.

LEs chaires sont de deux façons; car ou elles seruent au transmarchement des personnes malades & delicates, ou bien elles sont propres à soulager la lassitude, & à nous donner le repos; celles-cy sont plus importantes & plus en vsage, c'est pourquoy nous ferons preceder leur examen, & en premier lieu nous en considererons les effets.

On a certainement à s'étonner que l'homme se puisse soûtenir sur deux pieds, qu'il soit toûjours dans l'equilibre, que sa teste luy tienne lieu de contrepois, & que le moindre faux pas le blesse, ou luy fasse courir des risques. Aussi il se lasse facilement estant droit, ses jambes deuiennent bien souuent tremblantes, & ce sont propremẽt les lits & les chaires qui le soulagent dans cét estat. De là vient qu'Aristote remarque qu'il n'y a que les hommes, & si vous voulés, les singes, qui puissent demeurer assis, qui ayent les parties du derriere disposées à cette figure, que leurs cuisses auancent en dehors, ainsi qu'on lit dans Hippocrate, *lib. de fract.* & qu'elles soyent caues au dedans pour faire les angles necessaires, & pour ramasser & plier les

membres qui les font demeurer assis. Et veritablement c'estoit de la prouidence de la nature de nous rendre ainsi tous flexibles, parce que les nerfs & les muscles sont dans vne tension continuelle, lors que le corps demeure droit, & que les jambes estant perpendiculaires à l'espine du dos, & faisant des angles droits auec elle, se treuuent surchargées du poids de toutes les parties; de sorte qu'elles ont besoin d'vne situation moderée & accommodante qui puisse les descharger & les delasser quelquefois. Or les chaires contribuent si fort à ce maintien, que c'est par là qu'elles ont paru agreables à tout le monde, qu'on s'en est seruy de meuble & d'ornement, que les malades y ont treuué quelque adoucissement dans leurs peines, que les Iaponois ont creu que sans elles on ne sçauroit s'entretenir ciuilement, que les grands hommes les ont recherchées pour composer leurs beaux ouurages, qu'elles ont tenu lieu de recompense à la vertu, & de thrône aux Roys, & que c'est sur elles que la justice a fait valoir, & a prononcé ses oracles : il faut partant n'abuser pas du doux repos qu'elles nous donnent, c'est pourquoy il est à propos de bien faire reflexion sur ce que nous y allons maintenant obseruer.

Premierement que la situation est à nos corps à proportion des poles qui determinent l'eguille, & l'aimant. La raison de cela est parce que toutes choses tournent autant qu'elles peuuent, ou panchent à la posture qui a contribué & concouru à leur production, c'est ainsi que le bois suspendu prend la place qu'il auoit dans l'arbre ou

qu'on luy a donné dans le trauail, que les pierres aiment à estre placées à la maniere qu'elles gardoient dans leurs carrieres, & que l'homme noyé, flotant sur l'eau, affecte la posture qu'il auoit, lors que dans les flancs de sa mere, la nature le formoit sur les eaux. De là vient que puisque là il tient les jambes repliées, & les bras & les membres ramassés, il cherche par consequent, aprés auoir demeuré droit, de reprendre son ancienne figure, & de se mettre sur les chaires à la façon & suiuant l'ordre que ses membres obseruent dans les flancs. De ce fondement on fait deriuer ces consequences, sçauoir

Que la situation des chaires nous est naturelle, que c'est par cette raison qu'elle plait à tous, qu'on la recherche dans le trauail & dans les veilles pour pouuoir agir en repos, qu'à cause de cela on dort souuent estant assis, & que l'ame semble alors abandonner si fort l'œconomie des parties, qu'il n'estoit pas permis autrefois d'adorer les Dieux sur vn siege, de peur que le culte ne vint à degenerer en langeur.

En second lieu, que la posture & la situation qu'on se donne dans vn endroit, nonobstant qu'elle soit naturelle, doit garder quelque proportion, & quelque mesure, crainte qu'elle ne soit forcée, & qu'elle ne mette à la géne toutes les parties du corps. Et voila la raison du choix que nous faisons des sieges, & pourquoy quelques-vns nous delassent, & que les autres nous incommodeut fortement. En effet les corps vastes ont les flancs trop pressés dans les petites chaires, ils s'y treuuent trop ramassés, leur ventre

& leur poitrine en souffrent, c'est pourquoy il faut qu'ils se leuent ou qu'ils se dressent bien souuent: la bienseance mesme & la majesté perdent leur éclat dans cét estat, & si on dresse des thrônes aux Souuerains & aux Magistrats, c'est afin qu'ils soyent esleués & qu'ils prennent leur extension. Disons-en de mesme des grandes & eminentes chaires qui sont inutiles aux petits corps, car elles suspendent leurs membres, au lieu de les ramasser mediocrement, elles ne corrigent point leurs tracas, & elles augmentent les fluxions, les vlceres & les douleurs des jambes, parce qu'ainsi elles sont comme droites & chancelantes, & elles n'ont pas le moyen de se ramasser & de s'appuyer justement. Et certes la nature aime la mediocrité dans toutes les situations corporelles, elle ne sçait souffrir que le corps soit trop étendu, ou trop replié; de sorte que c'est la raison pourquoy la trop grande extension que les malades gardent suiuant Hippocrate, est vn prognostique de quelque grand mal à venir. Peut-estre que les Turcs ont consideré tout cela, & qu'ils n'ont point voulu des chaires pour éuiter la contrainte qu'elles nous causent lors qu'elles ne sont pas dans la proportion. On connoit de tout ce discours d'où vient qu'on souffre des crampes & des engourdissemens sur les chaires, parce que souuent les membres ne se maintiennent point par les regles geometriques, que la nature a obseruées exactement dans leur fabrique, dans leur extension & dans leurs replis.

En troisiéme lieu, que toutes les situations donnent vne figure & vne constitution particu-

liere aux entrailles & aux cauités. Pour faire voir cela par la posture que nous tenons estant assis, on doit remarquer qu'alors le bas ventre fait vn repli auec les cuisses & la poitrine, qu'il se treuue dans la contrainte de cette façon, que les boyaux n'ont pas le mouuement peristatique assés desgagé, qu'ils sont vn peu repoussés en haut, sur tout si les chaires sont dures, & qu'ils pressent ainsi le ventricule, qui s'élargit dans son orifice par la compression de son fond. De là on tire plusieurs consequences tres-certaines, sçauoir que les vuidanges ordinaires sont bien souuent supprimées & suspenduës, lors qu'on demeure trop long temps assis, que c'est par cette raison qu'il faut promener ou se dresser aprés le repas, que les femmes & les gens d'étude ont des obstructions opiniâtres, qu'on deuient gonfle ainsi aprés auoir mangé, & qu'alors les promenades soulagent, parce qu'elles font nos entrailles semblables aux sacs qu'on ouure, & qu'on tient élevés. On infere encore du mesme principe pourquoy est-ce qu'on asseure qu'on mange & qu'on se remplit dauantage estant droit que demeurant assis, & qu'on a fort bien fait de changer cette posture que les Anciens gardoient à table, qui estoit asseurement fort etrange & fort incommode.

Deuant que de finir cette matiere, il faut voir dans peu de mots les effets de la chaire, que Sanctorius a representée au commencement de ses aphorismes. Car il propose dans cét endroit vne chaire à bras suspenduë au plancher par vne corde, & balancée par vn contrepoids, & cét Au-

theur pretend qu'il y faut aſſeoir vn homme à jeun lors qu'il veut prendre ſon repas, afin que le poids de l'aliment abaiſſant inſenſiblement la chaire puiſſe determiner la quantité des viandes, & ſeruir de meſure à ceux qui deſireront obſeruer vn regime exacte & reglé, & certes il ſemble que ce deſſein ſoit aſſés bien imaginé, car s'il eſt veritable, ſuiuant Hippocrate, que les cauités ſoyent remplies d'eſprits, que ces eſprits influent abondamment dans le ventricule, qu'ils donnent la legereté, eſtant aëriens, & que c'eſt par cette raiſon que la peſanteur aux malades eſt vne marque de leur perte; il eſt aſſeuré que l'aliment venant à prẽdre la place des eſprits, & liant toutes ces eſſences mobiles, produira la peſanteur dans le corps, l'augmentera ſuiuant ſa quantité & ſa conſiſtance, & qu'ainſi il balancera la chaire, & la faiſant deſcendre par dégrés, marquera le regime dont nous parlons. Et voila la cauſe que les petits enfans, & les animaux égorgés peſent dauantage s'ils ont mangé, & ſi les eſtomachs de ceux-cy ſe treuuent remplis de paſture, & qu'il faut excepter ſeulement ceux qui ſont à demi-morts de faim, dont les parties ſont affaiſſées, les chairs endurcies, & qu'vn peu d'aliment rend legers, en ranimant les membres, en rallumant les eſprits, & en rendant les pores & les chairs de cette façõ plus ouuertes, c'eſt icy le tour qu'on doit donner au paradoxe de ceux qui croyent que nous ſommes plus peſans à jeun, ou bien il faut ſoûtenir hardiment le contraire. Pour bien montrer cela il eſt neceſſaire d'obſeruer le fondement de la medecine ſtatique, ſçauoir que

la legereté procede de l'euaporation de ces matieres volatiles qui surmontent deux fois plus les solides & les grossieres, & qui se vuident par vne transpiration insensible, pendant le sommeil & durant la nuit ; c'est pourquoy nous nous treuuons libres & dégagés, aprés vn repos doux & paisible. Or il arriue par consequent de là, que nous deuons estre moins pesans le matin & à jeun, & que l'aliment & les veilles peuuent donner vn poids à nos membres, que la chaire découurira estant suspenduë. On doit conjecturer de ce discours que cette chaire marquera facilement les changemens de la santé, & les alterations qui precedent les maladies, comme par exemple si sans aucune raison euidente, ceux qui se reposent sur elle, l'abaissent & la font descendre sensiblement. Car il y a alors de l'apparence que la transpiration est interrompuë, suiuant l'aphorisme de Sanctorius.

Si corporis pondus plus solito augeri incipiat sine majori cibi, aut potus additione, vel sensibilium excrementorum retentione, facta est adiapneustia.

Aprés auoir demeuré long temps sur les sieges, changeons de maintien & de figure, & examinons dans peu de paroles les chaires qu'on employe au transmarchement des personnes indisposées ou delicates.

Les chaires de cette façon ont fort plû aux Romains & aux Grecs. On sçait que les Senateurs de l'ancienne Rome faisoient vanité de les faire porter aprés eux dans la Ville, c'est ainsi qu'il faut expliquer Iuuenal.

Respicit hac primum qui litigat, an tibi serui

Octo, decem comites, an post te sella, togati
Ante pedes. & ailleurs,
Noctibus hic ponunt lecticas, micturiunt hic
Effigiemque Deæ longis siphonibus implent.

Ce qu'on ne sçauroit entendre que des chaires lourdes, & pesantes, que quantité d'Esclaues Allemands auoient coûtume de porter. Les Grecs neantmoins en auoient des moins pesantes & de moins incommodes, Plutarque les appelle φορεῖον, Suetonne δίφρον, dans la vie de Galba, Artemidore en fait mention au liure 5. cap. 67. Et vn sçauant remarque qu'elles ressembloient aux chaires des femmes Iuifues, dont on conçoit quelque idée grossiere au 1. de l'Exode. Quoy qu'il en soit, ces chaires sont fort en vsage aujourd'huy; les femmes Chinoises en ont d'vn bois aromatique garnies des treillis, d'hyuoire, ou d'argent, parce qu'elles ont leurs pieds si petits qu'elles ne sçauent pas marcher par les ruës; les Indiens en font de roseaux, que les esclaues portent sur leurs espaules; celles des Ragousois sont si legeres que ce peuple se sert des femmes à la façon de nos porteurs; enfin par toute la France & l'Italie on void quantité des chaires dépeintes & historiées, quelquefois auec des couleurs qui sont fort nuisibles à la poitrine & au cerueau. Voyons maintenant les effets qu'elles peuuent produire sur ceux qui en font leur vsage.

Les chaires sont fort commodes aux bilieux, aux transpirables, & aux flouëts, non seulement en empéchant que le mouuement n'augmente leur feu, mais encore en les preseruant

de ces changemens impreueus du chaud au froid, qui font les rhumes, & les pleuresies, & quantité d'autres grands maux que nous voyons arriuer de ce principe. De là vient que lors qu'ils jouënt au mail, ou à la paume, qu'ils s'échauffent dans les affaires & dans le trauail, qu'ils se treuuent embarassés dans la foule & dans le tumulte, ils courent fortune de tomber dans des maladies, si, sans le secours des chaires, ils s'exposent subitement au vent & à l'air.

Disons en de mesme des personnes qui se sentent facilement incommodées du Soleil & du serain, qui se dissipent à la moindre action, & qui estãt disposées à suër par la rareté de leurs chairs, & par l'ouuerture des pores, souffrent souuent ces retours & ces condensations qui procedent de l'exterieur.

Adjoûtons à tout cela que les chaires sont fort vtiles aux lieux où le temps & les saisons sont inegales, & où les peuples gemissent souuent sous la tyrannie de la goute & des fluxions, parce que le mouuement moderé ne lasse, & n'affoiblit point les jointures, & que les qualités étrangeres ne se glissent pas librement.

On void de ce discours pourquoy les chaires sont fort commodes aux malades, qu'on les transmarche mieux par leur moyen, qu'elles leur seruent mesme de quelque exercice, pourueu qu'ils ne soyent point épuisés, qu'ils n'abondent pas en humeurs crues, que la nature ne trauaille point aux separations, ou que leur ventre ne soit extraordinairement lache, parce que Celse compare le mouuement des chaires, à celuy des

nauires, lors qu'ils flotent doucement au port, de sorte qu'elles brouïllent, qu'elles remuënt, & qu'elles peuuent détacher ce que les facultés tâchent de conseruer dans les parties.

CHAPITRE VII.

Du Ieu.

LEs hommes ne recherchent ordinairement à se diuertir dans le jeu, que pour relâcher l'esprit, pour delasser le corps, & pour donner à tous les deux de la vigueur & de la force: Ils abusent neantmoins bien souuent du plaisir qu'ils y trouuent, & ils s'emportent d'autant mieux dans cette volupté, parce qu'ils la croyent innocente; c'est ainsi qu'on void de l'excez dans les diuertissemens les plus doux; que la morale en qualité de Medecine de l'esprit, a reglé l'emportement des joüeurs par les loix & par les preceptes, & que la Medecine à son imitation a prescrit des regles, & a fait des obseruations sur les jeux. Deduisons ces obseruations par articles, afin de découurir les biens & les maux, auec toutes les circonstances qui precedent, ou qui suiuent les jeux.

La premiere est qu'on doit éuiter les jeux trop serieux, qui génent & qui attachent l'ame, & choisir seulement ceux qui l'éueillent & la degourdissent, enfin qui luy seruent de medecine pour adoucir ses peines, & pour relacher son ennuy: C'est ainsi qu'il faut conceuoir Platon lors qu'il ordonne le jeu au 7. de ses loix, disant que tout le monde

le monde n'eſt qu'vn jeu, que Dieu l'a fait en ſe joüant, que l'homme a eſté produit de cette maniere, qu'il doit dans ſes actions imiter quelquefois ſon ouurier : Et veritablement Ariſtote a eſté du ſentiment de ce grand homme lors qu'il conſeille de jouër pour bien trauailler. Les Anciens d'ailleurs n'ont celebré des jeux apres les funerailles & les maladies, & Homere n'a fait jouër ſes heros à la guerre de Troye, que pour montrer que le jeu n'eſt que pour delaſſer l'eſprit, pour le guerir & le ſoulager.

La ſeconde, qu'il n'eſt pas bon qu'on s'applique aux jeux purement de fortune, parce qu'ils balancent trop l'eſprit par l'euenemẽt incertain, qu'ils luy font quitter par ce moyen le ſoin & le regime des parties, & parce que l'eſpanoüiſſant lors que le ſort eſt fauorable, & le reſſerrant ſubitement lors qu'il change & deuient oppoſé, il ſe fait vn flux & reflux des eſprits & du ſang dans les veines, qui déregle ſouuent la ſanté. Les dez ſont de cét ordre là, auſſi ils eſtoient conſacrés & ſuſpendus dans le temple de la Fortune, les anciens ont creu qu'il en eſtoit d'eux comme de la geomantie, dont les nombres marquent quelque principe réleué, qui les inſpire & qui les dirige, mais dont les reuolutions continuelles cauſent les changemens qu'on y void. Le Roy des Parthes fit connoître cette verité à Demetrius, en luy enuoyant des Tales d'or, parce que ſon eſprit eſtoit inquiet, & ſon humeur fort inconſtante, & les Lacedemoniens l'ont autoriſée, en accuſant de legereté tous ceux qui s'appliquoient au jeu, mais ſur tout, les hommes qui

pratiquent les dez, & les autres jeux qui leur ressemblent.

La troisiéme, qu'il est necessaire d'éviter la contention dans le jeu, c'est pourquoy Caton ne rougissoit point de joüer auec des enfans, & Antioche Roy de Syrie, au rapport de Diodore, relâchoit ses inquietudes par les marionnettes, dont le jeu appellé neurospastique, estoit fort recherché autrefois. On sçait mesme que les Romains les plus serieux aimoient à se diuertir au pair ou impair, & on admire la lettre d'Auguste à sa fille, *misi tibi denarios centum quinquaginta quos singulis conuiuis dederam, si vellent inter se post cœnam, vel Talis, vel par impar ludere*. Or la raison de cette obseruation procede de ce que la contention allume la bile, qu'elle la detache & la fait bouillir, qu'elle échauffe & émeut les esprits & cause ces douleurs de teste, ces veilles, ces fiéures & tous ces simptomes qui deriuent si souuent du jeu.

La quatriéme, que le deplaisir ne succede point au jeu, car on ne doit point douter des mauuais effets qui en procedent: il en est de mesme du desespoir, & des extrauangances qui accompagnent les joüeurs, lesquelles font voir que les hommes ne s'appliquent au jeu que par interêt, & que par foiblesse, & non pas pour s'en seruir d'adoucissement & de medecine à relâcher le corps & l'ame.

La cinquiéme, qu'on ne s'amuse point à des jeux qui figurent des armées & des combats, parce qu'ils allument, & qu'ils animent, & ne sont conuenables qu'aux personnes paresseuses &

phlegmatiques, à qui on conſeille quelquefois la colere & l'emportement, & non pas aux hardies, aux entreprenantes, aux ſanguines & aux bilieuſes. Les dames, & les eſchecs ſont de cette façon, ainſi que Lucain le remarque,

Callidiore modo tabula variatur aperta
Calculus, & vitreo peraguntur milite bella.

La ſixieme, qu'on connoit par le jeu l'inclination & le temperament des joüeurs, c'eſt de ce principe que quelques peuples ont coûtume de faire joüer ceux qui ſe marient, pour découurir les ſecrets mouuemens de leur cœur. La raiſon de cela eſt parce que les bilieux s'allument facilement, & qu'ils agiſſent d'vne maniere quelquefois inſolente, comme les melancholiques paroiſſent triſtes, chagrins & intereſſés. Or il y a des jeux qui découurent principalement ces demarches, comme par exemple les jeux d'attache & de contention, celles des bilieux &c. C'eſt pourquoy ceux qui veulent conſeruer leur ſanté, & garder quelque meſure dans la vie ciuile, doiuẽt rechercher des jeux qui adouciſſent leur feu, & qui corrigent leur humeur turbulente.

La ſeptiéme, que la force de l'imagination eſt la ſource des excés que nous remarquons dans le jeu, car c'eſt elle qui flatte alors, ou qui fait conçeuoir des idées ſurprenantes à l'ame, qui luy inſpire des penſées d'interêt, d'ambition & de deſeſpoir, qui l'amuſe par vne application qui eſt l'image du micmac qu'on void dans ce monde, & qui propoſe des moyens dans le jeu à ſeruir aux biens, aux intrigues & à l'amour. De là vient qu'il n'y a proprement que les foux, les femmes,

les enfans, les faineans, les melancholiques & les bilieux qui s'appliquent volontiers au jeu, parce que l'imagination de ces personnes est fort expressiue, ou du moins parce qu'elle n'est pas souuent corrigée par la solidité de l'esprit & du jugement. On void de ce principe les grands maux que le jeu peut produire, puisque les Medecins nous enseignent que la fantaisie a vn grand empire sur tout le corps, qu'elle peut si fort enleuer l'ame, qu'elle la tirera du soin de l'œconomie qu'elle exerce dans nos parties, c'est pourquoy les Lydiens, suiuant Herodote, oublioient la famine pendant le jeu; enfin qu'elle poussera les esprits auec tant de vigueur du centre à la circonference, qu'ainsi elle empéchera le sommeil & troublera si fort le sang, qu'elle pourra jetter dans la folie, comme l'experience a fait voir; & certainement l'effort de cette faculté paroit si sensiblement dans le jeu, que c'est de là que les femmes ardentes au jeu y pâment souuent, ou qu'elles y souffrent des suffocations de matrice, parce que leur imagination, comme tout le monde est d'accord, a vn grand pouuoir sur cette partie, & qu'elle y trouble souuent ce que la nature y ébauche dans ses productions. Mais d'ailleurs ce qui fait mieux encore valoir la vertu de la fantaisie sur le sujet que nous écriuons, c'est qu'elle sert de guide aux aueugles, & qu'elle supplée quelquefois au deffaut de leurs yeux dans le jeu; en effet nous en auons veu qui se sont ainsi démelés des cartes, des boules & des échecs auec auantage, n'ayant autre conseil & autre lumiere, que celle qu'ils empruntoient de leurs phãtômes.

La huitiéme, qu'on deuient étourdy & pesant apres auoir joué, car comme suiuant Hippocrate au 6. des Epidemies, tout ainsi que le mouuement exerce le corps, les pensées font le mesme à l'ame; il arriue par cōsequent de là que puisque dans le jeu, les pensées sont pour la pluspart extraordinaires & violentes, qu'elles troublent l'ame, qu'elles l'exercent, qu'elles l'agitent trop fortement, & qu'elles nous rendent alors semblables à ceux qui gemissent sous le poids, & sous l'embarras des affaires. De là vient que puisqu'il se fait vne methastase de l'ame au corps, que le corps se ressent alors de ce trouble, qu'il aime, pour se delasser, la campagne, la solitude & le repos, qu'il se treuue abbatu de douleur, & de la nonchalance: En vn mot qu'il se sent tout malade & tout allumé. De là on void la raison pourquoy le jeu est nuisible apres le repas, parce que l'ame occupée entraine au cerueau, qui est la source des pensées, les esprits qui sont necessaires au ventricule, c'est pourquoy les grands joüeurs sont fort sujets aux maladies qui alterent la nourriture & les organes de la digestion. Mais pour mieux faire voir les émotions & les secousses que l'ame ressent des pensees dans le jeu, & pour montrer qu'elles se terminent aux parties; il faut reprendre ce que nous n'auons fait qu'éfleurer, & se souuenir que les passions rendent l'ame toûjours partagée & flotante, & qu'elles deriuent des differentes pensées que les euenemens du jeu excitent & fournissent incessamment. Or entre toutes les passions, l'ame se treuue ordinairement attaquée de quatre qui triom-

phent de ſes lumieres, de l'eſperance, de la joye, de la crainte & du deſeſpoir, toutes l'épanouiſſent, ou la reſſerrent, & ce qu'il y a de remarquable, elles le font auec violence, auec ſurpriſe, & ſubitement, & entrainent neceſſairement les organes des eſprits auec le ſang de cette maniere. En effet l'eſperance que l'ame ſe donne par quelque auantage qui luy fait conceuoir la penſée d'vn bon ſuccés, l'ouure, élargit auec elle le cœur, & fait que les eſprits ſe répandant par tous les membres, produiſent ces deffis ou ces railleries qu'on ſouffre ſouuent des joüeurs fortunés: l'incertitude quelque temps apres retient l'ame & le cœur, balance les eſprits & ſuſpend leur cours & leurs routes; la peur en ſuitte reſſerre l'ame, repouſſe & ramaſſe tous ſes reſſorts, juſques à ce que la grande joye les dilate de nouueau, & les relance hors du centre, pourueu que le deſeſpoir, & que la triſteſſe n'étouffent ce que l'eſperance auoit relâché. De tout cela on doit tirer des reflexions tres-profitables. Sçauoir, que le flux & reflux des eſprits fait celuy du ſang dans les veines, qu'il cauſe de grands changemens, que tous les changemens impreueus ſont ennemis de la nature, que c'eſt de là que le pouls s'altere ſi ſouuent aux joüeurs, que la tranſpiration s'arreſte, que l'ame ſe jette dans des emportemens qui font excuſer les joüeurs, qu'elle deuient impatiente & inquiete, & que c'eſt par cette raiſon que les joüeurs changent de place, & qu'ils ne peuuent quelquefois demeurer en repos, en vn mot qu'ils s'offensēt de la moindre parole, qu'ils s'effarent du moindre bruit, qu'ils de-

uiennent liberaux, & que les Princes donnent des graces, & accordent des recompenses.

La neufiéme obseruation est tirée des principes astrologiques. Car tous les sçauans Astrologues soûtiennent que Venus, Mars & Saturne sont les directeurs & les maîtres des jeux. En effet Venus les a inspirés aux Orientaux ausquels elle domine, il est certain d'ailleurs que les femmes, qui luy sont soûmises, aiment si fort à se diuertir au jeu, que si on concerte auec elles quelques mariages, les jeux en font tous les commencemens; enfin les Autheurs, qui décriuent les lineamens de nos mains, remarquent que ceux qui ont des lignes sur la montagne de Venus qui se terminent à la plaine de Mars s'appliquent au jeu auec ardeur, & empressement, sans songer a leurs biens, & à leur fortune. Mars partant dispose, & encline les hommes au jeu auec excés, parce que le jeu est vne sorte de contention & de querelle. Et veritablement les injures, les profusions, l'insolence au jeu, l'ambition de gaigner, les railleries & la colere deriuent de cette planette, & tout ce que le Poëte Ouide a decrit, en parlant du jeu.

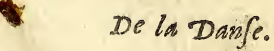
Ira subit deforme malum, lucrique cupido,
Iurgiaque, & rixæ, sollicitusque labor.
Crimina dicuntur, resonat clamoribus æther,
Inuocat iratos & sibi quisque Deos.
Nulla fides tabulis, quæ non per vota petuntur
Et lachrymis vidi sæpè madere genas.

Il faut croire quelque chose d'approchant de Saturne, car il y a de l'apparence que c'est de luy que les joüeurs viennent reueurs, qu'on les ob-

serue interessés, soupçonneux, auares, trompeurs, rusés & taciturnes, qu'ils enfonçent leur chapeau en jouant, rongent leurs ongles & tardent long temps à jouër; enfin qu'ils fuyent les femmes, comme les Martiaux les recherchent, & qu'ils ne s'attachent qu'aux personnes qu'ils veulent surprendre, & dont ils peuuent triompher.

On peut conclurre de cette obseruation que les Saturniens, c'est à dire les melancholiques, augmentent la malignité de leur nature en jouant auec ceux qui sont d'vn semblable temperamment, & qu'il en est ainsi des Martiaux ou des bilieux suiuant les principes que nous auons marqués au premier chapitre de ce volume. Et certainement il ne peut arriuer de ce commerce que du chagrin & de l'emportement, & il est mieux de se diuertir auec ceux dont la gayeté & la douceur peuuent moderer nos humeurs, & corriger les mouuemens qui se soûleuent dans nos ames.

Ie ne parle point icy de la faim, des mauuaises nuits, & de ce repos opiniâtre qu'on donne aux parties, car tout le monde est d'accord des indispositions qui suruiennent de tout cela, & des effets qui en procedent.



CHAPITRE VIII.

De la Danse.

PVisque suiuant Platon les Intelligences qui roulent les astres dansent au son de leur concert; & puis que les Poëtes font danser les

Diuinitez dans le ciel, & les Muses sur le Parnasse : Nous pouuons bien prendre la liberté d'exercer nostre esprit à la danse, & de voir suiuant nostre dessein sa nature & ses qualitez ; mais pour le bien faire auec ordre, il faut considerer en general cet exercice, & faire les obseruations sur les personnes qui le pratiquent, & y ioindre les circonstances qui deriuent du temps & des lieux.

En premier lieu la danse denoue le corps, & rend les parties flexibles, aussi elle dispose si fort à la gymnastique, qu'elle en est le principe & le fondement. Voila pourquoy les Grecs instruisoient leurs enfans à la guerre apres les auoir fait danser, & ils ordonnoient leurs armées au son de la flutte, afin que l'harmonie de cet instrument peût regler en cadance la marche des Capitaines & des soldats.

En second lieu la danse amaigrit mediocrement le corps, & empêche ainsi la grosseur excessiue du ventre, parce qu'elle a du rapport à la promenade vn peu forte qui vuide, qui dissipe, qui attenuë, & qui resout : & voila ce qui obligeoit les Grecs à establir des danses publiques, où les vieillards dansoient auec les enfans, & la jeunesse, chantant tour à tour ces vers

les vieillards *Nous auons esté jadis*
Vaillans hommes & hardis.

les jeunes *Nous le sommes maintenant*
A l'espreuue à tout venant.

les enfans *Et vn iour nous le serons*
Qui tous vous surpasserons.

En troisiéme lieu Socrate nous apprend dans le festin de Zenophon, que la danse fait vn effet bien different de tous les autres exercices : Ceux-cy exercent plûtot vn membre qu'vn autre, ils grossissent, ou ils amaigrissent tantôt les cuisses & tantôt les bras par l'inegalité de leurs mesures, au lieu que la danse par son harmonie, & par ses mouuemens reguliers balance le corps également, & rend l'equilibre à tous les organes : C'est pourquoy Socrate se plaisoit à danser pour donner vn brânle mesuré à ses parties, parce qu'il les auoit mal composées.

En quatrieme lieu, la danse aide à la transpiration, & prouoque aux femmes les humeurs abondantes qui les remplissent & qui les soüillent, parce que les secousses qu'elle donne, font à ces parties, que l'Hippocrate a destinées à cribler dans nos corps, ainsi que le mouuement au crible qui separe & épure le grain; & peut-estre c'est icy la raison pourquoy Orphée ayant estably les Bacchantes, vouloit qu'elles dansassent au son des clochettes & des tambours, & les obligeoit de reclamer ainsi le soleil sous le nom de Bacchus, qui mene la danse des astres, afin qu'ayant mieux deposé ces restes qui incommodent si souuent les femmes, elles apprissent à engendrer auec vne plus grande pureté. De là vient aussi qu'on portoit en dansant deuãt elles la figure du Dieu Priape, pour auertir leurs semblables de se disposer de cette maniere. Et certes le fondement de cecy procede de ce que la danse ébranlant les cuisses, les lombes & les reins, émeut les ligamens qui suspendent & qui tiennent la

matrice attachée; de sorte que cette partie reçoit la mesme agitation & qu'elle se descharge ainsi de ce qu'elle a d'inutile, & de surchargeant. De ce discours on connoît pourquoy Hippocrate ordonna la danse à vne femme qui auoit conceu, pourquoy le mouuement que la danse donne à la matrice, pousse les femmes & leur donne quelque satisfaction à danser; enfin pourquoy elles doiuent danser l'estomach vuide, & sans interrompre leur repos ordinaire, car il n'y a rien qui les rende pâles & qui les embarrasse alors dauantage que la danse opiniâtre, & longue apres le repas & durant la nuit; c'est elle qui precipe alors les alimens à demi-cruds dans les veines & dans les entrailles, qui porte à la surface des matieres grossieres, qui ternissent l'éclat & la viuacité du teint, & qui engage les destours des membres, que la nature tient necessairement toûjours ouuerts.

En cinquiéme lieu, la musique & le son font danser l'ame en faisant danser les esprits, c'est à dire en leur donnant vne agitation, vne cadence & vn bransle harmonique, la poësie luy fait cette impression immediatement, jusques à la rauir & la jetter dans l'enthousiasme, & la danse est vn effet des mouuemens que l'ame se donne, & auec lesquels elle émeut & elle ébransle le corps en suitte de ceux qu'elle reçoit des tons de la musique, de la poësie & des chansons. On peut dire mesme qu'elle est comme vne reflexion & vn retour de l'agitation de l'ame vers les parties, vne image de ces mesures, que les tons & les airs impriment à l'esprit; bref vn echo

de l'harmonie, qui se fait dans les fibres & dans les muscles, & qui garde vn ordre pareil & en represente la regle. De tout cela on tire plusieurs consequences, sçauoir que la musique, & les tons mesurés sont comme les formes & les couleurs qui releuent & animent la danse, qu'ils guerissēt plusieurs maladies en degourdissant l'ame, en enchantant & en euentāt les esprits, & que la danse leur aide en agissant ainsi qu'eux sur les parties grossieres, ou delicates qui seruent d'instrument pour danser ; & voila la raison pourquoy dans le venin de la tarente, les instrumens destachent des esprits toutes les qualités mal-faisantes, & que la danse, par vne vertu approchante, pousse des organes ce qu'ils ont reçeu de mauuais & de venimeux. On conçoit encore du mesme principe pourquoy la melodie nous fait danser d'vne maniere differente suiuant ses mesures & ses tons differens, comme par exemple, les tons aigus nous font sauter, nous inspirent vne danse fort vîte, au contraire des graues & de ceux qui vont lentement : car l'ame prenant les mesmes routes, les communique ainsi à nos corps, qui imitent par vne reflexion merueilleuse la source de leur mouuement. C'est pourquoy, comme les tons aigus, ainsi que nous verrons bientôt, éueillent les melancholiques, & que les graues composent la fougue & l'emportement des bilieux, les danses qui en deriuent font les mesmes effets, de sorte qu'elles doiuent estre proportionnées, ou pour mieux dire qu'on les doit regler suiuant la qualité du temperamment ; on en peut dire le mesme des sexes, des aages, & treuuer ainsi la

cauſe pourquoy certaines danſes plaiſent aux vns & qu'elles ſont abandonnées des autres. Adjoûtons à tout ce diſcours, que la danſe par conſequent a de la proportion dans ſes varietés aux tons croamatiques, enharmoniques, & que la danſe pirrique, par exemple, l'ithſmique approchent des chants doriens, phrigiens, & elles émeuuent le corps à proportion que ceux-cy agitent nos eſprits & nos ames.

En ſixiéme lieu, pour bien conceuoir la danſe, il faut obſeruer ce qu'Ariſtote auance dans ſon art poëtique, car apres auoir là ſuppoſé que la poëſie eſt vne imitation pure, il dit qu'il ſe fait pluſieurs imitations, comme par l'harmonie, par l'oraiſon, enfin par le nombre & par la meſure qu'on a coûtume de garder en danſant, & certes la danſe eſt vne poëſie muëtte, & vne muſique d'ailleurs ſi reglée, nonobſtant qu'elle n'ait point de ſon, qu'elle peut agir de la meſme maniere qu'Ariſtote propoſe; en effet les anciens ont ſoûtenu qu'elle cõſeruoit la portion que nous auons de l'ame du monde, en entretenant les mouuemens harmoniques qu'elle garde dans nos parties, à l'imitation de ceux auec leſquels elle fait rouler les Aſtres, le Soleil & le Ciel; c'eſt pourquoy les Bracmanes regardoient en haut en danſant, & les Preſtres de Delos ſacrifioient à Apollon en danſant d'vne danſe oblique. De là on connoit pourquoy les anciens danſoient en figure, & qu'on ſe diuertit de cette façon, & d'où vient qu'on meſle la danſe à la comedie, parce que toutes deux ſont des imitations. Et veritablement on compoſe diuerſes figures dans les

balets, pour marquer les passions des hommes, & pour donner plus de jour à la comedie qui en represente les mœurs : les Grecs appelloient ces figures βαλλίσμους, d'où quelques-vns tirent le mot de bal, & de balet : On descouure encore par la mesme raison que la danse irreguliere & violente, comme est celle du peuple & des païsans, est tout à fait nuisible à nos corps, parce qu'elle est sãs harmonie, qu'elle trouble & qu'elle confond, mais sur tout parce qu'elle n'a point de rapport, ny aux vers, ny à la musique, à cause qu'elle est concertée sans cadance & sans iugement, aussi il faut d'instrumens extraordinaires qui la prouoquent, & qui fassent sauter, & émeuuent les esprits materiels du peuple, pour imprimer en suitte vne agitation extraordinaire & turbulente à des parties trop dures, trop massiues & trop musculeuses, qui demeurent souuent engourdies toute la sepmaine, par l'application assiduë au trauail.

Apres auoir obserué la nature, les differences & les effets principaux de la danse, il nous reste à examiner vne circonstance qui luy est essentiele, que les maîtres de danse recommandent si fort & qui est cõmune presque à tous les exercices d'importance. C'est le port qu'on donne au corps, & à ses parties, lors qu'on se destine à danser ; ce port conuient à ceux qui s'appliquent aux armes, ou bien qui veulent s'exercer à monter à cheual, à paroître en public sur vn theatre, ou à faire quelque autre demarche. C'est pourquoy pour le bien expliquer,

On doit supposer ce qu'Aristote remarque au

3. de l'hiſtoire des animaux, ſçauoir que les oiſeaux ſont dans le bilibre par le penchant qu'ont leurs parties ſur deux pieds, & parce qu'elles ſont là balancées de la queuë & de la teſte : que les brutes au contraire ſont ſoûtenuës de quatre pieds comme ſur quatre fortes colomnes, de ſorte qu'elles n'ont pas beſoin d'eſtre balancées de deux poids comme les oiſeaux, & qu'elles portent à cét effet des choſes lourdes & peſantes, mais que l'homme eſt droit, qu'il a vne ſituation exactement perpendiculaire, & qu'il eſt ainſi dans l'equilibre, afin qu'il ait correſpondance auec tout l'vniuers, qui a le haut & le bas comme luy, par vne figure éleuée. De là vient qu'il tombe facilement, lors qu'il eſt courbé, ou qu'il emprunte le bâton, parce que l'equilibre ceſſe, qu'il prend vn poids qui le fait pencher en arriere, ou en auãt, qu'il deſtruit ainſi cette proportion, & cette ſituation geometrique que la nature garde en le produiſant, & que la teſte qui fait vne partie de l'equilibre, entraine auec ſoy tout le reſte du corps.

On conclud de tout ce principe, que le port qu'on demande aux exercices ne conſiſte qu'à l'erection & à la rectitude de tout le corps, qu'ainſi on le partage mieux dans le mouuement, qu'on le balance auec plus de meſure, & que la danſe, qui eſt dans l'ordre & dans la regle, acheue mienx ſes pas meſurés, ceux d'ailleurs qui la pratiquent ont plus de grace, parce qu'ils obſeruent cette ſymmetrie, qui eſt la cauſe de la beauté, de la ſanté, de la perfection & de l'arrangement de nos membres; c'eſt pourquoy tous les exercices qui

plient & courbent le corps, qui alterent, & qui corrompent sa figure, abregent la vie, & sont ennemis de ses fondemens.

CHAPITRE IX.

De l'Exercice des Armes.

L'Application aux armes exerce les hommes en agitant l'ame auec les esprits, en poussant les parties, ou bien en changeant leurs figures, enfin en metamorphosant le temperament, & la constitution du sang.

Elle agite l'ame auec les esprits, parce qu'elle inspire, ou qu'elle dispose aux combats les plus cruels & les plus funestes, & qu'elle donne à la partie irascible de la violence & de l'emotion.

Elle pousse les membres, ou bien elle en change les figures suiuant les inflexions des nerfs, & des muscles, qui sont necessaires pour deffendte, ou pour attaquer; c'est pourquoy l'estude qu'on a faite aux armes, rend le corps generalement si rompu, que Galien l'a nommée la plus forte & la plus penible de toutes celles qui nous exercent.

Bref elle altere si sensiblement le temperamment & la constitution du sang, que les anciens se sont seruis du sang d'vn gladiateur, pour guerir Faustine amoureuse; que Scribonius Largus ordonne aux epileptiques la chair d'vn animal égorgé par vn coûteau rougi du sang d'vn homme, qui pratique les armes; qu'Areteus employoit

ployoit vn pareil remede contre les maladies du froid, & que certains superstitieux le proposoiēt aux malefices & aux enchantemens les plus formidables. Toutes ces verités nous fournissent maintenant vne infinité de consequences.

La premiere, que les armes preparent à la colere & à l'emulation, qu'elles excitent vne tempeste dans les esprits, dans l'ame & dans ses parties, qu'elles y soûleuent des fortes passions, & que c'est par cette raison, & de ce principe que ceux qui s'estudient à pouuoir combattre, combatent quelquefois tout de bon, & qu'ils contraignent le maitre de sale de leur faire souuent le hola & d'appaiser leur emportement & leur fougue.

La seconde, qu'il arriue alors que la bile s'allume & s'irrite, que le sang prend ses qualités, parce qu'il bouillonne dans le cœur, & vers les entrailles, & qu'il s'échauffe par la colere, l'emulation & la fierté; c'est de là aussi qu'il peut guerir les maladies froides, suiuant Areteus, & qu'il fait juger qu'il n'y a rien de plus enneny des bilieux, des coleres & des turbulens, que l'exercice dont nous escriuons maintenant la nature.

La troisiéme, que les secousses, l'agitation, ou le mouuement des parties, dissipe, amaigrit les chairs, & espreint ce qu'elles ont de succulant, que le changement des figures en élargit, ou en comprime les cauités, & les ventres, & qu'il en tire, ou qu'il y precipite les humeurs; enfin que la grande impulsion des bras, qui sont employés principalement dans l'estude des ar-

mes, donne des si rudes secousses à la poitrine & aux poulmons, qu'vn moderne a obserué par les frequentes dissections, que ceux qui font profession des armes, ramassent ordinairement vn sang escumeux vers les parties de la respiration, qu'on le descouure apres leur mort, & qu'il est vn prognostic des guerres ciuiles, si on le treuue ainsi à la plus grande partie du peuple.

CHAPITRE X.

De la Chasse.

LA chasse estant l'exercice des Roys, des Heros & de la Noblesse, ce seroit à oublier nostre sujet, & à n'acheuer point nostre ouurage, si nous n'y donnions quelque place, & si nous n'en faisions vne des parties de la Gymnastique, que nous auons entrepris de traitter.

Disons donc en peu de mots qu'elle est sous l'empire de Mars, & de Saturne, & que la Lune y mesle partant ses vertus. Et premierement Mars inspire si fort la chasse qu'on l'a nommée vne guerre innocente, & l'eschole des grands Capitaines, & des bons Soldats. En effet elle seruoit autrefois à les rendre robustes, elle les disposoit aux combats, & c'estoit par son moyen, que les Lacedemoniens dressoient aux armes leurs enfans, & les Perses leurs Satrapes & leurs Monarques. Saturne neantmoins preside quelquefois aux chasseurs. Aussi ceux qui sont ennemis des femmes, comme Hyppolithe, s'appliquent

souuent à la chasse, tous les melancholiques d'ailleurs qui ont les ongles crochuës & noires, suiuant les principes de la chiromance, & qui aiment la solitude, & d'estre errans parmy les montagnes & les forêts. Aussi il y a de l'apparence, disent les Astrologues, que Saturne leur fait auoir bien souuent la rencontre de ces phantômes horribles, que les Hebreux attribuent à leur Azazel, & que les cheutes, les blessures, & les autres infortunes, qui leur arriuent si frequemment, deriuent sans doute des influences de cette planette. Les Anciens partant consacroient la chasse à la lune, & c'estoit sous le nom de Diane, qu'ils en imploroient le secours en chassant.

--- Tibi sæpè Dianæ
Mænalios arcus, venatricesque pharetras
Suspendit puerile decus---- dit le Poëte parlant des Nymphes.

On doit conclurre de ce fondement que les bilieux, les maigres, les tristes, les dissipables & les Saturniens doiuent s'abstenir entierement de la chasse, qu'il en est ainsi des violens & des cruels, dont la cruauté, suiuant Porphyre, s'augmente dauantage par cét exercice, qui n'a pour but que de prendre, & de tuër. Mais pour donner des regles sur ce sujet qui soyent moins vagues, & plus precises,

On doit supposer en premier lieu, que la chasse est vn ramas de tous les exercices les plus forts & les plus penibles, car elle a besoin de la course, des sauts, du cheual, & de quantité d'autres mouuemens, ainsi que le lecteur peut voir.

En second lieu, qu'elle fait ressentir subite-

ment aux chasseurs toutes les inégalités de l'air & du temps, qu'elle en échauffe les parties, & qu'elle les émeut grandement. De tout cela on conclud, que la chasse endurcit les chairs, quoy que la medecine nous enseigne, que pour retarder la vieillesse, on les doiue entretenir tendres; que dissipant l'humide, & faisant euaporer les esprits, qui nous tiennent lieu de sel, & de baume, elle desseiche & fait les tabides; enfin qu'il n'y a que les robustes & les forts, les gras, les pesans & les phlegmatiques, ceux encore qui ne sont pas transpirables & qui ne souffrent point les impressions de l'air, à qui il soit profitable de chasser. Mais pour mieux encore découurir la verité de ces consequences,

On doit supposer en troisiéme lieu, que la chasse se fait par tromperie, & par addresse, par force, par enchantement & par poison.

Le poison n'emeut point le corps de celuy qui le donne, seulement il rend la proye mal saine, & on ne doit point douter qu'il ne luy imprime des qualités malignes, puis qu'il corromp les esprits & le cœur; il en est de mesme lors qu'on triomphe des bestes par les ruses, & par les finesses, car on ne fait pas vn grand exercice, si on se sert de la glu, des rets & de la pipée, pour surprendre les oiseaux, ou lors qu'on dresse des pieges aux lieures & aux lapins. Aussi les animaux moins vigoureux ont des petites tromperies, que la nature leur a inspirées, pour chercher leur pasture, ainsi que Pline obserue de quantité des quadrupedes & des poissons, sans qu'ils soyent obligés de s'élancer ou de courir. L'enchantement n'est

point de nostre connoissance ; il faut donc considerer la force comme le principe des chasses les plus penibles, les plus dangereuses, & les plus belles, & comme la cause du ramas de tous les exercices qui concourent à les acheuer, & à émouuoir principalement nos parties. Et certainement c'est de là qu'elles s'espuisent quelquefois si fort, & que leurs cauités se rendent si vuides, qu'elles produisent cette faim canine qui accompagne les chasseurs si souuent, & qui est vn effet de l'exolution qui les diminuë, & les amaigrit.

Il faut supposer en quatriéme lieu, qu'on chasse ordinairement sur la terre, sur l'eau ou dans l'air. De cette supposition, on doit considerer premierement,

Que la chasse sur l'eau est fort differente, car elle est nuisible aux estangs & aux eaux marécageuses & croupissantes, parce que la vapeur qui en exhale, est souuent la source des grands maux, celle d'ailleurs qui se fait sur la mer seiche, & est ennemie du ventricule, elle fournit des animaux venimeux, & qui engourdissent les bras ; c'est pourquoy les Ægyptiens mesprisoient les pescheurs, & les anciens offroient leurs poissons à Vulcan, afin que cette Diuinité fût ainsi adoucie, & qu'elle soulageât les morts. De là vient qu'on doit choisir les eaux qui sont pures, coulantes & belles, qui réjouïssent la veuë par leur clarté, qui amolissent, qui humectent & qui temperent, bref qui rafraichissent les melancholiques & les bilieux ; & certes les Romains les estimoient si fort, qu'ils mesloient au crystal des eaux de leurs

viuiers & de leurs riuieres, des rets tissus de filets d'or & de pourpre, & que leurs Medecins ordonnoiẽt cette sorte de pesche aux persõnes amaigries ou conualescentes, & à celles qui auoient perdu l'appetit, parce que l'eau pure exhale en coulant certains esprits acides, par lesquels elle creuse insensiblement les rochers, elle se charge des mineraux, & se joint au sel de la terre; en vn mot elle éueille cette aigreur naturelle qui chatoüille nos estomachs: & voila la raison pourquoy les eaux de certaines fontaines excitent vn appetit, & vne faim insatiable.

On doit considerer en second lieu, que la chasse qui se fait sur la terre, est aussi differente que celle qu'on pratique sur l'eau; car ou on chasse dans des forests, sur des pleines, dans des valées, & sur les montagnes, ou au bord des eaux. Ces chasses sont plus douces, ou plus penibles, & elles exercent ou elles alterent les chasseurs en diuerse façon. En effet il y a des cauernes qui ont changé les chasseurs en pierre, des valons pestilens qui les ont suffocqués, & des montagnes dont les vents, les mineraux & le froid de la neige leur ont causé des maux surprenans, & dont la hauteur les a rendus essouflés durant toute leur vie; enfin des forests dont l'ombre en quelques endroits leur a esté nuisible, & qui ont caché des eaux trop froides, ou imbuës de quelque venin; cependant toutes ces sortes de chasse se font à pied, ou à cheual, ou sans s'émouuoir & agir, & chacune d'elles exerce le corps d'vne façon particuliere; ainsi la chasse à pied agite, lasse & eschauffe grandement, elle dispose les jointures

à auoir la goute, suiuant Hippocrate elle y precipite quantité d'humeurs qui produisent la lassitude, & elle agite auec plus de force, si on y joint la course, & si les lieux sont difficiles & rabouteux.

La chasse qui se fait à cheual ébranle le cerueau, les reins, l'espine du dos, & principalemēt le bas ventre & les entrailles qui y sont contenuës, ainsi que nous montrerons bien-tôt; enfin celle qui se fait en repos, comme lors qu'on est à l'affust, n'est remarquable que par le temps, & la qualité des saisons: c'est pourquoy il faut supposer en dernier lieu, que ou on chasse la nuit ou le jour, l'hyuert ou l'esté, & qu'on court ou on attend des bestes qui sont timides ou formidables. Tout le monde sçait les grands maux qui sont arriués aux chasseurs du Soleil, du froid, ou bien des rayons de la Lune: on lit mesme que les anciens choisissioiēt la matinée & inuoquoient l'Aurore pour chasser, qu'ils se retiroient à midy, que les Nymphes cherchoient alors les ruisseaux & les ombres, que les bons chasseurs reconnoissoiēt que la chaleur dissipoit l'odeur des animaux, & qu'elle irritoit la bile des bestes fougueuses, & violentes. De tout cela, on void pourquoy on destine certains habillemens aux chasseurs, afin qu'ils les munissent & qu'ils les preseruent, & que leurs couleurs seruent tout ensemble à amuser, à surprendre ou à attirer: ainsi le verd est agreable au cerf, le gris n'effare point la chasse, mais le rouge rend cruel le chasseur, & les animaux qu'il poursuit.

Enfin les animaux qu'on poursuit sont gene-

reux ou puſillanimes, les premiers inſpirent la crainte, exigent la force, partagent l'eſprit, & font reflechir en ſuitte toutes ces émotions aux parties : c'eſt de là peut-eſtre que le loup qu'on void ſubitement, altere la voix, & que la Nauche a veu devenir vn melancholique, parce qu'vn ſanglier aux abbois, ſans le bleſſer, auoit ſeulement heurté de la heure contre ſa cuiſſe.

La chaſſe qui ſe fait dans l'air eſmeut les bras, & exerce les yeux, & la teſte, elle eſt ennemie des epileptiques, & de ceux qui n'ont pas le cerueau aſſés fort, elle ſuſpend meſme l'eſprit, il n'y a rien qui rende plus melancholique; c'eſt pourquoy les impatiens & les bilieux ne reüſſiſſent pas à chaſſer ainſi, ils ſe precipitent meſme quelquefois, pour n'auoir la prudence, la circonſpection, & l'attache, & ils ſe bleſſent dans les brouſſailles & aux rochers, parce qu'ils n'appliquent point leur ame, & ne fixent pas leur jugement.

CHAPITRE XI.

De la Comedie.

L'Imagination a vn ſi grand empire ſur nous, & l'Hippocrate a ſi juſtement ordonné d'obſeruer ce qui entre par les yeux & par les oreilles, que nous auons jugé neceſſaire d'examiner ſi les comedies, qui exercent la fantaiſie, & qui s'inſinuent de ces deux façons, eſtoient aſſés fortes, pour faire quelque impreſſion ſur nos ames, qui

peût agiter en ſuitte nos corps. Et certainement il faut qu'elles ſoyent bien puiſſantes, puiſqu'au commencement du monde les peuples ont aimé les repreſentations, que les ruſtiques s'en ſont diuertis en y meſlant la ſatyre, & les rithmes, que les Grecs s'expoſoient au Soleil pour les admirer, qu'ils donnoient, pour des loges, juſques à des dragmes, & des oboles; puis qu'ils recompenſoient par des places, ceux qui auoient de la vertu, que les Romains apres eux abandonnoient leurs maiſons, & leurs meubles aux Comediens.

----At ſi dulcedine famæ
Succenſus recitet, Maculonus commodat ædes,

qu'ils parfumoient le theatre des fleurs,

Et cum ſcena croco cilici perfuſa recens eſt.

Enfin qu'ils preſtoient leurs jardins, leurs foreſts & leurs terres, ſuiuant le Poëte,

Frontonis platani, conuulſaque marmora clamant.

Nos ames donc ſont fortemẽt épriſes des comedies, il y a de l'apparence par conſequent que les corps, qui ont vne ſi grande liaiſon auec elles, ſe reſſentent de leur emotion: examinons maintenant de quelle maniere cela ſe peut faire; joüons noſtre role, en parlant des comedies ſur le theatre du monde, quoyque ce ſoit en tremblant, & auec regret; faiſons voir enfin que, comme les vies des hommes ne ſont que des comedies continuelles, que dis-je, ce n'eſt pas merueille, ſi le monde eſt émeu des comedies du theatre, puis qu'elles ſont vn racourcy de ſes actions.

Il faut donc remarquer en premier lieu, que l'homme, ſuiuant Ariſtote dans ſes politiques,

est vn animal d'imitation μιμιτικοτάτων ζοῶν. C'est pourquoy toutes les imitations l'émeuuent, elles frappent sa raison, & sa fantaisie, & elles passent apres, & font de l'impression au corps. C'est de là que les vers & les peintures lasciues sont dangereuses, & que les representations du theatre nous réjouïssent, ou nous font pleurer, qu'elles nous inspirent l'amour, ou nous animent à la colere, qu'on dit que l'exemple peut beaucoup sur nos cœurs, que le peuple dans S. Augustin, aime si fort les spectacles, & que Iamblique a soûtenu que les comedies purgeoient quelquefois nos esprits, & nos mœurs. Pour faire voir maintenant auec ordre cõme quoy en representant elles agissent sur nos ames & sur nos corps, il faut considerer les choses qui contribuent, & qui aident à leurs impressions, comme les personnes qui les obseruent, celles qui les representent, leurs façons, & les circonstances qu'elles gardent dans cét estat, ou qui sont essentieles au theatre.

Les personnes qui assistent aux comedies en sont facilement émeuës par le deffaut du jugement, comme les enfans, & les femmes, ou par vne imagination viue, cõme les melancholiques & les bilieux, ou par vne grande disposition à imiter, ainsi qu'on remarque aux Peintres, aux Poëtes, aux Danseurs & aux Musiciens qui sont touchés de ce qu'ils tâchent de produire eux-mesmes, enfin à certains peuples des Indes, & de l'Europe, comme aux Conchinchinois, aux Grecs, aux Italiens, aux François & aux Prouençaux, qui aiment à cét effet les chansons, & qui auoient

vne si grande estime de leurs Troubadours, qui leur tenoient lieu des Comediens, qu'ils leur accordoient des priuileges & des honneurs.

Les personnes qui representent, font valoir les comedies par la sympathie, par la ressemblance, par la nature & par les actions. Ainsi les femmes par leur douceur insinuante, & par la qualité de leur sexe, excitent fortement sur le theatre les spectateurs; les hommes agissent ainsi sur les femmes; c'est pourquoy Tertullien a fort exageré là dessus, & l'inclination d'ailleurs que nous auons pour les Acteurs, sur tout si on y joint la ressemblance, sousleue d'estranges sentimens, & des fortes passions dans nos ames.

Leurs façons sont aussi fort pressantes, comme les gestes, la voix, la bonne grace, qui sont aux comedies, comme à la peinture les plus viues, & les plus brillantes couleurs; aussi c'est là ce qui occupe les Comediens, & qui abrege souuent le cours de leur vie, car ils sont toûjours dans la contrainte par les mesures qu'ils obseruent, & par les démarches qu'ils tiennent, afin de toucher, & d'émouuoir leurs Auditeurs, jusques là mesme qu'ils souffroient autrefois d'estre à demi priués des parties de la generation, pour parler d'vn ton qui fût & plus doux & plus agreable. Neantmoins la matiere des comedies est encore fort propre à augmenter leur pouuoir, & leur impression. Et certainement le sujet tragique fait des grands effets aux melancholiques, aux femmes, aux affligés, & aux enfans; & le comique aux estourdis, aux bilieux & à la jeunesse: c'est pourquoy le tragique, par exemple, ne doit

estre que pour les libertins, les insensibles & les enioüés, dont le feu rend les esprits trop turbulens, & trop mobiles; parce qu'alors ils se fixent & se concentrent par le triste, par le funeste, & par le serieux. Aussi pour destacher l'ame abbatuë, on fait alors succeder ordinairement le diuertissant, & le ridicule, que les anciens conceuoient sous le nom de *saturam & mimum*, & que Tertullien a blâmé, *ne talia spectandi consuetudo*, dit ce grand homme, *etiam faciendi daret audaciam.* Et voila la raison pourquoy les comedies, dont l'intrigue est agreable & diuertissante, seruent de medecine aux Roys, aux politiques, aux gens d'estude, & aux personnes occupées, pourquoy d'ailleurs on a retranché du theatre tous ces spectacles d'horreur qu'on pratiquoit anciennemẽt; d'où vient qu'on representoit autrefois les comedies apres le soupper, pour adoucir les inquietudes de la journée, & que dans Plutarque c'estoit mesme apres le repas, pour donner vn plus grand plaisir.

Faisons des reflexions sur les discours, les actions, & sur les parolles qu'on obserue aux representations du theatre, qui soient semblables à celles que nous venons d'écrire sur leur sujet en effet.

Les actions releuent fort les comedies, & les insinuënt grandement dans l'esprit. Ces actions consistent aux spectacles, aux machines, aux figures, & aux mouuemens qu'on void, qui ont fait appeller ce genre comique *motorium*, parce qu'il émeut puissamment, ainsi qu'on remarque dans l'Amphitruo de Plaute, & dans l'Adelphus de

Terence. Et certes les actions excitent si fort dans cet estat, que durant le sommeil elles se presentent quelquefois à la fantaisie, & elles saisissent si sensiblement les spectateurs, que les Comediens anciennement leur donnoient des bornes par vne corde blanchie de croye, suiuant le Poëte pour arrester leurs emportemens.

------ Cogit nos linea iungi.

Les parolles font le mesme effet par leur sens, ou par la cadance & l'arrangement qu'on leur donne: Le sens abbat, éleue, ou réiouït les auditeurs, il doit estre mesnagé à la maniere que nous auons touchée sur le sujet des comedies, & il nous fait connoistre l'humeur & le temperament de ceux qui écoutent par le choix qu'ils font de quelque endroit de la comedie, & par la passion qu'ils en ont retenu: Mais la cadence des mots agit encore auec plus de force, elle consiste à la poësie. Considerons donc auec estude, sa nature & ses qualitez.

La poësie est vne peinture parlante, comme dit le vulgaire: C'est pourquoy comme la peinture nous émeut, & comme on luy permet toutes choses; il en est ainsi de la poësie: Aussi Linus, Orphée, & tant d'autres grands personnages ont insinué aux peuples Barbares leur doctrine par le moyen des rithmes, & de la poësie: de là vient que tout de mesme que la peinture represente des païsages, ou des combats, & qu'elle nous figure des tombeaux, ou de funerailles: la poësie nous produit la pastoralle comme vn païsage charmant, les intrigues d'amour comme des nudités, les tragedies comme des peintures

funestes qui inspirent la tristesse & la compassion, comme les autres donnent le plaisir, l'enjouëment, & la tendresse.

La poësie d'ailleurs est la veritable danse de l'ame ; car c'est par son moyen qu'elle se donne des diuerses mesures & des diuers tours : Aussi les Comediens mêlent les balets aux comedies par la proportion de la danse de l'ame auec celle qu'on fait de nos corps. Or la danse du corps s'est renduë si agreable, qu'elle est l'vnique diuertissement du monde gallant ; il y a donc de l'apparence que la danse de l'esprit a vn pouuoir plus energique, puis qu'elle est plus éleuée, & qu'ainsi elle rend les comedies plus fortes à toucher les spectateurs.

Enfin si la harmonie, la musique, & les instrumens font d'admirables effets sur nous-mesmes, il ne faut pas douter que les vers n'agissent auec plus d'effort, eux qui font la belle harmonie que l'enthousiasme conçoit dans l'ame ; en sorte que tout ainsi que la musique emeut le corps par les esprits, les vers font le mesme par la mesure qu'ils donnent à l'ame, ils ont comme elle le diapente & le diapason, leur diuersité produit les passions de la mesme maniere, elle approche de la difference des tons ; & si on les mesle sur le theatre aux violons & aux autres instrumens de musique, c'est à cause de la proportion qu'ils ont à la melodie, & aux sons.

On conçoit de ce principe, pourquoy il nous faut du geste en recitant les vers, comme il faut battre la mesure en chantant la musique, pourquoy la voix est si necessaire aux Comediens,

d'où vient qu'on chantoit autrefois en recitant les rithmes & les poëmes, enfin par quelle raison la prose n'agit pas si sensiblement, & que les comedies reçoiuent leur ornement, & toute leur force des vers.

Apres tout cela on ne doit point douter des émotions qui deriuent des comedies, puis qu'elles agissent par l'harmonie, par les paroles, par les personnes & par leurs actions; qu'elles frappent la fantaisie, que cette faculté fournit des pensées à nos esprits, que ces pensées sont des mouuemens, que ces mouuemens en font d'autres dans nos parties, & produisent ainsi les passions, l'ennuy, l'emportement, & mille autres choses qui sont la source de beaucoup d'effets surprenans, & qui par vne methastase que nous auons déja marquée, se terminent enfin au corps.

CHAPITRE XII.

Des Chansons, des Instrumens & de la Musique.

LEs Chansons sont comme vn composé d'vn corps & d'vne ame, premierement l'air en est le corps, les mesures en sont les articles & les jointures; l'accord & la cadance en font l'ame; les diuers cercles, les paroles & les rithmes donnent la figure & le coloris; & nous representent les chants ainsi que des animaux aëriens & mobiles. Or ces animaux ont leur energie & leur vertu;

leur ſubtilité les fait penetrer & les diſpoſe à ſe joindre à nos ames;par leur mobilité ils remuënt nos eſprits, nos humeurs & nos nerfs; & ils laiſſent à nos cerueaux, ou pour mieux dire, ils y impriment leurs veſtiges, c'eſt à dire ces eſpeces qui nous font rouler les chanſons dans les veilles, & dans le ſommeil. Examinons maintenant les effets de ces impreſſions, & pour le bien faire conſiderons les perſonnes qui chantent, celles qui écoutent la meſure & la melodie des airs.

Les airs émeuuent fortement nos ames; celles-cy agitent en ſuitte nos eſprits, nos parties & nos humeurs, & verifient le principe d'Hippocrate, au liure des affections, que la pluſpart des alterations, qui ſuruiennent à l'homme, ont pour ſource la bile, le phlegme, les alimens, l'ouye & les yeux; & certes ſi l'ame donne vn branſle meſuré à tout le corps & à ſes organes, & ſi elle agit ainſi que l'air, qui eſt renfermé dans les orgues; par la regle de proportion elle receura des chanſons, & de leur harmonie, des mouuemens & des meſures, & elle les reflechira aux membres qu'elle a ſoin de mouuoir & d'entretenir. Les raiſons ſuiuantes nous montrent cette verité. Quelques-vnes preuuent l'impreſſion des chanſons ſur l'eſprit, & les autres font voir que les parties s'en reſſentent, & qu'elles font comme vn echo de ce qui ſe paſſe & qui ſe remuë en haut.

Les raiſons qui montrent l'impreſſion des chanſons dans l'ame, ſont premierement que nous ſommes ſouuent contrains de rouler dans nos teſtes certains airs qui nous ont pleu; & que nous

nous auons peine de les effacer durant longtemps de la memoire, ce qui fait voir qu'ils ont laiſſé quelque teinture, qu'ils ont ébranlé quelque reſſort, & qu'ils ont émeu & mis comme en danſe noſtre ame, puis qu'elle a peine à quiter l'ordre & la meſure de ces chanſons ; & veritablement cela ſe fait ſur tout lors que la reſſemblance & la proportion s'y rencontrent ; ainſi ceux qui ont vne forte inclination à l'harmonie, ſont ſaiſis d'vne tendreſſe plus ſenſible lors qu'ils entendent les chanſons, les melancholiques ſoûpirent aux triſtes & aux pitoyables, & les bilieux deuiennent gays aux enjouées.

En ſecond lieu, les chanſons excitent les paſſions, c'eſt pourquoy, comme les paſſions ſont des mouuemens de l'ame, que Platon compare aux tons qui ſont aigus ou graues ; il y a de l'apparence qu'ils ſe forment en ſuitte de ceux que les chanſons luy ont donnés, & qu'ainſi les laſciues cauſent l'amour, les douces font la tendreſſe, &c.

Pour ce qui eſt maintenant du corps, il eſt certain que les chanſons ſont ſi fortes & ſi puiſſantes, qu'elles remuënt l'ame juſqu'à luy faire entrainer aux meſmes cadances les membres ; ainſi elles nous font faire des grimaces en les chãtant, ou elles nous prouoquent à danſer. De là vient que nous ne ſçaurions remuër nos jambes, ſi la diſproportion empéche la force de leur melodie, & ſi nous n'aimons point leurs airs : c'eſt pourquoy le peuple ne ſe remuë point à ceux qui ſont doux & charmans, parce qu'il a les eſprits, les humeurs, les parties, & l'ame groſſiere, de

ſorte qu'il faut des tons aigus & des ſons bruyans pour l'émouuoir, enfin des chanſons ridicules, & irregulieres, à cauſe que, comme remarque S. Auguſtin, l'eſprit des perſonnes vulgaires eſt ordinairement dans la diſſonnance, comme on void par leur emportement, & par leurs paſſions.

On connoît de tout ce diſcours pourquoy il faut des melodies differentes dans les lieux ſaints, & dans les prophanes; & pourquoy quelques malades ont recouuré la ſanté par les airs: car leur mouuement a purgé leurs eſprits, il a reglé leurs mauuaiſes meſures, & il a donné quelque agitation aux humeurs qui eſtoient croupiſſantes & pareſſeuſes.

Ceux qui écoutent les chanſons, doiuent obſeruer celles qui corrigent l'excés de leurs mouuemens interieurs, prendre garde qu'elles n'excitent des paſſions dans leur cœur, ny du trouble dans leurs parties, qu'elles donnent à leurs eſprits vn cours & vne meſure harmonique; bref qu'elles ayent de l'accord, & de la proportion auec eux, à la maniere de deux Luths qu'on a mis dans vn meſme ton, & dont l'vn reſonne, lors qu'on a pincé les cordes de l'autre. On tire de ce fondement deux conſequences veritables.

La premiere, qu'on peut faire librement amitié auec ceux qui ſe plaiſent, ou qui ſont eſmeus des meſmes chanſons, car apparemment ils ont quelque choſe de ſemblable & de ſympathique, qui ſert de baſe, & de fondement à l'vnion.

La ſeconde qu'on doit ſe regler à ouïr la me-

lodie, suiuant le mouuement du pouls, car comme l'ordre des parties est tout harmonique, la nature par consequent en bat la mesure par les arteres, & par le cœur; de maniere que, suiuant la lenteur, & la vitesse de cette mesure, on peut s'appliquer à la danse, aux instrumens & à entendre les chansons pour augmenter la bonne disposition, ou pour en corriger la mauuaise.

Ceux qui chantent sont considerables par leur exercice, & par leur nature.

Leur nature, suiuant les Astrologues, est sujette à Venus, ou au Soleil; c'est pourquoy les animaux solaires chantent volontiers, & marquent ainsi la venuë du Soleil, ses routes, ses influences & sa carriere; & pour ce qui est de Venus, on obserue icy son pouuoir sur ce que les femmes & les jeunes hommes qui luy sont soûmis aiment principalement à chanter, que les filles par leur voix & leurs chansons douces tâchent de pouuoir attendrir le cœur, qu'à cét effet les fables ont parlé des Syrenes, & les Platoniciens des Muses, & que le Poëte a dit,

Res est blanda canor, discant cantare puellæ,
Pro facie multis vox sua læna fuit. Ouid. de art.

Neantmoins il n'y a rien de plus opposé à ceux qui chantent que Venus, car apres leur auoir donné la voix, elle la leur corromp, & elle en destruit les organes; en effet elle les dilate, les rend âpres & raboteux, elle les fletrit & les seiche; de sorte qu'il a fallu lier autrefois les Comediens jusques aux parties qui sont consacrées à cette Deesse, pour cõseruer la bonté de leur voix.

Soluitur his magno Comedi fibula, sunt quæ
Chrisogonon cantare vetent ----

On peut voir de ce discours pourquoy les enfans & les filles, lors qu'elles chantent auec les hommes, font ordinairement l'octaue, ou le diapason, parce qu'elles ont l'instrument de la voix petit, auec politesse, & sans âpreté; au lieu que celuy des hommes est âpre, dilaté & concaue, par la débauche, le déreglement & la chaleur.

L'exercice de ceux qui chantent, est remarquable en deux manieres, car ou le chant de ces personnes est violent, haut & aigu, ou bien il est bas, doux & mediocre, tous les deux exercent plus ou moins la poitrine & les parties qui y sont contenuës, ils en separent la pituite, & ils en détachent ce qu'il y a d'inutile & d'impur. Neanmoins le chant violent exerce & échauffe vn peu trop cette partie delicate, & il remuë & porte en haut les boyaux auec elle, & les matieres qu'ils ont coûtume de receuoir; c'est pourquoy il est nuisible de chanter apres le repas. Et si autrefois ceux qui s'appliquoient à chanter, se baignoient, & se leuoient de bon matin; c'estoit pour ramollir tout le bas ventre, pour empécher le destachement des boyaux, & pour éuiter les fumées que les chansons fousleuent à ceux qui chantent apres auoir mangé. Pour faire voir cette verité par la connexion des parties, & par l'enchainement des nerfs.

Il faut remarquer que le nerf recurrant, qui sert à flechir & à mouuoir le larinx, a diuers rameaux, les vns aboutissent aux poulmons, au

fond de l'eſtomach, & dans le bas ventre ; & ils remuent les entrailles dans les chanſons, à la maniere que nous auons imaginée : & les autres ſe répandent au cœur en forme de petits filamens; c'eſt pourquoy ils changent le pouls de ceux qui chantent, & ils leur excitent la tendreſſe, la compaſſion & la joye, parce que ou ils preſſent, ou ils élargiſſent le cœur: Et voila la raiſon pourquoy les chanſons ſoulagent, & donnent de la joye aux triſtes, qu'on treuue de l'allegement lors qu'on raconte ſes malheurs, que les airs effeminent ceux qui font profeſſion de chanter, & que cette applicatiõ eſt ennemie de ceux qui ſont attaqués de la fiéure, parce qu'elle eſt la veritable maladie du cœur, qui eſt alors agité par les nerfs comme par des petits cordages qui le preſſent, l'ouurent, qui le ſecouënt & qui l'entrainent : Enfin on void de là pourquoy ceux qui chantent, s'épuiſſent en jettant quantité d'eſprits, qu'ils peuuent communiquer ainſi des maladies & des paſſions à ceux qui écoutent, d'où vient que les Autheurs ont dit qu'il faiſoit dangereux d'ouïr chanter les meridionaux, à cauſe qu'ils faſcinent par leurs yeux & par leur melodie, en pouſſant quantité d'eſprits au dehors.

Frigidus in campis cantando rumpitur anguis.

Et que le frequent changement des airs montroit la mobilité des eſprits, la foibleſſe du cœur, & la reuolution des Royaumes : c'eſt pourquoy Timothée fut banni, pour auoir choiſi vn inſtrument nouueau, & nous voyons que les reuolutions des ſiecles, les changemens des aages, & la varieté des temperamens nous font paroî-

tre les anciennes chanſons, & ceux qui les chantent, ridicules, & les modernes au contraire diuertiſſantes & agreables.

Les inſtrumens font le meſme que les chanſons. S'il eſt partant veritable, ſuiuant Iamblique, que les animaux ſoient des inſtrumens reſonans, & que leur ame ſoit vne harmonie; il y a donc de l'apparence que les inſtrumens, par la vertu de la reſſemblance y font des plus forts & des plus ſenſibles effets. Et certes leurs mouuemens artificiels corrigent auec vigueur la meſure & le mouuement naturel des eſprits, ils leur donnent vne regle & vne cadance, & ils contribuent beaucoup à cōpoſer la jeuneſſe, ou à émouuoir ſa langueur; c'eſt de là que quelques inſtrumens ont excité à la fureur, que d'autres l'ont temperée, & que Regiomontanus faiſoit éueiller ſon fils au ſon du Luth, afin que ſes actions fuſſent tout le jour dans l'harmonie, dans la conſonnance, & dans l'accord.

On connoit de là qu'on fait fort bien de diuertir les grands par les inſtrumens, & par la muſique; car comme ils ſont ſemblables à ces arbres dont les branches montent fort haut, ils reſſentent auſſi comme eux les ſecouſſes & les tempêtes, c'eſt pourquoy il faut arreſter le trouble de leurs eſprits, de leurs humeurs, & de leur ame, par l'ordre, la douceur, & la ſymphonie des inſtrumens; dont partant on doit conſiderer les qualités, la nature, & le temps qu'on a coûtume de prendre pour les ouïr.

En effet la trompete en eſt vne preuue certaine, car par vn ſon eſclatant & aigu, elle agit ſur les

eſprits ainſi que le vent qui pouſſe l'air violēment par bouffées : C'eſt pourquoy elle anime aux combats les hommes tout enſemble & les animaux ; & elle eſt vn inſtrument de Mars, qui eſt vne Diuinité turbulente. C'eſt elle auſſi qui ſeruoit à Aſclepiade à guerir les ſourds par ſon bruit, & meſme Merſene a oſé ſoûtenir apres quelques Saints Peres, que ce fut par le ſon bruyant de cet inſtrument, que les Capitaines Hebreux firent tomber les murailles de Hierico. De là on conclud que les perſonnes releuées ne doiuent employer la trompete que dans les combats, qu'elle rend leurs eſprits trop flottans, & leurs humeurs trop ondoyantes, qu'elle les diſpoſe à l'emportement & au mépris, qu'elle leur oſte cette affabilité qu'il faut qu'ils gardēt auec le peuple ; & que durant le repas exerçant trop les nerfs des oreilles elle trouble toute leurs entrailles, & porte leurs eſprits au cerueau. Plutarque a conceu cela lors qu'il a reietté des banquets les inſtrumens & la muſique, diſant que la melodie enyuroit auſſi bien que le vin, qu'elle prouoquoit les conuiez à ſe tirer de table pour danſer ; & que c'eſt ainſi qu'vn joueur d'inſtrument fit ſortir Alexandre du bāquet. Diſons donc qu'il ſeroit plus à propos que la trompete éueillât les grands pour les porter aux actions hautes & genereuſes, & pour détacher quantité de vapeurs melancholiques qui embarraſſēt leurs eſprits ; pendant que les inſtruments plus doux tout le reſte de la journée calmeroient cette humeur fiere & guerriere, qu'elle a coûtume de ſoûleuer.

Pour acheuer cet article ie ne dis rien des exerci-

ces qui deriuent des inſtruments, car il eſt certain que parmy le grand nombre qu'on en remarque, les vns exercent les bras, les mains & les doigts, & donnent à leurs tendons, à leurs eſprits, & à leurs fibres vn mouuement proportiõné à la danſe: c'eſt pourquoy les agitations trop fortes, comme les efforts, affoibliſſẽt ces parties & leur oſtent la diſpoſition habituelle qu'elles ont: les autres exercent les poulmons, comme les inſtruments qu'on appelle pneumatiques, ils échauffẽt la poitrine, & affoibliſſent les organes de la reſpiration, ils lâchent meſme les entrailles, & rendent le viſage ſi refroigné, que les grimaces firent bannir vn excellent joüeur de flutte, parce qu'il paroiſſoit hydeux en ioüant, & qu'il perdoit ſa bonne mine.

La muſique fait la meſme impreſſion que les inſtrumens; c'eſt elle qui compoſe les eſprits, & qui les reſtablit dans leur ordre, c'eſt pourquoy Ariſtote a conſeillé dans ſes politiques d'en inſtruire les enfans qui ſont turbulens. Pour bien obſeruer maintenant ſon pouuoir, remarquons les regles ſuiuantes.

La muſique diſpoſe les eſprits, ainſi qu'vn IMPRIMEVR qui arange les caracteres, ainſi elle imprime des veſtiges & des eſpeces au cerueau, c'eſt pourquoy ceux qui l'ont mol, ſont plus eſpris de l'harmonie, au contraire des païſans, & des vieilles gens qui ont cét organe fort dur.

Tous ces veſtiges font agir l'ame diuerſement, en fourniſſant pluſieurs images à la fantaiſie, parce qu'ils ont leur ordre, & leurs figures dont le moule eſt la ſubſtance du cerueau.

La muſique guerit les maux, parceque, comme la pluſpart de nos maladies procedent des eſprits mutinés, qui ſont ſans meſure & ſans ordre, ils reprennent neantmoins leurs routes & leurs figures ordinaires par la muſique, à la maniere des parties diſloquées qui ſont remiſes dans leurs lieux.

Comme la danſe nous diuertit, & ſert d'exercice à nos membres, la muſique fait le meſme en faiſant danſer nos eſprits & en les remuant, & leur donnant des figures agreablement concertées. De là vient qu'ils s'inſinuent de cette maniere dans les nerfs, qu'ils les gonflẽt, & qu'ils remuënt ainſi les muſcles, qu'ils fõt aux fibres, qui ſont comme autant des cordes tenduës, ainſi que la main aux cordes du Luth, & qu'ils prouoquent de cette maniere les grimaces des Muſiciens, & la danſe de ceux qui aiment la muſique; il arriue meſme que le nerf des oreilles receuant ces impreſſions & ces figures, remuë les entrailles & le bas ventre, & luy donne diuers ſentimens, & montre pourquoy, ſuiuant Scaliger, vn certain ne pouuoit retenir l'vrine, lors qu'il entendoit la vielle; & d'où vient qu'on repete ſouuent les chanſons par les rameaux de ces nesfs qui aboutiſſent à la langue, & aux organes de la voix.

On découure de ces reflexions le fondement de deux propoſitions que Pic de la Mirande a auancées : la premiere eſt que comme la medecine guerit l'ame par le corps, que la muſique guerit le corps par l'ame : & la ſeconde que comme la medecine ne meut les eſprits qu'à cauſe qu'ils regiſſent le corps, la muſique les remuë

parce qu'ils seruent à l'ame ; En effet tantôt elle les dilate, les comprime & les eslargit, elle les arrange en rond, ou en pyramide, & elle leur fait ainsi que le soufle qui produit les verres, en poussant l'air en des differentes façons, & donne diuerses agitations à nos ames, parce qu'elles sont comme attachées aux esprits.

CHAPITRE XIII.

Du Chatoüillement & du Ris.

NOus ne pretendons pas dans ce chap. d'examiner la cause du ris, de peur de ne paroître trop ridicules, puisque la source de cette passion a demeuré trop long temps inconnuë pour nous imaginer de la découurir. Contentons nous donc d'en voir seulement les symptomes, & de considerer si ce qui fait l'vnique plaisir de la vie ne cache point sous ses apas quelques effets qui nous soient nuisibles. A ce dessein,

Il faut remarquer que ou le ris est violent, ou il est doux & moderé ; le ris violent oste la voix, ou l'entrecoupe, il esprеint les larmes, il lâche le ventre, & secouë les flancs, il cause la douleur aux entrailles, il fait pâmer ou mourir quelques vns fort souuent, il change l'ordre du pouls, décharge le cœur, & il fait tant d'autres alterations surprenantes dans nos parties, qu'il a inspiré ces mots à Seneque *per risum furere*, & au vulgaire ces paroles, mourir de rire. Voyons maintenãt la source & le principe de toutes ces grandes émotions.

Le premier eſt la ſubtilité des eſprits, qui e-ſtans agités fortement dans le ris, comme dans toutes les autres paſſions violentes, ils s'éuaporent, & ſe diſſipent, & il leur arriue comme à ces petites lumieres qui s'éteignent à la moindre ſecouſſe, & au moindre vent. Et voila la raiſon des pâmoiſons, des langueurs des perſonnes vieilles, conualeſcentes & affoiblies, ſi elles rient auec excés ; & pourquoy Zeuxis mourut en riant, apres auoir acheué le portrait d'vne femme vieille.

Le ſecond conſiſte en ce que comme le ris immoderé agite les entrailles & la poitrine, il remuë ſouuent des humeurs qui ſont aſſoupies, & excite à peu prés quelque choſe de ſemblable à ces vapeurs malignes qui exhalent des eaux croupiſſantes qu'on a troublées par hazard. Et voila la cauſe pourquoy le ris extraordinaire fait pâmer, ou mourir quelques-vns, & qu'il produit, ou qu'il guerit les maladies en brouillant ce qui eſt ſeparé, ou en pouſſant, & faiſant couler au dehors ce qui reſtoit dans les parties. Et certes cela n'eſt pas difficile à conceuoir, ſi on prend garde que le diaphragme qui eſt le principal inſtrument du ris, remuë alors & eſpreint les entrailles, & qu'il peut par conſequent tirer hors de la rate, des boyaux & des autres membres, ce qu'ils tiennent de ramaſſé : C'eſt pourquoy le ris, dont nous parlons, eſt nuiſible apres le repas, car il auance la diſtribution, & peut engager les parties, en y jettant des matieres encore crues.

Le troiſiéme deriue du trouble, que le cœur reſſent dans le ris exceſſif, non ſeulement parce

que toutes les passions se soûleuent dans ce viscere; non seulement parce que le diaphragme luy communique ses émotions; non seulement parce qu'estant suspendu dans l'homme, ainsi que remarque Aristote, il souffre grandement du ris, & des autres mouuemens extraordinaires de l'ame; mais encore parce que le ris exerçant la voix, il fait remuër le nerf recurrant, dont les rameaux impriment au cœur vne agitation plus sensible que celle que nous auons obseruée, lors que nous auons parlé des chansons. Car ils le pressent, ils le poussent, ils le dilatent & le relancent ainsi que des petits cordages; c'est pourquoy on dit que le ris décharge le cœur. Et voila la raison pourquoy ceux qui ont le cœur gros, fort espais & fort dur, ou le diaphragme fort solide, ne rient jamais, ou du moins ils rient d'vne façon fort moderée, parce que ces organes ont peine de se rendre flexibles, & de faire ces mouuemens qui rendent le ris éclatant.

Le quatriéme procede de la connexion du diaphragme, & de ce qu'il est le principal organe du ris, comme nous auons déja dit. De là vient,

En premier lieu qu'estant secoué fortement il essoufle, il entrecoupe le discours & la voix, il suspend la respiration & la blesse; bref il agite l'air & les esprits, ainsi qu'vn gros éuantail qui fait tremousser la lumiere. De là vient que les asthmatiques, & ceux qui ont des maladies de poitrine souffrent grandement du ris violent, qui se déchargent partant quelquefois par son moyen des matieres qui les oppriment, & que la voix deuient forcée, & qu'elle s'arreste & s'en-

trecoupe par l'interſection, & par les bouffées de l'air.

En ſecond lieu le nerf du diaphragme ayant vne liaiſon eſtroite auec les nerfs intercoſtaux, afin qu'il reçoiue vne quantité d'eſprits, qui puiſſe entretenir vne agitation continuelle, les nerfs d'ailleurs qui ſortent des vertebres, & qui ſe répandent aux reins & aux lombes, s'y joignant par leurs rameaux, & s'étendant juſques au viſage, il s'enſuit par ainſi que le ris violent ébranle & émeut toutes les parties que ces nerfs rendent ſympathiques par les ſecouſſes du diaphragme, que le viſage ſe change, & que les reins & les lombes ſouffrent alors; enfin que nous portons les mains au coſté en riant, & que nous nous plaignons meſme des flancs par le mouuement extraordinaire des muſcles, qui leur ſuruient de celuy des nerfs. Et certes cét enchaînement, & cette ſtructure particuliere fait que l'homme eſt vn animal riſible, que les autres animaux ne ſont pas émeus d'vne telle paſſion, & qu'ils n'en ſouffrent point les ſymptomes que nous auons reconnu proceder de ſa violence, d'autant mieux que leur ame eſt plus materiele, & que celle de l'hōme eſtant ſpirituele ſemble ſe vouloir démeler par les paſſions des attachemens qui la detiennent.

Le ris moderé exerce, & remuë paiſiblement toutes les parties que le ris violent bouleuerſe, c'eſt luy auſſi qui épanouit proprement la rate, & le cœur, qui décharge les entrailles & la poitrine, & qui ſert aux melancholiques, en ouurant ce que leur humeur lie & tient concentré:

auſſi ç'a eſté l'intention de la nature de faire rire quelquefois l'homme accablé de miſere & d'ennuy, & d'éueiller ainſi ſon ame aſſoupie, & comme gemiſſante ſous la matiere : c'eſt ainſi qu'il faut entẽdre Hippocrate au liure de la ſtructure du corps humain, qui dit que le feu ſe dilate en riant, qu'il s'étend par le ſang oleagineux, comme la lumiere parmy l'huile & la cire; que c'eſt à cauſe de cela que les ſanguins rient volontiers, que les petits enfans qui ſont remplis d'vne humeur gluante, ont peine à rire, & que par la loy des contraires, les malades & les melancholiques ont plus d'inclination à pleurer, parce qu'ils ont vne humeur plus terreſtre.

Apres auoir parlé du ris ſuiuant ce que la gymnaſtique demande, nous pouuons y ioindre librement le chaſtoüillement, qui eſt vn de ſes veritables principes. Pour le bien expliquer,

Il faut remarquer en premier lieu, que l'homme a vn attouchement fort exquis; que la nature à cet effet l'a pourueu de quantité de nerfs, qui iettent des filamens vers la peau, & par les membranes; qu'elle l'a couuert d'ailleurs d'vne peau fort delicate & fort ſubtile, & qu'elle a ioint en quelques endroits les nerfs & leurs filamens pour releuer l'attouchement, & luy donner vne perception plus diſtincte, ainſi qu'on obſerue au coſté, à la plante des pieds, &c.

Il faut remarquer en ſecond lieu, que lors qu'on preſſe les endroits où les nerfs & leurs filamens s'entrelaſſent, qu'on reſſent que l'attouchement deuient trop ſenſible, & qu'il luy en eſt

alors comme à l'égard des yeux & des oreilles les couleurs trop fortes, ou les sons trop doux & charmans.

Il faut remarquer enfin, que cela se fait encore mieux si on frote doucement ces parties, parce qu'on imprime vn mouuement aux petits filamens des nerfs, qui se communique aux esprits, qui coulent alors comme vne eau qui est doucement agitée, & qui frisant les nerfs qui ont vn sentiment aigu, leur font ce qui nous arriue lors qu'on nous frote le bord des levres auec que le bout d'vne plume ; & c'est ce qui produit le chatoüillement dont nous écriuons maintenant le principe, & qui nous le fait paroistre incommode à cause de la sensibilité trop grande des nerfs.

On infere de ce discours pourquoy le chatoüillement fait rire, parce que les nerfs remués communiquent leur mouuement & celuy de leurs esprits aux nerfs qui lient le diaghragme, de sorte que cette partie s'emeut, & fait le ris, ainsi que nous auons déja dit.

On connoît encore pourquoy les bilieux, les maigres, ceux qui ont bon esprit, apprehendent d'estre chatoüillés, parce qu'ils sont fort delicats, que leur peau est fort transpirable, que les nerfs y sont presque comme à découuert, que les esprits y sont fort mobiles, & que le mouuement de ceux qui chatoüillent, les fait comme danser facilement dans leurs canaux; Et voila la raison pourquoy Viués rioit mettant le premier morceau à la bouche, parce qu'il ressentoit alors par le bransle des muscles, & des nerfs du

visage, & par la tenuité des esprits, vne espece de chatoüillement.

Enfin on découure pourquoy les caresses font rire, parce qu'elles chatoüillent, que les bras correspondent au diaphragme, & ont vne connexion auec les nerfs intercostaux, & que c'est auec eux que nous caressons proprement. De là on conclud,

Que les effets du chatoüillement sont de faire extraordinairement rire, & de causer les accidens du ris violent; d'interrompre d'ailleurs le cours des esprits, d'exciter comme vne espece de conuulsion par le moyen des nerfs comme repoussés, qui prennent leur source de la teste, & d'alterer ainsi le cerueau : c'est pourquoy quelques-vns sont morts pour auoir esté trop chatoüillés, d'autres ont souffert des grandes douleurs, & des symptomes, qu'il est facile de connoître.

CHAPITRE XIV.

Des Promenades.

POur bien considerer les promenades qu'Hippocrate a si souuent recommandées dans ses écrits, il en faut voir les differences, & découurir tous les effets qui deriuent de châcune en particulier.

Les promenades se diuisent en celles des lieux, des temps, des personnes, des maladies & des aages, & en d'autres qui sont reglées par le mouuement, par la façon de vie, & par quantité de circon-

de circonſtances que nous examinerons en leur lieu.

Maintenant pour commencer par les promenades qui conuiennent aux maladies: On doit ſuppoſer que beaucoup de nos indiſpoſitions opiniâtres viennent ordinairement de l'embarras, & des obſtructions, ou des humeurs qui brouillent, & qui arreſtent les eſprits, qui empéchent leur mobilité & leur courſe, qui occupent & qui rempliſſent les parties, qui ſe jettent dans leurs détours; bref qui éuaporent par tout & rendent comme l'ame engourdie. Cela eſtant ainſi, il eſt certain que les promenades éuentent les eſprits, & les deſtachent des humeurs; que par leur mouuement, elles criblent, & elles ſeparent les matieres: qu'elles dégagent les membres en les ſecoüant, & que de cette façon elles ſont propres à la rate, au foye, au meſentere, au ventre qui eſt conſtipé, & à l'humeur melancholique: qu'elles ſoulagent les hypocondres, qu'elles dégagent l'ame de ſa peſanteur, qu'elles diſſipent les vapeurs de la teſte, & qu'elles en tirent les eſprits éclipſés, comme lors qu'on void ſortir le Soleil des nuës les plus épaiſſes & les plus ſombres. Et voila la raiſon pourquoy on eſt bien aiſe de promener apres le trauail, & d'où vient qu'Hippocrate ordonne les promenades apres des ſonges turbulens ou funeſtes, afin de tirer les eſprits, & de les deſtacher des vapeurs obſcures qui les attachent, & qui en empéchent l'éclat.

Les promenades qu'on fait rapporter aux perſonnes, ſe reglent ſuiuant leurs diſpoſitions, & leurs qualités. En effet les hommes qui ſont ro-

bustes, qui ont les chairs musculeuses, le sang cras, des humeurs qui sont paresseuses, & qui coulent dans les veines fort lentement, comme les pituiteuses & les froides, doiuent agir & promener souuent; au contraire des bilieux, des maigres, des delicats, & des dissipables, suiuant ce que dit Hippocrate que les bilieux ont besoin de l'air, du repos, & de l'eau. De là on void pourquoy les femmes & les filles se guerissent en promenant, non seulement parce que les cuisses ébranlées déchargent ainsi la matrice par les ligamens, qu'elle y répand; mais encore qu'elles attenuent & qu'elles vuident les matieres, & qu'elles restablissent ainsi les esprits, dont la lumiere colore, & donne de l'éclat au teint, comme l'obscurité, & la refraction le rend pâle.

Ces promenades qu'on determine par l'occupation, & le genre de vie, exigent des differentes reflexions, aussi bien comme les premieres.

En premier lieu les gens de lettre se doiuent diuertir à promener souuent, parce qu'elles sont melancholiques & sedentaires, que leur rate, & leurs hypocondres se remplissent le plus souuent, qu'il est necessaire que le mouuement moderé nettoye les esprits de ces personnes des vapeurs qui les obscurcissent, & qu'il leur procure le sommeil, que les veilles interrompent si frequemment, suiuant la doctrine d'Hippocrate, *deambulatio articulis labor, visceribus somnus.* Aussi la pluspart des grands Philosophes ont enseigné en promenant, ils ont eu soin qu'on fit des portiques & des allées à l'entrée de leurs Colleges, & nous deuons à leurs promenades, aussi bien qu'à

leurs banquets la plufpart des ouurages qu'ils nous ont donnés.

En fecond lieu ceux qui boiuent à la glace, ou des eaux de puis, qui fe nourriffent de viandes groffieres, & qui apres cela demeurent long temps en repos, ont befoin de promener quelquefois, de pouffer au bas ventre les matieres cruës, & les eaux qui font difficiles, & d'exciter la chaleur naturelle, afin qu'elle les puiffe furmonter auec plus de vigueur. C'eft pourquoy les Païfans digerent mieux, parce que leur action ordinaire fupplée au deffaut des promenades.

Les promenades qu'on confidere par le mouuement, nous infpirent quantité des reflexions importantes.

La premiere que les promenades qu'on fait en rond, nous font plus conuenables, que celles qui fe font en lignes droites, non feulement parce qu'elles font proportionnées à cette circulation du fang, & à ces trois cercles de feu qu'Hippocrate a remarqués dans nos parties, mais encore parce que noftre efprit eft celefte, qu'il ne fe doit mouuoir qu'en roulant, & qu'eftant proportionné à l'element des Eftoilles, il en doit imiter la route & faire dans nos mẽbres ce que les Intelligences font dans le Ciel : C'eft d'ailleurs fe donner alors vn mouuement femblable à celuy de l'air & du monde ; & il eft à propos que nos parties, dont la figure eft pour la plufpart circulaire, foient émuës circulairement, & fi vous voulés à la maniere de la terre, dont elles deriuent, & qui leur a feruy de principe. Adjoûtons que le mouuement progreffif de l'homme,

eſt ordinairement circulaire, car les pieds & les cuiſſes ſont leurs centres alternatifs, & châcun de ces membres deſcrit vn cercle ſucceſſiuement en marchant; il en eſt tout de meſme des bras, des eſpaules & de la teſte, ſi bien que, l'homme ne pouuant marcher que par cercles, il doit promener circulairement. Il eſt partant beſoin que ces ſortes de promenades ſe faſſent doucement, & auec lenteur, & que leurs tours ſoient inſenſibles, de peur que la viteſſe auec la briefueté ne cauſât le vertige, & ne fiſt tourner le cerueau.

La ſeconde reflexion qu'il faut faire ſur le mouuement des promenades eſt, qu'il ſoit paiſible & moderé, qu'il ne ſerue ſeulement qu'à ces parties que la nature a deſtinées pour cribler dans le corps, qu'il continuë la conſpiration generale des membres, & que ſon excés ne diſſipe, & n'épuiſe point les eſprits. C'eſt pourquoy on ordonnoit autrefois aux Athletes de promener fort rarement, de peur que l'agitation n'abbatit leur force, & ne relâchât leur vigueur.

Les promenades qu'on obſerue ſuiuant les lieux, nous fourniſſent diuerſes penſées.

La premiere, que les perſonnes maigres, & qui ont beſoin de la fraîcheur ne promenent point où il y a du ſable & de la pouſſieré, puiſque les anciens choiſiſſoient les lieux ſablonneux, afin de ſeicher les jointures, & d'abſorber des articulations, ce qui s'y ramaſſoit de gluant, & de ſuperflu.

La ſeconde, qu'il faut rechercher les promenades, où il y a quantité d'oiſeaux, non ſeulement parce qu'Antillus croit que le battement

de leurs aîles éuente l'air, & le purifie ; mais sur tout parce que l'ame ressent vn doux chatoüillemẽt de leur voix. Et certainement la melodie des oiseaux est preferable à celle des concerts, & de la musique; & on lit dans Lucrece qu'elle en est le principe & le fondement. La raison de cela est parce que la musique excite les passions, & qu'elle suspend nos esprits par ses tons, & par ses mesures, au lieu que nous aimons le chant des oiseaux comme vne naturelle, & vne primitiue harmonie qui ne donne point de contrainte, & qui a du rapport au murmure des fontaines & des ruisseaux. Aussi les oiseaux cherchẽt les eaux pour gazoüiller, & la cheute de celles-cy nous fait dormir ainsi que la voix & le ramage de ceux-là. Toutes ces choses méme dans les Poëtes reçoiuẽt également les plaintes, les soûpirs, & les chansons de tous les amans. Et il est hors de doute que la nature nous a donné vne inclination particuliere pour elles, puisque les anciens se seruoient du gazoüillement des oiseaux pour predire le futur, qu'Apollonius Tianeus comprennoit le dessein, & les intentions de ces animaux par leur melodie. Enfin puisque les oiseaux mesme se plaisent à nous oüir chanter par vne proportion, & vn rapport presque semblable, & qu'il n'y a rien qui les en rebute que les personnes mal-faites & mal-ajustées; C'est pourquoy Lepidus fit mettre dans l'Isle de la conference, la figure d'vn animal affreux, pour en chasser les oiseaux qui l'interrompoient par leur chant.

La troisiéme, que les promenades soient aux endroits où il y a des fontaines & des ruisseaux;

non ſeulement pour rendre l'air plus humide, & propre à moderer le feu des eſprits qui s'allument dans les affaires, non ſeulement parce que le murmure des eaux contribuë à donner le ſommeil, mais d'ailleurs parce que nous ſommes tous compoſés de vents, de fontaines & de ruiſſeaux, que la pluſpart de nos mouuemens en dépendent, & que la nature ſe plait à voir au dehors vne image de l'œconomie qu'elle regle toûjours dans nous-meſmes. En effet le ſang coule dans nos veines comme dans des petits ruiſſeaux, les arteres ſont autant de fontaines & de riuieres, & l'agitation des eſprits eſt à leur égard comme celle du zephyre, lors qu'il nous flatte agreablement ſur les eaux, ou qu'il fait des petites bluettes & des cercles dans leur ſurface. Neantmoins il y a quelques conſiderations à garder touchant les promenades qui ſe font au bord des eaux; car,

Premierement elles ne conuiennent qu'aux perſonnes ſeiches, & à celles où le feu ſurmonte l'eau, ſuiuant Hippocrate; les eaux d'ailleurs en doiuent eſtre pures & nettes, & éloignées des qualités des eaux de la mer, car leur ſel échauffe & deſſeiche, leurs fermentations continuelles exhalent ordinairement des vapeurs, d'ailleurs Platon les a mépriſées, il a dit qu'elles ne ſçauoient rien produire qui fût digne de Iupiter, que les animaux y ſont indomptables, & que les peuples maritimes ſont barbares, rudes & colorés d'vn teint baſané.

La quatriéme, qu'on choiſiſſe les promenades où il y a des prés, des fleurs & des arbres, ſuiuant Ouide.

Tu modò Pompeia lentus ſpatiare ſub vmbra.

Soit pour moderer la grande chaleur par l'humidité nitreuſe, que les arbres répandent, ſoit pour réjouïr la veuë par le verd agreable de leurs rameaux, ſoit pour fixer & eſpaiſſir les eſprits aux perſonnes éleuées par la doctrine, par la pieté, ou par la contention des affaires, moyennant la fraîcheur qui deriue des feuïlles, & des gaſons; & veritablement il ſemble que la nature n'ait fait les arbres & les fleurs que pour le plaiſir & le profit des hommes, & que ce n'eſt qu'à ces fins qu'elle en a couronné les campagnes, & les ruiſſeaux. Montrons cela des arbres, & apres nous parlerons des fleurs. Et premierement,

Nous nous ſentons eſpris d'vne volupté delicieuſe, lors que nous voyons des allées, & des forêts; les Poëtes d'ailleurs ont montré que nous prennions la nature des vegetaux par les metamorphoſes des Bergers, & des hommes, en arbres : l'Hippocrate, & quelques Philoſophes ont enſeigné que nous deriuions de leurs troncs, & vn ancien a dit

---- *Quercus laurique ferebant*
Cruda puerperia, ac populos vmbroſa creauit
Fraxinus, & fœta viridis puer excidit orno.

Et certes il faut qu'il y ait quelque ſympathie & que nous ayons quelque rapport aux arbres, puis qu'on a deffini l'homme vn arbre renuerſé, que ſes cheueux & ſes ongles ne ſont que des plantes, & qu'on a obſerué vn prunier qui auoit cru ſur la poitrine d'vn homme viuant. Et voila la raiſon pourquoy les anciens aimoient ſi fort à promener ſous les arbres, & principalement

ſous les treilles, que Martial nomme *trichilas*; de ſorte qu'ils enuoyoient querir des roſiers en Egypte pour les rendre plus ombragées ; ils croyoiēt méme que c'eſtoit par leur moyen qu'ils reſſentoient mieux la fraîcheur, qu'ils ſe preſeruoient ainſi de l'epilepſie & du mal de teſte, & qu'ils auoient peut-eſtre reconnu que leurs projections vitrioliques n'eſtoient pas ſeulement bonnes à purifier les yeux, mais encore à fixer ſi fort les chairs & le ſang, que c'eſt ſans doute de ce principe qu'on conſerue long-temps les animaux égorgez dans les fueilles de vigne.

Les fleurs ne ſont pas moins vtiles à ceux qui promenent, que les arbres & leur fueillage; pour faire voir cela il faut remarquer que nos eſprits ſe conſeruent en trois manieres, par l'air, par les harmonies & par les odeurs: l'air pur & net les rend tranſparans, legers & mobiles, c'eſt pourquoy on ordonne de promener le matin ſur des lieux eminens: l'harmonie donne l'ordre & la cadance à leur mouuement, & les odeurs les reparent, les éueillent, & les purifient, bref eſtant des eſprits comme eux, elles ſuppleent à leur deffaut; c'eſt ce que Pline a entendu en parlant des peuples ſans bouche, & que les anciens ont conſideré en aimant ſi fort les parfuns. Or les odeurs qui exhalent des fleurs, font tous ces effets d'vne façon plus conuenable.

Premierement leur nitre rafraîchit nos eſprits, leur vertu balſamique les adoucit & modere ce qu'ils ont d'acre, leur parfun d'ailleurs eſt ſans artifice, & deriuant d'vne parfaite digeſtion, qui s'eſt faite dans le deſtours des plantes, & dans

leurs tuyaux, il est si fort amy du cœur, du cerueau & des nerfs qui sont la source des esprits, que c'est à ces fins que les anciens faisoient des couronnes de fleurs, qu'ils les portoient sur la teste dans la débauche ; & que les Medecins en font souuent couurir les appartemens des malades, leurs meubles, & leurs lits. Et voila sans doute ce qui a fait dire à Trismegyste, que les fleurs estoient à la terre comme les astres sont au Ciel, qu'il n'y en auoit aucune parmy elles, qu'vne Estoille ne luy dit de croistre : en vn mot, qu'elles ressemblent par leur éclat, & leurs projections à ces constellations qui font couler des influences agreables par tout.

La cinquiéme, qu'on obserue exactement l'estat, & la constitution des lieux par où on promene, s'ils sont sombres, ou bien esclairés du Soleil, s'ils sont profonds, hauts, ou penchans : les profonds, suiuant Hippocrate au second de la Diete, estant vne fois échauffés, nous allument & nous desseichent, sur tout s'ils sont enuironnés de gros rochers ; les lieux penchans exercent les jambes, parce qu'elles soûtiennent ainsi tout le poids des membres, & font couler toutes les matieres en bas ; les eminens essouflent, & sont nuisibles aux poulmons, ils font mesme remonter les humeurs par l'émotion de la poitrine, & parce que les muscles qui s'esleuent par la respiration trop forcée, entrainent auec eux les parties qui leur sont sujettes. Et voila comme quoy Asclepiade ordonnoit à châque malade vne promenade particuliere, & comme on a coûtume de guerir, ou de preseruer les personnes qui se treu-

uent accablées par vne quantité d'humeurs. Enfin les lieux esclairés du Soleil font les effets que le Lecteur peut remarquer au second chapitre de ce volume, où nous auons dit que le Soleil est la source de la lumiere, qu'il est composé des petits corps qui ont vn mouuement fort prompt, qu'il fait mouuoir par leur moyen tout ce qu'il eschauffe, & qu'il touche, qu'il remuë les planettes obliquement, parce que son mouuement est eliptique, qu'il fait ainsi sur nos esprits qui sont comme autant de planettes, dont nos membres sont éclairés, & qui aiment partant à glisser dans nos parties en lignes droites; nous auons d'ailleurs obserué au mesme endroit, qu'aux lieux inégaux, & raboteux les rayons du Soleil font là comme des tourbillons de lumiere, parce que comme ils plient mieux que l'air & que l'eau, ils ont par consequent vn mouuement extremement vîte lorsqu'ils contournent, qu'ils se reflechissent, & qu'ils se rencõtrent dans des destours à la maniere des elemens dont nous parlons. Or ils impriment ainsi des agitations violentes à nos esprits, à nos humeurs, & sur tout au sang, & font ainsi la douleur de teste, & d'autres indispositions qui deriuent du mouuement tumultuaire qui se fait dans nos veines. On void de là pourquoy les grandes montagnes produisent quelquefois vne chaleur bruslante, qu'il en arriue ainsi du sablon, des rochers, & des cailloux; bref de ces lieux que le peuple nomme des abris, qui sont partant quelquefois fort nuisibles.

La sixiéme, qu'on fasse les promenades, s'il se peut, en campagne, & hors des Villes, parce

que l'air desgagé peut beaucoup sur la lumiere, qu'vn charbon ardent renfermé cesse de luire, & de briller, qu'vn bois luisant perd son éclat, si on luy oste l'air par la pompe, & que c'est ainsi qu'on void paroistre quelquefois des feux lors qu'on ouure les lieux soûterrains. Or nous auons vne lumiere qui nous fait viure, tous nos esprits sont lumineux, leur clarté colore, & fait reflexion sur nos joues; de sorte qu'ils exigent vn air fort libre, afin qu'ils conseruent leur splendeur. Et voila la raison pourquoy nous nous treuuons legers, lors que nous sortons de la Ville, que la campagne nous réjoüit, qu'elle nous dispose à des exercices, que les Orientaux promenent au faiste de leurs maisons, que les anciens faisoient à cét effet, comme nous, des cours dans leurs Villes appellées Δρογὼς, qu'on remarque dans Hippocrate, au 5. des Epidemies, vn homme habitant aux cours, & que Platon dans le Phedre prefere les promenades des chemins à celles qui se font aux cours.

Les saisons, la durée & le temps distinguent encore les promenades. Ainsi on doit promener plus long temps en Hyuer qu'en Esté, & obseruer vne durée mediocrement longue, sans attendre ny la pesanteur, ny la lassitude, qui sont des effets de la dissipation, du transport des matieres, ou du desordre de la transpiration. On doit mesme auoir égard, dans les lieux chauds & maritimes, que les jambes ne s'exercent trop longuement, parce que là elles souffrent souuent, & que les vlceres & les playes y sont dangereuses, ainsi qu'on a remarqué dans la Candie fameuse

par la valeur, & par la mort de tant des Soldats. La raiſon de cela deriue du rapport que les jambes ont auec le foye qui ſe deſcharge ſur elles de quantité d'humeurs ardentes, ſi le climat eſt chaud, le temperament bilieux, & ſi les bleſſures, ou les mouuemens alterent & affoibliſſent ces membres. Et certes on peut dire qu'il en eſt dans nos corps comme dans le Ciel, là les parties interieures ſont comme les planettes, & les exterieures ſont comme les maiſons qui reçoiuent leurs influences, & qui en réleuent, & en determinent les qualités. Ainſi le foye par exemple qui eſt comme vn autre Iupiter dans nous-meſmes, a les jambes qui ſont ſoûmiſes au Sagitaire, qui eſt la maiſon du Iupiter qui eſt dans le Ciel; de ſorte qu'il fait couler ſes humeurs ſur elles, qu'elles ſont ordinairement acres & ſalées dans les endroits dont nous parlons, & que les jambes les reçoiuent ſi librement, lors qu'elles ſont malades ou fatiguées, que c'eſt par cette raiſon qu'il les faut baigner ſouuent en Eſté, & qu'apres les promenades on y reſſent vne demangeaiſon importune.

Le temps exige encore des obſeruations importantes. La premiere que l'eſchole de Salerne ordõne de promener ſur les eminences le matin, & le ſoir au bord des ruiſſeaux. La raiſon de cela eſt parce que le matin on doit reſpirer vn air qui ſoit propre à reſtablir, & à purifier les eſprits, à les tirer des vapeurs que le ſommeil a ramaſſées, & à faire ſucceder la clarté par ſa tranſparance à le place des tenebres qui s'eſtoient repanduës pendant la nuit. Or cela ſe fait mieux dans

les lieux eminens, où il ſemble que l'air deſtaché des brouïllards de la terre, participe de l'element du Ciel.

Pour ce qui eſt du ſoir, les promenades ſe font mieux contre les riuieres, & les fontaines, ſoit parce que l'humidité & la fraîcheur appaiſent les eſprits qui ſe mutinent dans la journée, ſoit que le murmure de l'eau inſpire le ſommeil, & donne vn cours regulier aux humeurs, ſoit que ſa tranſparence réjouït la veuë, & que ſes vapeurs ramoliſſent les membres deſſeichés par l'action, & par le trauail.

La ſeconde, que generalement parlant, les promenades du matin ſont preferables à celles du ſoir, ſoit parce que l'air du ſoir eſt ennemy de nos eſprits, qui retournent alors au centre, qui s'épanouïſſent le matin, & qui ſuiuent le cours du Soleil, ſoit que le froid de la nuït a vne qualité qui les fixe, ſoit en vn mot que la journée doit eſtre terminée par le repos. Il eſt partant veritable que ces deux parties du jour ont leurs vtilités partagées.

En effet les promenades du matin attenuent, deſgourdiſſent & ſubtiliſent les eſprits, elles deſchargent les parties, & ſont fort bonnes pour les perſonnes conſtipées, & graſſes, parce qu'elles amaigriſſent vn peu, auſſi elles prouoquent l'appetit, & réjouïſſent les melancholiques. Il faut partant auoir égard alors aux broüillards, dont les eſprits mineraux ſont fort nuiſibles au cerueau, & à la poitrine.

Les promenades du ſoir ſont ennemies du cerueau, & des epileptiques, elles ſont partant pro-

pres aux perſonnes qui jouiſſent du grand repos auſquelles il faut conſeiller de promener deuant le repas, de peur que l'aliment ne ſe precipite à demy digeré dans les entrailles, ou bien il faut que leur promenade ſoit fort lente, & fort moderée.

CHAPITRE XV.

Du Manege.

Le manege eſt vn exercice ſi noble, & ſi neceſſaire aux perſonnes de condition, comme Platon remarque *in hippia*, que nous auons jugé à propos de l'examiner en peu de paroles, & d'y joindre en ſuitte les effets qui deriuent du mouuement & de l'agitation du cheual. Il faut donc obſeruer en premier lieu, que

Le manege inſpire la crainte aux jeunes hommes, à cauſe qu'ils montent ordinairement des cheuaux fougueux, il tient leurs eſprits ſuſpendus, & les partage par les contre-temps qui leur ſuruiennent. C'eſt pourquoy il faut que les perſonnes qui s'appliquent à cét exercice, ayent vn cœur qui ſoit ferme, qui ſoit hardy, & qui reſiſte à beaucoup des paſſions qui l'attaquent.

Il faut obſeruer en ſecond lieu, que le manege eſt nuiſible à ceux qui rempliſſent leurs eſtomachs, qui s'addonnent à la débauche, qui ne ſe reglent point, & qui font ſouuent excés; car outre qu'ils ne peuuent pas maintenir ainſi leur corps auec la juſteſſe que cét exercice demande,

d'ailleurs il se fait alors vn transport des matieres mal-digerées, par les raisons que nous deduirons cy-apres.

On doit obseruer en troisiéme lieu, que les hommes qui sont fort grands doiuent éuiter le manege, parce que leurs reins, leurs lombes, & leurs espaules souffrent du mouuement qui en deriue, & que leur corps se plie, & s'abbat; c'est pourquoy il n'y a proprement que les petits, & ceux d'vne mediocre stature qui reçoiuent moins de peine, qui courent moins de danger, qui soient plus fermes à cheual, & sous lequel, comme on dit, le cheual prenne plus de plaisir à manier.

Qu'on remarque en quatriéme lieu, que le Caualier doit auoir la teste asseurée, & le cerueau bien composé, & hors des maladies qui l'affoiblissent, car il s'émeut par le mouuement du cheual à peu prés comme par celuy du carrosse; d'ailleurs il faut apprendre à tourner à l'entour d'vn pilier, ce qui est fort nuisible aux esprits, aux humeurs, & à leurs organes; c'est pourquoy quelques-vns, quoyque mal à propos, ont blâmé ceux qui ont esté les inuenteurs de cette methode.

Qu'on prenne garde en cinquiéme lieu aux cheuaux & à leur nature, comme aux coleres, aux paresseux, aux ardens, & aux rusés, car on peut receuoir de là des blessures & des secousses, qui outre les effets generaux, en causent des particuliers. En effet le pas agite autrement que le trot, le galop fait des impressions differentes : il en faut raisonner de mesme, lors qu'on va terre à terre, par courbetes, par balotades, groupades,

caprioles, du pas, du sault &c. lesquels mouuemens procedent de l'action&du temperament des cheuaux, qui se reglent suiuant leur caprice. Aussi les anciens flairoient jusques à leurs excremens pour les connoistre, & les discerner.

Qu'on considere en sixiéme lieu, que le port qu'on garde au manege, exerce les jambes, les lombes, l'espine du dos & les cuisses; c'est pourquoy il faut prendre garde si ces parties sont affligées de quelques maux, afin que leur force ne prenne vn accroissement plus sensible. En septiéme lieu,

Qu'on choisisse pour le manege le matin comme vn temps plus commode, soit parce qu'alors l'estomach est vuide, soit parce que les parties sont plus disposées, plus fortes, & plus propres au mouuement; enfin parce que le sommeil les a renduës plus legeres, comme estant le principe de la bonne transpiration. Adjoûtés, qu'ainsi ont agit plus loing du repas, de sorte que l'estomach qui s'exerce fort au manege, se r'asseure, s'affermit&se dispose à mieux embrasser &à cuire les alimens. Mais pour donner vn plus grand éclarcissement à tout ce sujet, il faut voir en general les accidens qui procedent de l'agitation du cheual qui sert au transmarchement, & au commerce.

Premierement ceux qui vont à cheual ordinairement, suiuant Aristote, prennent vne disposition à la volupté, soit par l'exercice des aines, des reins & des lombes, soit par la chaleur qui suruient à certaines parties que la nature a destinées à la generation & à contenir l'humeur qui

luy est necessaire : c'est pourquoy la vessie reçoit alors des indispositions qu'il est souuent mal aisé de guerir par son voisinage & sa connexion. Disons en de mesme des cuisses, de maniere qu'on deffendit le cheual à l'Empereur Adrien, parce qu'il souffroit des vlceres vers ces endroits, & qu'on remarque par experience que la goutte afflige ainsi plus fortement toutes ces parties, pour peu de disposition qu'elles y ayent.

En second lieu les cheuaux qui vont au trot remuent toutes les entrailles, & ils exercent sur tout la poitrine, en y faisant deriuer les humeurs du cerueau ; seulement tout le bien qu'ils font c'est de pousser le sable, & de deliurer les reins de leur embarras.

Enfin les cheuaux qui courent, alterent la veuë, échauffent le corps, amaigrissent, & seichent les membres, blessent la vessie, les boyaux & les reins, & font de si grands maux à la teste, que quelques-vns en sont morts par vn vertige qui les a saisis dans cet estat, ou pour estre tombés du cheual dans la course. Aussi il n'y a eu que les Centaures suiuant le Poëte, qui se soient rendus fameux pour pousser vigoureusement les cheuaux; ou bien les Tartares, suiuant Hippocrate, c'est pourquoy ils estoient contrains de s'ouurir les veines des temples, comme ce grand homme remarque dans le liure des eaux, parce qu'ils auoient coûtume de courir ainsi toute la journée, & qu'ils n'auoient pas l'adresse de soûtenir leurs jambes sur des estrieux.

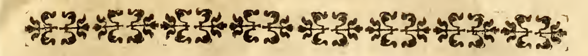
FIN.



TABLE DES CHAPITRES.

LIVRE I.

Des choses qui nous enuironnent, ou qui sont au dehors de nous.



LIVRE II.

Des choses que nous receuons, & qui passent dans nos parties.

LIVRE III.

Des Ieux, & des Exercices, ou de la Gymnastique moderne.

Fin de la Table des Chapitres.

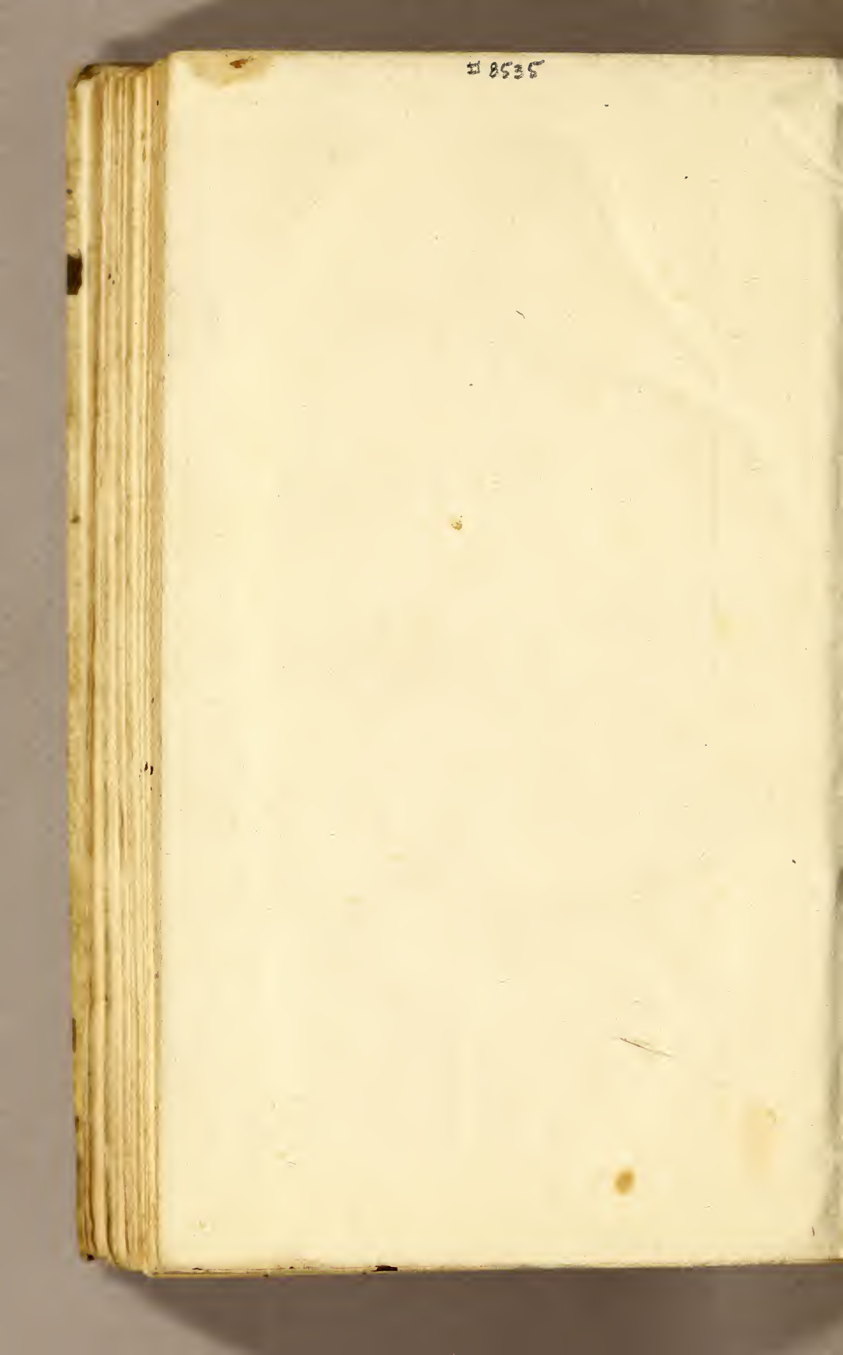
Fautes à corriger.

PAge 16. ligne 22. des oyſeaux, *liſez* de ces oyſeaux.

Page 24. ligne 15. leur inſpirent, *liſez* leur donnent.

Page 40. ligne 18. qualitez, *liſez* cauitez.

Page 100. ligne 8. & vn maſque, *liſez* or vn maſque.



8535



